

LES ÉVADÉS DE L'OUBLI

Georges Rodenbach

chroniqueur parisien de la Belle Époque

1888 – 1898

*100 articles sélectionnés
présentés et annotés par*

Joël Goffin



En hommage à Jacques De Decker
qui a initié ce projet de choix de textes en 2018

ISBN 978-2-87593-xxx-x

© Samsa s.p.r.l.
Espace Pescé
Rue Berthelot, 154
B-1190 Bruxelles

Imprimé en Belgique
D/2021/13.163/xx

En couverture : Georges Rodenbach (par un inconnu).
*Tous droits de reproduction, par quelque procédé que ce soit,
d'adaptation ou de traduction, réservés pour tous pays.*

*Remerciements à Patrice Izquierdo Prieto et à mes fils Alexis et Hadrien pour
leur aide précieuse à la conversion en textes des articles numérisés et pour leurs
annotations.*

Avant-propos

Son journalisme même faisait honte aux professionnels : il écrivait des pages et non des articles. (Camille Mauclair)

Il existe un malentendu à propos de Georges Rodenbach (1855-1898) : l'histoire littéraire l'a figé dans le rôle du poète mélancolique d'un seul livre, *Bruges-la-Morte*.

Certes, il a lui-même forgé sa légende en prétendant à qui voulait le croire qu'il était né à Bruges. En réalité, il vit le jour à Tournai et il passa la majeure partie de sa vie à Gand.

Avant un séjour à Bruxelles à la tête de la revue *La Jeune Belgique*. Mais l'homme était ambitieux. Il sera donc le premier écrivain belge à tenter sa chance à Paris.

En janvier 1888, ce jeune Rastignac débarque dans le quartier des Batinettes, à deux pas du salon littéraire de son ami Stéphane Mallarmé. Il vient d'être nommé correspondant du *Journal de Bruxelles* (1888-1898) pour lequel il écrira avec une régularité de métronome des articles intitulés sobrement *Lettres parisiennes*. Il sera également le correspondant du *Journal de Genève* (1895) et du périodique belge *Le Patriote* (1895-1898). C'est toutefois le *Gaulois* (1889-1891) et le *Figaro* (1895-1898) qui le feront connaître du grand public de la Ville Lumière. Au *Figaro*, de façon épisodique puis chaque mois, de 1895 à son décès prématuré, ses chroniques paraîtront toujours en première page.

Au total, ce sont plusieurs centaines d'articles qui ont été ainsi exhumer¹. Il a fallu opérer un choix drastique pour restituer en un volume l'essentiel du travail de journaliste de Rodenbach à travers ses aspects les plus insolites. Ont été éliminés les portraits d'artistes qui avait été publiés peu après sa mort (*L'Élite*) et qui ont été récemment réédités par Paul Gorceix (*Les essais critiques d'un journaliste*, Honoré Champion, Paris, 2007). La priorité a été accordée à des sujets de la vie parisienne qui mettent en valeur l'esprit caustique et le côté profondément visionnaire de Rodenbach. Le tout assorti de brèves notes de bas de page qui replacent le sujet ou les principaux personnages cités dans leur contexte littéraire et artistique.

Les articles du *Progrès* (1886-1887), dont l'écrivain était le secrétaire de rédaction, n'ont pas été retenus dans la mesure où ils évoquent presque toujours l'actualité belge. Le *Progrès* était un périodique que l'on qualifierait aujourd'hui de démocrate-chrétien. Cette ligne politique modérée n'empêchera pas notre écrivain fougueux de s'engager en faveur des ouvriers grévistes victimes d'une répression féroce, de se moquer du népotisme dans la magistrature, de la garde civique ou encore de s'opposer à la conscription militaire, c'est-à-dire un tirage au sort du service militaire qui favorisait les bourgeois au détriment des pauvres diables. Une phrase résume à elle seule son combat généreux et militant : « Si une moitié du monde savait réellement comment vit l'autre moitié, au lieu de lui faire la guerre, elle lui témoignerait de la sympathie. » Les chroniques publiées dans les cinq autres journaux montrent un Rodenbach laissant de côté son esprit de rébellion pour faire place à un politiquement relativement correct, toutefois rehaussé d'impertinence et d'irrévérence.

Écrits dans une langue fluide et élégante, ces pages parisiennes offrent l'occasion de découvrir un Rodenbach passionné de modernité, toujours à l'affût des remous de la vie parisienne jusque dans ses manifestations les plus nobles et ses travers les plus sordides. Un Rodenbach tout à l'opposé du poète éthétré d'une Bruges qu'il avait décrétée « morte » pour l'amour du symbole.

¹ Gallica-BNF (Bibliothèque nationale de France) a fourni les articles numérisés du *Gaulois* et du *Figaro*, *Le Temps* ceux du *Journal de Genève*. Les chroniques du *Progrès*, du *Patriote* et du *Journal de Bruxelles* ont été retranscrites manuellement à partir des microfilms de la KBR (Bibliothèque Royale de Belgique, salle des périodiques).

En effet, ce chroniqueur hors pair y affiche son côté mondain et dandy, son sens critique affûté, son ironie parfois sarcastique mais, plus inattendu, comme je l'ai dit, son goût pour tout ce qui participe de la modernité, comme les grands prix cyclistes, les courses de chevaux, les découvertes de Pasteur, les asiles de nuit, la délinquance, le droit à l'image, la création d'un fonds d'édition, le plagiat, etc. Ou encore la défense du patrimoine, l'antitabagisme, le colonialisme, le féminisme, non sans un soupçon de misogynie... Toujours dans un sens visionnaire.

Plusieurs chroniques sont des poèmes en prose déguisés, comme *Les aveugles* ou *Le Japonisme*. Ainsi, il écrit à propos du peintre japonais Hokusai : « La réalité n'est qu'un point de départ : tout se déforme en visions de fièvres, en spectacles sous-marins ; voici des lutteurs sans têtes, des robes qui déferlent, de la fumée de pipe qui se continue en chenilles de velours, des mers dont les vagues ont des griffes, des oiseaux qui entrent dans la lune, des eaux argentées où des poissons mangent des fleurs. Tout devient confus, mystérieux comme un aquarium. »

Rodenbach évoque bien entendu ses amis, dont certains comme Arsène Houssaye ou Robert de Montesquiou sont bien oubliés de nos jours. Mais chose curieuse, s'il met en exergue ses compatriotes Félicien Rops, qu'il admirait en dépit de son côté sulfureux, et Alfred Stevens, il semble feindre d'ignorer ses amis restés au pays. On songe à son ami d'enfance Émile Verhaeren et surtout à Fernand Khnopff, l'auteur du frontispice de *Bruges-la-Morte*, dont il ne pipe mot dans les périodiques suisse et français !

Laissons lui toutefois le mérite d'avoir défendu contre vents et marées des artistes décriés à Paris dans les années 1890 comme Wagner, Baudelaire, Mallarmé, Monet ou encore Rodin dont le Balzac avait le don d'agacer les plumitifs et les bien-pensants.

Un article posthume, *Un Curateur aux morts*, démontre encore une fois la modernité et l'esprit visionnaire de Rodenbach. Il y dénonce la tendance croissante du paparazzi à fouiller la vie privée d'un mort illustre : « C'est un pillage de tiroirs, un épingleage de petits papiers. On reconstitue le plan des anciennes alcôves. On pratique des judas sur les cercueils. » Nous sommes en 1898 !

Aujourd'hui, la mise à disposition des articles de Rodenbach permet de découvrir un chroniqueur de haut vol injustement oublié et la Belle Époque parisienne qui s'étale devant nos yeux.

Mais il est vrai que le poète, quant à lui, était déjà ressuscité au Père-Lachaise : le flâneur le voit surgir du tombeau une rose à la main pour le plus grand bonheur des amateurs d'insolite...

Joël Goffin

Georges Rodenbach, journaliste

Très scrupuleux il établissait avec beaucoup de soins tout ce qu'il écrivait, aussi bien ses poèmes que ses romans ou ses chroniques.

Son journalisme même faisait honte aux professionnels : il écrivait des pages, et non pas des articles, a dit M. Mauclair. C'était en quelque sorte le prolongement de ses conversations, leur énoncé mieux coordonné et imprimé tout vif dans ses *Lettres parisiennes* du *Journal de Bruxelles* (ou du *Journal de Genève*) ou dans les colonnes du *Figaro* (dont il était un des meilleurs chroniqueurs, et des plus assidus les trois dernières années de sa vie) et du *Journal*.

Dès qu'il s'agissait de défendre ses maîtres ou quelque position menacée du domaine artistique, comme aux temps révolus de la *Jeune Belgique*, Rodenbach s'engageait à fond dans la polémique, sans arrière-pensée. Brunetière² en sut quelque chose quand, dans la *Revue des Deux Mondes*, il se hasarda à attaquer Baudelaire, de formuler dans un article haineux le regret de ne pouvoir « effacer son œuvre de l'histoire de la littérature » et lui reprocha « d'avoir corrompu la notion de la Vie et même celle de l'Art. » Rodin n'eut pas de plus ardent défenseur quand son *Balzac* fut ridiculisé dans la presse. Rappelons que c'est lui qui fut chargé par la famille de Victor Hugo de laver Adèle Hugo du soupçon rétrospectif d'adultère avec Sainte-Beuve que les détracteurs du poète des *Châtiments* n'avaient pas craint de répandre.

2 Ferdinand Brunetière (1849-1906) : historien de la littérature et critique littéraire.

Comme il n'admettait pas plus le débraillé dans la littérature que dans la toilette et l'existence quotidienne, dès qu'il fut question d'honorer la mémoire de Murger en lui élevant une statue, le champion du « dandy » Baudelaire s'empressa de combattre ce projet d'apologie du romancier de la Bohème.

Rodenbach, amené par sa carrière française à prendre plutôt une attitude de défense de causes françaises, n'en restait pas moins fidèle à la cause de l'art de son pays. Il s'entremettait pour encourager, pour faciliter la vie littéraire difficile des jeunes écrivains qui en Belgique avaient continué la lutte pour l'idéal aux côtés des amis restés au pays. Il publiait volontiers des vers dans leurs revues, les engageait à venir le voir à Paris. Il leur écrivait : « La jeunesse est notre conscience et la preuve de la validité de notre effort. »

Pierre Maes, *Georges Rodenbach : 1855-1898*.
Eugène Figuière, Paris, 1926³.

LE THÈME DES ARTICLES NUMÉROTÉS DE 1 À 100

- | | |
|--|---|
| 1. Les cambrioleurs parisiens
2. Le mouvement féministe
3. Les domestiques
4. L'amour des chiens
5. La beauté des villes (projet de création d'une Commission des Monuments et Sites)
6. Pacifisme
7. Collectionneurs
8. L'incendie du Bazar de la Charité
9. Attentats anarchistes et 1er mai
10. Interviews (à l'anglo-saxonne)
11. Femme-Avocat (féminisme)
12. Pacifisme
13. Pauvres et mendiants (SDF)
14. Tour Eiffel (espoir de sa destruction)
15. Solidarité corporative (médecins)
16. Statue de Balzac
17. Réforme de l'orthographe
18. Automobile et cyclisme | 19. Guillotine (NIMBY)
20. Nouveaux modes de villégiature pour les Parisiens
21. La bière allemande concurrence le vin
22. Cyclisme, corridas, martyres d'enfants
23. Noblesse et particules inventées
24. Anticolonialisme
25. Rops
26. Japonisme
27. Suffrage universel en Belgique
28. Prix de littérature (dérision) et fonds d'édition
29. Plagiat littéraire
30. Danseuses (nudité ou non)
31. Les coups de sifflet au théâtre
32. Les Aveugles
33. Le voyage (vacances et dépaysement)
34. Interviews à l'anglo-saxonne
35. Paparazzis
36. Les arbres (espaces verts) |
|--|---|

³ On lui doit une bibliographie précise des articles de Rodenbach qui a permis la réalisation de cet ouvrage.

- | | | | |
|--|---|---|--|
| 37. La mort de Pasteur | 63. Mariages mondains et malfrats | 92. Anthropométrie (police) | 96. Hôpitaux de Paris (et ses errements) |
| 38. Espéranto | 64. Exposition culinaire | 93. Liberté d'exercice de la médecine, ostéopathie | 97. Droits d'auteur |
| 39. Délinquance à Paris | 65. Contre les corridas à Paris | 94. Épidémie de variole | 98. Mode du cyclisme |
| 40. Exposition culinaire | 66. Société antitabagiste | 95. Berthelot et les progrès possibles de la chimie | 99. Bal de l'Élysée |
| 41. Affiches publicitaires | 67. Cartes de visite | | 100. Les photographes (droit à l'image) |
| 42. Féminisme et clubs de femmes | 68. Secret professionnel | | |
| 43. SDF et agences pour l'emploi | 69. Ouvreuses de théâtre | | |
| 44. Les chiens de Paris et la rage | 70. Courses de chevaux | | |
| 45. Grands magasins (concurrence aux petits commerces) | 71. Grève des garçons de café | | |
| 46. Tour Eiffel en cours de construction | 72. Bureaux de placement et agences matrimoniales | | |
| 47. Monet (critique artistique) | 73. Syndicat médical | | |
| 48. Exhibition des Hottentots | 74. Nouveaux moyens de transport et villégiature | | |
| 49. Musiciens ambulants | 75. Les bibliothèques | | |
| 50. Villégiatures (les Parisiens à la mer) | 76. Exposition des insectes | | |
| 51. Gratuité des musées | 77. Bandes urbaines dans les banlieues | | |
| 52. Gymnastique à l'anglaise à la mode | 78. Violences policières | | |
| 53. Un critique tourné en dérision (portrait charge) | 79. Progrès de la photographie | | |
| 54. Tour Eiffel en cours de construction | 80. Exhibition d'un chimpanzé, | | |
| 55. Concours de beauté | 81. Projet d'un Conseil de l'Ordre des médecins | | |
| 56. Traitement des névroses (critique de Charcot) | 82. Caisse d'allocation et éducation par le travail des jeunes abandonnés | | |
| 57. Tour Eiffel et chantiers de Paris | 83. Legs pour un chat | | |
| 58. Inauguration de la Tour Eiffel | 84. Tourisme à la japonaise | | |
| 59. Buffalo Bill et publicité à l'américaine | 85. Interdiction au public d'entrer à la morgue | | |
| 60. Grève des cochers de Paris (allusion à leur remplacement par l'automobile) | 86. Agences matrimoniales (escroquerie) | | |
| 61. Immigration vietnamienne et assimilation | 87. Exposition de bébés | | |
| 62. Épidémie de grippe | 88. Spiritisme (maison hantée) | | |
| | 89. Coquilles des journaux | | |
| | 90. Chahut à l'université | | |
| | 91. Ligue contre le tabac | | |

LE PATRIOTE

1895-1898

Quotidien belge catholique disparu en 1914, remplacé par La Libre Belgique en 1915, qui existe encore aujourd’hui sous le titre de La Libre.

1.

Les cambrioleurs parisiens Le Patriote, 16 septembre 1898

On nous écrit :

Alexandre Dumas fils⁴ avait coutume de dire que, pour se renseigner sur la vie de Paris, la vie des grandes capitales et toute la misère de la vie humaine, il ne fallait que lire la *Gazette des Tribunaux*. Et, en effet, celle de cette semaine nous raconte une affaire jugée en Cour d’assises et sur laquelle on pourrait amèrement et diversionnement philosopher. Il s’agit simplement, en apparence, d’une bande de cambrioleurs très jeunes, qui com-

mit une succession sans fin de vols et pillages. Mais cette bande a des traits caractéristiques qui ne la font ressembler à aucune autre.

D’abord son chef. C’était un marquis, le jeune Caze de Berizeux. Et ce nom, mêlé à une troupe de voleurs, a péniblement impressionné le monde littéraire de Paris, qui en avait gardé le souvenir. Ce nom fut celui d’un jeune écrivain de talent vers 1885, qui commençait à se faire une notoriété dans les lettres, et serait sans doute aujourd’hui un romancier réputé. Il mourut en 1886 et, si on se souvient de lui, c’est moins à cause de ses œuvres, qui n’étaient que des débuts et semblent déjà négligées, qu’à cause des circonstances dramatiques de sa mort. Ce malheureux garçon, à

⁴ Alexandre Dumas fils (1824-1895) : romancier et dramaturge. Auteur de *La Dame aux Camélias*.

la suite d'une de ces polémiques de presse souvent fuites, crut devoir se battre en duel et fut blessé grièvement.

Edmond de Goncourt, qui aimait ce jeune disciple aux belles promesses, raconte dans son *Journal* la visite qu'il lui fit à ce moment : « Mardi 16 février 1886. Je vais voir Robert Caze qui a reçu un coup d'épée, hier. Un appartement, au fond d'une cour au quatrième : le logement d'un petit employé. Une jeune femme pâle et maigriote, entrevue dans la demeure d'un corridor. Il est dans son lit avec sa bonne figure, où on devine toutefois les soucis d'un homme blessé, sans fortune, et qui vit de sa plume. »

Puis quelques pages plus loin dans le *Journal*, à la date du mardi 23 mars, Edmond de Goncourt note le dénouement tragique, après plus d'un mois de souffrance et d'agonie : « Je m'assois dans le petit cabinet de travail... De là, par la porte ouverte, j'entends les glouglous de toutes sortes de boissons qu'avale coup sur coup, dans sa soif inextinguible, le blessé ; j'entends la toux incessante de la femme phtisique ; j'entends la gronderie de la bonne qui dit à un enfant : « Vous profitez de ce que votre père est malade pour ne pas travailler. »

Or c'est cet enfant de 1886, devenu grand aujourd'hui, dont l'affaire

s'est jugée en Cour d'assises cette semaine. Le fils de Caze, devenu marquis Caze de Berizeux (titre légitime, que le père, dans les lettres ne porta pas) a été condamné à quinze ans de travaux forcés, mais par contumace, car, prisonnier et amené de la prison au palais, il s'est refusé énergiquement à comparaître – dernier scrupule, dernier respect pour son nom honoré qu'il souilla. Comme elle apparaît macabre, devant cette fin, la petite note de Goncourt sur l'enfant : « Vous profitez de ce que votre père est malade *pour ne pas travailler*. » Le père mourut ; la pauvre mère aussi mourut, deux ans après, de la phtisie et de chagrin ; et de plus en plus le petit Caze en profita « pour ne pas travailler ».

Sa grand'mère le recueillit, voulut l'élever. Il ne travailla pas, ne travailla jamais. Il se livra tout de suite à des méfaits ; fit connaissance, une première fois, en prison, avec un de ses complices actuels, pour former enfin une bande organisée et ne plus vivre résolument que de vols et de cambriolages. Ah ! comme cela est lamentable ! Pauvre enfant abandonné que la direction d'un père – il ne s'était pas fait tuer pour une vaine querelle – aurait orientée dans la vie et vers de nobles buts. Ou peut-être une enfance vicieuse... le mot de la bonne revient ; l'enfant ne voulait pas travailler... Vocation du vol et du

crime, qui sait ? M. Hugues Le Roux a fait un beau livre : *les Fils*, à propos des destinations et carrières les plus accessibles encore, dans un temps encombré. Il y a la profession de cambrioleurs qu'il oubliait, choisie par le jeune marquis Caze de Berizeux et les nombreux complices de sa bande qui, eux, ont comparu.

Et on doit précisément à l'un d'eux la révélation que le cambriolage est bien une carrière désordonnée, voire une profession, qui finira par être reconnue, car il y a déjà, dès maintenant, une organisation presque officielle qu'on nous a nommée : le syndicat général des cambrioleurs de la Seine. Cela paraît une de ces inventions outrancières comme Villiers de l'Isle-Adam les aimait... Eh bien ! non ; nous en connaissons désormais le fonctionnement, les conditions ; même il y a des statuts ; c'est là qu'on s'adresse pour être renseigné sur les coups à faire, villes à dévaliser, appartements dont les locataires sont absents, bien mal gardés, etc.

L'article 2 porte que nul n'en fait partie « s'il n'a deux parrains qui répondent de lui. » Un des cambrioleurs de la bande Caze a avoué en Cour d'assises qu'il avait été renseigné là sur un des méfaits qu'on lui reprochait. Inutile de dire que les cambrioleurs de cette bande, comme Caze, son chef, et comme aussi presque tous les membres de ce syndicat des

cambrioleurs de la Seine sont de très jeunes gens.

La précocité dans le vol et le crime est un des phénomènes les plus étranges et les plus alarmants de nos mœurs. Est-ce que le misérable assassin de l'impératrice d'Autriche⁵, jeune aussi, n'a pas déclaré : « A treize ans, j'étais déjà anarchiste ». Quelles fumées, quelle vapeur de vertige sont dans l'air du siècle, qui pénètrent tout de suite les jeunes cerveaux ? En quel temps vivons-nous, sans fois et sans règle, où c'est la plus extrême jeunesse qui fournit la criminalité et choisit tout de suite comme une carrière toute *naturelle*, le vol, le cambriolage, l'attentat, l'assassinat (aidée, maintenant, par un syndicat !), sans plus de honte, avec forfanterie et une joie sauvage d'être en révolte contre la société ?

Et c'est au point – un chiffre de statistique sera plus décisif, ici, que tous les exemples – que parmi les 35,000 arrestations opérées annuellement dans Paris, il y en a plus de 10,000 qui sont de délinquants encore mineurs.

2.

Le mouvement féministe Le Patriote, 24 mars 1896

Le mouvement féministe, qui est international et se promet la conquête

⁵ Il s'agit de la légendaire Sissi.

de l'avenir, vient de remporter ici une nouvelle victoire : M. Combes, ministre de l'instruction publique, a fait mander la présidente de l'Union des femmes peintres et sculpteurs, Mme Demont-Breton, fille du peintre Breton, de l'Institut, et chevalière de la Légion d'honneur, pour l'informer que la décision était prise enfin d'admettre les femmes à l'école des beaux-arts où elles pourront, comme les hommes, concourir pour les subsides, bourses de voyage, entrer en loge, obtenir les prix de Rome. Quoique partielle et relative à une matière artistique, cette victoire féministe est importante, parce qu'elle fait consacrer officiellement le principe de l'égalité des sexes, qui est le but de toute cette campagne.

Or, le moment est propice pour les femmes de se voir admises aux écoles de l'art, puisqu'on vient précisément de faire une exposition des œuvres de Mme Morisot⁶, belle-sœur du peintre Manet, morte prématurément l'an dernier : l'ensemble de ses tableaux a été une révélation, presque un événement, et prouve qu'on a tort de croire à l'infériorité, à l'incapacité foncière, et pour ainsi dire physiologique, de la femme en matière d'art. Nous avions du reste déjà le précédent de Mme Vigé-Lebrun au XVIII^e siècle et

de Rosa Bonheur⁷ dans le nôtre, avec, quant à celle-ci, la crainte que l'art ne fasse trop perdre aux femmes la grâce de leur féminité, puisqu'elle a l'air d'un vieux rapin portant les cheveux courts, s'habillant d'une blouse, et fumant la pipe !

Chose curieuse : c'est Alexandre Dumas fils qui intervint, un des premiers, il y a quelques années, pour que les femmes fussent admises aux cours de l'école des beaux-Arts. D'ailleurs, dès 1872, dans une de ses étranges brochures, pleins d'esprit et de sophismes, *l'Homme-Femme*, il rencontrait les idées des féministes dont la campagne actuelle commençait à peine. Car il y a dit : « Les féministes, passez-moi ce néologisme... » Et il discuta déjà leurs réclamations pour que la femme soit l'égale de l'homme.

Aujourd'hui les féministes ont gagné beaucoup de terrain et ils en gagnent chaque jour. Ils possèdent à Paris des milices compactes, des ligues sérieusement organisées : *La Solidarité*, *l'Union du droit des femmes*. On vient encore de fonder récemment une nouvelle union, celle de la presse féministe internationale. Il y a en effet des organes du mouvement, parfois sérieux, comme *l'Avant-Courrière*, dirigé par Mme Schmal⁸, une

⁶ Berthe Morisot (1841-1895) : peintre, membre fondatrice et doyenne du mouvement d'avant-garde qui fut l'Impressionnisme.

⁷ Marie-Rosalie Bonheur, dite Rosa Bonheur (1822-1899) : artiste peintre et sculptrice.

⁸ Jeanne Elizabeth Schmal (1846-1915) :

Anglaise à l'esprit net et judicieux, femme d'un employé de la librairie Hachette, et qui a pris une grande autorité dans le mouvement féministe, en l'orientant vers des buts pratiques, des points précis. Ainsi c'est elle qui mena la campagne quant au droit pour la femme de disposer librement de ses gains, du produit de son travail, ce qui est assez juste et humain, en somme ; ce projet pris en considération au Parlement ne tardera pas à devenir un projet de loi qui sera voté à coup sûr. Ce sera le premier accroc à cette inégalité civile de la femme, qui est tout le système du Code. Celui-ci a voulu la femme légalement mineure : elle est incapable de faire partie d'un conseil de famille, d'être témoin, de gérer ses biens.

C'est à ce propos que Victor Hugo, un féministe aussi, qui disait déjà : « L'homme a chargé inégalement les deux plateaux du Code ; il a fait verser tous les droits de son côté et tous les devoirs du côté de la femme. De là un trouble profond. » C'est pourquoi les femme réclament aujourd'hui l'obtention de tous les droits civils. Faut-il s'en effrayer ? Faut-il s'en réjouir ? Qu'importe ; puisque cela paraît l'inévitable, à voir

sage-femme et féministe française, engagée dans l'action politique autour du droit des femmes à disposer de leur revenu financier, du droit de témoigner et du droit de vote. Elle est la fondatrice en 1909 de l'Union française pour le suffrage des femmes. Source : Wikipédia.

les successives victoires et l'extension cosmopolite de ce mouvement féministe.

Mis il ne s'agit pas que de droits civils. Les ligues féministes, qui veulent toutes l'émancipation et l'égalité complète, revendiqueront aussi les droits politiques. Verrons-nous les femmes candidates, les femmes élues dans les conseils de la commune, de la province ? Les verrons-nous dans les parlements, sur les bancs ministériels ? Déjà en Angleterre elles font partie des conseils de Comté.

Un jour, Auguste Vacquerie⁹ nous faisait à ce sujet une remarque curieuse : « Pourquoi pas les femmes députés, nous disait-il, puisque nous avons des femmes reines ? » Et il citait celle d'Angleterre, d'Espagne, de Hollande, qui occupent le trône avec plus d'éclat et de sagesse que certains souverains. Mais il oubliait que, en un pays parlementaire, les femmes-reines règnent, elles ne gouvernent pas.

Il y a d'ailleurs le témoignage d'une autre reine, Carmen Sylva¹⁰, la délicate poétesse qui est en même temps la souveraine de la Roumanie et qui disait à propos des revendica-

⁹ Auguste Vacquerie (1819-1895) : poète, dramaturge, photographe et journaliste. Ami de Victor Hugo.

¹⁰ Elisabeth Pauline Ottilie Louise de Wied, également connue sous le nom de plume de Carmen Sylva (1843-1916) : par mariage, princesse puis reine de Roumanie.

tions féminines en matière de droits politiques : « Les femmes qui se mêlent de politique sont des poules qui se font vautours ». Et puis les femmes ont une puissance latente, une habileté occulte ; elles n'ont pas besoin du droit de vote pour agir, quand elles le veulent, et influencer les affaires. On le vit bien au temps du boulangisme : par on ne sait quel fluide spécial, le général avait surtout conquis les femmes ; et c'est elles qui faisaient voter pour lui leurs maris¹¹ ou leur père...

A preuve aussi l'histoire racontée par M. Pelletan au retour d'un voyage dans le Midi : à la devanture d'un marchand, au-dessus des lampions d'une fête du 15 août, il lut ceci : « Ce n'est pas moi qui illumine, c'est ma femme ! »

3.

Domestiques et maîtres **Le Patriote, 23 avril 1896**

C'est le titre d'un ouvrage curieux, documenté et d'une haute inspiration morale que vient de publier un magistrat parisien, M. Bonnicaud-Gesmont, et où il étudie cette question très délicate et complexe des maîtres et des domestiques. Leur situation réciproque a changé, nous sommes loin du système des anciens serviteurs, un peu serfs, un peu esclaves, les Scapin

du répertoire, un peu vifs et frondeurs mais qu'on traitait de maroufles et qu'on avait le droit de bâtonner. Nous sommes loin également des serviteurs de bonté romanesque, des nourrices et des servantes « au grand cœur » dont parle Baudelaire, cette domesticité qui faisait presque partie de la famille et pour qui M. de Montthyon¹² avait dû rêver la plus grande partie de ses prix de vertu.

Notre époque est pratique. Elle ne voit, semble-t-il, entre maîtres et serviteurs, qu'un louage de travail, sans autre lien que le prix payé et le service exécuté. Mais, à cause de la vie commune, cette situation de devoirs simplement légaux à l'exécution stricte desquels on se tient, aboutit souvent à des irritations sourdes, des haines couvées. Ainsi la question de la domesticité apparaît un des aspects de la question sociale. Ici surtout les rapports entre les patrons et ceux qui les emploient deviennent une matière épiqueuse. L'auteur du livre dont nous parlions semble s'être rangé un peu à l'avis du *Figaro* de Beaumarchais, disant : « Aux vertus qu'on exige dans un domestique, connaît-on beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets. » Il reproche aux maîtres le manque d'intérêt, le peu de bons conseils, les mauvais exemples.

12 Trois Prix littéraires décernés par l'Académie, dont l'un s'intitule « Prix de Vertu », portaient son nom.

11 Coquille possible : « leur mari ».

Mais il aurait pu tout aussi bien mettre en relief la corruption, l'égoïsme, l'esprit de haine et de révolte qui caractérisent la domesticité moderne. C'est un tableau de ce genre que M. Abel Hermant¹³ montre en ce moment au Théâtre de la Renaissance dans une pièce, *la Meute*, qui a été l'occasion de son retentissant duel de ces derniers jours avec le prince de Sagan, irrité de s'y voir portraituré. Or il y a, à la fin d'un acte, la fameuse scène des domestiques qui, chaque soir, provoque des manifestations vives et n'est, elle aussi, que la mise au théâtre d'un épisode relatif au prince de Sagan. On y voit une vraie émeute de valets de pied et de domestiques, raillant, offensant, injuriant en chœur leurs maîtres ahuris, comme cela arriva un soir, effectivement, à l'hôtel du prince de Sagan, rue Saint-Dominique.

On y donnait, ce jour-là, une de ces grandes fêtes dont le célèbre hôtel était coutumier, fête très originale, cette fois : c'était un bal de bêtes, c'est-à-dire que chaque invité, par-dessus le frac ou la robe de soirée, s'était fait une tête d'animal, ce qui n'est pas trop baroque si on songe que chacun, au dire des physiologistes, a un visage qui évoque la ressemblance avec le règne animal : cheval, mouton, oiseau, etc. Or, tandis que les invités se retiraient, il arriva que toute la valetaille, les cochers, les valets de pied, massés dans l'allée cochère et la cour, assaillirent de quolibets, de dires, d'injures, de huées, leurs maîtres qui passaient et dont le travestissement un peu ridicule avait soudain éveillé, excité les fermentes de haine et l'exaspération contenue qu'ils avaient contre eux. C'est cette topique aventure parisienne que nous revoyons chaque soir dans *la Meute* et qui provoque maintenant la colère et les sifflets des maîtres, huant à leur tour ce spectacle des domestiques en révolte, et criant avec énergie : « Assez de larbins ! »

Larbins ! un mot populaire bien expressif, mot d'argot, employé à la fois par le peuple et par les maîtres, et qui signifie un mépris pour cette catégorie de domestiques paresseux, hautains, cyniques, insolents, qu'on pourrait appeler les parasites du haut luxe. C'est à cette catégorie qu'appartenait Marchandon, le valet de chambre qui assassina une vieille dame rue de Sèze, il y a quelques années. Le petit peuple de Paris, qui est travailleur et fier, les hait d'instinct, ces oisifs de l'antichambre, écouteurs aux portes, espions du ménage, tyrans de l'office, qui donneraient raison à un Tolstoï prêchant l'exemple de se servir soi-même.

Ce sont des ennemis qu'on héberge chez soi, et qu'on nourrit.

Ennemis prudents, car la révolte publique, dont *la Meute* nous offre le spectacle, est accidentelle ; mais ennemis attentifs et irréconciliables. Toute la littérature moderne, qui est, en somme, le tableau à peu près exact de nos mœurs, en fournit la preuve. On se rappelle, dans *Pot-Bouille* de M. Emile Zola, l'écoeurante mais juste mise en scène des cuisines, superposées et juxtaposées aux différents étages de l'immeuble, et qui tout le jour précipitent en cascades dans la cour les quolibets, les indiscretions, les injures, proférés par les domestiques sur leurs maîtres, et qu'ils évacuent de chaque ménage comme une eau sale et pestilentielle.

Surtout que, à Paris, le système nouveau depuis Haussmann, les hautes bâtisses, la relégation au sixième étage, dans une promiscuité périlleuse, de tous les domestiques des différents ménages qui occupent un même immeuble, ont créé là, chaque soir, un foyer de corruption et aussi de haine. Car ces domestiques voisinent, se fréquentent ; il en est qui, dans leur chambrette du sixième, ont « leur jour », et reçoivent, comme leurs maîtres. O joie de les parodier, dont le suffrage universel a proclamé la légitimité ! Et c'est ainsi que la question des maîtres et domestiques est vraiment un des côtés de la question sociale. Il le savait bien, le valet infatué qui sortait un jour

d'élection, disant avec emphase : « Je m'en vais annuler Monsieur ! »

4.

L'amour des chiens Le Patriote, 10 juin 1896

L'actualité de l'été appartient aux chiens, d'abord parce que c'est le moment où ils deviennent enragés, et aussi parce que c'est celui où ils s'exposent, en une exposition annuelle, tout comme les peintres décrochant comme aux médailles d'honneur¹⁴ et mentions honorables. Ensuite, la société protectrice des animaux tient sa séance solennelle de distribution des récompenses aux amis et aux bienfaiteurs des bêtes, parmi lesquels les amis des chiens moissonnent la part prépondérante, puisque les chiens sont toujours les plus privilégiés. Eux seuls eurent les honneurs d'une délibération du parlement de France et d'une loi votée en leur faveur, la loi Grammont, qui défend expressément qu'on emploie les chiens à tout service de traction de voitures ou autres besognes trop fatigantes.

C'est ainsi qu'on ne pourrait voir en France ces jolis attelages, si pittoresques, qui mènent les charrettes de laitières, aux cruches de cuivre, dans les rues de Bruxelles ou de Bruges.

14 Coquille probable : « décrochant des médailles ».

Quelques-uns trouvent ce souci pour les bêtes un peu exagéré et une controverse vient précisément de s'élever à ce sujet entre deux écrivains français, M. Edouard Rod¹⁵, ayant trouvé que l'amour des animaux était généralement le signe d'une âme aigrie et désabusée des hommes. L'affirmation est peut-être trop absolue. En réalité, les âmes très nobles peuvent aimer ou ne pas aimer les animaux, et les âmes très viles sont dans le même cas. Lamartine allait toujours escorté de ses deux lévriers légendaires ; et la fille Dubois, complice de l'assassin Aubert, emportait de petites caisses contenant ses chiens favoris, tandis qu'elle déposait à la consigne avec son amant la caisse contenant le cadavre.

Louise Michel¹⁶ aussi, tandis qu'elle prêchait la guerre civile et l'incendie social, adorait les animaux ; sa maison était une véritable arche de Noé. Ce qui prouve que le goût des animaux est un goût spécial comme celui du tabac ou de l'alcool.

En tout cas, les Parisiens ont plus que nul autre peuple l'amour des chiens. La statistique d'un recensement récent des chiens accuse un chiffre officiel de 80,000. Et cette po-

pulation canine se répartit dans tout le monde.

Dans les hôtels cossus, ce sont des caniches, des griffons d'Écosse ; car il y a des modes également en ceci ; le règne des levrettes, même en pale-tot, est fini. Et quant aux intérieurs de Clignancourt ou de Montrouge, on y trouve le plus souvent encore un chien que chez les riches des grands quartiers. On en a même découvert chez des assistés inscrits au bureau de bienfaisance. L'un d'eux a eu un mot admirable sur le reproche de faire ainsi nourrir son chien également par la caisse des pauvres. « Oui ! C'est vrai, vous me donnez du pain, quand je le partage avec lui et qu'il me regarde de son regard si bon, c'est comme s'il me donnait, lui, du beurre, en plus de mon pain sec. »

C'est précisément parce que les Parisiens adorent leurs chiens, parce qu'ils les considèrent comme des leurs et presque de leur famille, qu'ils acceptent malaisément de devoir payer une taxe de ce chef, pas plus qu'ils ne souffriraient un impôt sur leurs enfants. Mais la ville, de son côté, n'entend pas renoncer à un bénéfice important. Imagine-t-on que ce petit mot « chien », inscrit sur les feuilles de contribution après le foncier, les portes et fenêtres, le mobilier, les patentnes, etc., rapportent annuellement à la ville de Paris la somme d'un demi-million ? Et encore le bénéfice

15 Edouard Rod (1857-1910) : écrivain et critique littéraire. Admirateur de Schopenhauer et de Wagner.

16 Louise Michel (1830-1905) : institutrice, militante anarchiste, féministe. Figure majeure de la Commune de Paris (1870-1871).

serait-il plus considérable si la moitié des chiens n'était inscrits comme chiens de garde ou d'utilité, lesquels ne sont taxés que de cent sous au lieu des dix francs que paient les chiens de luxe et fainéants.

Cette qualification du chien à taxer donne lieu parfois à des incidents piquants. C'est ainsi que le poète Emile Goudeau¹⁷ soutint naguère un procès mémorable contre le fisc. Il avait remarqué que les chiens de berger, par on ne sait quelle bienveillance de la loi, sont seuls exemptés de toute taxe. Alors, aux employés du recensement, il déclara que son chien, un énorme chien noir, compagnon assidu de ses promenades, était un chien de berger. Là-dessus, dénégations, assignation, requête ordonnée par le juge de paix.

On trouva au domicile du poète un mouton, en effet, mais qui était unique, et se morfondait seul dans un hangar. C'était assez pour plaider, et le poète plaida lui-même : « Où commence, où finit le troupeau ? Il possède un mouton ; il le garde ; donc il est berger. Il possède aussi un chien ; donc, ce chien est un chien de berger ! » Le pauvre juge de paix faillit en devenir fou.

C'est que toujours les écrivains ont aimé les bêtes ; on connaît les sonnets de Baudelaire sur les chats ;

¹⁷ Emile Goudeau (1849-1906) : journaliste, romancier et poète. Fondateur du Cercle des Hydropathes fréquenté par Rodenbach.

Cladel écrivit un livre entier : *Kyrielle de chiens*, mais celui qui, s'il ne les aime le plus les connaît le mieux, c'est Alphonse Daudet. Il avait projeté naguère d'écrire un roman dont les personnages seraient des chiens. Il avait étudié leurs mœurs, leurs habitudes, leurs humeurs. Il possédait déjà sur eux bien des documents, des notes amusantes sur les chiens du Midi par exemple qu'il aurait surtout mis en scène. Ceci, entre autres, il avait remarqué que vers une petite gare, à l'heure de midi, arrivait, de toutes les routes, des chiens, comme s'ils s'étaient concertés, donné rendez-vous. En effet. Ils avaient remarqué qu'un train s'arrêtait là, chaque jour, à la même heure, et qu'un employé répandait de la graisse aux roues et aux essieux. Cette graisse-là, c'était assez pour ces chiens du Midi, bohèmes, paresseux, amoureux du soleil et de libre vie et trop nonchalants pour chercher ample nourriture. Ainsi, ils venaient chaque jour déjeuner de l'*Express*.

Mais si les écrivains sont attentifs et tendres aux animaux, surtout aux chiens, les savants, par contre, leur sont durs, voire féroces, mais par nécessité de métier et d'expérience. La vivisection fait horreur justement aux amis des chiens ; et nous n'oublierons jamais, quant à nous, le pauvre caniche que nous entraperçûmes un jour, à un cours de physiologie de

la Sorbonne, paquet de chairs sanguinolentes, râlant dans le silence, tandis que, pour démontrer l'action du chloroforme sur le cœur, on voyait sur le mur blanc l'ombre d'un tuyau de plumes s'accélérer et se ralentir, et qui était le battement même de son cœur mis à nu et communiquant par un fil à ce tic-tac d'une ombre.

5. La beauté des villes Le Patriote, 10 septembre 1896

C'est le moment des voyages. Des étrangers traversent incessamment nos villes, les jugent, les admirent. Nous avons parlé ici récemment du vandalisme, des dépréciations qui s'y commettent parfois. Il y aura lieu, par contre, de louer les restaurations savantes, les embellissements où le passé se dégage, revit dans les architectures mêmes, les trésors de plans ressuscités. Il vient de se passer à Gand un Congrès d'archéologie qui a prouvé, à cet égard, la vigilance de beaucoup d'hommes éclairés, attentifs à la beauté de nos villes, et même le souci du gouvernement. Peut-être y aurait-il mieux à faire.

On pourrait suivre ici l'exemple que vient de nous donner Paris. Le nouveau préfet de la Seine a nommé une commission permanente, comprenant outre des fonctionnaires et élus municipaux, des architectes, des

ingénieurs, un certain nombre d'artistes et des plus éminents, comme les peintres Puvis de Chavannes et Detaille, comme les sculpteurs Barrias et Paul Dubois, laquelle aura pour mission de veiller à la beauté de Paris. La caractéristique de cette commission nouvelle, c'est que, quoique officielle et municipale, elle comprendra beaucoup d'artistes. Voilà ce qu'il faudrait imiter en Belgique. Car la beauté d'une ville est une œuvre d'art à réaliser. Il y faut une harmonie, un sens des ensembles, une entente de la ligne et de la couleur. Certes l'érudition et la connaissance du passé sont quelque chose. Le goût artiste vaut davantage.

On pourrait donc instituer également dans chacune de nos villes une commission permanente qui serait mixte et constituerait un conseil de surveillance, d'arbitrage, pour les paysages urbains. L'édilité la consulterait, lui obéirait quant aux travaux qui concernent la voirie, les monuments publics ou historiques. Ainsi s'accomplirait cette esthétique des villes déjà si bien réalisée ici, car nos villes, les villes de Flandres surtout, sont admirables et extasiées à bon droit les étrangers qui y passent.

Ainsi en même temps s'éviteraient les fautes partielles qui, parfois, compromettent tout un ensemble par manque de goût artiste.

Seule Bruges a eu sans défaillance le sens instinctif de sa pure beauté.

Il y a là une harmonie miraculeuse des ciels, de l'eau, des pierres. Même les monuments récents ont vite été construits dans un rapport intime avec ceux du passé ; par exemple l'hôtel du gouvernement provincial, une belle symphonie de lignes gothiques, de pierres grises, de vitraux glauques, qui ne contraste pas trop violemment – ce qui est un miracle – avec le fruste et antique quadrilatère des Halles. Ainsi cette Grande-Place est unifiée et parfaite, à condition qu'on achève vite la partie inachevée encore de l'hôtel provincial. Peut-être faudrait-il – et c'est ainsi qu'une commission locale, des artistes, serait utile – enlever ce kiosque turc, pour concerts, qui est vraiment une bien vilaine chose, au centre.

[...]

6.

La Paix et le Militarisme Le Patriote, 3 octobre 1896

Au moment du voyage, à travers l'Europe, de l'Empereur de Russie, dont les visites sont surtout profusion de revues, parades, étalages militaires, [illisible] redoutable tableau de la paix armée, menacée quand même, malgré l'insistance des déclarations pacifiques, n'est-ce pas une ironie de la [illisible] et une protestation des événements que la réunion [illisible] simultanée à Budapest de

la conférence parlementaire pour la Paix ? Bien qu'il faille attendre peu de résultats, en général, de l'œuvre du congrès, il est incontestable, ici, qu'il s'agit d'un mouvement profond, vaste et qui va grandissant.

Le militarisme, qui rend la guerre possible et la maintient en puissance, comme diraient les mathématiciens, est de plus en plus antipathique aux [illisible]. Ceux-ci y voient l'instrument des conflits [peu visible], une cause de ruine grandissante, par conséquent un germe de révolution sociale. Ils prévoient dans l'avenir une autre solution que la force pour régler les différends internationaux qui, comme les différends privés, pourraient se trancher au moyen de tribunaux mixtes. C'est précisément pour régler l'organisation de cette justice entre les [illisible : pays ?] pour élaborer une sorte de code international, que cette conférence interparlementaire a été fondée.

A Budapest, comme déjà à Bruxelles l'an dernier, elle poursuit, avec une vue nette, ses travaux dans ce but. Des hommes politiques, des penseurs [illisible : venus ?] de tous les pays, en font partie. Quelques ouvrages importants ont paru, qui analysent et popularisent les décisions de cette Association pour la Paix, par exemple celui de M. Gaston Moch¹⁸,

18 Gaston Moch (1859-1935) : pacifiste et espérantiste. Partisan d'une armée démocratique. Apporta son soutien à Dreyfus.

un ancien capitaine d'artillerie : « *Au tour de la Conférence interparlementaire* » et « *Mémoire aux Puissances* » du chevalier Deschamps.

On n'y peut voir, comme d'ailleurs dans les délibérations du présent Congrès à Budapest, qu'il ne s'agit point là d'une utopie, mais d'une organisation opérationnelle et légale. Quand celle-ci sera fixée, un militarisme, qui est le fléau ruineux des États modernes, aura vécu.

D'ailleurs ce mouvement pour la paix est universel et catégorique, car, outre la conférence interparlementaire, qui se borne à préparer un code en matière de conflits internationaux, c'est-à-dire à faire œuvre de législation, il y a une autre association puissante, qui, elle, fait œuvre de sociologie [illisible] politique, en prêchant, nettement la suppression absolue de la guerre.

On peut ajouter l'appoint des sociétés féministes, dont le nombre et l'influence vont grandissants et qui toutes ont inscrit en tête de leur programme la suppression de la guerre et du militarisme.

C'est donc un élan universel, et qui deviendra bientôt irrésistible, en faveur de la paix.

D'ailleurs tout concourt à la disparition de la guerre. Le militarisme porte en lui-même sa mort, ne fût-ce que par l'excès même de sa puissance. Les inventions incessantes et prodi-

gieuses en cette matière : les canons à longue portée ; les balles fusibles [peu visible] des fusils, les explosifs, grâce auxquels avec les ballons, déjà partiellement dirigeables, on pourra détruire en un instant des armées entières, tout cela rend la guerre presque impossible à cause de la trop grande horreur de cette « puissance effroyable de destruction », comme l'appelle Frédéric Passy¹⁹, « grâce à laquelle, si on s'abandonnait vraiment à sa fureur, l'humanité serait rasée de ce monde en une saison. »

C'est non seulement la perfection des engins meurtriers qui a amené cette révolte contre la guerre, mais aussi l'excès des armements, grâce au service personnel, ces effrayants effectifs modernes, dont on publiait, ces jours-ci, le tableau, et qui contiennent des milliers de bataillons, d'escadrons, c'est-à-dire plusieurs millions d'hommes, soumis [peu visible] aux hasards terribles de la guerre, demain, aujourd'hui, voués déjà aux lourds travaux de la paix armée. Ici le militarisme contient son propre principe de mort, car il viole la liberté la plus sacrée de l'individu, dans son droit à remplir sa destinée.

L'égalité n'est pas une excuse. Elle est d'ailleurs souvent un mensonge.

19 Frédéric Passy (1822-1912) : homme politique. Membre de l'Institut et lauréat du premier prix Nobel de la Paix. A consacré sa vie à l'idéal pacifiste et a diffusé des idées féministes, abolitionnistes, sociales et libérales.

Les hommes ne sont pas égaux en intelligence et par conséquent en charges et en devoirs, pas plus qu'ils ne sont égaux en force physique.

Le militarisme ne tient pas compte de la destinée de chacun, cette chose sacrée que l'Eglise seule a comprise et a appelée d'un mot admirable : la *vocation*.

Il en tient si peu compte qu'il va, en France, jusqu'à enrôler des prêtres. Et c'est, chaque année, un spectacle grandiose, en l'église Saint-Sulpice, que la dernière messe des séminaristes, avant le départ pour l'armée, un spectacle triste aussi, quand on songe aux dangers qu'ils vont courir, au genre de vie si contraire qu'on leur impose.

Ne vaudrait-il pas mieux un système qui, tout en assurant la sécurité nationale, respectât le choix des carrières et le libre développement de chacun *dans le sens de ses aptitudes* ?

Toute une littérature existe, qui a protesté contre cette violation de la liberté des individus et le régime uniforme des casernes : c'est le *Cavalier Miserey*, de M. Abel Hermant ; le *Nommé Perreux*, de M. Bonnetaïn ; les *Misères du Sabre et Sous-Offs*, de M. Lucien Descaves²⁰, bien d'autres livres.

20 Lucien Descaves (1861-1949) : écrivain naturaliste et libertaire. Un des fondateurs de l'Académie Goncourt. Directeur de *l'Aurore* au moment de l'Affaire Dreyfus. Assiste aux obsèques de Rodenbach.

Réaction inévitable contre ce militarisme français que M. Paul Deroulède²¹ incarna, lui, dont on a dit avec esprit : « Il ne marche pas, il défile ! »

En tout cas, devant les parades et les exigences incessantes du militarisme européen, il est caractéristique de voir grandir le zèle et l'importance des Associations de la Paix, comme celle qui vient de se réunir à Budapest, c'est-à-dire qu'on peut prévoir les temps où la guerre disparaîtra, ainsi que la Peste et la Famine, fléaux de Dieu, triple peine de David, qu'on crut longtemps éternels et immanquables dans l'humanité.

7.

Collectionneurs

Le Patriote, 2-3 novembre 1896

La comparution et la condamnation devant la cour d'assises de la Seine de l'assassin Aubert avait attiré un grand nombre de collectionneurs de timbres-poste, à cause de la victime qui dut sa mort à deux importantes collections, valant cinq ou six mille francs chacune. C'était un philatéliste distingué, comme on dit, car il a fallu créer ce mot d'après le grec pour désigner cette sorte de collectionneurs, très remuants et très nombreux.

21 Paul Déroulède (1846-1914) : poète, auteur dramatique, romancier et militant politique. Instigateur du « revanchisme » après la perte de l'Alsace-Lorraine des suites de la défaite de 1870 contre les Prussiens.

Il y a peu d'années, s'ouvrit au Palais de l'industrie une exposition de timbres-poste. Il existe un journal des collectionneurs de timbres-poste, dirigé par M. Maury, qui est un connaisseur et un expert. Il existe aussi et surtout une Bourse de timbres-poste, au Carré Marigny, dans le Champs-Élysée, se tenant en plein air, le dimanche et le jeudi, et qui constitue un des coins les plus amusants du Paris pittoresque. On crie, on enchérit, on surenchérit.

C'est presque comme autour de la corbeille à la grande Bourse. Et, en fait, il y a une cote quasi officielle de tous les timbres connus ; les habitants gardent aussi différentes émissions, comme s'il s'agissait de titres ou de fonds d'État. On rencontre des types divers et souvent extraordinaires. Des femmes bizarres, anciennes institutrices, marchandes à la toilette ruinée, pianistes échouées. Et des garçonnets aussi, des potaches, qui crient d'un air délavé : « J'achète, je vends, je fais le commerce ! » Puis les courtiers sérieux, les marchands spécialistes, l'allure de bookmaker avec la sacoche au dos, portant des piles d'albums, dorés sur tranche, qui contrastent avec les autres offrant de humbles petits cahiers.

Ici, ce sont les timbres rares, les cartes coûteuses et authentiques, timbrées dans les séries de bureaux de poste dont le sceau les balafre de glo-

rieuses blessures d'encre. On vend les timbres très rares, encore adhérents à l'enveloppe²². Ceci est la garantie absolue. Car dans ce monde des collectionneurs et amateurs de timbres-poste, le grand souci, c'est l'authenticité. Il y a tant de timbres faux, et pour certains, il est difficile de s'y reconnaître. Le directeur du *Journal des collectionneurs de timbres* possède lui-même, pour la curiosité, une collection complète de timbres faux. Il est, du reste, aussi rare, paraît-il, que si les timbres étaient vrais. Triomphe de l'artificiel, qui aurait réjoui Baudelaire.

La contrefaçon sévit d'autant plus que, lorsqu'il s'agit de timbres anciens et n'ayant plus cours, aucune loi n'est applicable. Les faussaires sont à l'abri. Les collectionneurs n'ont aucun recours. A eux d'être vigilants, compétents, et d'exiger des preuves d'authenticité. Les prix alors sont souvent élevés : telle carte qui a beaucoup voyagé et porte, comme des blasons, une série de timbres des pays qu'elle traversa, se vend des trois et quatre cents francs. Un collectionneur fervent acquit un jour un timbre oblitéré de la Guinée anglaise datant de 1854 pour 925 francs et un modèle neuf de ce même timbre pour 1,250 francs. Or, ce collectionneur n'était autre que le défunt empereur de Russie, collectionneur de timbres

22 Coquille possible : « adhérant à l'enveloppe ».

passionné, qui n'aurait pas manqué de visiter la bourse des timbres-poste, au carré Marigny, si c'était lui qu'on eût reçu à Paris.

Ainsi, on trouve, du haut en bas de la société, des collectionneurs de timbres et aussi de toutes sortes de choses.

Le dix-huitième siècle les appelait les *curiolets*. Ce sont les plus heureux parmi les hommes. Nul n'est vraiment heureux s'il n'a une idée fixe, un message vital, comme dit Ibsen. Or, la manie du collectionneur est l'idée fixe par excellence. C'est un moyen de toujours reculer son désir. On ne connaît jamais l'accomplissement et par conséquent la satiéte. Il y aurait à faire la psychologie des collectionneurs. En attendant, on en a écrit l'histoire anecdote et pittoresque. M. Paul Ginisty, le nouveau directeur de l'Odéon, consacra jadis un petit livre exquis au culte de ce qu'il a appelé le *Bibelot*, bien compétent lui-même puisqu'il a formé une très importante collection d'images populaires, anglaises, allemandes, françaises, flamandes, dans le goût d'Épinal, enluminé d'ordinaire avec trois couleurs seulement, jaune, rouge et bleu, et au moyen desquelles on reconstituerait presque l'histoire et les races comme avec les chansons populaires.

Dans cet opuscule, il énumère les goûts souvent bizarres en matière

de collections à Paris, par exemple les collections de clés et serrures, de lettres d'assassins, de têtes de mort, un musée de crânes pour faire pendant à la fameuse bibliothèque de chaussettes dont parle M. Paul Bourget²³, en l'un de ses romans mondains – sauf que la canne est plus esthétique, voire même historique puisque dans la collection parisienne dont M. Ginisty s'est fait l'historiographe, figure la canne avec laquelle Turenne désignait aux troupes leur position, les cannes à sifflet qu'on vendait vers 1760 aux amateurs de théâtre qui voulaient conspuer M. de la Harpe ; et enfin, la canne de M. de Voltaire. Mais il faut se méfier, dans les collections, des pièces authentiques et des souvenirs de grands hommes. On les trouve toujours ailleurs, et à trop d'exemplaires ! C'est le cas de cette pipe de Flaubert qu'un romancier actuel, très connu, aurait reçu en legs et qu'il donna un jour à un ami avec lequel il venait de se réconcilier. Celui-ci apprit plus tard que l'autre avait déjà donné la pipe de Flaubert dans de semblables conditions. Chaque fois qu'il se réconciliait, après brouille, avec un ancien ami, il lui octroyait, comme gage et loyal présent, la pipe de Flaubert. C'est le cas aussi de cette « amie » de Paul Verlaine, qui donna contre bon écu, à maints

²³ Paul Bourget (1852-1935) : écrivain et essayiste catholique.

et maintes, le dernier porte-plume du poète... Elle en avait acheté à la grosse des porte-plumes !

Voilà le danger et la peur des collectionneurs, qu'il s'agisse de timbres ou d'autre chose. Mais, pour tout, il arrive sans doute ce qu'un humoriste a dit à propos des faux tableaux : « Un faux tableau finit toujours par être authentique. »

8.

Le deuil de Paris Le Patriote, 11 mai 1897

C'est vraiment une horrible catastrophe que cet incendie du Bazar de la Charité²⁴, à l'obsession de laquelle il est impossible encore de s'arracher. On continue à stationner devant le lieu noirci du sinistre ; on ne cesse d'en lire les péripéties, de dévorer les détails surajoutés chaque jour par les gazettes. L'horreur exerce on ne sait quelle attirance. Il y a là un mystère humain très impénétrable. C'est ce qui explique, par exemple, la fréquentation d'un lieu macabre comme la Morgue où ceux qui passent résistent malaisément à la tentation d'entrer. C'est peut-être ce qui explique aussi cette manie toujours constatée, chez les assassins, de s'en revenir à l'endroit du crime, et que Dostoïevsky dans *Crime et Châtiment* a mise en

scène si tragiquement, comme si le criminel voulait revoir ce qu'il n'a pas bien vu et avait le besoin inexplicable de connaître tous les détails. L'horreur attire. Et comment comprendre autrement le pèlerinage d'une mère, allant elle-même, le lendemain du terrible malheur, sur le terrain noir et calciné, avec ses vêtements de grand deuil et ses cheveux blancs, blanchis en une nuit peut-être ! Certes elle s'agenouilla ; elle pria sur ce sol tragique où sa fille avait laissé ses cendres. Et ce fut émouvant comme si un génie funéraire était venu verser des larmes, parmi ces ruines. Si émouvant, que les hommes de corvée-là pleurèrent ; et que des soldats en faction se mirent instinctivement au port d'armes devant cette douleur qui allait jusqu'à la mort...

Mais tout en étant venu prier, la mère était venue *voir...* Nous avons vu aussi... Un grand terrain rectangulaire, au sol noir, élastique, et mou sous les pieds comme de la mousse, une mousse en deuil faite de toutes matières réduites en bouillie... C'est le lendemain, de bonne heure... Des soldats fouillent, avec de grandes pelles ; on trie avec soin ; on tamise les débris où à chaque instant un bijou luit, un bout d'étoffe apparaît, menus objets qu'on porte minutieusement sur des linges, à terre, où ils sont classés, étalés. C'est grâce à eux qu'on a pu reconnaître certains ca-

²⁴ Incendie du Bazar de la Charité à Paris le 4 mai 1897 qui fit plus de 120 morts.

davres, s'assurer que vraiment telle personne avait péri. Tel fut le cas pour cette pauvre duchesse d'Alençon dont le corps carbonisé, racorni, n'a pu être qu'à peine présumé... Mais on avait déjà trouvé dans les décombres son alliance avec le nom, la date.

Rien que cela, rien que ce petit anneau d'or, survivant à la longue chaîne d'une vie finie ! Et n'est-ce pas ce qu'il y eut de plus affreux, cette brusque et presque totale disparition de corps ? Il en est dont on n'a retrouvé qu'un ossement anonyme, d'autres qui ont disparu dans un néant sans nom, cendre humaine, mêlée à la cendre du bois et des matières insensibles... Et en effet, en examinant le terrain où s'éleva, pimpant et traître, le Bazar de Charité, il apparaît vraiment comme un four crématoire. Nulle issue. De hauts murs le bordent de tous côtés. Les victimes y furent vraiment, comme dans une fosse basse, acculées par les flammes. Comment échapper ?

C'est même extraordinaire et d'une fatalité spéciale, un vaste emplacement comme celui-là, clôturé par de hauts murs inaccessibles, et sans portes ni fenêtres. Il n'y avait qu'une sorte de soupirail de cave, dépendant d'un hôtel voisin, et dont les cuisiniers firent sauter les barreaux. Cent cinquante personnes se sont sauvées par là, le dos plié, comme si elles passaient par la porte basse du

tombeau... Et dire que c'est tout à côté, à vingt mètres tout au plus, qu'il y eut le plus grand amoncellement de cadavres... La foule est folle, à ces moments... Et le feu aussi est fou. Il est fantasque. Il a des anomalies inexplicables. Tel cadavre est carbonisé, et une fleur au corsage, sur un bout d'étoffe, est restée intacte.

Voici tout près, contre le mur, un paravent qui devait figurer à un comptoir de vente. Il est brûlé ; l'étoffe est comme du crêpe ; le bois s'émette au toucher ; or le petit carton d'étiquette est intact et continue à dire le prix. Ainsi les objets sont émouvants aussi... Nous retournons dans le coin où on entasse les milliers de débris sans cesse rapportés par les soldats qui déblaient : bijoux informes, morceaux d'étoffes, chaussures ; de temps en temps on dépose un ossement, un tibia ; puis un morceau de métal vague, lingot contorsionné. C'est la recette d'une caisse sans doute, qui s'est fondu dans le brasier ; une partie est jaunâtre, une autre du ton de l'étain. Ce sont les louis et les pièces d'argent, mélangés inextricablement.

Il y a ainsi sur le sol un *cimetière de choses*... Ah ! la petite poupée, là, par terre ; avec les jambes, le ventre tout brûlés aussi, tandis que le feu fantasque a respecté la tête, la belle chevelure claire qui continue à s'étaler sur l'herbe... Mais la poupée est morte, comme les autres, comme toutes les

jolies poupées humaines, maintenant immobiles comme elle, toutes les jeunes femmes roses et blondes, qui riaient là et vidaient leurs bourses pour les œuvres de charité et pour les pauvres. Comment cela a-t-il pu s'accomplir ? Les desseins de Dieu sont bien impénétrables.

Mais voici, dans ce lamentable entassement de décombres, un menu objet que nous apercevons, survécu presque intact, et déposé là aussi parmi les débris. C'est un objet de piété, un petit carnet portant sa croix, qui devait appartenir à un des comptoirs où on vendait des livres d'heures et des statuettes pieuses. Ce petit Christ est intact. Tout au plus a-t-il éteint sa polychromie. Il est habillé de noir. Il a pris le deuil aussi. La flamme ne l'a pas autrement entamé, comme s'il fallait qu'il subsiste parmi ce drame accompli, pour en expliquer l'horreur et le sens peut-être.

Lui aussi était innocent, et il a souffert pour le rachat de ses fautes. C'est toujours par les bons et les charitables que le mal s'expie. Loi de compensation et de substitution qui est le principe même du sacrifice religieux. Le Christ a racheté le péché des hommes. Et toutes ces vertus aussi qu'étaient les grandes dames charitables mortes ici, toutes ces innocences qu'étaient tant de jeunes filles et même d'enfants, n'ont peut-être péri que parce qu'elles étaient des

vertus et des innocences, et que les péchés du temps devaient être compensés. Voilà ce que semble dire le petit Christ, survécu là, à ceux que cet épouvantable champ de mort fait blasphémer et douter – et il continue, sur le fond de l'air, à porter sa croix.

9.

Épidémies d'idées Le Patriote, 18 mai 1897

A cause de la vision affolante et obsédante de l'incendie du Bazar de la Charité, on n'a guère remarqué un incident de la vie parisienne ordinaire, sur lequel, en d'autres temps, on n'aurait pas manqué de philosopher. Il s'agit du silence et de l'indifférence absolu dans lesquels a passé la fête ouvrière du 1^{er} mai, déjà tombée en discrédit et presque en désuétude, dans ce Paris où pourtant on l'inventa.

C'est une des marques maladives de la vie moderne que cette rapidité avec laquelle tout s'use et passe. Il n'y a plus d'élan pour un long effort. Les croisades seraient impossibles aujourd'hui. On se passionne un moment, puis vite on se déprend, on s'engoue ailleurs. Tout est caprice. Tout est affaire de mode. Les choses les plus graves comme les plus futile.

L'esprit libertaire aura duré autant que le Théâtre Libre ou les étoffes Liberty. D'ailleurs, leur première

vogue remonte à la même époque. Cette fête du 1^{er} Mai, déjà démodée, est toute récente aussi. Qui se souvient de son origine, et qu'elle fut proposée ici, au Congrès socialiste de 1889, par le délégué américain Busche, du *Socialist Labor party*, à la date où se réunissaient déjà les associations agricoles de l'Amérique ? Et dès l'année suivante, nous eûmes la manifestation du 1^{er} Mai. L'idée socialiste et anarchiste s'afficha. Elle occupa la rue. Ce fut le commencement de l'épidémie. Car il y a aussi des épidémies d'idées qui naissent on ne sait comment, s'attaquent ici, là font des victimes, ont des recrudescences ou des déclins, portent la mort et l'effroi, puis disparaissent soudain...

On se rappelle les rues houleuses, les promenades menaçantes, les rixes avec la police, les cris de guerre, les assemblées passionnées où des paroles hardies s'entendirent. Et des délégations portant des messages comminatoires au pouvoir ! Et des gazettes de circonstances : le *Chambard*, le *Trois-Huit*, où le député-coiffeur Chauvin²⁵ alternait avec le député-poète Clovis Hugues²⁶, enguirlandant chacun de fleurs à sa façon le thyrse révolutionnaire ! D'ailleurs, à côté de ces feuilles éphémères, paraissaient des journaux

permanents : la *Révolte*, le *Père Peinard*, qui parlaient en menaces et en dithyrambes comme si déjà un bouleversement social était pour le lendemain.

En même temps s'agitaient les groupes révolutionnaires : blanquistes, marxistes, guesdistes, allemanistes, collectivistes, possibilistes, tout un pullulement aussi innombrable que les sectes protestantes. Mais jusque-là la propagande restait théorique.

On discutait sur le texte, sur les programmes. L'épidémie restait localisée. Avec les manifestations du 1^{er} mai elle éclata dans la rue, s'attaqua à tous... On vit alors le snobisme en faire son profit. On fut anarchiste comme on était wagnérien. Ce fut une attitude mondaine. Dans les salons meublés au style anglais, on parla avec mépris du capital. Qu'aurait dit Proudhon, lui qui inventa le mot Anarchie (en l'orthographiant autrement) de le voir maintenant acclimaté dans les milieux les plus élégants ?

Ce fut aussi une attitude littéraire. Toute la littérature d'avant-garde, un moment, se déclara libertaire. On vit des conférenciers du théâtre de l'*Œuvre* saluer « la bienfaisante anarchie ». Les petites revues étaient ralliées ; l'anarchie y était pour chacun le commencement du talent et de la considération.

²⁵ René Chauvin (1860-1936) : député socialiste de la Seine. Garçon coiffeur à ses débuts, il créera la Chambre syndicale des coiffeurs.

²⁶ Clovis Hugues (1851-1907) : poète, romancier et homme politique.

Dans la littérature, plus qu'ailleurs, il y a, en effet, un *panurgisme* extraordinaire. Combien peu pensent par eux-mêmes ! La plupart sont sans cesse à l'affût, aux écoutes. On guette l'opinion qui sera bien portée, le « beau geste »²⁷.

Et puis il faut toujours tout expliquer par le phénomène de l'épidémie des idées. C'est si vrai que Baudelaire lui-même, esprit si personnel et si absolu, n'avait pu échapper, de son temps, à une influence de ce genre, à ce qu'il appela « la fièvre révolutionnaire », quand, en 1848, il revêtit la blouse par-dessus, il est vrai, un fin pantalon de drap casimir, et s'écria : « Voyez mes mains ! elles sentent la poudre ».

Ces épidémies d'idées font toutes les sortes de ravages. Cela dépend du tempérament qu'on a. Les idées, dans tel cerveau, aboutissent à un dilettantisme ; dans un tel autre, plutôt optimiste, elles se tournent en espoirs et en lyrismes ; chez d'autres enfin, qui sont des esprits sombres et mathématiques, les idées se résolvent en chiffres, la haine en formules de mort. Pour ceux-ci, l'anarchie aboutit à de la chimie et aux bombes.

C'est ici surtout qu'on peut voir la preuve d'un phénomène épidémique.

Pourquoi coup sur coup les mêmes attentats à la dynamite : Ravachol, Vaillant, Henry, quelques autres encore ; puis soudain l'arrêt du fléau. Il y a eu évidemment contagion. L'anarchie était dans l'air comme une maladie. Pour ceux-ci, le cas fut mortel. Esprits faibles ou trop passionnés ! Certains mots, qui pour d'autres ne sont pas dangereux, entrent en eux, détruisent tout. Le mot « anarchie » fut un de ces mots-là, un mot comme de la dynamite, qui avait d'abord fait explosion en eux et y détruisit tout : sentiments, pitié humaine, amour des siens, goût de la vie.

Aujourd'hui l'épidémie semble finie... La fête du 1^{er} mai, cette année, est apparue définitivement démodée, abandonnée, tombée à des conciliabules et à des punchs comme l'anniversaire de la Commune et autres commémorations qui se survivent. Le snobisme des salons est ailleurs. La jeune littérature n'est plus libertaire, mais naturiste, tout à la douceur des champs et aux idylles passionnées sous le patronage de Bernardin de Saint-Pierre²⁸.

Cela n'empêche pas que l'anarchie, puisque ce fut une épidémie d'idées, peut tout à coup renaître demain comme toutes les épidémies...

²⁷ Il s'agit d'une allusion à Laurent Tailhade. Voici la phrase prononcée après l'explosion d'une bombe à l'Assemblée nationale : « Qu'importe de vagues humanités pourvu que le geste soit beau ! » Quelques mois plus tard, il sera lui-même blessé dans un attentat anarchiste.

²⁸ Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) : auteur du rousseauiste *Paul et Virginie*.

10.
Interviews
Le Patriote, 1^{er} juin 1897

Ce mot d'Outre-Manche et d'Outre-Mer s'est tout-à-fait acclimaté sur le continent et à Paris surtout, où le reportage est florissant aujourd'hui. Il s'excuse quotidiennement avec une sagacité et une entente merveilleuse de la curiosité publique. Il faut aux reporters un flair subtil, un nez de chien de chasse pour découvrir les pistes heureuses, deviner les idées qui sont dans l'air. C'est ainsi que l'un d'eux se livre en ce moment à une enquête d'un intérêt délicat et palpitant : la question de la possibilité d'un voyage de l'Empereur d'Allemagne à Paris.

On ne sait pas comment cette question s'est posée, et peut-être qu'elle n'est pas posée du tout. Ce serait alors une fois de plus la boutade de Gavarni : « C'est imprimé ; donc c'est faux. » Toujours est-il qu'on se préoccupe depuis un an ou deux, de cette éventualité. Le bruit est né, on ne sait comment, que l'empereur Guillaume méditait de venir à Paris au moment de l'Exposition universelle de 1900, qu'il en avait conçu le projet lors de la visite du czar. Pour étayer cette supposition, on invoque ses attitudes et ses attentions délicates, à chaque occasion : à la mort de Carnot, lors des funérailles des

derniers maréchaux, Mac-Mahon et Canrobert, où il se fit représenter, comme il l'a fait encore récemment lors du service à Notre-Dame pour les victimes de l'incendie du Bazar de la Charité.

Tout cela, dit-on, ne peut être platonique. Il doit avoir une arrière-pensée, et cette arrière-pensée, c'est de créer un mouvement sympathique en sa faveur et préparer les esprits pour arriver un jour à visiter Paris. Ainsi pense l'opinion. Et c'est là-dessus qu'un reporter avéré a consulté des personnalités très diverses qui, la plupart, il faut en convenir, considèrent ce voyage comme irréalisable et se prononcent avec rigueur et patriotisme contre l'Empereur allemand. Depuis le P. Monsabré et l'abbé Lemire jusqu'à M. Mezières ou M. Barrès, tous déclarent cette visite impossible, d'accord sur le fait, s'ils divergent²⁹ dans l'expression, plus ou moins modérée. Mais qui sait ? Les idées vont vite. Après les manifestations contre *Lohengrin*³⁰, il semblait qu'il fallût un demi-siècle pour imposer Wagner à Paris. Et quelques années après, il était accueilli dans les concerts et à l'opéra, sans plus de résistance.

L'assimilation des deux cas n'est pas permise, mais des incidents peuvent survenir, facilitant soudain

29 Coquille probable : « même s'ils divergent ».

30 Pour la raison principale que Wagner était allemand et jugé trop moderne.

une intention qui, aujourd'hui, paraît chimérique. L'empereur peut avoir des projets de pacification, d'union européenne, de magnanimité. Peut-être aussi, d'ailleurs, qu'il n'a jamais songé un seul instant à ce voyage dont un reporter seul a eu l'idée pour en tirer l'occasion – et le bénéfice – de piquantes interviews. Car nos reporters parisiens sont devenus nombreux et avisés, plus avisés même que leurs maîtres d'Angleterre et d'Amérique.

Leurs enquêtes portent moins sur de menus faits, des niaiseries de l'actualité et du fait divers. Beaucoup sont des artistes, des philosophes, au courant de toutes les questions et qui jugent leurs interlocuteurs en même temps qu'ils les écoutent. Tel M. Jules Huret³¹, un des maîtres de ce nouveau reportage dont l'*Enquête littéraire* et l'*Enquête sur le socialisme* sont des documents sur le temps et resteront. Il y a loin de là au vieux système débonnaire et cordial des vétérans comme M. Chincholle³² qui répondait, lorsqu'on souriait de ses mémorables interviews du général Boulanger³³, par exemple ceux de Jer-

sey et de l'exil : « Eh quoi ! disait-il, le général les a tous refaits, avant que je les publie. »

Aujourd'hui, les reporters sont supérieurs souvent à ceux qu'ils consultent. Ce sont des écrivains ; et il leur arrive, à propos d'un fait de vie ou d'une actualité, d'écrire une vraie page, comme ce récit, par M. Conte, de la mort de l'anarchiste Vaillant³⁴.

Aussi les écrivains, à l'occasion, deviennent eux-mêmes des reporters et publient des interviews qui rapportent des conversations saisissantes, qui dressent un portrait vivant. C'est le cas pour Mme Séverine³⁵, à propos de Léon XIII, de M. Hugues Le Roux³⁶, à propos de Bismarck. Mais les reporters semblent plus véridiques, s'il faut en croire la malignité publique qui prétendit que M. Hugues Le Roux n'avait pas vu Bismarck, dont il rapportait toute une conversation, pourtant ; et que Mme Séverine n'avait été reçue par le Pape qu'en audience publique. Pourtant le reportage est sans limite, puisque notre brillant confère du Fi-

31 Jules Huret (1863-1915) : journaliste connu pour ses interviews d'écrivains.

32 Charles Chincholle (1843-1902) : journaliste et écrivain. Considéré comme le premier grand reporter français.

33 Georges Boulanger (1837-1891) : général français, ministre de la Guerre en 1886. Connus pour avoir ébranlé la Troisième République. Porté par un mouvement nommé le boulangisme. L'œillet était son symbole.

34 Le 9 décembre 1893, Auguste Vaillant lance une bombe dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale. Condamné à la guillotine.

35 Séverine, pseudonyme de Caroline Rémy (1855-1929) : écrivaine, journaliste, libertaire et féministe.

36 Hugues Le Roux (1860-1925) : journaliste, écrivain et homme politique. Se spécialise dans la littérature de voyage et dans les ouvrages concernant les colonies françaises en Afrique.

garo, M. Gaston Calmette³⁷, a anobli l'interview jusqu'à devenir l'interlocuteur des souverains, quand il publia sa conversation avec le roi d'Italie.

Ainsi les reporters sont aujourd'hui des facteurs importants de l'opinion, comme ils sont aussi les dispensateurs de la notoriété. Les hommes en vue le savent. C'est pourquoi ils les flattent, les reçoivent, sont complaisants à tous leurs désirs. M. Emile Zola leur doit beaucoup, et leur donne encore maintenant des réponses à toutes questions qu'ils lui adressent. Déjà Renan manifesta cette docilité, bien que, très habile, il eût l'air, en public, de les dédaigner un peu.

Ainsi dans sa grande querelle avec Edmond de Goncourt, quand il reprocha les indiscretions de son *Journal*, le concernant, il déclara avec mépris : « C'est un monsieur indiscret ; c'est un reporter ». Le nom n'est plus si mal porté, et il viendra un temps peut-être où il sera revendiqué avec fierté comme celui de journaliste, lui aussi ennobli à mesure. On se rappelle Châteaubriand, comparaissant devant le tribunal et qui, interpellé sur sa profession, lui ambassadeur, pair de France, académicien, répondit : « Journaliste. »

³⁷ Gaston Calmette (1858-1914) : directeur du *Figaro* à partir de 1902.

11. La Femme-Avocat Le Patriote, 21 septembre 1897

Croirait-on que cette question est en train de passionner Paris ? C'est qu'elle n'est qu'un signe de plus, une nouvelle étape dans cette lente conquête, cette décisive révolution qui va peut-être bouleverser toute la vie sociale. Qu'on soit bienveillant ou hostile aux revendications féminines, il faut constater, comme un fait indéniable, que cette campagne, dont l'exemple nous vint d'Amérique et d'Angleterre, gagne chaque jour du terrain. Ainsi l'opinion publique et, en tout cas, la presse presque unanimement se déclarent favorables, en ce moment, à un point qui sera important dans cette suite de réclamations et de victoires féminines : il s'agit de l'admission des femmes dans l'Ordre des avocats.

En effet, une doctoresse, M^{lle} Jeanne Chauvin³⁸ va présenter au conseil de l'Ordre des avocats du Barreau de Paris, dès la rentrée, un mémoire intitulé : *La Femme-Avocat*, demandant pour elle-même son inscription au tableau. Elle est, certes, en bonne posture, pour adresser cette requête. Non seu-

³⁸ Jeanne Chauvin (1862-1926) : avocate célèbre pour avoir été la première femme à plaider en France (1907).

lement elle conquit ses diplômes ordinaires pour être licenciée en droit, mais elle a, de plus, accompli les deux années supplémentaires et passé l'examen final du doctorat en droit, qui, en France, est plus compliqué et constitue un grade universitaire plus important. Jusqu'ici elle s'était contentée de tenir un cabinet d'affaires, achalandé, paraît-il, et où elle donne à ses clients des conseils judiciaires et compétents.

Maintenant elle voudrait plaider, pour le plaisir sans doute, et aussi pour le principe. Car elle aussi a combattu pour les revendications féminines, non pas dans le camp des exaltées et des révolutionnaires, mais dans le groupe de ces femmes, instruites et pratiques, réunies autour de M^{me} Schmal, directrice de l'*Avant-Courrière*, laquelle réclama et obtint, on le sait, quelques réformes légales assez justes, par exemple le droit pour la femme de disposer librement du produit de son travail.

Quant à M^{lle} Chauvin, elle mena campagne surtout dans son sens professionnel ; et, déjà en un article ancien, elle déclarait, en citant Étienne Boileau que « au XIII^e siècle il y avait des prud'femmes, en la rue au Guet à Paris, Johanna la Pie et d'autres jurées, les mercredis après la Magdeleine ». Aurons-nous bientôt des prud'femmes encore, et maintenant des avocates ?

Il est peu probable que le conseil de l'Ordre acquiesce. L'opinion et la presse entière ici semblent favorables à l'innovation. Mais le barreau a des idées rassises, conservatrices. Il est surtout très jaloux de ses priviléges, de sa constitution stricte et formaliste. Les anciens du conseil ne voient pas sans ennui le relâchement dans les anciens statuts qui étaient plus rigoureux encore. Tout était réglé. Imagine-t-on qu'il y avait un contrôle sur le port de la barbe, qui était défendue, et défendues aussi les moustaches. On n'autorisait que les favoris, ce qui donnait à tous les avocats un type uniforme, une physionomie de maîtres d'hôtel. Seule la nouvelle loi militaire obligea à céder sur ce point. Mais l'Ordre maintient d'autres rigueurs : il interdit aux avocats d'ici de mettre leur nom sur leur porte, d'habiter en garni.

Ordre sévère et formaliste, comme on voit, et qu'on verrait mal se boulever lui-même par l'admission des femmes ! Car s'il tient à ses statuts, il tient surtout à son monopole ; et ouvrir la porte aux femmes, ce serait bientôt l'ouvrir à tout le monde. Mais ce monopole jaloux, qui sait s'il sera de longue durée ? Il y a depuis longtemps un projet déposé à la Chambre et même une commission parlementaire nommée, quant à la demande de suppression du privilège des avocats. L'hostilité est fréquente entre les avocats et les parlementaires. Au moment

du procès du Panama³⁹, les maîtres du Barreau, défendant les accusés, furent agressifs vis-à-vis des vendus et des concussionnaires, même vis-à-vis des témoins du Palais Bourbon qui s'en tenaient à quelques victimes expiatoires.

Le Palais Bourbon usa de représailles, nomma un rapporteur, M. Perrier, député de la Savoie, pour conclure sur la suppression du monopole des avocats, épée de Damoclès de temps en temps dégainée par-dessus l'Ordre des avocats. Celui-ci, d'ailleurs, ne s'en effarouche pas.

Un maître du barreau avec qui nous causions un jour de ce monopole menacé, nous répondit : « Qu'importe qu'on nous supprime. Nous nous constituerons en un syndicat. On aura à choisir entre les membres d'une corporation très fermée, très exclusive, très sévère, qui exigera les mêmes garanties de diplôme, d'honorabilité, et une tourbe sans références qui encombrera le prétoire ».

Comme on le voit, le Barreau n'est pas disposé à se laisser inquiéter ni envahir. Aussi est-il presque certain qu'il repoussera M^{le} Chauvin, malgré ses diplômes, son honorabilité, son

talent. Il pourrait le faire sans donner de raison, puisqu'il est maître absolu de son tableau. Mais il préférera poliment invoquer des textes. Et les lois constituent un immense arsenal où on trouve toujours quelque vieille arme à sa convenance.

Donc il existe un décret de 1811 prévoyant le cas où un tribunal ou une cour ne réunissant pas le nombre de magistrats nécessaires, s'adjoindrait l'avocat le plus ancien présent à l'audience. Celui-ci jouirait, aussitôt, de ce fait, de toutes les prérogatives acquises à l'ordre judiciaire. Or, pour être avocat, il faut jouir de ses droits politiques. Le tour est joli et digne des casuistes de la procédure.

M^{le} Chauvin et les doctoresses répondront sans doute. Nos droits politiques ? Nous les aurons bientôt. Qui sait ? Les femmes s'introduisent partout. Elles sont dans les emplois, les téléphones, les postes. Il y a plus de quarante femmes qui exercent déjà la médecine dans Paris.

Il y en a un grand nombre dans la littérature, une armée de Bas-Bleus dont Barbeyd'Aurevilly, cette fois, n'aurait plus raison. Elles ont ainsi conquis enfin l'École des Beaux-Arts, cette École des Beaux-Arts inaccessible, dont une jeune peintresse russe, Marie Baskirtseff⁴⁰, disait qu'elle for-

39 Le scandale de Panama est une affaire de corruption liée au percement du canal de Panama qui éclaboussa plusieurs hommes politiques et industriels français durant la Troisième République et ruina des centaines de milliers d'épargnants. Le 6 septembre 1892, Edouard Drumont, journaliste antisémite et antiparlementaire qui avait reçu des documents confidentiels, révéla le scandale dans son quotidien *La Libre Parole*.

40 Marie Bashkirtseff (1858-1884) : peintre, sculptrice et diariste d'origine ukrainienne. A vécu à Paris.

cerait l'entrée quand même, se déguisant en homme pour suivre les cours et être Prix de Rome. Maintenant elles y entrent librement, participent aux bourses, subsides, faveurs, sur un pied d'égalité.

Tout cela est excessif peut-être, et va bien compliquer la vie, bouleverser les mœurs. Mais la morale évolue sans cesse, et Victor Hugo prophétisa juste en disant que ce siècle verrait la proclamation des droits de la femme.

12. Guerre à la Guerre Le Patriote, 27 octobre 1897

C'est un mouvement admirable et bien émouvant que celui qui se dessine de plus en plus contre le militarisme et en faveur de toutes les œuvres de la paix. Et il ne s'agit plus de vœux chimériques ou d'un rêve idéal caressé par des esprits utopiques. Nous venons, cette semaine, à la rentrée des cours et tribunaux, d'entendre un haut magistrat discuter et exposer

dans sa Mercuriale cette question de la Paix, entrée enfin dans le domaine des réalisations et des réglementations. Il n'y a pas longtemps, on imaginait impossible cet arrangement des conflits internationaux ; et Tolstoï, le grand romancier russe, dont le chef-d'œuvre *La Guerre et la Paix*, soulève précisément ces passionnantes questions, avait écrit : « Le projet d'une

paix perpétuelle, c'est très spirituel, mais ce n'est guère praticable. »

Or voici que, devant toutes les chambres réunies de la cour d'appel de Paris, M. l'avocat-général Mérillon vient de démontrer dans une sensationnelle harangue que ce projet est praticable et a même déjà commencé de se réaliser. Le retentissement de ce discours a été d'autant plus grand que M. Mérillon passait pour un de ceux en qui le patriotisme a gardé quelque chose de militant et d'agressif. Il semblait presque chauvin, de ce chauvinisme dont l'expression la plus forte fut donnée naguère par M. Deroullède dont on avait dit avec esprit : « Il ne marche pas ; *il défile !* » M. Mérillon aussi appartenait à la Ligue des Patriotes ; il fut député et, comme tel, rapporteur du budget de la guerre ; enfin il est encore actuellement président de l'Union des sociétés de tir de France, une institution patriotique et militariste dans le genre de l'ancienne Ligue des Patriotes, aujourd'hui dissoute.

C'est pourquoi le discours qu'il vient de prononcer « sur le règlement juridique des conflits internationaux » a une portée d'autant plus grande. L'œuvre de la paix suscite ainsi de précieuses conversions. N'a-t-on pas vu, l'an dernier, l'inventeur de la mélinite⁴¹ léguer en

41 Alfred Nobel (1833-1896).

mourant une somme de 300,000 francs à l'Académie de Stockholm, pour décerner un prix au meilleur mémoire en faveur du désarmement et de la paix ? C'était comme s'il avait eu honte de sa propre invention, aux désastreuses puissances, et voulût la rendre vaine, lui-même l'effacer ! Ainsi tout concourt au grand but, qui se rapproche.

Et, en effet, M. Mérillon l'a prouvé en faisant l'historique de l'arbitrage international et énumérant les progrès du droit des gens. Est-ce qu'il n'y a pas déjà des conventions qui règlent les rapports de peuple à peuple pour ce qui concerne la navigation, la propriété industrielle et artistique, les communications postales ? Les différends aussi pourront se régler. Et l'avocat-général a analysé l'œuvre précieuse de la conférence interparlementaire et établi avec une grande force d'éloquence l'utilité de cette Cour internationale votée à Bruxelles en 1895, louant en passant quelques personnalités belges comme M. Des-camps, M. Houzeau de Lehaye qui ont collaboré à la rédaction du projet.

Et il a terminé dans un beau mouvement oratoire : « Rendre la guerre de plus en plus rare jusqu'à la supprimer presque entièrement, en réglant par le droit des conflits internationaux, ce n'est pas affaiblir le sentiment de la patrie, c'est au contraire l'élever et l'ennoblir ». En effet, est-ce

que la patrie ne peut pas prendre sa place dans l'humanité comme la famille dans l'Etat ? Théories vraiment humaines et qui nous mènent loin des cruels aphorismes d'un Moltke⁴² considérant la guerre comme le phénomène supérieur et naturel d'une civilisation croissante.

Mais au-dessus de la Cour, il y a le droit. Vérité imprescriptible, qu'il appartenait bien à un magistrat de faire entendre. Le signe et la preuve que cette question de la paix et des arbitrages va s'organiser et se réaliser, c'est précisément cette intervention des hommes de loi, y adhérant publiquement. Et il est beau que cette grande idée moderne s'accomplisse dans le temple de la justice.

Mais ce n'est pas là que cette idée est née. Toutes les idées, d'ailleurs, et toujours commencent par la littérature. On l'a bien vu aux XVIII^e siècle où la Révolution française se trouvait en germe dans les écrivains : Diderot, Rousseau, Voltaire, avant de se réaliser dans les faits. En ce siècle, les écrivains ont été les premiers aussi à se révolter contre le militarisme, l'horreur de la guerre, le mensonge sanglant de la gloire des armes. Et cela ne date pas de longtemps. Les ro-

42 Helmuth Karl Bernhard, comte von Moltke (1800-1891) : maréchal prussien. Servit comme chef du Grand État-Major général de l'Armée prussienne, notamment pendant les guerres contre l'Autriche en 1866 et contre la France en 1870-1871.

mantiques, eux, avaient gardé le prestige de l'héroïsme et des victoires. Ils étaient trop près de Napoléon, pour le juger et le condamner. Ils subissaient l'éblouissement de ce soleil en sang, à peine disparu derrière l'horizon. Il n'y a qu'à lire les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, les *Odes* de Lamartine et d'Hugo surtout. Ces écrivains-ci admettaient encore l'éclat des armes. Tout en affectant de haïr la guerre et de pleurer le sang, ils admiraient le héros ; ils croyaient à la gloire militaire habillée de drapeaux et de fumée. Ils étaient fascinés par les trophées et les conquêtes.

Les écrivains qui vinrent en ces quinze dernières années furent une réaction. Ils avouèrent leur détestation de la guerre, osèrent proclamer la solidarité universelle, la supériorité de l'idée d'humanité sur l'idée de patrie. Dans un livre qui fit tapage à son apparition parce qu'il était précurseur, annonçait le premier les idées nouvelles, *Le Calvaire*, de M. Octave Mirbeau⁴³, il y a un épisode mettant en scène cette horreur de la guerre et de la victoire : un soldat pris de honte et de douleur après avoir abattu l'Ennemi, l'uhlan prussien qui gît à présent sur la route. Le sens humain s'éveille en lui. Au-dessus de la Patrie, il y a l'Humanité. Autre soli-

darité plus vaste, plus foncière. Alors il s'émeut, s'agrandit aux pensées magnifiques (qui sont, en somme, tout simplement des idées chrétiennes) et il baise au front l'Ennemi mort.

C'est ainsi par des images pathétiques, des tableaux de couleur, des cris d'entrailles, pourrait-on dire, que les écrivains suscitent et jettent, dans le monde, des idées que les hommes de loi, ensuite, codifient et réalisent. Ainsi en est-il pour cette grande œuvre des arbitrages et de la paix. Le fait qu'un magistrat élève de la Cour de Paris, dans une audience solennelle, l'a exposée et discutée, prouve que l'accomplissement est proche.

13.

Pauvres et mendiants

Le Patriote, 9 décembre 1897

Voilà l'hiver qui vient, l'hiver cruel et dur aux pauvres gens, surtout en ce Paris que Chateaubriand aurait pu nommer aussi un *désert d'hommes*. Car, dans la foule, chacun se sent seul. Pourtant ici la charité officielle est puissamment organisée, la charité publique est inépuisable. Nulle part au monde, on ne donne, on ne fait l'aumône, avec une si unanime générosité. C'est que nulle part le spectacle de la misère n'est plus révoltant qu'en cette ville de tous les luxes, et plus tragique qu'en cette ville d'inouï encombrement. Peut-être bien que

43 Octave Mirbeau (1848-1917) : auteur, critique d'art et journaliste. Ami personnel de Rodenbach.

tant de libéralités suffiraient à tant de dénuement.

Mais les dons s'égarent et les mendiants prennent souvent la part des pauvres. Il y a un livre très curieux et qui nous renseigne à cet égard : *Paris qui mendie*⁴⁴, écrit par un reporter, lequel se fit lui-même un moment mendiant afin de se renseigner exactement sur ce monde spécial, ses rouages, ses trucs. La mendicité est devenue une profession, un métier lucratif. Les mendiants sont organisés ; les uns se louent, d'autres afferment certains postes lucratifs, à tel carrefour, à tel portail d'église. Tous les Parisiens ont connu un vieux mendiant, sans jambes, à barbe blanche, dans une rue avoisinant l'Opéra. On venait l'apporter là tous les matins – comme un tronc.

Il était affermé, recevait une somme fixe, par jour, d'un louis. Le plus horrible, c'est qu'on loue même des enfants pour mendier sur la voie publique, et jusqu'à des enfants en bas-âge, remis par leurs parents, moyennant quelques sous, à des mendiants de profession qui les promènent par tous les temps et les font pleurer au moyen d'on ne sait quelles manœuvres, afin de susciter la commisération des passants.

Tous les moyens servent à ces professionnels de la mendicité. Ils

vont parfois jusqu'à acheter sur le carreau du Temple une défroque de soldat, pour apitoyer mieux, grâce au chauvinisme, comme l'a raconté M. Georges Berry, le zélé conseiller municipal de la chaussée d'Antin, qui s'est fait une spécialité de l'étude de la misère à Paris.

Les mendiants sont si bien des virtuoses de la pauvreté qu'un ironiste a pu annoncer un jour qu'ils s'étaient constitués en syndicat et prédire qu'eux aussi, au premier mécontentement, feraient leur grève générale. Or, Paris sans pauvres ne se comprendrait plus. Mais comment distinguer les mendiants des vrais pauvres ? C'est le soir que ceux-ci se reconnaissent.

Ah ! Ils ont couru tout le jour à travers l'immense ville, cherchant du travail, si difficile à obtenir – car tout plein, occupé, encombré, disputé, déjà promis ! – cherchant du pain et un peu de maigre nourriture. Mais quand on vient la nuit, que faire ? Beaucoup n'ont pas pu payer leur loyer, furent expulsés de leur misérable chambre. Où dormir ? On connaît maintenant les vrais pauvres des mendiants. Ceux-ci, regagnant des logis confortables, comptent la recette de la journée. Les pauvres – il y en a 30,000 en permanence qui n'ont pas de domicile – n'ont plus de recours qu'en l'Asile de nuit. Institution admirable, mais combien insuffisante !

44 *Paris qui mendie* de Louis Paulian (1893).

Il y a plusieurs asiles : rue Cabat, rue Saint-Jacques, rue de la Crimée, rue de Tocqueville, et aussi boulevard de Charonne. Mais les indigents sans place y font queue dès l'après-midi, l'hiver, et, avant que le soir soit tombé, on y affiche : « Complet », comme dans les omnibus. Chacun reçoit en moyenne 20,000 malheureux par hiver ; et, dans ce nombre, les Belges, après les Français, viennent en première ligne ; car nombreux sont les étrangers aussi, venus à Paris sur l'appât de salaires supérieurs ; ils comptent sans l'encombrement, ne trouvent que des emplois précaires, sont sans ouvrage et échouent à l'asile de nuit, en suppliant qu'on les rapatrie.

Mais cette population des asiles ne contient pas que des ouvriers sans travail et des domestiques sans place. Tous les éléments s'y mêlent, jusqu'à des déclassés, des institutrices errantes, des chanteuses, des huissiers en fuite, des défroqués, des femmes battues et malheureuses, qui ont fui leur foyer, des convalescents sortis de l'hôpital et qui ne peuvent trouver d'emploi... Lamentable troupeau ! Drames muets ! Ah ! toutes les luttes, les vices, les malheurs aboutissent là. Quel carrefour de douleurs !

Il y a parfois des hôtes de marque en ces sinistres asiles de nuit – qu'on pourrait appeler les antichambres de la morgue.

Le registre de l'asile du boulevard de Charonne contient plus d'un nom de déclassé illustre. Un descendant du prince de Ligne y échoua un soir. Une autre fois, un des entrants donna son nom : « Marquis de Marquemont. » Imagine-t-on dans ces ténèbres de la misère, un vieux nom glorieux qui se met ainsi à luire soudain !

A côté de ces asiles de nuit officiels, qui sont pleins trop vite, fonctionnent des espèces d'asiles de nuit privés, ces dortoirs publics dans lesquels on trouve un gîte moyennant deux ou quatre sous. Nous en avons visité de tels, naguère, à la Villette, dans d'affreux hôtels garnis, aux vastes salles où les hôtes couchent sur des matelas alignés et relevés au moyen d'une corde que, dès l'aube, on détache.

Alors les matelas retombent et tous les dormeurs, éveillés à la fois, doivent vider les lieux. Rien n'est émouvant, attirant presque, comme ces pérégrinations au Paris de la misère, que le voyageur, que l'étranger ne soupçonnent même pas, car Paris est la ville, avant tout, des formidables contrastes jusqu'à la mort de faim qui est ici un fait quotidien, en même temps que du plus extrême luxe, et c'est pourquoi Victor Hugo, le poète des antithèses, fut vraiment le poète de Paris.

Quant au comte d'Haussonville⁴⁵, il voulut s'en faire l'historien, et il est si vrai que ce Paris de la pauvreté est intéressant quand même et attrayant comme un gouffre, que ce gentilhomme, durant plusieurs années pérégrina dans les taudis et les bouges des quartiers excentriques, accompagné d'agents de la sécurité, sans lesquels il n'aurait pu s'orienter, lui-même travesti, habillé en pauvre et en rapporta ses livres d'enquête significatifs, son *Paris de la misère*. Mais il n'a pas tout vu. Cet enfer attend son Dante.

14. La fin de la Tour Eiffel Le Patriote, 15 décembre 1897

On nous écrit de Paris :

Est-ce que vraiment la Tour Eiffel se déciderait à nous débarrasser de sa laideur et à ne pas gâter plus longtemps l'admirable panorama de Paris ? Une grande nouvelle vient d'éclater : il paraît qu'elle oscille sur sa base, qu'elle bouge, qu'elle penche, et d'une façon qui pourrait devenir plus inquiétante que la fameuse tour de Pise. M. le colonel Bassot vient de faire là-dessus une intéressante communication à l'Académie des sciences. Le fléchissement de la

tour est déjà quotidien et apparent puisqu'il s'agit d'une courbe de 10 centimètres. On en cherche la cause. Est-ce la température, la rouille qui fait jouer les boulons ? Est-ce la pesanteur énorme de la construction qui opère une pression sur les terrains où elle repose ?

Quoiqu'il en soit, on constate ainsi un inconvénient de plus à cette « architecture du fer » qu'on croyait une nouvelle invention mémorable du siècle, dont M. J.-K. Huysmans⁴⁶ daigna s'occuper dans une de ses hautes et lumineuses études d'art.

La tour Eiffel n'aura donc même pas la solidité, à défaut de la beauté. Car, et sur ce point tous les artistes furent unanimes, elle dépara étrangement le chœur admirable de tours et de clochers, Notre-Dame, le Panthéon, le casque d'or des Invalides, l'Obélisque, les colonnes, toutes les églises, qui dressent dans l'air de Paris un si héroïque et incomparable carquois. La tour Eiffel, carcasse d'animal antédiluvien, échafaudage compliqué d'une tour toujours absente, massive et lourde sur ses quatre piliers comme sur quatre pattes, semblait un défi à toute esthétique et à l'élancement ordinaire des nobles pierres calculées.

Elle étonnait, comme une grande figure de géométrie, un problème d'équilibre, une addition immense

⁴⁵ Othenin, comte d'Haussonville (1809-1884) : historien et homme politique.

⁴⁶ Joris-Karl Huysmans (1848-1907) : écrivain et critique d'art. Ami personnel de Rodenbach.

maculant le ciel. Les poètes s'indignèrent contre elle, M. François Coppée, d'autres encore. Le pauvre Jules Jouy⁴⁷ la chansonna. Or, jamais le désaccord entre les artistes et le public n'éclata mieux qu'ici. Celui-ci s'enthousiasma de la tour que ceux-là dénonçaient et vitupéraient. La foule, qui est un grand enfant, s'amusa de ce colossal joujou de fer.

La vogue en fut invraisemblable. Rien qu'en trois mois, de mai à août, les recettes s'élèverent à un total de 3,600,000 francs. Ce fut un vrai féti-chisme. On ne se contentait pas d'y ascensionner. Il fallait en avoir un peu pour soi, chez soi. Les grands magasins mirent en vente à ce moment, des morceaux authentiques de la tour, c'est-à-dire des fragments, débris de fer (tout ce qui reste de copeaux sous l'établi du menuisier.) On se les arracha. Du reste la Tour Eiffel connut alors toutes les formes de popularité. On en fit des reproductions, imitations, réductions de tous les genres et en toutes les matières – bimbeloterie de camelots dont tout récemment encore le roi de Siam s'amusait aussi naïvement et qu'il emportait avec lui.

On fit des tours Eiffel en sucre, en perles, en dentelle, en or, en chocolat, en cheveux. Et toutes les dimensions aussi, comme si on ne l'eût faite si grande que pour s'ingénier

ensuite à la reproduire le plus petitement possible. Il y eût des tours Eiffel en épingle de cravate et en bracelets minuscules. On la vit dans des porte-plumes. Sans compter le chef-d'œuvre du comique en ce genre : la Tour Eiffel polka, qu'on vendit sur les boulevards, trois cents mètres de musique, la tour *réduite* pour piano.

On alla plus loin encore : nous vîmes un jour, à une galerie de tableaux l'exposition de la tour en diamants, œuvre d'un joaillier connu, une réduction de la Tour Eiffel, aux dimensions de 1 m. 50 environ ; avec monture en argent piquée tout au long de diamants au nombre de 40,000. On en demandait trois millions. La copie était littérale : on montrait les escaliers minutieusement imités : aux plate-formes qui, elles, étaient en or, on indiquait la copie des restaurants et pavillons : un minuscule Brabant⁴⁸, de microscopiques tavernes. Au sommet, le drapeau français reproduit aussi : saphirs, brillants, rubis. Qu'est devenue cette absurde joaillerie étincelante ?

Que va devenir la tour Eiffel elle-même, bientôt aussi discréditée que ses fac-similé. Elle est toute désertée. Les ascenseurs immobiles attendent des visiteurs qui ne viennent plus. A peine parfois, les jours de train de plaisir, car les compagnies de chemin de fer ont ajouté à l'avantage des billets réduits

⁴⁷ Jules Jouy (1855-1897) : goguettier, poète et chansonnier montmartrois.

⁴⁸ Célèbre restaurant de l'époque.

celui d'une ascension à la tour Eiffel et d'une visite au Jardin d'Acclimatation. La tour est passée à l'état de bête curieuse. Où est le temps d'orgueil de son inventeur ? Nous nous rappelons avoir vu un jour dans un album d'autographes cette pensée :

« Quel pays peut se vanter d'avoir pour son drapeau une hampe de 300 mètres ? ». Et c'était signé : Eiffel. Mais, l'ingénieur, célèbre à ce moment, vit son nom pâlir un peu dans les affaires de Panama, au point qu'une jeune revue, le *Mercure de France*, publia une lettre ironique, émanant soi-disant de MM. Franklin et Napoléon Romais, pharmacien de 1^{re} classe à Yonville-l'Abbaye, officier d'académie et correspondant de diverses sociétés savantes, demandant : « dans le cas – plausible, puisqu'il est en correctionnelle – où le constructeur de la Tour serait condamné, même si peu qu'on voudra, comment appellerait-on la Tour Eiffel ? »

Aujourd'hui la tour flétrit, nous apprend-on, comme si elle abdiquait, demandait elle-même à disparaître, à être démolie, lasse d'être déchue et de porter un nom que de tristes souvenirs accompagnent...

C'est Villiers de l'Isle-Adam⁴⁹ qui

49 Auguste Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889) : écrivain d'origine bretonne et aristocratique. A publié des contes teintés à la fois de romantisme, de symbolisme et d'occultisme. *Vera* et son roman *L'Ève future* ont probablement exercé une influence sur *Bruges-la-morte* de Rodenbach.

serait étonné, lui dont la tour Eiffel suscitait particulièrement les évidents sarcasmes. Nous l'entendons encore nous dire, un jour, avec son rire, un rire qui glaçait comme celui des fous : « Il faudrait construire une seconde tour Eiffel, à côté de l'autre, avec M. Carnot en frac noir au sommet, une jambe sur chaque tour – comme le colosse de Rhodes des temps modernes. »

15.

L'Esprit de corps Le Patriote, 10 mars 1898

La Cour d'appel de Paris vient finalement d'acquitter ce malheureux docteur Laporte de qui l'intervention chirurgicale, en matière d'accouchement, aboutit à une mort dont on le rendit responsable. En première instance il fut condamné, ce qui parut excessif à quelques-uns qui admettent le mot fameux du docteur Péan, une des illustrations de la chirurgie moderne, disant : « Je garantis toutes mes opérations, mais pas les suites. »

D'ailleurs il n'y a rien à ajouter, sur l'état d'âme des chirurgiens ordinaires, après l'extraordinaire dessin de Forain qui portait cette légende : « Morte ! continuons tout de même l'opération pour la famille. » Quant au docteur Laporte, la justice intervint. Il fut condamné d'abord ; et maintenant le voici acquitté devant

la juridiction d'appel, cette seconde juridiction par qui la justice humaine proclame elle-même assez naïvement la faillibilité et son changement d'opinion possible sur le même fait. Car dans le cas du docteur Laporte aucun fait nouveau, aucun détail supplémentaire d'instruction, n'était survenu. Il y eut seulement – et c'est peut-être ce qui modifia l'avis des magistrats inconsciemment – une instruction de ce qu'on pourrait appeler l'esprit de corps.

On n'imagine pas combien les médecins de Paris, des départements, de l'étranger, de partout, prirent parti violemment pour leur infortuné confrère. Celui-ci, à vrai dire, intéressait par ses études sérieuses, sa malchance, sa lutte contre l'encombrement de la grande ville, sa pauvreté, n'ayant chez lui, au moment de l'accident que quelques francs gagnés dans de rares visites à des malades pauvres, appartenant ainsi à cette triste armée des « prolétaires intellectuels » dont la *Revue des Revues* nous donnait récemment la statistique et l'histoire.

Mais tout cela n'avait pas suffi à créer un avis favorable dans l'esprit de ses premiers juges, qui le jugèrent maladroit, imprudent et en faute – et le condamnèrent. En appel, hier, il fut acquitté. Que se passa-t-il dans l'intervalle ? Une intervention curieuse et énergique de cet esprit de corps dont nous parlons. On ima-

ginait l'esprit de corps une tradition surannée et qui était en train de se perdre, ne correspondant plus à rien dans nos civilisations nivelées, dans nos villes modernes, où la lutte pour la vie pousse chacun à ne s'occuper que de soi-même et de sa propre victoire.

Or, c'est précisément cette lutte âpre qui a ressuscité l'esprit de corps. Ainsi dans le cas du docteur Laporte, chaque médecin a vu le sien, possible. Toute la chirurgie s'est jugée en péril par le danger, toujours éventuel, d'une intervention judiciaire. La pratique de la chirurgie devenait impossible si le chirurgien était exposé à devoir, par première réquisition, déposer sa trousse, bistouris et instruments d'acier, encore tout ruisselants de sang, dans la balance de la Justice !

Donc tous les médecins, les sociétés de médecine, les instituts, les académies, protestèrent unanimement et violemment. Jamais on n'assista à une solidarité aussi militante. Le docteur Laporte fut l'objet d'adresses, de protestations, de recours même. On le savait pauvre. Chacun donna. Une somme de quinze mille francs lui fut remise. Et, pour le mettre à l'abri, définitivement, on lui assigna les fonctions de secrétaire rétribuées, dans plusieurs sociétés savantes, qui ont leur siège ici.

N'avions-nous pas raison de dire que nous assistons là à un réveil signi-

ficatif de l'esprit de corps ? On dirait que l'organisation du moyen-âge a laissé des traces indélébiles, réapparaissant sans cesse dans les moeurs. Ou bien est-ce simplement un de ces anniversaires d'idées dans la vie des peuples dont parlait Lamartine ? Cet esprit de corps qui ressuscite correspond, en somme, à l'esprit ancien des corporations. Les syndicats ouvriers en sont une forme. Cette solidarité des médecins, éclatant à propos d'une affaire peu importante au vrai, en est une autre. Et cette solidarité s'affirme en ce moment dans toutes les professions.

On a constaté, à bon droit, dans les récentes affaires, l'unanimité de l'armée, faisant front aux attaques, tressaillant à la fois dans une communauté de sentiments pareils. Et à la même heure, on constatait, en face, une solidarité partielle pareille, dans le Barreau. Quand, sur une réplique d'un général, la défense protesta, au nom des droits que la loi lui confère, tout le Barreau fut debout, frémissant, acclamant, mis d'accord instantanément par l'esprit de corps, lui qui, une minute auparavant, se partageait violemment des avis contraires.

Dans le monde des artistes aussi cette solidarité règne parmi les peintres, qui s'entraident volontiers, se groupent, ont des associations qu'ils défendent avec jalouse. Même

individuellement, ils se soutiennent ; et fréquemment, quand, par exemple, un peintre a des revers, tombe malade, meurt en laissant veuve ou enfants, on voit tous ses confrères donner avec générosité quelque tableau ou esquisse, de quoi faire une vente qui est tout de suite un secours important et suffisant.

C'est là une indication curieuse pour l'observateur, que cet esprit de corps renaisant et s'affirmant si vivement dans les grandes villes telles que Paris, qu'on voulut des centres, des endroits de centralisation extrême et où tout, à rebours, se décentralise, se divise, non seulement par la race, par la religion, mais maintenant par la profession, comme si – étant vraiment ces déserts d'hommes dont parlait Chateaubriand – il fallait que les hommes de plus en plus s'y partageassent en troupeaux.

16.

La statue de Balzac Le Patriote, 22 mai 1898

On nous écrit de Paris :

Paris vient d'avoir une grande querelle. L'objet ? Rien qu'une statue, une statue exposée au Salon de peinture et de sculpture qui s'est ouvert à cette date, comme chaque année. Il est vrai que la statue est de M. Rodin, qui est un célèbre statuaire, et qu'elle est celle

de Balzac, le célèbre romancier. Cela ne suffirait point, cependant, pour expliquer une si grande querelle. Il y a plus : nous assistons, depuis ces dernières années, à une fièvre étrange de l'opinion, un besoin presque maladif de se diviser à chaque instant en opinions contraires, en camps ennemis.

Il semble que ce soit un avatar des anciens partis. Autrefois il y avait des bonapartistes, des royalistes, des républicains, des anarchistes. Aujourd'hui, presque tout le monde est « rallié » ; et on pourrait écrire un « essai sur l'indifférence en matière politique ». Mais le goût de la querelle et des divisions n'a pas disparu. Et l'opinion se partage à la première occasion et au moindre prétexte. Nous avons vu cela pour l'aventure boulangiste, pour l'affaire Dreyfus ; nous le voyons en ce moment pour la statue de Balzac, avec, chaque fois, la même frénésie à se grouper, à accabler de mépris et d'injures ceux qui pensent autrement, à se passionner au point de se brouiller avec ses meilleurs amis.

Etat de névrose de l'opinion, qui, de plus en plus, a ses nerfs... Comment expliquer autrement une telle surexcitation, de part et d'autre, à propos d'une statue que d'aucuns trouvent un chef-d'œuvre, les autres une ébauche informe et risible ?

Il est vrai que cette statue de Balzac avait déjà son histoire, une histoire irritante et épineuse. La dif-

ficulté est survenue tout de suite de l'incompatibilité de goûts artistiques entre le grand statuaire qu'est M. Rodin et la Société des Gens de Lettres, qui lui commanda cette statue. Pour le comprendre, il faut savoir ce qu'est M. Rodin et ce qu'est la Société des Gens de Lettres.

D'abord, la Société des Gens de lettres. Ici il faut signaler tout de suite une confusion qui règne dans le public et que cette société elle-même entretient à dessein. Cette société n'est pas une société littéraire ; c'est uniquement *une société commerciale* ; elle constitue une association, une fédération des écrivains pour la perception du droit de reproduction de leurs œuvres. De même la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, pour la perception du droit des auteurs quant à leurs pièces représentées. Cette Société des Gens de lettres sert d'intermédiaire entre les journaux et les auteurs. C'est avec elle que les journaux font des traités pour la reproduction de contes et de romans ; c'est à elle que les journaux paient le montant de ces droits. Alors elle paie à ses associés le produit de la reproduction de leurs œuvres, qu'eux-mêmes seraient impuissants à surveiller et à percevoir... Ainsi cette Société est d'un fonctionnement, d'une utilité incontestable, le complément obligatoire du droit des auteurs, reconnu par les législations

nouvelles sur la propriété littéraire. Mais cette Société des Gens de lettres a voulu jouer à être, non seulement une société commerciale, mais aussi une société littéraire, une sorte d'académie.

C'est-à-dire qu'elle s'est mise en tête d'intervenir par un discours au décès de ses membres, de prendre l'initiative d'hommages à rendre (un buste à Maupassant, une statue à Daudet, sans compter celle de Balzac), même de donner des prix de littérature, comme l'Académie française. Or, cette Société des Gens de Lettres est conduite par un comité qui, en majeure partie, est composé de romanciers-feuilletonistes, les plus importants de ses membres, en effet, car *au point de vue commercial*, ce sont ces romanciers-là qui comptent le plus, sont le plus souvent reproduits. Richebourg⁵⁰ y fut influent. Ses successeurs et pareils d'aujourd'hui le sont encore.

On comprend que tout ce qui est artistique soit peu à leur portée.

Ainsi pour la statue de Balzac, la Société des Gens de lettres, l'ayant commandée à M. Rodin, montra tout de suite sa façon de comprendre l'Art. Comme l'artiste tardait un peu à livrer la commande, elle poussa

les hauts cris, réclama la statue tout de suite, comme une marchandise à un fournisseur, elle alla même jusqu'à obliger le statuaire à restituer, à consigner chez un notaire, les 10,000 francs qu'il avait déjà reçus en acompte, pour les premiers frais de son travail. On eut même la délicatesse de stipuler que lui ni son ayant-droit n'auraient aucune réclamation à éléver jamais sur cette somme. Voilà pour ce qu'est, et fut dans cette affaire, la Société des gens de lettres.

Quant à M. Rodin, l'autre partie en présence, il est considéré comme le plus novateur, le plus grand des statuaires français. Il est le seul pour lequel le mot de génie soit naturel aux artistes et aux écrivains qui l'aiment. Il a l'admiration de toute l'Élite.

Cet art de la sculpture, si limité, et qui semblait survivre en des redites, il l'a renouvelé. De cette tragédie morte, il a fait un drame vivant.

Artiste de haute volonté, de fin labeur, qui a vaincu tous les obstacles, après des commencements bien difficiles. A l'origine, pauvre et inconnu, il se résigna à des besognes. Il fut embauché, pendant des années, pour la nouvelle Bourse de Bruxelles, où il travailla aux sculptures qui l'ornent. Il serait curieux de chercher à découvrir, dans ce monument, parmi les lions, les figures allégoriques, les têtes, les ornements, ce qui fut exécuté par cet

artiste, alors obscur, qui, peu d'années après, allait devenir le premier statuaire français, faire son *Victor Hugo*, du Panthéon, ses *Bourgeois de Calais*, son *Balzac* d'aujourd'hui. Autant d'étapes qui marquent, chaque fois, une évolution hardie dans son art. Art neuf, bien fait pour déconcerter les écrivains médiocres, les romanciers feuilletonistes qui dirigent la Société des Gens de lettres. Ils se cabrent, comme se seraient cabrés des musiciens d'orphéons et de fanfares à la révélation des drames révolutionnaires de Wagner.

La querelle au sujet de la statue de Balzac, à laquelle nous assistons, est l'éternelle querelle de l'artiste novateur contre la routine, de l'Élite contre la foule, de l'Originalité contre la Banalité, querelle âpre, car, comme le disait Baudelaire : « Le grand crime est de n'être pas conforme. » Et, en matière de statue, il faut convenir que ce Balzac de M. Rodin, tout en synthèses, en lignes résumées, en accents sourds, et qui ne veut être qu'un bloc pathétique, ne ressemble en rien aux « bronzes artistiques », espèces de dessus de pendule agrandis, que sont les Lamartine, les Danton, les Diderot, les Jeanne d'Arc, les Dolet, les Chappe, les Shakespeare, toutes ces statues fignolées et « achevées » qui déshonorent les places publiques de Paris.

50 Emile Richebourg (1833-1898) : romancier qui a connu à son époque une notoriété importante comme auteur de romans-feuilletons, parus notamment dans le *Petit Journal*. Source : Wikipedia.

17. Guerre à l'orthographe Le Patriote, 25 mai 1898

On nous écrit de Paris :

La campagne vient encore une fois de recommencer, cette guerre à l'orthographe qui sévit de façon académique, cette sorte de fièvre intermittente qui gagne de plus en plus. Cette fois, c'est M. Anatole France, l'académicien, qui approuve, partiellement du moins, et M. Francisque Sarcey⁵¹, le critique, de l'applaudir aussitôt, lui qui, depuis des années, a combattu dans ce sens avec une ardeur militante.

D'ailleurs, l'orthographe telle qu'on nous l'a apprise est battue en brèche, en France, par un parti non moins nombreux que puissant. Cela a commencé par le fait d'un seul, M. Malvezin, qui fut un des associés de Bescherelle pour le dictionnaire de ce nom. Frappé des difficultés touffues et souvent inutiles de l'orthographe française, il fonda une société sous ce simple titre, pour la simplifier : « Société de filologie », dont l'orthographe indiquait par elle-même le but et les tendances. Aujourd'hui cette société est florissante, combative. Il y a une gazette du parti qui s'appelle : *le Réformiste*. Et plusieurs sont si

51 Francisque Sarcey (1827-1899) : critique littéraire démodé à l'époque de Rodenbach.

zélés qu'un d'eux a offert une donation magnifique à une compagnie de lettres que nous ne voulons pas nommer, à condition que ses membres acceptassent de publier leurs ouvrages selon la nouvelle orthographe.

On compte parmi les partisans notoires de celle-ci, d'anciens ministres comme M. Dupuy et M. Lockroy ; des savants de l'Institut comme M. Leroy-Beaulieu, des journalistes ; et surtout des professeurs, et des plus éminents, MM. Buisson, Charles, Burnouf, Gebbart, etc., sans compter M. Bourgeois, ancien grand maître de l'université, qui, durant son passage au ministère de l'instruction publique, publia sa circulaire célèbre sur l'orthographe, enjoignant à tous les professeurs de ne plus compter les fautes quelconques d'orthographe pour le calcul des points, à condition que l'élève donnerait la raison de l'orthographe qu'il adopte. C'était, du coup, admettre que l'orthographe est facultative.

L'Université de France en est là, ou à peu près. Car cette guerre à l'orthographe établie est surtout un mouvement universitaire. C'est d'elle que l'idée est partie. Des milliers de pétitions sont arrivées aux mains de l'excellent M. Pingard, le légendaire secrétaire de l'Académie française, avec des signatures sans fin émanant d'instituteurs de tous les coins de la France.

Il paraît que tous déplorent le temps énorme requis pour enseigner l'orthographe – et qu'on pourrait mieux employer. Ils se plaignent du casse-tête douloureux que cette orthographe est pour les écoliers. Donc, il faut la simplifier. Pourtant ce vaste mouvement universitaire pourrait n'être que factice. Rien n'est plus facile que d'en organiser de tels. Tous ces professeurs, en effet, savent que M. Gréard, académicien et grand-maître de l'Université, est un des plus chauds partisans de la réforme.

Alors c'est d'un bon courtisan, d'un fonctionnaire avide d'avancement, de se rallier aux idées de *son chef*. Quoi qu'il en soit, ce mouvement appuyé par l'Université, fut affirmé à l'Académie par ceux de l'Université qui en sont membres : M. Gréard d'abord, M. Boissier, M. Lavisse, d'autres encore, c'est-à-dire un groupe influent. Et, sans doute que cela ne fut pas pour déplaire à l'Académie, cette suppression de l'orthographe énigmatique, dont plusieurs de ses membres, en qualité de grands seigneurs, sans doute, ne daignaient pas se préoccuper, parfois.

On suit l'histoire piquante de M. le duc d'Audiffret-Pasquier, naguère, qui, dans une lettre publique, avait écrit *Accadémie* avec deux *c*. Il est vrai qu'il aurait pu, pour se justifier, rappeler cette chose non moins piquante que, dans la première édition

du dictionnaire de l'Académie, on oublia précisément le mot Académie, dont ainsi l'orthographe ne fut pas fixée. Et puis n'y eut-il pas un autre académicien, le prolix et bavard M. Thiers, qui use toujours d'une orthographe libre et selon sa seule fantaisie, une orthographe si personnelle que quand on lui apportait du *Journal Officiel* les épreuves de son discours, il prétendit souvent qu'on s'était trompé, ne reconnaissant plus ses propres paroles, écrites dans l'orthographe établie. Mais par contre comment lirons-nous la pensée des autres quand elle sera écrite selon l'orthographe personnelle de chacun ? C'est à cela qu'on tend et qu'on arrivera malgré tout. Pour le moment, on prétend seulement vouloir simplifier et unifier, c'est-à-dire, d'une part, débarrasser les mots de certaines lettres en surcharge et, d'autre part, supprimer les règles contradictoires pour des cas identiques. Et on peut ramener ces cas à trois grands principes :

- 1° Dans tous les mots où il y a *ph*, remplacer par *f*. Ainsi blasfème, télégrafe, filosofie. (On se demande en quoi, par cela, les études des écoliers seront allégées.)
- 2° Unification de la marque du pluriel qui deviendra *s* pour tous les mots ; vois, vœus, cheveus.
- 3° L'invariabilité de tous les participants.

Mais encore une fois, ce n'est qu'un commencement, déjà sanctionné, celui-ci, par un vote en commission de l'Académie française. Mais tous les alliés de cette guerre à l'orthographe, au fond, poursuivent bien davantage. Ce qu'ils veulent, c'est revenir au *langage phonétique*, c'est-à-dire orthographier comme on prononce.

Or, c'est tout simplement en revenir au langage barbare. Se baser sur le son, c'est faire comme les peuples primitifs, les peuples sans lettres qui, eux, s'en tiennent aux sons. Ainsi les chansons populaires ne riment que pour l'oreille, et elles sont l'enfance de la poésie. De même nous voyons les enfants qui commencent à écrire, les illettrés qui commencent à s'instruire, orthographier précisément comme ils parlent, de la façon dont ils prononcent. Et cela a donné lieu aux fantaisies drolatiques des lettres de troupiers et de nourrices adressées au pays.

C'est là qu'on veut en venir pour tous. Et c'était fatal, dans un temps où on voulait apprendre à écrire à tous. Tous ne sont pas doués, il faut donc simplifier l'instruction, au risque de la dégrader. Et l'Académie se rend aux objurgations de l'université. Heureusement qu'il y aura toujours les écrivains pour résister à ce que Leconte de Lisle⁵² appela des

52 Leconte de Lisle (1818-1894) : poète parnassien.

attentats contre la langue : les mots ont une beauté, une ligne, un aspect extérieur, presque un visage. Il ne faut point les défigurer. Et l'Académie, l'Université auront beau faire, tant que les grands écrivains maintiendront l'ancienne orthographe, c'est celle-ci qui régnera.

18.

Locomotion

Le Patriote, 14 juin 1898

On connaît le mot célèbre du Gascon : « Il y a tant de poissons dans la rivière qu'il n'y a plus d'eau. » On pourra dire bientôt de Paris : « Il y a tant de véhicules qu'il n'y a plus de piétons. » Ceux-ci n'oseront plus s'aventurer, à cause surtout du plus récent véhicule, le plus dangereux de tous, l'automobile, dont la vogue est déjà immense. Cette semaine, va s'ouvrir une exposition d'automobiles. Il en est des espèces variées, parmi lesquelles la « pétrolette » est principalement en faveur, un véhicule très bas, à plusieurs places, à la course cahotée, mais qui file avec une vitesse vertigineuse. Et cela suffit, paraît-il. Qu'importe qu'il soit laid. La locomotive aussi, fut, d'abord, trouvée laide.

Et, en effet, même Victor Hugo, dans des notes de voyages, parues en livre posthume, a consigné ses impressions désagréables à la vue du

premier convoi. Chose curieuse : son voyage de début eut lieu sur la ligne de Malines à Anvers, le premier chemin de fer inauguré sur le continent. Et il trouva affreuse la machine nouvelle : « L'utile tout sec, dit-il ; jamais le beau. Quant à moi, on me donne Watt tout nu ; je l'aimerais mieux habillé par Benvenuto Cellini. » Ce n'est pas le beau, non plus, que l'automobile et la pétrolette, et ce n'est guère l'utile, le plus souvent ; plutôt une machine de désœuvré et de luxe (puisque elle coûte encore plusieurs milliers de francs) servant dans Paris à écraser des passants et à encombrer les rues. Nos pauvres rues, qui seront bientôt inaccessibles aux piétons, interdites à toute promenade !

L'encombrement date de loin : multiplication inutile des fiacres, des omnibus, des tramways ; puis sont venus les tramways électriques à plusieurs voitures, de véritables convois déshonorant les avenues. Et les bicyclettes, donc ! Paris n'est plus fin de siècle, mais fin de cycle, comme l'a dit une revue de fin d'année. Qui l'aurait cru quand Désaugiers plaisantait en une de ses chansons le vélocifère de de l'an XII et que la *draisienne* (première forme de la bicyclette) était expérimentée pour la première fois en 1818 au Jardin du Luxembourg par un baron allemand, son inventeur, qui s'appelait de Drais, et dont le *Journal de Paris* disait à cette date : « Le vélo-

cipède est bon tout au plus pour faire jouer les enfants dans un jardin. »

Aujourd'hui, il y a un Grand Prix Vélocipédique, fondé par le conseil municipal et qui se court chaque année, comme le Grand Prix hippique. M. Félix Faure l'honneur de sa présence. Il ne manque au Président, pour mener sa popularité à l'apogée, que d'y arriver « en pneu », avec le grand cordon de la Légion d'honneur sur la vareuse et la culotte. Il serait porté en triomphe, plus populaire même que naguère le général Boulanger sur son fameux cheval noir. Le « cheval du pauvre », comme on a appelé la bicyclette, est bien le véhicule d'une démocratie, et c'est pourquoi il s'éleva de telles clamures quand le Parlement, à propos d'impôts nouveaux, eut l'idée de frapper les vélocipedes en même temps que les pianos et les livrées.

M. Michon s'y opposa avec vaillance, ce député déjà rendu original par son entêtement à refuser de voter chaque année le budget de l'instruction publique où figure la subvention à l'Opéra dont il ne voulait pas à cause du corps de ballet, donnant cette raison imprévue : « J'aime mieux la sueur du peuple que la sueur des danseuses. »

La sueur du peuple, c'était la protection aux travailleurs, et aussi aux cyclistes. Il agissait moins d'ailleurs par raisonnement que par reconnaissan-

sance. Cycliste lui-même, ayant fait à vélo de nombreuses tournées électorales durant plusieurs années, il avait dû chaque fois son élection à la chance d'être meilleur cycliste que le candidat conservateur.

Pourtant la vélocipédie n'est pas seulement démocratique. Des artistes et des écrivains ont dit que, par elle, « une nouvelle joie était trouvée ». Et même elle est aristocratique.

Il y eut un moment d'hésitation de la haute société, vite rompu quand, un jour, le nouvel ambassadeur d'Angleterre, lord Dufferin, succédant à lord Lytten apparut au Bois de Boulogne, à bicyclette, suivi du personnel de sa légation, pédalant aussi. Depuis, il y a même des sections vélocipédiques dans les plus grands cercles, à l'*Épatant*, à l'*Omnium*, et, comme ces clubs sont toujours d'accès assez fermé et difficile, ceux qui rêvent d'y appartenir et y craignent un échec au ballottage, tachent du moins d'entrer dans leur section vélocipédique. C'est une façon de se faire accueillir par l'escalier de service.

Pour l'automobile et cette dernière invention qu'est la pétrolette, c'est le sport, actuellement, de tous nos gentilshommes vraiment dans le train. Surtout que la duchesse d'Uzès⁵³, baro-

⁵³ Anne de Rochechouart de Mortemart, par son mariage (1867) duchesse d'Uzès (1847-1933) : pilote automobile et sculptrice. Fidèle au général Boulanger exilé à Bruxelles.

mètre de l'actualité, des modes et du modisme, vient de passer son examen de conducteur d'automobile, c'est-à-dire son examen de mécanicien devant le jury d'ingénieurs qui fonctionne à cet effet. Nul doute qu'elle ne soit suivie dans cette voie par tous les grands noms de la jeunesse française.

Déjà il y a un *Annuaire de l'Automobile Club de France*, qui est presque un Almanach Gotha. Pensez donc : passer un examen, quand on n'en passe jamais ! Ce sera le diplôme de ceux qui n'en ont pas, précieux diplôme, à ajouter à ses papiers de famille, à ses titres de noblesse. Avoir été déclaré apte à veiller sur une tige de piston, tourner une manivelle, faire cracher une soupape ! On ne peut pas toujours aller aux croisades.

La duchesse d'Uzès a passé l'examen pour la conduite des voitures à moteurs. La jeunesse aristocratique passe, toute, le même examen, non plus pour aller à Jérusalem, mais *pour n'aller nulle part*. Ceci est bien la caractéristique de notre temps agité. On va pour aller, pour aller vite, surtout. Ivresse et volupté de la vitesse ! Manie de déplacement et de locomotion ! Encore si cela ne nuisait à personne. Mais les examens ne prouvent rien, ne garantissent rien, pour ces nouvelles voitures à moteur qui volent, bondissent, sont fantasques, impressionnables ; un faux mouvement, une distraction les culbutent

aussitôt parmi leur course désordonnée... Et, dans Paris, ils enlèvent définitivement – après les fiacres, omnibus, bicyclettes, tramways électriques et à vapeur – toute sécurité pour les malheureux piétons de plus en plus menacés, traqués, écrasés. Il ne restera plus à ceux-ci qu'à rester chez eux en méditant, pour se consoler, le conseil de sagesse de Pascal : « Tous les malheurs proviennent de ce que les hommes n'ont pas pu rester tranquillement assis dans leur chambre. »

19. La guillotine Le Patriote, 20-21 juin 1898

La guillotine de Paris est actuellement sans domicile. Il s'agit évidemment d'un domicile nocturne, car, durant le jour, elle est à l'abri dans des bâtiments officiels, et elle ne sort que la nuit. Auparavant, c'est en place de la Roquette qu'on pouvait la trouver, près de la prison du même nom, à l'endroit où cinq pavés spéciaux, larges et lisses, indiquaient sa place habituelle. Or, la prison où l'on enfermait les condamnés à mort pour les envoyer à la guillotine moyennant un bref trajet, va être démolie. Il s'agissait donc, près d'une autre prison, de trouver un nouvel emplacement pour la guillotine.

C'est ici que les difficultés commencèrent. On hésita, chercha, trou-

va. On l'aurait installée dorénavant dans le faubourg Saint-Jacques, au boulevard Arago ; mais voici que tous les habitants du quartier protestent, se récrient, signent des pétitions, des adresses. Chacun veut bien qu'on exécute encore les assassins, mais ailleurs, en d'autres lieux, loin de chez soi. On admet la peine de mort mais on ne veut pas voir la guillotine. C'est un peu à cause des scènes auxquelles donnent lieu les exécutions capitales. Comme on n'en sait jamais la date exacte, elles attirent durant plusieurs nuits, dans le quartier où elles ont lieu, une tourbe étrange, bizarre, infâme souvent, la lie de la population, qui y mène grand bruit et grand scandale.

C'est à cause de cela que les paisibles habitants de chaque quartier protestent et s'affolent à l'idée qu'on installerait la guillotine sur quelque place de leur voisinage. Car, pour le reste, ils ne sont pas autrement sensibles, paraît-il, pour les condamnés, ni partisans de l'abolition de la peine de mort. Cette vieille question qui passionna tant l'époque romantique, fit prononcer par Lamartine des harangues enflammées, et écrire par Hugo son *Dernier jour d'un condamné*, ne retombe plus en discussion aujourd'hui. La plupart, ici, entiennent pour l'opinion que résuma avec esprit Alphonse Karr : « Que messieurs les assassins commencent. »

Or, à Paris, plus que jamais, les assassins ne paraissent pas décidés à nous faire grâce. Justement cette semaine, trois abominables assassinats – et des assassinats doubles, c'est-à-dire d'un enfant en même temps que la mère – ont été commis, sans compter la condamnation à mort de l'anarchiste Étiévant⁵⁴ qui tira des coups de revolver sur deux gardiens de la paix et menaça d'assassinat tout le poste de police. Voilà une série d'exécutions en perspective dont la plupart des condamnés sont tout jeunes ; car les assassins d'aujourd'hui se recrutent parmi les adolescents, cent mille rôdeurs de vingt ans, en guerre contre la société, paresseux, débauchés, décidés à ne point travailler, vivant résolument de vols, d'agressions, de crimes. C'est des grandes capitales comme Paris surtout qu'il est vrai de dire : « Les villes sont semblables aux forêts et il n'est pas difficile d'y retrouver les bêtes féroces. »

Il semble donc que la société ait besoin, ici, afin de se protéger, de la guillotine qui, certainement, pour cette grandissante armée du vice, est un *épouvantail*. Et d'aucuns pensent que si elle peut avoir cette influence de l'exemple terrible, elle aurait dû ne pas elle-même abdiquer peu à peu, se

⁵⁴ Georges Étiévant (1865-1900) : anarchiste individualiste partisan de la propagande par l'action. Mort au bagne.

réduire, devenir un instrument exigu, humble, qui se cache pour ainsi dire, comme s'il avait honte. En ce moment où les habitants des divers quartiers la repoussent, il apparaît que c'est un peu sa

faute et que son humilité la mène à ces humiliations. Elle manqua de crânerie. Autrefois les bois de justice étaient dressés sur une estrade. La machine de mort était bien en évidence. Le spectacle du châtiment s'offrait comme la leçon terrible qui hanterait à jamais la mémoire des assistants et les arrêterait si, un jour, l'idée du crime germait en eux. Mais peu à peu, il y eut de successives atténuations au spectacle rigoureux des exécutions. C'est sous l'Empire qu'on supprima la chemise rouge pour l'assassin et l'incendiaire, le voile noir pour le parricide.

Plus récemment, on a simplifié la mise en scène de la guillotine ; elle n'est plus installée sur une estrade, mais à même le pavé. Elle ne domine plus la foule. Les bois eux-mêmes sont tout réduits. C'est une machine sobre et petite, insignifiante en somme, n'était le couteau qui hypnotise tout de suite les regards des condamnés sortant de la prison et qui n'ont que quelques pas à faire pour arriver à ce que la langue populaire a appelé de ce nom curieux et sinistrement expressif : « la veuve ». Quelques-uns s'y dirigent chrétiennement, en basant

le crucifix et l'aumônier, mais la plupart ne visent qu'à être fanfaron et témoigner d'une dernière crânerie bien vaine.

*Aussi j'veais m'raidir pour marcher
Sans qu'ça m'émeuve,
C'est pas moi que j'voudrais flancher
Devant la veuve ;
J'veux pas qu'on dis' que j'ai eu l'trac
De la lunette
Avant d'éterniser dans l'sac
A la Roquette*

Ainsi chantait Aristide Bruant, barde attitré de ce Paris vicieux et terrible. Et, en effet, la plupart des assassins marchent à la mort comme dans un spectacle, devant ce qu'on a appelé le « Tout-Paris des dernières »⁵⁵, et parfois on les applaudit comme des acteurs. C'est ce qui arriva à l'exécution de Barré et Lebiez, deux complices exécutés le même jour. Ce dernier marcha si fermement qu'on cria sur son passage : « Bravo ! Lebiez ! »

C'est pour éviter ces scandales que la Chambre est saisie depuis longtemps d'un projet abolissant la publicité des exécutions capitales (mais il est douteux qu'il réunirait une majorité). C'est à cause des mêmes motifs que les tranquilles bourgeois s'opposent à l'installation de la guil-

⁵⁵ Il n'a pas été retrouvé trace de cette expression. Il pourrait s'agir du « Tout-Paris » qui n'assiste pas aux premières théâtrales mais bien aux dernières.

lotine dans leur quartier, ces mêmes bourgeois, peu braves en somme, et trop pusillanimes, qui maintenant proscrivent la guillotine comme ils proscrivirent, il y a quelques années, le bourreau lui-même. C'était au temps des attentats anarchistes. Le pauvre M. Deibler⁵⁶ faillit aussi se trouver sans domicile, comme la guillotine l'est maintenant. Tous les propriétaires lui donnaient congé, refusaient de lui louer, parce qu'on aurait bien pu faire sauter la maison où habitait le bourreau, ce bon bourreau pourtant dont Villiers de l'Isle-Adam racontait qu'il se penchait avec douceur au suprême moment vers le condamné et lui murmurait (à la façon des dentistes), avant de faire glisser le couperet : « Soyez tranquille, je ne vous ferai pas mal ! »

20. Villégiatures Le Patriote, 3 août 1898

On nous écrit de Paris :

« Paris est vide ! » C'est le cliché que les chroniqueurs ressassent invariablement à ce moment-ci de l'année. Il peut paraître excessif pour une ville qui n'en garde pas moins de deux millions d'habitants, continuant

⁵⁶ Anatole Deibler (1863-1939) : bourreau de Paris. Successeur de son père. Il occupa la fonction d'exécuteur en chef durant 40 ans.

leur besogne et leurs affaires. En réalité, la masse immense demeure. Seuls les riches s'en vont, et leur départ n'est pas pour modifier sensiblement la physionomie ordinaire de la grande ville. Ce qui prouve une fois de plus la vérité de cette boutade échappée un jour à Don Pedro, feu l'empereur du Brésil, qui aimait beaucoup Paris, y vint souvent, et disait : « Ce qu'on appelle le grand monde est bien petit. »

C'est ce grand monde qui, de Paris, émigre chaque année à la campagne, aux bains de mer, aux villes d'eau, à l'étranger, quoi qu'il faille reconnaître que les Français d'ordinaire voyagent peu à l'étranger. C'est que la France est si variée. Il n'y a pas de pays qui offrent une pareille diversité de sites et de climats, depuis les plages riantes, de la Manche ou, grandioses, de l'océan, avec l'accompagnement pittoresque du pays normand ou breton, jusqu'aux plaines calmes de la Loire, aux gorges sauvages des Vosges, aux terrains fauves de l'Auvergne, aux splendeurs de la Provence et du Dauphiné, c'est-à-dire, des grèves, des montagnes, des rochers, des lacs, des prés, toute la diversité de la nature, qui délassé et guérit des villes. Aussi la villégiature tend-elle de plus en plus à se démocratiser.

Déjà on a fondé l'œuvre des vacances au grand air pour les petits. Ceux qui dirigent les écoles municipi-

pales de Paris consacrent une partie de leurs ressources à envoyer au mois d'août un certain nombre d'enfants pauvres en villégiature à la campagne. Ce qu'on fait pour les petits, dans le peuple ne pourrait-on pas le faire pour les grands ? Il est impossible de demander le voyage gratuit. Mais l'État, les communes pourraient intervenir pour faire voyager le peuple aussi, donner des subsides, créer des « bons de voyage », comme il y a des bons de pain. Car le voyage nourrit l'esprit, moralise, élève l'âme par la beauté des grands spectacles de la Nature.

On va de plus en plus dans cette voie et les administrations des chemins de fer y aident, ne fut-ce que par la facilité de leur billet circulaire, trains de plaisir, tarifs réduits, qu'annoncent présentement sur nos murs, toutes sortes d'affiches provocantes, paysages bleus, mers fraîches, où s'ébattent des baigneurs, châteaux historiques. Seuls quelques-uns regimbent à ce goût moderne de la villégiature et ne quittent pas la ville. Ce fut le cas de Banville⁵⁷, qui était un très jaloux et exclusif Parisien et ne voyagea jamais. Nous l'entendons encore, avec sa voix aiguë et chantante, nous dire un jour : « On m'assure que le meilleur du voyage est le retour. Je suis toujours celui *qui est revenu.* »

58 Félix Faure.

59 Victorien Sardou (1831-1908) : auteur dramatique.

Le président de la République⁵⁸ n'est pas de cet avis, et il s'octroie des villégiatures variées, d'abord au Havre, où il possède une villa. C'est là qu'il est né, fut commerçant, commença sa fortune. Il aime séjourner, triompher devant ses concitoyens. Plus tard, à l'époque de la chasse, il s'installe dans l'un de nos palais nationaux, tandis que Carnot préférerait Fontainebleau, à cause des célèbres carpes de l'étang, prétendit un jour Villers de l'Isle-Adam, et parce qu'en un temps où tout est falsifié, où Rothschild lui-même ne pourrait pas obtenir à un prix d'or un beefsteak qui fut une vraie viande, et un pain qui fut de vrai blé, du moins le président mangerait la seule chose qui fut encore authentique et naturelle : les carpes de Fontainebleau ! Mais il n'y a pas que les présidents de la République pour occuper des châteaux. Nos grands artistes arrivés en habitent aussi, qui sont leur bien, par exemple M. Sardou⁵⁹ à Marly, qui a multiplié les merveilles depuis les sphinx de l'Entrée, son fameux cèdre du Liban, rapporté il y a trente ans dans son chapeau, jusqu'aux tapisseries, statues, meubles et bibelots uniques de l'intérieur.

Presque tous les écrivains ont ain-

si une maison des champs, plus ou moins luxueuse, où ils vont s'installer l'été, aux environs de Paris, et travailler, plutôt qu'ils ne voyagent. C'est M. Sarcey à Nanterre, M. Theuriet à Bourg-la-Reine, dont il est le maire, sans compter les deux maisons rivales de naguère : Médan, où régnait M. Zola et Champrosay, de l'autre côté de la Seine, où régnait Alphonse Daudet.

Quant à nos hommes politiques, ils n'ont point ainsi de villégiature fixe. La plupart emploient les vacances à circuler dans leur département, affirmer leur situation, visiter les électeurs, ou bien encore à faire des cures, que leur vie tumultueuse nécessite. Ainsi M. Deschanel, le nouveau président de la Chambre, est à Luchon, la gorge déjà fatiguée par ses fonctions. M. Hanotaux fait présentement sa cure annuelle de Vichy. Car, parmi toute cette variété de villégiatures françaises, il ne faut pas oublier les villes d'eau, innombrables aussi et qui s'offrent pour toutes les sortes de maladies : Vichy, Contrexéville, Plombières, Vittel, Aix, Royat, Lamalou, Mont-Dore, vingt autres sources célèbres depuis les Romains et qui ne sont pas des moindres richesses de cet admirable sol français. Si efficaces, qu'il suffit d'y goûter à peine, si on peut en croire le récit de ces deux officiers envoyés à Vichy par le major du régiment à cause de

leur foie détraqué par un séjour aux colonies, ils en revinrent guéris et n'avaient pris de l'eau, prétendaient-ils, qu'une seule fois, le dernier jour et dans leur absinthe !

21.

Le règne de la bière Le Patriote, 8 août 1898

Dans les innombrables notes, renseignements et documents publiés sur Bismarck, on a pu lire entre autres que lui, le grand buveur, déplorait l'usage de la bière et de voir ses compatriotes « brouiller leur cerveau » avec ce breuvage. Selon lui, elle rendait les hommes stupides, paresseux.

A ce compte-là, on pourrait croire que c'est lui à qui il faut attribuer cette introduction et cette multiplication de la bière en France. Nouvelle invasion allemande, grâce à la bière, et qui, selon Bismarck, devait être pire en s'attaquant au cerveau français. Quoi qu'il en soit, le règne du vin et de l'absinthe et autres apéritifs décline de plus en plus.

En ces jours de chaleur, surtout, on peut se rendre compte que la bière triomphe unanimement. Même les anciens cafés ont disparu, dans cette révolution du goût, l'ancien café français, tel qu'on le voyait tout au long de la ligne des boulevards, le café blanc et or comme Tortoni, le café Riche, le café Procope sur la rive

gauche, qui correspondait si bien au vin, aux boissons claires, à la clientèle choisie et fidèle. Aujourd’hui, tous ces cafés, l’un après l’autre, furent transformés en brasseries dont les bois sont sombres, les meubles de chêne sont en harmonie avec la bière lourde et brune. L’ancien genre français a disparu.

C’est partout des tavernes et brasseries genre allemand ou, plutôt, genre cosmopolite. On a l’impression d’être dans des buffets de gare, où s’entasse une foule pressée, et qui s’ignore. Il n’y a plus les cafés où l’on cause, « ces salons de ceux qui n’en ont pas », comme disait Gambetta, au temps où il éblouissait les habitués du café Procope par ses improvisions éclatantes. D’ailleurs, il n’y a plus d’habitués nulle part, mais des consommateurs partout.

C’est-à-dire que tout le monde est épars. Les écrivains, les artistes, les célébrités n’ont plus de lieu de rendez-vous. Le boulevard, qui, naguère, était une chose très parisienne, a disparu du même coup. On n’y trouve plus aujourd’hui que des provinciaux et des étrangers, remplissant les brasseries, à la place des anciens cafés où se retrouvaient des Parisiens. On a vraiment le sentiment d’une invasion. Cela est venu avec la bière.

Où est le temps où les étrangers de passage, les Allemands surtout et les Belges éprouvaient un renoncement

dans leurs habitudes et toute une petite souffrance à ne trouver nulle part de bonne bière et même aucune bière ? C’est une bière nommée Fanta qui commença, ici, la révolution d’une bière de fabrication française qu’on trouvait dans un petit café voisin de l’Opéra, lequel ne tarda pas à voir des succursales. Les expositions universelles – on ne l’a guère observé – ont surtout contribué à acclimater la bière dans Paris, même et surtout la bière allemande, cette Munich qui aujourd’hui se débite dans des proportions colossales en des tavernes et des brasseries, toutes pareilles à celle d’Auerbach, à Leipzig, où fréquentaient les étudiants de Goethe au temps du docteur Faust.

Déjà Gavarni avait prévu ce qu’il appelle « une toquade de vieilleries », ce bric-à-brac d’antiquaire qui est le genre de nos récentes tavernes et brasseries. Mais le décor importe peu à la plupart. Le goût de la bière s’est répandu. On aime maintenant la bière pour elle-même.

Et puis il faut convenir aussi que c’est une question de prix. Le tarif des consommations dans ces anciens cafés français, blanc et or, était très élevé. Tous ces curaçao, kirch, absinthe ou vins, avec ou sans eau, coûtaient 20 ou 25 sous, tandis que le bock à 6 sous constitue une différence énorme, une dépense vraiment modérée. Il est d’accord avec ses mœurs démocra-

tiques. C’est si vrai que la moindre élévation de ce prix dérangerait tout un équilibre. On le vit bien quand M. Méline⁶⁰, il y a quelques années, voulut créer de nouveaux tarifs douaniers, frapper de 9 francs notre hectolitre à l’entrée, la bière étrangère. Encore un peu, on avait un incident boulevardier, par émeute de consommateurs ! Pensez donc ! C’était un droit exorbitant, qui augmentait chaque bock de deux centimes et, comme le liard n’est plus dans la circulation ici, le bock, du coup, se serait vendu sept sous au lieu de six. C’était intolérable, puisque tout le monde aujourd’hui boit des bocks.

Tout le monde – sauf le peuple. C’est un détail bien curieux et bien caractéristique : le peuple reste fidèle au vin, le vin de France, la boisson de la race, ce « petit bleu » chanté par Panis, toujours aimé, à la chopine ou au litre. Pas de bière. Il n’y a aucune brasserie dans les quartiers populaires. Il semble que le peuple soit intact, et que cette horreur pour la bière ne soit qu’une forme de l’instinct, une résistance à toute invasion étrangère.

A part le peuple, le règne de la bière est unanime dans Paris.

Et, comme si les innombrables brasseries ne suffisaient pas encore aux consommateurs assoiffés et pressés, on vient d’ouvrir ces jours-ci, au boulevard des Italiens, (pour des consommateurs plus pressés encore, sans doute) une sorte de Bar-Express où il n’y a ni chaises, ni tables, ni garçons – c’est-à-dire qu’on trouve au long des murs des appareils automatiques comme ceux des gares fournissant des bonbons et du chocolat moyennant une pièce de dix centimes à introduire dans une fente de tirelire.

Ici on en glisse trois, et il vous coule immédiatement un bock mousseux. C’est le même prix, mais il y a l’économie du garçon, et on n’attend pas. Ô Siècle rapide, siècle de la va-peur et des mécaniques ! Boisson vous arrivant d’elle-même, sur un geste ! Ce Bar-Express avait été prévu par un poète (les poètes sont des devins, disaient déjà les Anciens), cet ironique Émile Goudeau qui naguère exigeait des propriétaires parisiens, en même que le gaz et l’eau – l’absinthe à tous les étages.

22.

L’envers de la civilisation Le Patriote, 23 août 1898

On connaît cette profonde remarque de Rivarol que les extrêmes civilisations sont toutes proches de la barbarie comme les métaux les

60 Jules Méline (1838-1925) : homme politique de la gauche républicaine, président du Conseil de 1896 à 1898. Défenseur du monde agricole, il met en place en 1892 des mesures protectionnistes pour les produits agricoles (Tarif Méline). Source : Wikipédia.

plus brillants le sont de la rouille. Il semble que jamais on n'en ait eu plus de preuves qu'en ce moment. Les spectacles de cruauté publique ou privée abondent. A chaque instant, un incident ou un crime éclate qui atteste, chez la foule ou chez des individus, des instincts brutaux, une insensibilité qu'on croyait n'appartenir qu'à la barbarie ou aux pires décadences. N'est-ce pas, en effet, un spectacle de Bas-Empire, horrible comme une page rouge de la fin de Rome, que cette course vélocipédique de 72 heures, sur laquelle on ne saurait assez revenir, car elle est un des symptômes les plus inquiétants de l'état de nos mœurs !

Qu'un industriel cynique ait imaginé, pour achalander son vélodrome, cette barbarie sans nom d'une course qui devait durer 72 heures consécutives, soit ! Encore que ce fût horrible, ces journées entières à pédaler, sous un soleil de canicule, sur une piste dont le ciment chauffé à blanc renvoyait, en la décuplant, la chaleur. Qu'il y ait eu de pauvres diables pour accepter ce jeu insensé, soit encore ! Ils étaient tentés par la prime de 2,500 francs, et plusieurs n'avaient pas le sou dans leurs poches, quand on les ramassa exténués et mourants ; ils n'avaient pas dîné depuis des jours, paraît-il.

Tout cela, c'est la misère des grandes villes, et chose quotidienne.

Mais, ce qui est vraiment affreux et significatif, quant aux fonds de cruauté toujours latents dans les foules, c'est l'attitude du public devant ce scandaleux spectacle.

Lombroso⁶¹, le grand criminaliste italien, a parlé dans un de ses ouvrages de ce qu'il appelle le « crime des foules ». Celles-ci en arrivent à commettre soudain des actes de violence et de barbarie qu'aucun de ceux qui les composent n'oserait assumer individuellement, et il cite à ce propos des exemples comme certains incendies allumés en Russie par des foules, etc. Il y a là un phénomène physique. Les foules dégagent peut-être une électrisité, par la rencontre d'éléments exaltés ou contraires. Ainsi la rencontre des nuages, d'où jaillit le tonnerre. Comment expliquer autrement l'attitude de cette foule parisienne à ce nauséabond spectacle de la course de soixante-douze heures, plus cruelle que les jeux du cirque d'autrefois ?

Les malheureux vélocipédistes tournaient affolés, hagards, suant, aveuglés, exténués, depuis des journées, d'un mouvement devenu automatique et aveugle. Chaleur cuisante, cris, hourvari. On ne distingue plus

61 Cesare Lombroso (1835-1909) : fondateur de l'école italienne de criminologie. Auteur de *L'homme criminel* (1876). Son œuvre annonce les théories fondées sur la race avec tous les développements politiques que Rodenbach ne pouvait pas imaginer.

l'homme de la machine. L'homme lui-même se sent machinal. Il ne voit plus, n'entend plus. Sa cervelle cuit, ses sens se déforment. Les accidents commencent, se multiplient. Les coureurs, l'un après l'autre, roulent à ras de leur machine. L'un est expirant, le souffle éteint, gisant comme une épave ; l'autre est fou, grimpe dans les arbres, pousse des cris d'animaux. La course continue, parmi la piste du vélodrome où les lampadaires à air comprimé brûlent comme des torches de naphté, font leur bruit sinistre d'eau sur un écueil.

Fêtes de la décadence, où toutes les odeurs de la sueur humaine, du vice, des liqueurs frelatées, des essences suspectes, monte comme un encens maudit vers les pures étoiles.

Or que sait la foule ? cette foule parisienne qui, en temps ordinaire et au point de vue individuel, est policée, polie, délicate, sentimentale, charitable, donne aux mendiants, ne peut pas voir souffrir, a le culte des tombes ? Aujourd'hui elle est folle sans doute. La voilà hurlante, frénétique, intractable, inexorable. Elle a parié pour la course. Il faut que la course continue. Et chaque fois qu'un des malheureux vélocipédistes, exténué, tombe ou renonce, elle s'élance, crie, tempête, bouscule ; aussitôt le coureur est saisi, massé, bichonné et remis en selle de force ! C'est le crime des foules, dont parle Lombroso.

Et ce n'est pas seulement un cas isolé. Au même moment, sur le terrain de la catastrophe de Lisieux⁶², parmi les wagons éventrés, les blessés gémissants, les morts lamentables, du sang et mille débris, les autres trains, suivant le train déraillé, furent arrêtés. Eh bien ! les voyageurs de ces trains se ruèrent en masse, firent presque une émeute, se battirent sur la voie encombrée, prirent d'assaut le train de secours destiné aux blessés, qu'ils voulaient se voir attribuer, afin d'arriver à temps aux courses de Trouville.

En même temps, dans le Midi, parmi les fêtes des Cadets de Gascoigne, à Nîmes, avait lieu, encore une fois devant une foule délirante, un de ces sanguinaires et répugnantes combats de taureaux, où on s'extasia à voir Guerritero ou Massantini, et les picadores, multiplier les banderilles affolantes ou l'estocade téméraire. L'autorité eut beau intervenir maintes fois. Le peuple veut et prise ses combats de taureaux. Il s'amuse aux chevaux éventrés, aux entrailles pendantes, aux combattants toujours menacés. Il a le goût du sang. La cruauté veille en lui, comme une bête immémoriale que rien n'apprivoise ni ne civilise.

Du reste comment s'étonner que les foules dégagent ainsi comme une

62 Catastrophe ferroviaire qui s'est produite le 15 août 1898.

odeur de cruauté, quand on voit, chez certains individus, remonter des fonds de duretés pires que la barbarie et que l'animalité. Tout Paris en ce moment est bouleversé, ému jusqu'aux entrailles, par plusieurs scandaleuses affaires de séquestration et de martyres d'enfants, qui viennent de s'ébruiter simultanément. Une petite fillette de onze ans s'est jetée par la fenêtre après avoir été enfermée durant deux années dans une chambre obscure et fétide ; encore croit-on que ce sont peut-être ses parents dénaturés eux-mêmes qui l'ont précipitée sur le pavé de la cour. En même temps, un père précipitait ses deux filles dans les fossés des fortifications, où elles se sont brisé les membres et tuées. Et hier est mort un nouvel enfant martyr, un enfant de cinq ans, Georges Desjarvins, que son père et sa mère ont persécuté, laissé sans nourriture, roué de coups et qui en est mort.

Nous en sommes au crime des parents ! Monstrueuse cruauté qui n'est pas seulement celle des vélodromes ou des arènes de taureaux. Le crime des foules est dépassé par celui des individus. Oh ! crime contre la nature ! Martyriser l'enfance, la chair de sa chair ! Le voilà, l'envers des civilisations ! Cruautés unanimes et monstrueuses ! Et dire qu'on a inscrit, sur tous nos monuments, en pompeuses majuscules, le beau mot mensonger : « Fraternité », quand jamais les

hommes n'ont paru plus durs les uns aux autres et plus insensibles à toute pitié. Ce n'est pas sur les murs qu'il fallait inscrire le mot divin. Le christianisme, lui, l'avait écrit dans les coeurs et, alors, il régna vraiment, abolit les spectacles cruels, adoucit les mœurs, enseigna la charité réciproque... Il est temps qu'on restaure la Fraternité dans les coeurs, ainsi que le christianisme l'avait fait, si on ne veut pas une fois de plus que la cruauté latente des hommes se déchaîne, que la civilisation des grandes villes retourne à la barbarie, comme disait Rivarol.

23. La noblesse française Le Patriote, 7 octobre 1898

La question de la noblesse française et des titres est toute d'actualité en ce moment. On vient d'en parler beaucoup à la suite d'une curieuse étude du vicomte de Royer sur les usurpations de titres et les incessantes créations plus ou moins nobiliaires que notre chancellerie sanctionne chaque année. Cette question de la noblesse peut avoir son importance, à une époque où la démocratie monte. Rencontrera-t-elle sur son chemin la barrière d'une aristocratie compacte et sérieuse ? Il paraît que non ; et que sur les 45,000 familles qu'on croit nobles, il n'y en a que 450 dont les titres soient authentiques.

Si donc le gouvernement s'avait tout à coup, comme Louis XIV, d'obliger les porteurs de titres à les justifier par pièces concluantes, nous aurions, au même jour, cent mille ducs, comte, vicomtes, marquis ou simples barons, rentrés dans les cadres de la bourgeoisie. Quant à la particule, il n'en faut même pas parler. Tout le monde l'adopte, et si les règlements, ici aussi, se montraient sévères, cela deviendrait aussi rare que les vrais titres. A vrai dire, il faut convenir que ce n'est pas un ridicule exclusivement parisien. Les étrangers sont plus prompts encore, dans Paris, et plus typiques à adopter la particule ou un titre. Les ambassades sont bien renseignées là-dessus.

Les Italiens, les Russes, se fixant à Paris, prennent tout de suite un nom nobiliaire ou modifient le leur dans ce sens. C'est une manie contagieuse, très curieuse. Les Belges eux-mêmes y cèdent. Un tel qui possède un nom très roturier s'est acquis un titre de comte quelconque, qu'il porte de façon ostentatoire. C'est déjà le cas du chanteur Raepsaet, devenu l'époux de la richissime M^{me} Singer, veuve du constructeur de machines à coudre et qui s'affubla du lourd titre de duc de Campocelice.

Beaucoup de Belges résidant à Paris, font de même, comme les autres étrangers d'ailleurs et comme les Français eux-mêmes : vite un

titre, des armoiries, un blason pour cacheter ses lettres ; ou, du moins, une particule. Et cela va depuis les femmes galantes en vue – et même les danseuses, prenant des noms de grandes familles ou des noms à particules en tout cas, jusqu'aux écrivains et journalistes –, en passant par tous les marchands, ceux dont Grosclaude a dit avec tant d'esprit qu'ils ont des couronnes fermées – même le dimanche. D'ailleurs, il y a des grâces d'état. La plupart finissent par croire eux-mêmes à leur noblesse. Ainsi Villemessant⁶³, le créateur du *Figaro*, avait eu soin de prendre la particule et de la faire prendre aussi par ses associés. Un seul garda son nom bourgeois ; et, bien des années après, à un mariage où ils étaient tous témoins, quand on nomma le nom du roturier, M. de Villemessant se retourna avec une moue : « C'est ennuyeux », dit-il.

La faculté des pseudonymes littéraires a augmenté cette épidémie des vanités, si tant est qu'elle ne semble pas plutôt originelle chez tous les Français. Déjà Molière raillait de son temps *le Bourgeois gentilhomme*, et Augier recommença la satire dans le *Gendre de M. Poirier*. Aujourd'hui le ridicule est plus grand parce qu'il contraste avec l'étalage des mœurs démocratiques. Néanmoins, dans

⁶³ Hippolyte de Villemessant (1810-1879) : journaliste et patron de quotidiens dont *Le Figaro*.

les pièces elles-mêmes au Théâtre français, la plupart des auteurs s'astreignent encore à cette convention de donner des titres et particules aux personnages des comédies qui, sans cela, n'intéresseraient guère. Il y a plus ! Est-ce que M. Félix Faure lui-même, quoique président de la République, n'a pas eu la tornade du blason et ne fit pas peindre des armoiries *fantaisistes* sur les panneaux de ses voitures ? D'ordinaire, on ne s'entient pas là ; on veut des armoiries sérieuses, des titres qui dupent mieux, et plus adroitemment que ce titre de comte obtenu par un financier de Cologne et que Henri Heine raillait : « Lui, comte ? un *compte-courant* : c'est une question d'orthographe. »

Il y a pour cela différents moyens. Cela pourrait s'intituler : « Comment on devient gentilhomme ». Il y a d'abord l'achat pur et simple d'un titre étranger : le roi d'Italie, l'Espagne en accordent. Comme prix, c'est environ 50,000 francs pour le titre de marquis, 25,000 pour celui de comte, 10,000 pour celui de baron. Dans ce genre, il y a des solliciteurs imprévus, parfois. Le grand sculpteur Carpeaux⁶⁴, par exemple, qui fut des plus acharnés.

La deuxième manière de paraître gentilhomme consiste dans l'addition

d'un autre nom au sien, nom d'un parent, aïeul, oncle, arrière-grand-père, à tournure nobiliaire ; ou encore et surtout le nom d'une terre ; d'un village où on possède un domaine, d'un château qui souvent n'est qu'un donjon démantelé, une maison en ruine achetée pour les deux ou trois mille francs. Moyen commode, celui-ci. La chancellerie y convient avec une facilité admirable, et on peut porter désormais légitimement ce nouveau nom d'allure aristocratique, même dans les actes officiels.

Reste une troisième manière de s'anoblir, largement pratiquée aussi c'est de s'emparer du titre des familles éteintes, de souder son nom, soi-disant décapité à la Révolution de sa partie la plus glorieuse, à nom analogue et complet d'une grande famille, avec qui on n'a aucun lien de parenté. N'importe : on s'y rattache. Il y a des généalogistes érudits et complaisants qui fabriquent les papiers, les parchemins qui manquent. On peut même s'adresser à des agences Tricoche et Cacolet, qui fournissent des titres, comme des décorations et des mariages.

Ah ! la Comédie humaine ! Quel angle curieux que celui-là, où la plus vaine des vanités s'agit. Il y faudrait un Balzac, ou ce Montaigne qui disait déjà avec une philosophie souriante : « Qui empêche mon palefrenier de s'appeler Pompée-le-Grand ? »

⁶⁴ Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875) : sculpteur, peintre et dessinateur.

24.

Samory et la colonisation Le Patriote, 18 octobre 1898

On vient de mener grand bruit autour de la capture de Samory⁶⁵, et, depuis la fameuse prise de la Smalah par le duc d'Aumale et la poursuite de Behanzin par le général Dodds, nous n'avions plus entendu pareils dithyrambes. C'est que ce chef noir, voilà plus de quinze ans, tenait en échec et défiait des expéditions successives, tantôt les troupes du général Borgois-Desbordes, puis celles des colonels Gallieni et Combes. Sans cesse il se reforma, rallia ses bandes, trouva de nouveaux combattants et de nouvelles munitions. Enfin on s'en est rendu maître ; il est vaincu, captif. Ainsi, à tour de rôle, toutes les nations européennes ont exercé la conquête des pays lointains, des territoires d'Afrique, d'Asie ou des îles, qu'on jugeait profitables à des buts de commerce ou d'industrie.

L'esprit colonial est une des grandes manies du temps présent. Qui sait si, au prochain siècle, on ne jugera pas que ce fut une erreur et un leurre.

⁶⁵ Le 29 septembre 1898, le chef Samory Touré est capturé par le capitaine Gouraud. C'est la fin d'une prodigieuse épopee qui a permis au vieux guerrier de conquérir un vaste territoire dans la boucle du Niger, au sud du Sahara. Samory est devenu une figure mythique en Afrique.

Par exemple, à propos de Samory même, et du Soudan qu'il défendit si âprement contre les étrangers, le colonel Humbert, qui naguère mena campagne là-bas, disait, ces jours-ci, en réponse à une interview : « Les récoltes y sont nulles ou presque ; et on se demande ce qu'on est allé faire là-bas et si vraiment le Soudan tout entier vaut les os de l'un de nos *marsouins* (soldats de marine). » Combien d'entreprises coloniales dont on pourrait dire la même chose. N'importe ! c'est la manie moderne et tous les États la subissent. Mais en supposant même qu'il s'agisse de territoires fertiles et lucratifs, il y a lieu de considérer que ces expéditions coloniales ne font qu'appliquer là-bas la formule qui nous révolte tant ici : « La force prime le droit ».

En réalité, on occupe militairement ces contrées, on exproprie les habitants de leurs terres, de leurs cabanes, de leurs coutumes, de leur *patrie* par conséquent. Car tout cela, c'est leur patrie, qui leur plaît telle qu'elle est, et parce qu'elle est telle ; et nous en faisons des pays annexés, c'est-à-dire obligés de se copier sur le vainqueur. En Europe, on l'osa pour la Pologne, pour l'Alsace-Lorraine. Et le droit protesta contre l'usage abusif de la force. Tous les Etats d'Europe, cependant, ne font pas autre chose vis-à-vis de leurs possessions lointaines. Donc les chefs indigènes ont

raison de résister. Et ce Samory, qu'on vient de vaincre et dont on dit que c'était un conquérant nomade et pillard, fut en réalité un grand *patriote*. Si, au lieu de défendre le Soudan contre l'occupation étrangère, il avait défendu un de nos pays d'Europe qui eût été le sien, nous l'appellerions un héros et il aurait des statues sur nos places publiques.

Du reste, ceux de sa race ne s'y trompèrent pas. Il soulevait les villages, traînait une population de 50,000 hommes derrière lui. Quant à ses troupes, il exerçait une fascination sur elles, autant que Napoléon sur ses grognards ». Si dociles, ses soldats, qu'ils lui rapportaient, sous son ordre, leurs étuis à cartouches, après le combat !

D'ailleurs, Samory n'était pas une brute, et, puisque l'ennemi ne tuait pas les prisonniers, il se soumit, lui aussi, à ce code de guerre. Qui sait si les Européens, les vainqueurs, n'exercent pas de violences pires, en leurs colonies, que ces prétendus sauvages. On sait que Gordon marchait toujours le revolver au poing. Un jour qu'un rajah de l'Inde avait soulevé une garnison hindoue d'une ville, il alla droit à celui qu'il regardait comme un rebelle et, devant les troupes mutinées, lui brûla la cervelle « au nom de la Reine ».

Voilà la civilisation qu'on apporte le plus souvent, sans compter l'intro-

duction des vices de civilisés, la cupidité, la prostitution, l'ivrognerie. Mais il y a l'exemple de cette adorable Île de Tahiti, Île de fleurs, de climat enchanté, de fruits rares, où l'on vivait si près de la nature, dans une idylle éternelle qui semblait continuer l'Éden de la Genèse. Eh bien ! la civilisation, apportée de l'Europe, en 1769, dans ce paradis qu'était la Terre des Maoris, aboutit à ce que la population de 100,000 insulaires tomba à une dizaine de mille, déci-més par l'eau-de-vie qui y continua tous les ravages de l'alcoolisme. Et nous avons vu une reine vaincue, la reine Marahu⁶⁶, venir à Paris en 1884 pour demander piteusement qu'on augmentât sa pension de retraite. Peut-être y verrons-nous Samory à son tour, ramené, vaincu, dépossédé, banni ?

Déjà son fils était arrivé parmi nous en 1886, le prince Karamoke, envoyé pour négocier et qui apparut si triste et désesparé dans la grande ville. Il se sentait ici comme en exil.

C'est qu'ils aiment leur patrie aussi, ces noirs ! Ils savent la défendre héroïquement, ayant pour eux, en somme, le droit, tandis que les Européens, s'y installant, ne représentent que la force. N'est-il pas piquant et douloureux de voir que nous,

dont l'Histoire exalte les héroïques (sauf l'intervention pacifique des défenses et flétrit les envahisseurs – quand il s'agit de l'Europe – nous soyons, dans les autres parties du monde, les violateurs des patries, au nom d'un progrès problématique

(sauf missionnaires) tandis que la gloire des courageuses défenses appartient à des noirs comme Samory, et qu'ils sont, eux, les vrais héros ?

⁶⁶ Marau Taaroa, dernière reine de Tahiti (1860-?).

LE GAULOIS

1889-1891

Racheté en 1879 par Arthur Meyer, *le Gaulois* prend un tournant conservateur et légitimiste. Antidreyfusard, il va devenir le journal des élites, supplantant même par moments *Le Figaro*. Derrière ses aspects mondains et le ton assez terne de son contenu, il possédait une certaine puissance politique, étant lu par la noblesse et la haute bourgeoisie.

Il finit par être quelque peu dépassé par l'évolution de la presse après 1914 et vit son nombre de tirages revu à la baisse. Il est fusionné avec *Le Figaro* en mars 1929

25. Un nouveau décoré : Félicien Rops – Le Gaulois, 18 août 1889

Parmi les nouvelles nominations dans la Légion d'honneur, on n'a pas assez remarqué celle de Félicien Rops, congratulé à peine en quelque entre-filet, forcément banal comme des poignées de main au passage. C'était cependant l'occasion de jeter dans le grand public ce nom qui, pour une élite, représente un des plus curieux artistes de ce temps. Il est vrai que

Rops se soucie assez peu de notoriété ; dans son ancien atelier, rue de Gramont, il avait crayonné sur le mur la phrase connue de Montaigne affichant l'amour de son art, « même si pas un » n'y prend goût.

D'autre part, il écrivait un jour à un critique : « Croyez-vous qu'il soit intéressant de dire à la vieille *Turba*⁶⁷, aveugle et sourde, ce que je suis ou plutôt ce que je voudrais être ? Mon paillon⁶⁸ craint la grande lumière ; je

⁶⁷ « foule » en latin.

⁶⁸ Feuille brillante de métal qu'on place sous

suis un inconnu et j'apporte même une certaine coquetterie à l'être en un temps où les peintres sont tous notoires et notaires. » Il est de fait que Rops ne ressemble en rien aux artistes d'aujourd'hui, ceux qui ont un hôtel avenue de Villiers⁶⁹ et reçoivent dans un atelier encombré de potiches, de tapisseries anciennes, de soieries rares, parmi des cuivres et des porcelaines, tout un luxe de bric-à-brac, symbolisant à merveille leur art fait d'emprunts et de mélanges.

Rops, lui, tient aux murs nus et clairs, d'un blanc bleu, au rebours des perpétuels fonds ocreux et bitumeux des anciens ateliers, avec la seule préoccupation d'une lumière savamment distribuée et nuancée par des jeux de stores. Tel son nouvel atelier aérien, place Boieldieu, vis-à-vis de l'Opéra-Comique, d'où, par la baie vitrée, il peut voir les boulevards, tout en travaillant là, en solitaire et en obstiné, à la façon des anciens. Car il les a connus tous, les Corot, les Millet, les Fromentin ; il s'est copié sur eux et a suivi leur exemple.

Il faut entendre comme il en parle : le « père Fromentin » d'abord, dont

un émail translucide, une gemme ou une fausse gemme, etc., pour leur fournir un fond miroitant. Source : Wikipédia.

69 Il s'agit peut-être de de l'atelier du sculpteur René de Saint-Marceaux (1845-1915), souvent cité par Rodenbach et dont Rodin était jaloux ou du peintre Jean-Jacques Henner (1829-1905) qui ont tous deux résidé un temps avenue de Villiers.

la conversation apprenait tant ; puis Millet, qui lui fit un jour une observation sur son dessin : alors Rops, ayant déjà à ce moment plus de trente-cinq ans et ayant produit une partie de son œuvre, eut le courage de se recommencer lui-même ; il entra dans une école sous un autre nom, et se remit à dessiner des académies pendant deux ans. Trouva-t-on jamais pareil souci de l'opinion des maîtres et pareil respect ? Or ce respect est la marque de la valeur d'un artiste. Lamartine disait un jour au duc de Gramont, qui lui avait remis un volume de vers de son fils : « Mon ami, votre fils ne fera jamais rien de bon ; il n'a pas été ému en me voyant ! »

*

C'est grâce à cette vénération pour les maîtres, à cette sévérité pour lui-même, que Rops a pu atteindre le métier impeccable, cette forme déliée et souple pour exprimer son rêve intérieur, cette forme variée surtout et diverse car si, dans l'ensemble de son œuvre, il apparaît principalement comme un extraordinaire aquafortiste, mélangeant la pointe sèche et le vernis mou, il laissera aussi des dessins rehaussés de pastel, de gouache, puis aussi des aquarelles. Les procédés, il les connaît tous et les emploie indifféremment, lui qui est surtout un cérébral, et distance la plupart des

artistes de ce temps par l'audace, la rareté, le symbolisme de ses inventions, parfois trop licencieuses et libidineuses, condamnables, non à tort, par toutes les consciences chrétiennes mais, d'autres fois, diaboliques et tragiques, sans complaisance, comme un examen de conscience de l'humanité.

Bien qu'il soit un parfait magicien de la forme, il est aussi un magicien ès lettres, ayant lu tous les livres et tous les poèmes depuis Rabelais, dont il parle la langue couramment, jusqu'aux chansons magyares qu'il chanta naguère en Hongrie, dans de grandes chevauchées, et jusqu'au dernier livre paru hier, que tout écrivain de marque lui envoie. Et lui-même n'écrit-il pas à merveille ? À coup sûr on publiera un jour, plus tard, sa correspondance, cette correspondance si pleine de trouvailles, de subtilités, de profondeur et de verve, mais de verve prémeditée, car j'imagine qu'il fait des brouillons pour certaines de ses lettres, en homme qui se doit à l'avenir⁷⁰. Ne pourrait-on pas dire de lui ce qu'on a dit de Voiture : « Qu'il écrivait le moindre billet sous les yeux de la postérité ? »

*

Non moins que ses préoccupations, ses relations aussi furent sur-

70 Félicien Rops, *Les muses sataniques : Œuvre graphique et lettres choisies*. Jacques Antoine, Bruxelles, 1985.

tout littéraires, et c'est à illustrer des écrivains ou à faire pour leurs œuvres des frontispices, tel le frontispice des *Épaves*, des *Jeunes Frances*, de Théophile Gautier ; des poésies de Stéphane Mallarmé – que son labeur le plus fréquemment s'employa.

Parmi les illustrations, la plus célèbre est celle des *Diaboliques*, de Barbey d'Aurevilly⁷¹, un esprit de sa parenté, grand adorateur aussi de Satan, que Rops inventa de représenter en habit noir et cravate blanche, le monocle dans l'œil, Satan-Dandy, Satan habillé comme Georges Brummel⁷². Tel il apparaît dans cette admirable *Chimère* qui ouvre le livre. Seulement chez d'Aurevilly, Satan est le père des Passions, il noue les âmes orageuses par des noeuds de flamme ; chez Rops, c'est l'instigateur des Vices, et il noue les raffinements du linge et des déshabillés provocants, par des noeuds de rubans spécialement pervers.

La femme en longs bas noirs où dorment, comme en des étuis, les jambes agressives, c'est lui qui l'a imaginée. Quels retroussis, quelles échancrures comme pour détailler et prolonger le péché en n'y convergeant que par étapes. Puis ce *nu* soudain et total, le *nu moderne*, que Rops

71 Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889) : écrivain et polémiste. Connu pour ses contes *Les Diaboliques*.

72 George Bryan Brummel (1778-1840) : modèle du dandy anglais.

s'est acharné toute sa vie à exprimer, le nu travaillé de névrose et d'hérédité anémiee, si différent des calmes torses d'un Titien ou des grasses chairs fleuries d'un Rubens, ce nu décadent qui doit se percevoir pour ainsi dire sur un centimètre carré, comme un bout de l'étoffe humaine éraillée par les siècles — non pas sensuel, ni sexuel, mais plutôt raviné de vices héréditaires, marbré de péchés anciens, un nu douloureux et mystique, où se devinent la fuite hors de l'Éden et les occultes maternités douloureuses — tel que Baudelaire l'avait aussi entrevu :

*Ô monstruosités pleurant leur vêtement !
Ô ridicules trônes torses dignes des masques !*

Cette parité d'âme et d'idéal devait rapprocher Rops de Baudelaire comme de Barbet d'Aurevilly ; et l'intimité entre eux fut, en effet, rapide ; la mutuelle admiration aussi, comme en témoignent ces vers de Baudelaire dans un sonnet à Poulet-Malassis :

*... Combien j'aime
Ce tant bizarre monsieur Rops,
Qui n'est pas un grand prix de Rome !
Mais dont le talent est haut comme
La pyramide Chéops.*

*

Ces vers sont datés de 1865, l'époque à laquelle le poète des *Fleurs du mal* s'était exilé en Belgique ; c'est à ce moment qu'il devint l'ami de Rops, et c'est même avec lui qu'il eut le premier accès de sa terrible maladie et tomba comme foudroyé en visitant l'église Saint-Loup, à Namur, de ce style jésuite que Baudelaire affectionnait tant. Cette époque marque précisément le départ de Rops, qui, désireux d'un milieu plus intense, vint se fixer définitivement ici. Depuis, il est devenu un Parisien subtil et parfait, raconté par les Goncourt dans leur *Journal*, assidu des dîners mensuels, celui des *Bons Cosaques* entre autres dont il fut tout l'entrain et tout l'esprit ; sédentaire pour le reste et satisfait de l'admiration des artistes et des collectionneurs, parmi lesquels Mars⁷³, du *Journal amusant*, qui possède la plus complète collection de son œuvre, 2.000 planches environ, dont pas un état ne manque et dont toutes les épreuves sont d'amateur.

*

Malgré ces souvenirs déjà lointains, Rops est resté étonnamment jeune, les cheveux tumultueux et noirs, toujours martial et beau, si bien que — récemment décoré — ce n'est

73 Maurice Bonvoisin, dit Mars (1849-1912) : dessinateur, illustrateur, aquarelliste et aquafortiste belge.

pas lui qui aurait pu faire la réponse mélancolique d'Auguste Barbier⁷⁴, disant au ministre qui lui apportait le ruban rouge à la fin de sa vie : « C'est trop tard ! Cela n'est bon que quand on peut encore être aimé. »

beaux yeux captifs et sous verre dans la vitrine close d'une âme galante.

C'est si vrai que M. de Goncourt avouait lui-même un jour : « Les rares fois où mon cœur se trouvait occupé, je n'ai plus eu le goût de bibeloter. »

À part ces courtes interruptions, il n'a cessé d'augmenter cette collection japonaise commencée une des premières et qu'il montre aujourd'hui avec une joie si fine, un plaisir si délicatement crispé qui s'avère au bout des doigts. Car lui qui fut surtout littérairement un *œil*, une rétine merveilleusement sensible, mais un œil contre lequel, dans la tempe, était blotti un écheveau de nerfs, transmettant vite, en une télégraphie magique, l'impression de couleur jusqu'à l'âme où elle se teinte d'infini, il est aussi un tactile, ayant l'esthétique du toucher, et réceptif d'impressions d'art par le bout des doigts non moins qu'au fil des yeux.

Dès 1850, il commençait à être pour les choses du Japon ce que le dix-huitième appelait un *curiolet*. Seulement, le collectionneur était rare au siècle dernier, parmi les écrivains ; pour ceux-ci, le véritable bibelot dont on se montrât épris, c'était la femme, bibelot de chair rose et de lèvres peintes, fragile aussi et disputé. On ne faisait collection que de tendres missives, de gentils rubans, de

74 Auguste Barbier (1805-1882) : écrivain polygraphe.

75 Kitagawa Utamaro (env. 1753-1806) : peintre japonais. Particulièrement connu pour ses représentations de jolies femmes. Son œuvre comprend également de nombreuses scènes de nature et d'animaux.

26. Le Japonisme Le Gaulois, 17 juin 1891

Un grand travail bien intéressant vient d'être entrepris. C'est l'histoire de l'art du Japon, dont le premier volume, consacré au peintre Outamaro⁷⁵, a paru hier, signé par M. Edmond de Goncourt, qui fut, on le sait, un des premiers vulgarisateurs, pour ne pas dire l'inventeur, du japonisme en France.

On s'en aperçoit vite, rien qu'à le voir, dans les calmes chambres de sa villa d'Auteuil, extraire de quelqu'une de ses vitrines en bois de poirier noirci des laques merveilleuses, des porcelaines fleuries, des faïences de Satzuma, ces gardes de sabre ciselées et niellées (coûteuses aujourd'hui, dont on achetait, il y a vingt ans, des coffres entiers pour quelques francs au Japon), ces ivoires sculptés qui, tout petits, contiennent l'infini de l'Art, comme les coquillages en-

closent tout le bruit de la mer. Puis il conduit, dans un cabinet voisin, manier sa collection unique de bois, ou bien, au long de l'escalier tournant juponné d'étoffe bise, il commente d'un texte les kakemonos⁷⁶ et les foukousas⁷⁷ encadrés, où la soie brodée a fixé d'inouïs plumages et des arbres lunaires.

Déjà dans son livre *la Maison d'un artiste*, il a décrit cela en un style qui se pique au jeu, s'exaspère, lutte contre les modèles, s'effile en pointe de sabre et de croissant, neige en branches de cerisier.

Aujourd'hui il s'attelle à un projet plus vaste et, en tête de ce premier ouvrage d'une série, il annonce l'étude successive de cinq peintres, de deux laqueurs, d'un ciseleur du fer, d'un sculpteur en bois, d'un brodeur, d'un potier, dont les noms figurent au dos de la couverture, « n'importe l'endroit où la mort interrompra cette histoire », dit l'auteur dans la préface qu'il inaugure ainsi :

« En ce mois où j'entre dans ma soixante-dixième année... » Mais il y a là moins de petite mélancolie que de coquetterie légitime, et il laisse entendre, à bon droit, qu'il est

dans le cas du peintre Hokousai⁷⁸ qui même trois ans après cet âge-là faisait encore de nouvelles conquêtes d'art, pénétrait dans le monde magique des oiseaux, des planètes.

Ce qui est le cas de tous les grands artistes pour qui la plus longue vie ne suffit pas à monnayer à leur effigie tous les lingots qui sont en eux.

*

Aujourd'hui, le japonisme a des fervents de plus en plus nombreux, surtout depuis que la révolution de 1868⁷⁹ l'a fait entrer dans les mœurs, l'ameublement, l'industrie, l'art.

Outre M. de Goncourt, il a eu ici ses apôtres, comme M. Bruty, dont on a vendu récemment la collection ; M. Duret ; M. Gonze qui possède aussi des pièces rares et a écrit un ouvrage didactique : *l'Art japonais* ; M. Bing, le marchand si esthète, fondateur du *Japon artistique*, qui organisa aux Beaux-Arts, il y a peu d'années, une curieuse exposition.

Nous n'avons pas encore un musée spécial comme à Dresde, mais le musée Guimet possède une riche collection de céramique disposée dans une chronologie édifiante, depuis des

76 Peinture ou calligraphie sur soie ou sur papier encadrée en rouleau et destinée à être accrochée.

77 Morceau de tissu de forme le plus souvent rectangulaire dans lequel au Japon, on enveloppe les cadeaux.

78 Katsushika Hokusai (1760-1849) : peintre et dessinateur japonais. Son œuvre influenza de nombreux artistes européens.

79 Il s'agit probablement de l'Exposition universelle à Paris de 1867 et non de 1868.

poteries très anciennes du prince de Soma et du prince de Firato.

Malgré cette propagande et la diffusion universelle des imageries et bibelots japonais à bas prix, le japonisme est loin encore de s'être imposé unanimement. Même des esprits artistes regimbent : M. Pierre Loti, qui a écrit, à propos d'un voyage au Japon, *Madame Chrysanthème*, s'insurge contre « ce genre décoratif, léger et spirituellement saugrenu qui tend à nous envahir en France ». Et il étaie de légers mépris pour « ces peintres inconscients, jetant des dessins appris par cœur ou transmis dans leur cervelle par une hérédité millénaire ».

Nous avons cependant le témoignage d'autres voyageurs au Japon, non moins véridiques et sûrs, qui nous rapportent des traits rares sur le désintéressement et l'inspiration quasi religieuse de ces artistes. Oui ! ils subissent un atavisme millénaire et exercent un art héréditaire. Ainsi telle famille, de père en fils, depuis toujours, sculptait dans l'ivoire, et ne sculptait que des souris. N'est-ce pas extraordinaire ? Mais, à un marchand qui passait et voulait acheter l'ivoire exigu auquel il travaillait, l'artiste, peu tenté par le gain, et désireux de parfaire sûrement son chef-d'œuvre, répondit : « J'en ai encore pour dix-huit mois. »

*

C'est que la vie japonaise, comme l'a dit M. Layrie, se résume dans le manque de besoins. Comme tous les habitants des contrées merveilleuses, les Japonais se contentent de ce qu'on pourrait appeler les friandises des yeux. Ils adorent les fleurs, leurs plantations bariolées, les glycines, les iris inclinés en coussins de cygnes las ; les chrysanthèmes ébouriffés ; et, au printemps, ils se rendent en foule aux endroits où fleurissent les pruniers, où les cerisiers s'effeuillent en neige rose. Petite nature de féerie et de conte de fées, paysages factices où les lanternes peintes semblent des étoiles en robes à fleurs ; pays des cases de bambous, des intérieurs de paravents et de bois vernissés, où on a l'air de vivre une vie illusoire, une vie de marionnettes et de théâtre, une vie de cabines de navires, qui n'est que temporaire et peu sérieuse.

Les femmes elles-mêmes ont des allures de poupées.

Et les repas sont des dînettes avec les menus ustensiles de laque, les théières mignonnes... Et puis l'eau, qui est partout en ce pays, ajoute au trouble, à la fantasmagorie ambiante. L'eau, calme et dormante, décalque si parfaitement qu'on ne peut distinguer parfois les choses de leurs reflets. Ainsi, le rêve se juxtapose au réel ; le chimérique côtoie la vie et la pro-

longe. Les arbres, les terrains, les visages se délayent, se transposent dans l'eau, qui est un miroir tantôt docile, tantôt déformateur. Des moires se plissent ; un halo s'argente... Le songe naît, le fantastique émerge...

C'est ainsi, à cause même des allures du pays qui lui a donné naissance, que l'art japonais offre ce charme unique et suprême d'être à la fois un art de naturalisme et un art de chimère ; Edgar Poe et Courbet ne faisant qu'un ; l'étude du corps s'achevant dans la fantaisie la plus équivoque ; un mélange d'humanité et de fantastique qu'on pourrait symboliser par cette curieuse légende japonaise : *La tête à six lieues* ou la croyance que, lorsque le corps est endormi, le cou s'allonge, devient mince comme un

fil, et que la tête, à l'instar d'un cerf-volant, s'éloigne à des distances infinies, aperçoit des choses absconses et secrètes qu'il n'est pas donné de voir à l'homme éveillé.

Tel est le cas d'Outamaro auquel M. de Goncourt consacre le premier volume de son travail d'ensemble et dont il transpose les estampes dans sa prose victorieuse. Il le considère et nous le présente comme le fondateur de l'*École de la vie* qu'Outamaro a lui-même prétendu être, à ce point que dans la préface des *Maisons Vertes* qu'il illustra et dont on nous donne pour la première fois la traduction, l'auteur déclare : « Reproduire la vie par le cœur, et en déterminer la structure au pinceau est la loi de la peinture. »

LE FIGARO

1895-1898

C'est l'époque du *Figaro* où les écrivains comme Rodenbach deviennent des journalistes courtisés. Cette période marque également l'introduction des suppléments, en commençant en 1882 par les feuilles littéraires. Le succès du *Figaro* se confirme et ses tirages dépassent 80.000 exemplaires entre 1879 et 1895, ce qui en fait un titre majeur de la presse parisienne.

Le directeur du titre, Fernand de Rodays, est persuadé de l'innocence de Dreyfus et laisse publier nombre d'articles en sa faveur. Le mouvement dit dreyfusard, animé par Bernard Lazare, Mathieu Dreyfus, Joseph Reinach et Auguste Scheurer-Kestner, est né au sein de la rédaction du *Figaro*. Étonnamment, Rodenbach écrira quelques articles antidreyfusards avec une tournure parfois antisémite alors qu'il comptait de très nombreux amis d'origine juive comme Marcel Proust qui l'admirait, Catulle Mendès qui prononça son éloge funèbre ou Lucien Lévy-Dhurmer qui fit du poète un remarquable portrait désormais exposé au Musée d'Orsay. Il convient toutefois de noter que le procès en révision de Dreyfus ne se tiendra que l'année suivant la mort pré-maturée de Rodenbach...

Le poète dédicacera son *Bruges-la-Morte* à Francis Magnard, rédacteur en chef du quotidien et belge comme lui.

27.

Le suffrage universel en Belgique
Le Figaro, le 13 octobre 1894

Demain dimanche, le suffrage universel⁸⁰ fonctionnera pour la première fois en Belgique. Au lieu de l'ancien corps censitaire de 130,000 électeurs, désormais 1,370,000 électeurs prendront part au vote. C'est l'entrée en scène de la classe ouvrière, jusqu'ici élaguée et qui est très nombreuse en Belgique. Or, il y a, dans ces élections de nos voisins, un détail particulier, précisément au point de vue ouvrier et par conséquent au point de vue socialiste, qui mérite d'attirer notre attention. Il s'agit de l'attitude, pour ne pas dire de la tactique, du parti conservateur qui a détourné habilement à son profit le mouvement populaire. Tandis que se fondaient partout des « Maisons du peuple » socialistes, il a érigé, en face,

« des Maisons des ouvriers » conservatrices, créant ainsi un parti d'anti-socialistes recrutés parmi les ouvriers eux-mêmes, des « démocrates-chrétiens », ainsi qu'ils se dénomment, auxquels le parti conservateur s'est allié, a fait place sur ses listes de candidats, car c'est le système du scrutin de liste qui fonctionne. Ainsi, dans toutes les villes, à côté des candidats catholiques bourgeois, à côté des grands noms de l'aristocratie belge, les d'Ursel, les de Mérode, on trouve les noms de candidats ouvriers, d'authentiques ouvriers : tailleurs, tisserands, typographes, etc., sur une même liste commune dont le sort est lié, qui deviendront collègues sur les mêmes bancs, en cas de succès, et le succès paraît certain.

Il y a là un exemple politique bon à méditer chez nous et partout, à imiter peut-être, et qui serait un excellent moyen, semble-t-il, de canaliser le mouvement socialiste dont la marée gronde au loin, menace, déferle.

*

Cette tactique est d'autant plus heureuse en Belgique que le mouvement socialiste y est puissant, depuis longtemps s'organise.

À Bruxelles, leur Maison du peuple est vivace, militante. Elle a réclamé le suffrage universel comme instrument de ses revendications. D'opinions

80 En Belgique, le suffrage plural est instauré en 1894. Le but du suffrage plural était de limiter l'impact ouvrier du suffrage universel et d'aboutir à un compromis entre les partisans du suffrage universel et ceux du suffrage censitaire. Le vote plural consiste à octroyer à un citoyen le droit de vote plusieurs fois à une même élection, sur la base de critères de propriété, d'imposition, de scolarisation ou de statut social. Source : Wikipédia. Sur le plan politique, Rodenbach était un catholique modéré, ce qu'on appelle un démocrate-chrétien en Belgique.

La Charte de Quaregnon qui définit le programme du POB (ancêtre du Parti socialiste) date du 26 mars 1894.

socialistes très nettes. Ayant rompu avec la Religion, mais sans hostilité agressive. Partisan du collectivisme. Goût de la pédanterie scientifique. Et aussi prétention à patronner l'Art. On y a fondé une section artistique, avec concerts, audition de musique de Wagner, conférences littéraires. Ce cercle, qui est prospère, est fréquenté par les ouvriers bruxellois : imprimeurs, tailleurs, ébénistes, etc., qui sont instruits, avisés, intelligents pour la plupart. Le grand-maître de cette Maison du peuple, le chef du parti socialiste bruxellois est le citoyen Vandervelde, un avocat, tout jeune, et qui — détail piquant — est millionnaire, possède une des plus belles bibliothèques de la capitale.

À Gand, le mouvement socialiste s'organisa autrement et plus pratiquement. On connaît par les Congrès internationaux le citoyen Anseele, qui en est le chef. Il dirige un journal populaire à un liard, il a créé une vaste Société coopérative où les ouvriers, tout en s'y approvisionnant de pain, d'épiceries, sont les associés de l'entreprise. Ici aussi la haine du capital et des bourgeois est le cri de ralliement le drapeau rouge ; leur drapeau. Ils le sortent et l'arborent en tête de leurs groupes, les jours de démonstrations populaires, de grèves et d'émeutes.

Quant aux groupes socialistes du Borinage, c'est-à-dire du pays minier,

ils forment le faisceau numérique le plus important des forces socialistes. Ils ont des groupements : les Chevaliers du Travail, d'autres encore, qui tiennent des réunions secrètes, des *meetings noirs*, comme ils les appellent, parce qu'ils ont lieu dans l'obscurité, afin que les orateurs ne soient pas reconnus, poursuivis. Le local même est inconnu à l'avance, désigné aux affiliés par des indications et signes maçonniques sur les troncs d'arbres des grand'routes.

*

Comme on le voit, cette armée socialiste est redoutable, remuante. C'est elle qui imposa le suffrage universel en créant à Bruxelles une agitation grave, menaçant un Parlement médiocre et incapable de se mettre d'accord sur une formule de révision de la Constitution.

Même, un jour que le Roi était sorti à cheval, il plut devant lui une pluie d'un million de petits papiers multicolores portant, imprimé, ce mot impératif « Révision » — formule silencieuse assez pour ne pas faire cabrer le cheval royal, mais nette et d'une innombrable insistance.

On crut que le Parlement serait envahi et vidé, s'il atermoyait encore. Alors on vota précipitamment ce système du vote plural sous l'empire duquel vont se faire, pour

la première fois, les élections de dimanche prochain c'est-à-dire que tous les citoyens ont droit de vote pour une voix ; mais ceux qui sont mariés, diplômés, payent un certain chiffre locatif, exercent certaines fonctions, etc., pourront émettre un vote qui compte pour deux et trois voix. C'est ainsi que le nouveau corps électoral de 1,370.000 électeurs donnera 2,111.000 suffrages, énorme antithèse avec les 130,000 suffrages de l'ancien corps censitaire. Ces chiffres seuls prouvent l'appoint numérique si décisif que les ouvriers apporteront désormais dans les élections belges.

*

Unis, même avec ce suffrage universel mitigé, ils auraient peut-être d'emblée la majorité, et le pouvoir. Ç'a été l'habileté de les diviser, comme l'a fait le parti conservateur.

Tandis que se développait le mouvement socialiste, les catholiques ont suscité, parmi les ouvriers, des ligues antisocialistes, des syndicats pareils aux anciennes corporations, des patronages et, en opposition aux Maisons du Peuple, des Maisons des ouvriers, conservatrices. Les évêques les ont bénies, le clergé les a patronnées, les chefs catholiques les ont fréquentées. Tous ont tendu la main aux prolétaires, selon l'Encyclique et les

vues de Léon XIII⁸¹. Aujourd'hui que ceux-ci sont électeurs, l'ancien parti conservateur trouve en eux des alliés nombreux et fidèles. En retour, il leur a accordé une place proportionnelle sur sa liste de candidats, marche avec eux au scrutin, et en fera entrer lui-même quelques-uns à sa suite dans la prochaine Chambre.

Le parti libéral aurait bien voulu user de la même tactique, pactiser avec les ouvriers socialistes en partageant le nombre des candidatures. Mais cet accord ne s'est pas fait. L'entente était facile entre les conservateurs bourgeois et les démocrates chrétiens, parce qu'ils ont un lien commun la Religion, qui est puissant en un pays où les croyances sont restées profondes.

Au contraire, tout divise les socialistes d'avec l'ancien parti libéral qui est un parti bourgeois, représente le capital, à qui la guerre est déclarée. Les socialistes l'ont compris, font bande à part, présentent une liste séparée de candidats à Bruxelles, à Gand, partout ; se réservant ainsi pour l'avenir, pour les temps où le suffrage universel pur et simple s'imposera, ce qui est probable, car ce système de vote plural est compliqué, a l'air d'une chinoiserie, d'un calcul trop différentiel, et n'est pas pour plaire à la masse qui est simpliste. Il

81 Encyclique *Rerum Novarum* du 15 mai 1891.

est vraisemblable qu'il ne sera pas de longue durée.

C'est pourquoi il est d'autant plus adroit de la part du parti conservateur de s'être dès maintenant fortifié par des éléments populaires, de faire entrer aujourd'hui comme conservateurs, à la Chambre, des ouvriers qui y seraient entrés demain comme socialistes.

*

Déjà, la physionomie du Parlement belge va être toute changée, après ces premières élections du suffrage universel par suite de cette tactique des catholiques faisant élire sur leurs listes un nombre proportionnel de « démocrates chrétiens » ; il y aura dans la nouvelle Chambre des ouvriers, de vrais ouvriers qui, pour ne pas porter la blouse comme notre Thivrier, n'en seront pas moins des hommes du peuple, de simples travailleurs. Or, dans les autres Parlements, les députés ouvriers figurent d'ordinaire sur les bancs socialistes. Ici, ils figureront à droite, sur les bancs conservateurs. C'est là l'anomalie intéressante.

Autre conséquence du nouveau régime : les ouvriers et paysans étant électeurs désormais, comme beaucoup, en pays flamand, ne parlent, ne comprennent que la langue flamande et y tiennent avec un zèle très

jaloux, ils entendent désormais avoir des mandataires qui les *représentent dans leur langue* ; c'est-à-dire qu'ils leur imposent de parler flamand à la Chambre. On aura ainsi une Assemblée byglotte⁸², certains députés parlant flamand à leurs collègues wallons qui ne les comprendront pas. Ce n'est pas un moyen de faciliter les discussions dans les Parlements où déjà on s'entend si mal. Enfin, comme dernière conséquence de cette introduction du suffrage universel, on peut prévoir que bientôt disparaîtra l'ancien système de recrutement militaire qui admet encore le remplacement, pour faire place au service personnel, mieux en harmonie avec le nouvel état de choses démocratique. Curieux chassé-croisé en même temps que des ouvriers vont entrer comme députés au Parlement, des nobles et des bourgeois entreront comme miliciens dans l'armée, améliorant ainsi cette armée de remplaçants qu'on montra à Bismarck, durant la guerre de 1870, échelonnée sur la frontière, et dont il disait, en s'en revenant : « L'armée belge ? Je n'ai vu que des capotes. » XX.⁸³

82 Bilingue.

83 Seul article du *Figaro* non signé par Georges Rodenbach. Pour des raisons de potentielles répercussions politiques ?

28.
Prix de Littérature
Le Figaro, 19 décembre 1895

Nous nous souvenons d'un mot bien curieux de Villiers de l'Isle-Adam dont précisément nous inaugurons dimanche dernier au Père-Lachaise la sépulture définitive, due à l'initiative pieuse de ce parfait écrivain qu'est M. Lucien Descaves⁸⁴. Donc Villiers, peu de jours avant sa mort, songeant à son œuvre, à sa vie littéraire, à l'immense duperie, s'il n'avait porté en lui-même le sentiment de sa propre gloire, nous disait, pour résumer ironiquement ce que le monde en pense : « Tout cela, c'est des *devoirs français*. »

On dirait vraiment qu'on en juge ainsi, que les œuvres littéraires font simplement suite aux compositions de classe ; il semble que ce soit le collège continué, toute la vie, à voir les habitudes de concours, les tableaux d'honneur, les proclamations, les récompenses incessamment décernées. Nous en sommes toujours aux prix de littérature et aux accessits. Vraiment ce qui était bon pour les enfants est-il digne et noble pour des hommes ? Au moins le professeur de nos jeunes études avait-il une supériorité sur

⁸⁴ Lucien Descaves (1861-1949) : écrivain naturaliste et libertaire. Un des fondateurs de l'Académie Goncourt. Directeur de *l'Aurore* au moment de l'Affaire Dreyfus. Assiste aux obsèques de Rodenbach.

nous. Nous apprenions, il savait quelque chose. Nous balbutions de l'histoire, de la grammaire, de l'arithmétique ; il en parlait la langue, du moins la langue primaire.

Or, dans tous ces concours et ces distributions de prix littéraires aujourd'hui, il arrive que ceux qui décident sont d'ordinaire cent fois inférieurs à ceux qu'ils jugent, ne fût-ce que parce qu'ils forment des Commissions et que, selon la boutade de Mme Roland, dès que les hommes s'assemblent, leurs oreilles s'allongent. Pourtant les jurys fonctionnent partout, jaugeant, primant, étagéant, classant, différenciant les noms et les œuvres littéraires. Hier on distribuait les prix annuels à la Société des Gens de lettres ; l'autre mois, ce fut à l'Académie. Il en va de même à la Société d'Encouragement au Bien, où il y a, outre les récompenses aux ouvrages parus, des concours de prose, de poésie, avec même un grand prix offert par le ministre de l'instruction publique. Et aussi à la Société protectrice des animaux qui, sur ses bulletins, affiche cette liste (d'un comique qui se suffit à lui-même) des récompenses dont elle dispose et où la littérature prend une grosse part : « 1,060 lauréats, 4 diplômes d'honneur, 96 médailles d'argent, 302 médailles de bronze, 59 rappels de médaille, 581 mentions honorables, 1,845 francs de primes ».

Donc, 1,060 lauréats ici ; et ceux de l'Académie ; et ceux de la Société des Gens de lettres ; et ceux d'ailleurs et ceux de partout. Ah ! le méchant écrivain, qui ne fut pas lauréat quelque part !

Incessants palmarès ! Prix de littérature chaque jour décernés, comme si la littérature était un grand lycée. Est-ce que vraiment, ainsi que le disait Villiers de l'Isle-Adam, nos œuvres ne sont que « des devoirs français » ?

*

Encore si les prix étaient bien donnés, il y aurait lieu seulement de regretter ce système puéril d'émission et de classification entre des hommes, de regretter aussi les mille manœuvres, intrigues, bassesses, dont ils sont l'occasion, toute cette curée où les appétits se ruent, où les caractères se dégradent, où la diplomatie remplace le talent.

Mais le pire, c'est que ces attributions de prix se font d'une manière ridicule, honteuse. Parmi ces listes de lauréats, pas un nom qui, dans la littérature, compte, à part quelques rares exceptions d'écrivains connus qui étonnent et détonnent en cette foule. Hier encore la Société des Gens de lettres a fait sa distribution des prix annuelle. Elle-même nous en a livré les noms. Ils nous appartiennent donc. Eh bien ! pourra-t-on considé-

rer comme des littérateurs importants MM. Bonhomme, Bonsergent, Chassin, Germond de Lavigne, Georges Fath, Gossot, Guyon, et toute une suite aussi anonyme, même le lauréat du grand prix de trois mille francs, M. le marquis de Cherville, un polygraphe aimable que personne de nous ne confondra avec un écrivain ? Or, des fonds considérables sont alloués à ces jeux. M. Chauchard, qui est un Mécène excellent, a donné à lui seul dix mille francs de prix annuels, mais voilà où ses nobles intentions aboutissent, dénaturées par l'intrigue ou la sottise humaine. On dispose là du revenu d'un demi-million et il est employé ainsi.

*

À l'Académie française, ce n'est guère mieux. Ici pourtant le prestige s'ajoute à la prime. M. de Goncourt, dans son admirable *Journal*, cite le cas topique de personnes traversant le compartiment de la reliure à une Exposition universelle et s'extasiant devant les beaux livres gaufrés d'or :

« Ça, fait l'une d'elles, ce sont à coup sûr les ouvrages couronnés par l'Académie. »

Et, ce prestige n'existe pas que chez les simples. Est-ce que les éditeurs ne mettent pas sur la couverture des ouvrages la mention : « Couronné par l'Académie française » ? C'est donc

une recommandation, un appoint pour la vente et le succès.

C'est même, dit-on, un appoint pour une candidature future, une étape nécessaire, quelque chose comme les ordres mineurs, un sousdiaconat avant cette prêtrise et cet épiscopat.

Or, les attributions de prix littéraires à l'Académie sont également honteuses. C'est que les meilleurs écrivains s'abstiennent, dira-t-on. Soit ! Mais ils échoueraient. Chacun sait l'esprit qui préside à ces choix. On n'honore presque toujours que ce qui est banal, incolore, vieillot — sous prétexte de tradition à sauvegarder — les manuels d'histoire indigestes, les romans veules, les poèmes neutres et qu'aucune originalité ne compromet. Imagine-t-on l'Académie couronnant M. Huysmans, M. Mirbeau, M. Rosny ? Elle ne les couronnerait pas plus quelle ne les reçoit. Pour les médiocres, donc ; il y a des prix qui, ici, sont sans fin, des fondations innombrables et incessantes. Le revenu d'une énorme fortune y passe aux mains d'une foule anonyme. Place aux médiocres !

Il fallait d'ailleurs entendre ce roi des médiocres, Camille Doucet⁸⁵, dont la propre œuvre est le néant, faite de vers risibles et de confiserie

rancie, lire le palmarès, chaque année, avec une assurance de proviseur à une vraie distribution des prix. Il donnait de petits éloges, de petits encouragements, de petites gouttes d'eau bénite, non pas de l'eau bénite de cour, mais de l'eau bénite empoisonnée, disait un jour M. Becque. Et les lauréats de l'Académie recevaient chacun l'atteinte du goupillon de son encre pâle comme l'eau. Mais quels lauréats ! Ici encore, c'est un vrai Bottin, rien qu'à consulter le dernier rapport. Qu'est-ce que ce M. de La Gorse qui obtient un prix de cinq mille francs ? Et l'abbé Degert ? Et M. Lafleur de Kermaingant ? Et Mme Poradowska, car les femmes abondent ? Tant d'autres encore : MM. Peroz, Hauvette, Le Querdec, Jean Breton, un défilé sans fin, toujours égal à lui-même, des ombres obscures ; des noms que pas un rayon n'éclaire, sauf peut-être parce qu'on les a déjà vus ailleurs, sur une autre liste de récompenses. Ainsi M. le marquis de Cherville, hier primé à la Société des Gens de lettres, était gratifié l'autre jour à l'Académie du prix Vitet. Ce sont les mêmes qu'on retrouve souvent et qui se partagent le revenu des millions. Sans être le Pharisiens, on ne peut s'empêcher de dire : « Combien tout cet argent irait bien mieux aux pauvres ! » Or, en matière de charité publique et d'aumônes, il est connu que ce sont surtout les mendians

(toujours dans une honnête aisance) au lieu des vrais pauvres, qui drainent la plus grosse part des legs et des offrandes. Nous craignons bien que les fondations littéraires ne soient dans le même cas.

*

Or, il y a des pauvres, en littérature. Ce sont les jeunes gens. Ceux-ci ne sont jamais riches, même quand leurs parents le sont. Combien, en tout cas, qui débutent sans argent. C'est à ceux-là que les sommes données pour la littérature devraient aller. Il faudrait pour eux et c'est une idée que nous jetons aux hommes de bonne volonté — créer un *fonds d'édition*. Nul n'ignore la difficulté de trouver un premier éditeur. Tous ces jeunes poètes, ces jeunes écrivains, dont quelques-uns ont souvent grand talent, doivent eux-mêmes payer les frais de leurs volumes. Or, on se représente ce que c'est, à vingt ans, qu'économiser ou trouver, quand on est pauvre, le millier de francs nécessaire. C'est pour eux que les prix littéraires s'emploieraient efficacement.

On payerait leur imprimeur. Ceci, du moins, aurait un caractère de noblesse. Ce ne serait plus une somme donnée au hasard, sans besoin peut-être, pour la vanité, pour de menus plaisirs ou pour des dettes mais une somme donnée pour cette chose

d'idéal : un livre. Et le don n'aurait plus un caractère d'aumône ou de prix. Il serait acceptable par les plus fiers. Combien, faute de cet appoint, renonceraient ? Qui fera le compte des jeunes vocations avortées, des vergers de printemps dont le fruit n'aura pas suivi la fleur ? C'est cela qui importe, qui est intéressant, qui doit toucher les philanthropes, les amis des lettres.

Oui ! un *fonds d'édition* ! Que les jeunes gens n'aient plus l'angoisse ou l'ennui de l'édition à payer. Qu'ils travaillent avec l'assurance de pouvoir mettre au grand jour leur rêve et leur œuvre. Voilà une intention noble, et aussi patriotique, car n'est-ce pas comme assurer contre le découragement et l'abdication les talents de demain, c'est-à-dire collaborer à la gloire de la France et à l'éternelle fécondité de son génie littéraire ? Et qu'en finisse avec ces prix de littérature ineptes qui ne vont d'ordinaire qu'à des ratés ! C'est comme si on donnait de l'argent pour engranger les feuilles mortes d'une forêt.

*

Qu'on songe à l'avril plutôt, aux pousses nouvelles, à la jeunesse. Car ces adolescents de pensée, de précoce savoir, de génie en germe, sont souvent seuls, angoissés, dans le « désert d'hommes », comme Chateaubriand appelait la foule. Et c'est surtout vrai

⁸⁵ Camille Doucet (1812-1895) : poète et auteur dramatique.

de la foule de Paris. Qu'on y prenne garde — et c'est un argument pour les donateurs riches que l'avenir social inquiète — il est dangereux qu'on ne fasse ainsi rien du tout pour les écrivains nouveaux qui seuls, en définitive, devraient être soutenus. Car ce jeune homme pâle qui, pauvre, dans sa haute chambre, écrit, attend, songe, espère, finira par s'aigrir de voir que nul argent ne va l'aider, payer son livre, lui ouvrir des voies. Il n'allumera pas un réchaud, comme Escousses et les romantiques. Il était poète hier ; demain il sera anarchiste. Et sa lampe humble, qui n'aura éclairé que la nudité de son rêve, de sa chambre, de sa vie, il la prendra pour mettre le feu au vieux monde.

29.

La kleptomanie littéraire
Le Figaro, 27 janvier 1896

Décidément tout arrive, même — et surtout — le plus invraisemblable. Qui l'eût cru ? M. d'Annunzio⁸⁶, l'écrivain italien, dont la récente vogue parisienne montait en assomption, adopté par nos grandes revues, et qui était en train, dans les salons, d'évincer nos auteurs mondains, vient d'être accusé, voire convaincu, de n'avoir pas négligé les romans de

M. Péladan⁸⁷. Oui ! le Sâr lui-même, qui n'est pas seulement l'excentrique qu'on connaît trop, mais aussi, parfois, un romancier d'une certaine valeur. N'est-ce pas un exemple curieux et topique d'un mal nouveau, une névrose spéciale, que nous pourrions appeler la kleptomanie littéraire ? Kleptomanie est un mot de médecine légale, un vocable scientifique un peu barbare pour désigner une chose très parisienne, une nuance nouvelle du vol. Elle fut mise à la mode, il y a quelques années, par M. Legrand du Saulle, le savant aliéniste de la Salpêtrière, qui en étudia les diverses manifestations. Il s'agissait surtout de femmes riches ou aisées qui, dans les Grands Magasins, subtilisent de menus objets : chiffons ou bibelots, qu'elles seraient parfaitement en situation d'acheter. Le cas est fréquent et se continue. On y a voulu voir une impulsion maladive. D'aucuns pensent que la casuistique médicale ici s'est montrée galante, mais peut-être trop subtile. Or voici que nous avons maintenant une sorte de kleptomanie littéraire, qui est parallèle, et présente des manifestations identiques. Il ne s'agit plus de l'ancien plagiat, qui est l'équivalent du vol, mais de légers emprunts à autrui, de larcins qu'on juge anodins, de démar-

quages accessoires : on prend, à l'un, un personnage ; à l'autre, un dialogue ; à un troisième, des images ; et on ajoute ces quelques parures à son propre luxe. Car ici, comme pour les voleuses des Grands Magasins, il ne s'agit que d'écrivains riches de leur propre fonds. Et la découverte qu'on en fait confond un peu comme de trouver un mouchoir chiffré dans la poche de celle qui vient de dérober et qu'on fouille. N'est-ce pas la surprise douloureuse que nous avons éprouvée en lisant dans une des intéressantes « Vie littéraire » que M. Gaston Deschamps publie au *Temps* les révélations de M. Enrico Thovez, au sujet des emprunts faits par M. d'Annunzio aux ouvrages de M. Péladan ?

Certes, il n'y a là que peccadilles légères ; ces emprunts sont insignifiants, n'ont aucune importance et ajoutent sans doute tout au plus quelque verroterie au faste de son propre style d'or.

C'est en cela que consiste la kleptomanie, précisément. Il n'en reste pas moins le créateur puissant de *l'Intrus*, de *l'Enfant de volupté*, des *Vierges aux Rochers*, le poète de tant de strophes sensuelles et balancées comme les anses de la mer Tyrrhénienne, celui qui se mérita l'honneur des admirables pages que M. Melchior de Vogüé⁸⁸, avec son style magique, avec

son sens aigu et visionnaire des âmes étrangères, lui consacra à plusieurs reprises.

Seulement nous voici moins à l'aise maintenant devant M. d'Annunzio. La confiance a un peu disparu.

Cette kleptomanie littéraire devient de plus en plus fréquente. Nous ne parlons même pas de la contrefaçon, de ces mille procédés où le lucre et les buts d'argent sont seuls en jeu, quoiqu'il y ait ici des cas d'un cynisme parfois bien amusant, comme celui dont se plaignait un jour M. Hector Malot⁸⁹ dans un discours à propos de la propriété littéraire : il racontait que, en Amérique, ayant reçu la première partie d'un roman de lui, paru en feuilleton dans un journal, on s'était mis à le continuer, avec ses personnages et ses situations, de sorte qu'on publia là-bas, achevé et traduit, le roman qui n'était pas terminé et n'avait pas encore fini de paraître en France.

Quant à la kleptomanie littéraire, l'inconscience n'est pas moins grande. Et le cas de M. d'Annunzio qui n'a aucune gravité, cette fois, avait eu déjà son pendant, mais pire, en Angleterre, avec M. Oscar Wilde, ayant transporté maints passages des livres de M. J.-K. Huysmans dans les siens, qui, du reste, malgré un certain goût et un délicat

86 Gabriele D'Annunzio ou d'Annunzio, prince de Montenevoso (1863-1938) : écrivain italien. Principal représentant du décadentisme italien.

87 Sar Mérödack, pseudonyme de Joséphin Péladan (1858-1918) : écrivain, critique d'art et occultiste. Promoteur des Salons de la Rose+Croix.

88 Melchior de Vogüé (1848-1910) : homme de lettres, diplomate et homme politique.

89 Hector Malot (1830-1907) : romancier.

arrangement, n'ont jamais révélé un tempérament original.

Il n'y aurait à cela qu'une excuse (et M. d'Annunzio serait en droit de l'invoquer), c'est de réaliser le mot de Rivarol : « Le génie égorge ceux qu'il pille. » C'est ce que fit Shakespeare vis-à-vis de la pléiade qui le précède ; ce qu'ont fait Molière, Racine, La Fontaine quant à l'antiquité. Peut-être bien aussi, dans leurs œuvres, les parties d'emprunt ne sont-elles pas les meilleures. Car ils ne prenaient d'ordinaire que des situations, des scénarios. Ils créèrent eux-mêmes le texte, ils y mirent leur style. Ils ont transposé, métamorphosé — c'est ce que Rivarol appelle égorger ceux qu'on pille.

Au lieu que dans les cas ordinaires de kleptomanie, il s'agit d'expressions, d'images, de traits de moeurs, de détails, en un mot, qui ont déjà une forme, une effigie, pour ainsi dire. Les grands écrivains qui dérobèrent des éléments aux littératures anciennes ou étrangères le firent un peu comme on prendrait des lingots. Mais ils les ont refondus à leur propre creuset : ils les ont *monnayés*. C'est bien leur visage qui y resplendit maintenant en médaille durable. Mais nos actuels kleptomanes littéraires ne volent pas des lingots, sur lesquels ils devraient retravailler, frapper leur marque. C'est de l'or tout monnayé qu'ils s'approprient, du numéraire au

placement immédiat, c'est-à-dire des fragments caractérisés de style et qu'ils s'adjugent tels quels. Et c'est bien plus grave. Car sur le fond éternel des passions et des sensations humaines, toute la beauté se réduit à la forme et à un mode nouveau d'expression. Que reste-t-il si on prend aussi le mode d'expression ? Mais cela se pratique impunément. Nos moeurs sont, à cet égard, d'une tolérance fâcheuse. Nous avons vu récemment M. Zola lui-même revendiquer presque le droit au plagiat quand on joua la *Venise sauvée des eaux* d'Otway et que beaucoup, qui l'ignoraient, s'aperçurent que la fameuse scène entre le sénateur et Aquilina (où la courtisane le fait japper, marcher à quatre pattes, mordre, et le gourmande comme un chien) avait été reprise par lui textuellement dans *Nana*. M. Zola ne s'en défendit pas et indiqua même qu'il en avait copié le passage dans Taine. Est-ce vraiment la limite permise ; et la recherche des documents s'accommodeait-elle avec la recherche des trouvailles antérieures de la littérature ? A quoi sert alors l'imagination, l'invention, et de se frapper le cœur comme le rocher de Moïse pour en faire jaillir une eau nouvelle, si les autres, plus avisés, peuvent tout simplement canaliser les océans du génie ou même les petits ruisseaux du talent inconnu qui ont parfois quelque fraîcheur obscure ?

Ceci prouve que si les littératures étrangères nous pillent, les écrivains français pillent aussi volontiers les littératures étrangères et même se pillent sans scrupule entre eux. A vrai dire, ce n'est plus le plagiat, qui était autrefois une accusation littéraire infamante et dont on se défendait. Il n'est plus question de vol. C'est un trop gros mot pour nos moeurs plus faciles. Aujourd'hui il s'agirait plutôt de kleptomanie, qui est un euphémisme conforme, et peut s'appliquer aussi à ceux qui commettent de menus larcins dans les Grands Magasins de la Littérature. Mais c'est égal ; l'honnêteté totale demeurera toujours la vérité dans l'art comme dans la vie, et ici aussi le Décalogue et les catéchismes ont seuls raison : « Le bien d'autrui tu ne prendras. »

30. Danseuses *Le Figaro*, 15 mai 1896

Au vernissage du Salon des Champs-Élysées, c'a été, comme on sait, un attroupement ininterrompu et une ardente curiosité autour d'une figure de M. Falguière⁹⁰, dans le jardin de la sculpture. Outre le talent merveilleux du statuaire, ce

qui attirait, c'est la ressemblance de cette statue nue avec une de nos plus délicieuses ballerines, M^{le} Cléo de Mérode⁹¹, moins célèbre par sa chorégraphie que par l'ovale aminci de son visage et les bandeaux de ses cheveux restaurant parmi nous les grâces boticelliennes. Ressemblance textuelle, au point de sembler un portrait. Et la ressemblance, dit-on, ne se borne pas au visage. On comprend, dès lors, le plaisir de la foule, discutant sur les formes, la croupe trop dodue, le buste et les jambes graciles, la double grappe des seins hardis. Est-ce que c'est vraiment un portrait ? Si oui, il ne faudrait même pas s'en choquer. Ce sont licences permises en faveur de l'art. Naguère, à Vienne, pour le tableau de Mackart, représentant *l'Entrée de Charles-Quint à Anvers*, lumineux cortège qui s'ouvrait par trois femmes nues, on sut que c'étaient des dames du meilleur monde qui avaient posé devant l'artiste, prêté à son œuvre la splendeur de leurs académies blondes.

Or, même ici, il n'y aurait qu'à se féliciter de la condescendance du modèle, nous faisant le don quasi-royal de son corps — puisque, de par l'œuvre de M. Falguière où elle apparaît dévêtu, il semble que nous la possédions tous !

⁹⁰ Alexandre Falguière (1831-1900) : sculpteur et peintre. *La Danseuse* (1896) est un marbre taillé d'après un plâtre moulé sur nature sur le corps de Cléo de Mérode. Exposé au musée d'Orsay.

⁹¹ Cléo de Mérode (1875-1966) : danseuse et icône de la Belle Époque. Éluë Muse de Montmartre en 1897.

*

Dans ce cas, ce serait de la sculpture à clé. Or, les œuvres à clé sont difficilement des œuvres d'art. D'habitude, le personnage n'existe plus dès qu'on supprime la personnalité. Ce n'est pas l'hypothèse pour M. Falguière, vu qu'il intitula sa figure : *Danseuse*. Mais c'est ici que nos scrupules naissent. Nous ne comprenons pas qu'on nous représente, ni qu'un grand artiste comme celui-ci ait conçu une danseuse qui soit une femme nue. C'est méconnaître ce qu'est la Danse et ce qu'est la Danseuse. « La danseuse n'est pas une femme, dit M. Mallarmé, dans ses subtiles notes à propos des ballets ; mais une métaphore résumant un des aspect élémentaires de notre forme : glaive, coupe, fleur, etc. » Fleur, en effet, qui, nue, apparaît fleur effeuillée. Ah ! comme elle était mieux soi-même dans le calice de ses robes ! La danse est toute suggestion. C'est ainsi qu'elle est le plus suprême des poèmes. Poème de plastique, de couleurs, de rythmes, où le corps n'est pas plus qu'une page blanche, la page où le poème va s'écrire.

Une danseuse nue ! Mais c'est une anomalie et un contresens ! Voyez Flaubert qui, dans son superbe conte *Hérodiades*, a soin de nous représenter Salomé en des fourreaux de couleur, les jambes cachées dans des caleçons

noirs semés de mandragores. Et de plus, un voile bleuâtre, des coins de soie gorge de pigeon.

Ainsi la Danseuse apparaît l'illusion, plus belle de n'être pas la Femme, mais l'éternel Désir, qu'elle résume et qu'elle recule au-delà des tissus et des fards. Chair tentante d'être intermittente !

De cette manière aussi le conçut M. Gustave Moreau dans les œuvres admirables où il mit en scène également la Salomé, type légendaire et définitif de la Danseuse. Dans l'aquarelle de l'*Apparition* comme dans le tableau où elle danse devant le Tétrarque, chaque fois elle se dresse en un luxe d'étoffes, ramagées d'or, couturées de perles, avec une cuirasse d'orfèvreries toute redoutable d'être inconnue ! Était-ce la peine, pour tenter Hérode, de la faire danser, devant lui, nue ? Elle redevenait, du coup, une femme. Tandis que la Danseuse est celle qui assume, en un éclair, la beauté, le péché, la tentation de toutes les femmes, et l'illusion qu'on les connaît toutes en elle !

*

Or cette conception-là, qui fait le fond des œuvres de Flaubert et de M. Gustave Moreau, est conforme aux faits et à l'histoire même de la Danse. Depuis les bayadères sacrées⁹², depuis

92 Danse hindoue.

les danseuses des théogonies de l'Extrême-Orient, jusqu'aux ballerines du Paris d'aujourd'hui, toutes eurent soin de compliquer de toutes sortes d'atours vaporeux l'ensorcellement des danses, où leur corps n'apparaît que comme le rythme d'où tout dépend, mais qui se cache.

Ceci est vrai même des ballerines de l'Opéra, Académie de la Danse où, au dix-huitième siècle, avant la Camargo, on dansait en robe longue. La jupe raccourcie de maintenant emprisonne encore suffisamment la nudité, et l'élan du buste ne fait que le simulacre de vouloir s'évader de cette jupe ballonnante. Et puis c'est moins un nu de femme, malgré l'aveu d'un peu de toison sous les bras levés, qu'un fin corselet d'une libellule qui serait fée, ou une peau de sirène entrevue parmi les flots de la gaze, et qui voudrait comme se déshabiller de la mer !

Ainsi la délicieuse Rosita Mauri ; ainsi la Cornalba naguère — donneuses d'illusions, femmes-fleurs, « étoiles » vraiment houris telles qu'en rêve et telles que Mahomet les peignit aux marges du Coran. Non ! ce ne sont plus seulement des femmes ! C'est si vrai qu'elles nous apparaissent dans une lumière paradisiaque, clarté électrique qui ennoblit et divinise autant que le clair de lune lui-même, comme si ce n'était pas assez de tous leurs légers falbalas, des compliqués

ajustements (qu'il faut d'autant plus nombreux qu'ils sont transparents), et comme si elles devaient, en outre, se vêtir de clarté surnaturelle.

Comment, dès lors, avoir imaginé, comme M. Falguière, de nous donner la Danseuse sous la forme d'une femme nue ? Toute illusion est détruite. C'est pourquoi la plus suggestive des danseuses apparues en ces dernières années dut précisément son fascinant pouvoir au fait d'avoir multiplié les étoffes autour d'elle. On se rappelle cette étonnante Loïe Fuller⁹³. Le corps charmait d'être introuvable. C'était la hampe entraperçue où s'assemblaient des drapeaux en fête. Quel miracle d'incessantes métamorphoses ! La Danseuse prouvait que la femme peut, quand elle le veut, résumer tout l'Univers : elle était une fleur, un arbre au vent, une nuée changeante, un papillon géant, un jardin avec les plis de l'étoffe pour chemins. Elle naissait de l'air nu puis, soudain, y rentrait. Elle s'offrait, se dérobait. Elle allait, soi-même se créant. Elle s'habillait de l'arc-en-ciel. Prodigie d'irréel ! Remous d'étoffes ! Robe en feu, pareille aux flammes où se cache Brunehilde et qu'il faut traverser pour la conquérir ! Le voilà, le symbole de l'Éternel Féminin que la Danseuse incarne, groupant toutes

93 Mary Louise Fuller, dite Loïe Fuller (1862-1928) : pionnière de la danse moderne avec Isadora Duncan.

les hypothèses de la Vie et de l'Amour autour de son corps, deviné seulement — non pas montré — puisqu'il en est l'aboutissement !

*

Même en sculpture, la Danseuse n'est soi-même que si elle est voilée. C'est le charme délicieux de certains Tanagra⁹⁴ où un pas s'ébauche, lent mouvement des jambes, frisson du corps onduleux, dont participe un voile adéquat, mais assez peu transparent pour mettre le nu dans un recul et comme au-delà de notre atteinte !

Voilà ce qu'il aurait fallu aussi pour qu'une œuvre de M. Falguière fut vraiment ce qu'il a prétendu faire : *Une Danseuse*. Mais sa figure n'en reste pas moins une statue de réalité intéressante, de réalisme un peu excitant même et qui, reproduite bientôt à l'infini, sans doute, comme ses Dianes, permettra à chacun, mieux que d'insuffisantes photographies, de connaître toute l'intimité d'une adorable ballerine et de l'avoir chez soi.

Ainsi se trouve accompli le vœu de M. Anatole France qui dans son beau *Lys rouge* disait déjà de toute Parisienne que « c'est sa fonction d'être à tous, comme une œuvre d'art ».

⁹⁴ Statuette votive de l'antiquité représentant une femme ou un enfant. Au figuré, adolescente ou jeune femme remarquable par sa grâce et sa finesse.

31. La fin du sifflet *Le Figaro*, 20 novembre 1896

C'a été un étonnement d'apprendre que le maire de Cherbourg venait de prendre un arrêté aux termes duquel le sifflet est proscrit à son théâtre municipal. Quoi ! le sifflet existait donc encore ? On l'avait oublié ici. On le croyait un instrument d'un autre âge, un attribut de la barbarie. On l'aurait, tout au plus, cherché au musée de Cluny à côté de la légendaire ceinture de chasteté. Vestiges d'autan ! Coutumes abolies ! Eh bien ! non ; il se survit en province, puisqu'on sévit contre lui. Il est vrai que là il eut, et a toujours, une signification différente : servir d'autres intérêts, auxquels Weiss faisait allusion en une de ses phrases d'une rhétorique aux vieux rubans, quand il parlait de « ces Lovelaces⁹⁵ subalternes qui ont subi des refus et sifflent à outrance une comédienne qu'ils auraient applaudie, s'ils l'avaient trouvée plus propice à leurs vœux ».

Mais ce cas est spécial à la province. À Paris, il en va autrement. On y est plus subtil, on déshabille des yeux. Et le sifflet plutôt exprima des opinions littéraires. Il servit au public à marquer son mécontentement contre les pièces. Depuis Boileau, il constitua un droit « qu'à la

⁹⁵ Séducteur pervers et cynique.

porte on achète en entrant ». Ce fut, en effet, le *droit de ne pas comprendre*. Car le sifflet n'a jamais été que l'instrument de l'incompréhension. Il y aurait un curieux petit livre à écrire : « la Monographie du sifflet », auquel, pour donner un double titre selon le goût ancien, on pourrait ajouter « ou Histoire des cabales dans leur rapport avec la valeur des œuvres ».

On y verrait assurément qu'on n'a jamais sifflé que le Beau. « Il en est pour qui le Beau est une injure personnelle, » disait Baudelaire. Dans toute l'histoire du théâtre, chaque fois que le sifflet intervint, ce fut par ignorance, contre une forme d'art trop haute ou trop nouvelle. Et, en effet, pourquoi s'attaquerait-on aux pièces courantes ? Le public médiocre les aime, puisqu'elles lui ressemblent. Il s'y sent à l'aise. On y parle sa langue. Les âmes des personnages sont de plain-pied avec son âme. C'est une vie où la sienne se continue. Et jamais ce péril de devoir penser, qui lui fait horreur avant tout ! Quant à l'Élite, pourquoi sifflerait-elle ? Pourquoi s'en prendrait-elle aux mauvaises pièces, puisqu'elles n'existent pas ? Donc le sifflet n'a jamais pu intervenir que quand il y avait provocation du génie. En réalité, on n'a jamais sifflé que des chefs-d'œuvre.

*

Il faut évidemment excepter les cas où ce furent des raisons étrangères aux pièces et à la littérature qui déterminèrent les sifflets. Edmond About n'aurait pu s'autoriser de la cabale montée contre *Gaëtana* pour croire à son talent dramatique. Si les étudiants manifestèrent de l'Odéon jusqu'au passage Saulnier où il habitait, c'est à cause d'un article de lui, et le journaliste était plus en cause que le dramaturge.

De même Scribe et Dupin, dont le *Combat des Montagnes* provoqua des tempêtes de sifflets, ne les avaient certes pas suscitées par trop de génie, mais simplement parce qu'un de leurs personnages, ce Calicot⁹⁶ dont le nom est devenu un nom commun, suscita la cabale des commis de nouveautés, irrités qu'un des leurs fût représenté avec une âme emphatique et médiocre. Dans des conditions semblables, Adam et son *Fidèle Berger* causèrent un jour une cabale des confiseurs.

Mais il s'agit d'autre chose quand les sifflets s'attaquèrent à la pièce elle-même, à ce qu'elle avait de signification, à ce qu'elle contenait de littérature, ce fut toujours une conspiration contre la Beauté. L'histoire des pièces sifflées serait presque l'histoire des chefs-d'œuvre. Le sifflet, c'est Zoïle⁹⁷,

⁹⁶ Équivalent masculin de la « midinette ».

⁹⁷ Critique envieux et passionné. Source : Wikipédia.

c'est Pradon⁹⁸, quand ce n'est pas Pipe-en-Bois.

Le sifflet, c'est Scudery, et quelques-uns de ses pareils, menant campagne contre *le Cid*, qu'on voulut abattre... La *Phèdre* de Racine eut le même sort, sacrifiée à celle de Pradon, pour qui militaient le duc de Nevers et cette bonne Mme Deshoulières, qui décocha un sonnet — comme une flèche — à Racine. Est-ce qu'*Athalie* à son tour ne fut pas sifflée, reléguée dans l'oubli, d'où on ne la tira que vingt ans après, malgré la volonté du poète, exprimée dans son testament ?

Victor Hugo aussi se retira des aventures trop chanceuses du théâtre après *les Burgraves* où, cette fois encore, le sifflet apparut, instrument de réaction, d'ignorance, d'incompréhension. Qu'est-ce qui nous disait que le sifflet est justicier, sert à marquer l'irritation du public contre les méchantes pièces ? Tandis qu'on courait applaudir dans le même temps la *Lucrèce* de ce pauvre Ponsard, on sifflait avec zèle *les Burgraves*, cette splendide épopee dramatique où les vers éclatent, sonnent, terrifient comme des armures, où percent les yeux flamboyants des rimes. Paladins du Rhin, pèlerins des chemins de l'Histoire — trop grands vraiment dans leurs burgs des montagnes, où les sifflets abattirent leur essaim de cris aigres...

Le résultat C'est que Victor Hugo jura de ne plus jamais laisser représenter une seule de ses œuvres. *Les Jumeaux* étaient en préparation ; n'importe. Il avait conçu un précieux élargissement du drame dont son *Théâtre en liberté* fait foi, n'importe encore ! Aujourd'hui, on se demande ce qu'il aurait pu réaliser, et quel admirable théâtre le théâtre romantique eût été, s'il l'avait libéré et mené jusqu'au bout ! Le sifflet n'a pas voulu.

Il ne voulait pas davantage du drame lyrique, ni de Wagner, qu'il eût empêché aussi, s'il était possible d'arrêter la mer ou de retarder le tonnerre. Pourtant il fit merveille à la première de *Tannhauser* où il s'attesta une fois de plus l'instrument de la réaction, la voix des aveugles et des sourds.

*

Dans cette Monographie du sifflet, que quelqu'un écrira un jour, et pour montrer qu'il exprima toujours l'incompréhension, il y a une bien jolie histoire à consigner. C'est l'aventure de Marie-Antoinette jouant à Trianon dans l'opéra de Monsigny *le Roi et le Fermier*, et qui fut sifflée par Louis XVI. Elle tenait le rôle de Jenny... Joie pour elle de revêtir de simples atours ! Plaisir raffiné, étant toujours reine, de devenir, fût-ce une

heure, une créature simple, rendue à la Nature, sans appareil, sans falbalas ! Bonheur de s'évader de soi-même et de sa vie, de quitter son identité, de se quitter un peu soi-même. C'est déjà ce qui la faisait enruber des moutons et jouer la bergère...

Louis XVI n'était guère subtil. Il ne comprit pas, et, du fond d'une baignoire, siffla sa royale épouse.

Est-ce par hasard, puisque le sifflet au théâtre a presque disparu, que tous comprennent désormais ? On pourrait dire aussi bien que les provocations du génie sont plus rares. En tout cas, on comprend mieux. Il se fait en ce moment une initiation magnifique. Une élite grandissante existe, dont le sens d'art est merveilleux, et qui en impose... Grâce au snobisme, ceux qui jadis auraient sifflé se rallient. Il y a encore des pauvres d'esprit ; mais ce sont des pauvres honteux.

Et puis nous avons désormais une liberté des cultes, admise aussi en matière littéraire et artistique, et qui a suffi pour abolir les cabales et le sifflet au théâtre. Aujourd'hui, il n'y a pas qu'une seule religion, une seule Église. Cent chapelles plutôt. Aucun culte n'est plus troublé. Ce qui ne serait pas dans le goût d'ici est dans le goût de là-bas. Ainsi *Peer Gynt*, ce prodigieux poème aux clairs-obscurcs à la Rembrandt, qu'on vient de

représenter à l'Œuvre, avec un zèle si noble et couronné de succès, risquerait d'être mal accueilli ailleurs que devant ce public très littéraire et autre part, peut-être, ressusciteraient tout exprès contre Ibsen les sifflets déjà employés contre Hugo et Wagner. Mais il ne peut plus en advenir ainsi parce que la curiosité se divise, ne va qu'où sa foi la porte, où son idéal communie.

De même en peinture, à côté des Salons, il y a maintes Expositions. Il est loin le temps d'un Salon unique, les luttes d'un Manet, les refus d'admission, la conspiration contre les novateurs. Il en est résulté une vie de l'art plus intense, et aussi plus heureuse, avec des moeurs polies, intelligentes.

Immense progrès !

Désormais, il n'y a plus un public, mais des publics, dont chacun va dans son sens, vers les œuvres auxquelles il s'adapte... Ainsi, pour les auteurs, chacun a le public qu'il vaut. Il voit, agenouillés dans son œuvre, les fidèles qu'il mérite. Liberté de conscience artistique ! Voilà pourquoi a disparu le sifflet (même à Cherbourg, où il perpétua son anachronisme), qui était vraiment un instrument d'un autre âge, une petite arme d'Inquisition vis-à-vis des chefs-d'œuvre.

98 Jacques Pradon (1644-1698) : dramaturge.

32.

Les Aveugles**Le Figaro, 26 mars 1897**

C'est un spectacle bien curieux et bien émouvant que cette exposition des Aveugles ouverte en ce moment au Salon du *Figaro*. De prime abord, on croirait voir — si on n'était prévenu — des artisans ordinaires travaillant à leur établi, quelque chose comme le comportement en activité d'une Exposition universelle. Mais on est prévenu. On sait qu'il n'y a là que des aveugles. Et il faut voir l'étonnement du public élégant qui défile et a conservé cette conception du pauvre aveugle accompagné d'un chien et jouant de la clarinette. Or ceci est une image d'Épinail, une image d'autan. Tout est changé. C'est une des merveilleuses conquêtes, un des miracles de notre siècle, d'avoir réincorporé, dans la vie sociale, les aveugles (il y en a 40,000 en France) qui auparavant en étaient séparés, et qu'on recueillait dans quelque hospice quand on ne les laissait pas à l'abandon sur les routes et les ponts. Grâce à Valentin Haüy, à l'Association qui continue son œuvre, les aveugles ont une vie intellectuelle, de l'instruction, des aptitudes professionnelles, des moyens d'existence⁹⁹.

99 Le poète devait être particulièrement sensible à l'émancipation sociale des aveugles : son grand-oncle Alexandre Rodenbach (1786-1869) se fit connaître par son engagement philanthropique pour les aveugles, handicap dont il était lui-même atteint.

Voyez plutôt tous les travailleurs qu'on surprend ici, à cette exposition, dans l'exercice de toutes leurs petites industries, qui leur sont un métier suffisant, les rendent indépendants, leur permettent de vivre, et même d'aimer, de se marier, d'assumer les charges d'une famille.

Ici, un ouvrier coutelier, d'une habileté délicate, qui confectionne des canifs aux manches soignés ; là, cette femme qui fait des brosses, manie toutes sortes d'outils, plante les poils, les coupe, les coud, les égalise, avec une sûreté et une rapidité d'exécution surprenantes. D'autres fabriquent des sacs en papier, industrie précieuse pour les aveugles et qui en occupe un grand nombre. Ici il en est qui écrivent avec ces caractères Braille, d'une si admirable invention. Une religieuse, plus loin, est penchée sur une menue besogne. Elle aussi est aveugle. Car il y a un Ordre exprès pour les femmes atteintes de cécité. Chose touchante... Femmes aux yeux morts, qui consentent en plus, pour l'amour de Dieu, à faire mourir un peu leur ouïe, si nécessaire, sous les linges de la cornette ! Ce sont ces Sœurs aveugles de Saint-Paul dont l'Ordre siège rue Denfert-Rochereau, dans un vieux hôtel qu'occupa Mme de Chateaubriand, et où la prise de voile est si émotionnante, quand on met en main des novices un cierge — qu'elles ne peuvent pas voir, —

emblème de la lumière spirituelle qui va éclairer leurs matérielles ténèbres.

Elle est bien curieuse à regarder, la petite Sœur aveugle de l'exposition, avec ses yeux de la couleur de sa cornette... Cependant les pianos résonnent. La musique est la meilleure joie et la meilleure ressource des aveugles. Beaucoup sont professeurs, accordeurs, organistes. Ceci est, pour eux, la profession distinguée. Pour tout enfant aveugle qui entre à l'école, c'est la première question qu'on se pose : sera-t-il ouvrier, sera-t-il musicien ?

Les enfants ! En voici quelques-uns, tout à l'entrée de l'exposition, sur un banc : jolies fillettes qui lisent des histoires à voix haute en suivant des doigts les points saillants de quelque volume de la bibliothèque Braille. L'une, aux yeux bien loin en allés, est vive, mutine ; elle s'amuse avec une poupée. Ses petites mains se promènent sur la tête de porcelaine, tâtent les yeux, les cheveux, le corps. Elle l'étreint, l'embrasse. On sent qu'elle aime cette belle poupée — qu'elle ne voit pas ! C'est très attendrissant...

Et on songe à l'enfant grandie, devenue femme, promenant un jour avec la même effusion ses mains sur un visage de chair, qu'elle aimera aussi sans le voir, et dont elle voudra se rendre compte, ainsi que nous l'a montré M. Lucien Descaves dans *les Emmurés*, son

beau roman sur les aveugles où, quand l'amour est né, ce sont les mains, à défaut des yeux, qui s'émeuvent, cherchent à connaître, veulent se prouver la beauté de l'être aimé, comme fait ici l'enfant avec sa poupée !

*

Car l'aveugle, privé d'un sens si important, trouve des compensations dans l'affinement que prennent les autres. C'est pour eux que les fameuses « correspondances » de Baudelaire se vérifient et que les sons et les couleurs se répondent. Un aveugle a écrit qu'on lui donnait très bien une idée des couleurs par les sons de divers instruments, et que le bruit éclatant de la trompette lui faisait le même effet sur l'oreille que l'écarlate sur les yeux. Si les aveugles, ont perdu un sens, les autres s'augmentent en proportion. Nous avons nous-mêmes fait tous cette expérience de l'acuité des bruits les plus minimes dans l'obscurité. Si on est couché et que la chambre soit sans veilleuse, les moindres bruits se perçoivent, distraient, émeuvent l'oreille davantage. On peut dire vraiment que les ténèbres s'imaginent de ces bruits. Ainsi nous sommes à même de nous faire une idée des jouissances transposées de l'aveugle. S'il ne voit pas les objets et les spectacles de la vie, il communique avec eux autrement, par le moyen des autres sens.

Ainsi il est possible de concevoir un collectionneur qui serait aveugle. Pour qui a vu certains collectionneurs montrer les objets qu'ils possèdent, Edmond de Goncourt par exemple, dont les mains avaient un petit tremblement heureux en maniant des laques ou des neskés¹⁰⁰, il est évident qu'ils sont des « tactiles », et que leur plaisir dépend autant du toucher que de la vue.

Ainsi aussi il est possible de concevoir cette chose qui paraît de prime abord un paradoxe, une gageure plaisante : le plaisir du voyage pour les aveugles. Or ce plaisir est réel. Et il n'y aurait qu'à interviewer à ce sujet M. Maurice de La Sizeranne, l'éminent aveugle, à cette exposition même où il vient constater en personne l'heureux succès de ses entreprises charitables. Il a beaucoup voyagé, en Allemagne, en Danemark, en Hollande. Et avec un agrément infini. Qu'est-ce qu'un aveugle peut goûter en voyage ? Il voit.

C'est M. de La Sizeranne lui-même qui l'a écrit et approuvé les nuances de son plaisir. Par exemple, aux représentations de Bayreuth, il s'est beaucoup intéressé à ce qu'il appelle le décor *auditif*. L'expression est très ingénieuse. L'aveugle, en effet, s'est créé mille motifs d'émotion que nous ignorons. Il a critiqué « l'âge des voix », que nous ne distinguons pas à cause des supercheries du maquil-

lage ; il a senti des effets de lointain, d'échos, de cortèges qui arrivent en chantant un peu trop fort, de façon à manquer d'horizon sonore. Dites ! est-ce qu'il n'y a pas là une foule d'impressions vives que nous ignorons et où l'ouïe intervient, remplace la vue qui, chez nous, prédomine, est seule aux aguets ? Nous sommes des spectateurs. Les aveugles sont des auditeurs.

En dehors des spectacles, le voyage a d'autres agréments pour l'aveugle. Il jouit par le toucher, lequel n'est pas localisé, comme on le croit, dans la main. Les pieds aussi s'émeuvent au sol de la montagne, au sable de la grève, à l'herbe des prés. Il jouit surtout par l'odorat : relents des campagnes, de la mer balsamique, des ports, des capitales. Déjà Baudelaire, qui possédait une miraculeuse éducation des sens, disait que chaque ville a une odeur spéciale.

Les aveugles reçoivent ainsi des impressions multiples par les quatre sens qui leur restent, plus aiguisés, impressions qu'ils analysent, qu'ils enregistrent, dont ils jouissent et qui leur font de l'Univers un spectacle aussi coloré et varié que celui aperçu par les yeux. En résumé, *le total des jouissances sensorielles est le même*.

C'est pourquoi ils ne sont pas les captifs de la nuit, que nous imaginons. Nous ne les plaignons que sur l'apparence, à cause de leurs tristes

100 Sculpture japonaise.

yeux, cicatrices sans fin, sceaux de la mort sur une tête vivante ! Regardez-les travailler, causer, être... Ils sont heureux, ils sont joyeux même. C'est que, au fond, ils jouissent de la vie, différemment, mais autant que nous.

*

Peut-être est-ce l'art et la littérature qui nous ont donné, de l'aveugle, cette conception désolante ? Dans l'admirable tableau de Breughel qui est au Louvre¹⁰¹, on voit les aveugles, en troupe lamentable, entraînés l'un après l'autre, à la suite du premier qui est tombé, dans un gouffre mortel, où ils vont, les mains tâtonnant, hagardes comme des yeux ! Aujourd'hui, les aveugles sont éduqués ; ils ont l'ouïe fine, le pied prudent. Ils se dirigent, même dans les villes.

C'est à l'inspiration de Breughel peut-être que M. Maurice Maeterlinck écrivit son beau drame, *les Aveugles*, qu'on fit l'expérience de lire à l'Association Valentin Haüy, lors de son apparition. Eh bien ! les aveugles n'en furent pas impressionnés. Ils ne se reconnaissent pas. Ils sourirent plus d'une fois. Et ce fut comme si on avait lu à des morts un drame dont les héros expirent. Essai approximatif pour ceux qui savent le mystère et ont traversé la noire épreuve !

101 *La Parabole des aveugles*.

Or les aveugles sont des morts ressuscités. Ils ne sont plus dans la nuit. Ils entendent, ils voient presque, par l'intermédiaire des autres sens qui leur transposent tous les spectacles. Les voici rentrés dans la vie sociale. C'est une des grandes conquêtes du siècle. Ils sont utiles à l'humanité et à eux-mêmes. Ils peuvent se suffire. S'ils sont aisés, ils s'instruisent de tout, écrivent et lisent, agissent, jouent des rôles jusque dans la vie publique, comme ce Fawcett, en Angleterre, qui fut ministre des postes dans le cabinet gladstonien. S'ils appartiennent au peuple, ils reçoivent aussi l'instruction, gagnent leur vie désormais, exercent toutes sortes de métiers, comme ceux qu'on voit à cette exposition, où nous nous sommes tant intéressé et ému au milieu d'eux, à cause peut-être d'un lien ancien et mystérieux.

Car un souvenir d'enfance nous est soudain revenu là-bas, au loin, en province, dans une ville morte, un cortège d'aveugles arrivait chaque semaine, à jour fixe, devant la maison paternelle, où, pris d'une pitié spéciale pour leur infortune, on distribuait tous les jours des aumônes, mais uniquement à des aveugles, à tous les aveugles pauvres de la ville, qui le savaient et apparaissaient à l'heure dite...¹⁰²

102 Le poète a passé sa jeunesse en face du Petit

Eh bien ! dans cette exposition d'aujourd'hui, il nous a semblé que c'étaient ceux de naguère, non plus pauvres et forcés de mendier, mais délivrés, émancipés, éduqués, pourvus d'un métier, et qui désormais se suffisent à eux-mêmes. Ainsi la Science et la Charité ont été pour eux comme des roses, s'il faut en croire sainte Thérèse qui, dit-elle, se *clarifiait* les yeux avec des roses.

33.

Le Voyage
Le Figaro, 5 août 1897

Rome n'est plus dans Rome, disaient déjà les Latins. Paris aussi se vide, émigre, se transporte, voyage, s'installe en détail dans les endroits de villégiature, les stations de bains, les coins de montagnes. Sur tous les murs de la ville, des affiches multicolores incitent au départ vers des paysages bleus, des glaciers, des gorges profondes, des marines animées de baigneurs. Il y a des affiches à compartiments comme les toiles foraines de complainte. C'est toute la France, et même toute l'Europe, sur échantillons, en attendant qu'on nous tente par d'autres excursions vers l'Inde, le Japon, l'Australie, qui bientôt ne nous paraîtront plus lointains.

Béguinage de Gand. Une relique de Sainte Godelieve et un puits miraculeux attiraient chaque année durant neuf jours des milliers de pèlerins.

C'est une chose toute moderne que cette grandissante habitude du voyage. Les conséquences en seront incalculables. On peut dire que les chemins de fer auront révolutionné les mœurs, comme l'imprimerie révolutionna les idées. Ceci encore, nous le devons aux Anglais. Est-ce d'habiter une île qu'ils eurent les premiers cette facilité de départ, ce goût de l'aventure, cette faculté de s'acclimater partout, comme si, chez eux, ils n'étaient nulle part ? En France, la mode du voyage rencontra longtemps des résistances. Nous nous rappelons les ironies de Banville, Parisien endurci, qui, pas plus que Mme de Sévigné, n'entendait quitter son « cher ruisseau de la rue du Bac ». Il n'avait guère voyagé et s'en expliquait : « Tous les voyageurs, disait-il, m'ont assuré que le meilleur du voyage est le retour. *Je suis toujours celui qui est revenu.* » Certes, le voyage comporte des incommodités : l'encombrement des gares, le lit nouveau, la table changée. Et aussi la barbarie des trains. M. Huysmans a écrit, avec sa puissante ironie une page bien drôle : *Sleeping-Car*, sur cette angoisse d'un être humain emporté tel qu'un colis dans la poussière, la trépidation, les grincements du convoi. Mais qu'importe ! Comme l'observait déjà le président de Brosses : « Quand on a de la peine en voyage, on engrange d'être venu ; quand on a un moment

de plaisir, on ne songe plus à la peine, et ainsi alternativement. »

Or il y a plus qu'un moment de plaisir. La Nature est admirable dans sa variété, ses accidents de lumière et de forme. Pour qui a vécu tout un hiver dans ce paysage de pierre qu'est une ville, quelle joie de retrouver les architectures mobiles des feuillages et des nuées ! Et cette diversité pleine de contrastes, depuis le Midi tout en fête en ce moment jusqu'à ces « Pays d'Ouest » que M. Gustave Geffroy vient de nous évoquer en un si admirable livre ! Il y a aussi — autre contraste — la mer et la montagne : la mer toujours changeante ; la montagne avec ses pics, ses gouffres, ses cascades, ses glaciers comme une explosion blanche. Mobilité infinie ! Mille couleurs, mille bruits. La Suisse et le Rhin se modèlent par masses colorées. L'Espagne étale ses terrains brûlés où il y a comme du sang sur des roses, avec les grands blocs d'ombre de ses sombres monuments. Et la Hollande rafraîchissante, aux canaux allongeant des chemins de miroirs ! Chaque pays a son visage. Chaque ville aussi. Chaque ville a même son odeur, disait Baudelaire, comme chaque femme. Ivresse d'aller, de découvrir ! Ce sont bien là ces moments de plaisir dont parlait le président de Brosses. Y a-t-il rien de délicieux comme de se promener, le soir, dans une ville inconnue ? On

vient d'arriver, on sort au hasard, on s'oriente, on devine des aspects dans l'obscurité. Ceux qui ont pris contact ainsi avec Londres ne l'oublieront jamais, ni le paysage de fumées et de géométrie qu'étaient les ponts et les steamers dans ce premier Londres nocturne. Minutes d'art à Florence, de sensualité à Alger, de mysticisme à Rome, de gravité philosophique en Allemagne, dans ces grands centres universitaires comme Bonn et Leipzig où l'on voit passer des hommes savants en des promenades bien ordinées comme leur vie.

Minutes culminantes du voyage, celles qu'on retient, celles qui payent de la fatigue, celles qui contenaient de l'Éternité et où vraiment on a senti toute la force de l'Univers, toute la beauté de la Vie. C'est un des miracles du voyage d'exalter notre sensibilité, ou plutôt de la renouveler, au point qu'elle paraît neuve, comme la sensibilité de l'enfant. Elle aussi vibre alors pour des riens : un tableau, une passante, une musique, un clair de lune sur un monument. On est rajeuni, léger, vibrant, prêt à toute émotion.

De voir des choses nouvelles on se sent un homme nouveau. On a oublié sa vie, ses affaires, ses ambitions, le passé. On se recommence soi-même. « Quand on est jeune on a des matins triomphants », a dit Hugo. En voyage, on est comme si on était jeune. On les a, ces matins

triomphants. On s'éveille comme si on naissait. On n'est plus soi. On est un autre.

La joie du voyage, c'est peut-être précisément de se perdre ainsi soi-même, d'échapper à son identité un moment. Dans notre vie moderne, toute spécialisée, où chacun n'est adonné qu'à une seule besogne ou à un seul but, il fallait sans doute cette interruption annuelle, l'oubli momentané d'une préoccupation unique, trop absorbante. C'est le moyen pour chacun d'être, un instant, un autre homme que celui qu'il est tout le long de l'année. C'est pourquoi Verdi, en villégiature aux eaux de Montecatini, ayant découvert dans sa chambre un piano à queue qu'on y avait installé pour lui faire honneur, avec la partition du *Trouvère* ouverte sur le pupitre, appela le fils de l'hôtelier et se fit conduire sur la montagne qui dominait du plus haut la vallée. Arrivé au sommet, devant le jeune homme ahuri, le musicien lança au plus profond du ravin la clef du piano. Symbole exact de la psychologie du voyage : chacun jette ainsi son *moi* le plus loin possible. On change de condition. On a changé d'âme. Et on change même de costume. Ainsi nous vîmes un jour dans une station d'été des voyageurs distingués qui prenaient plaisir à se promener en blouse, avec des chapeaux et des bâtons de bouvier. N'était-ce pas une

façon d'échapper à soi-même ? C'est par suite de la même psychologie que Marie-Antoinette s'habillait en bergère à Trianon, et jouait des saynètes où elle put porter un costume de blanchisseuse. Le voyage est par excellence cette évasion hors de la vie quotidienne, qui sans doute pèse surtout aux reines. Et, en effet, il y a quelques années, la régente d'Espagne se trouvait à Saint-Sébastien avec son petit roi. On nous prétendait que celle qui accompagnait l'enfant était une dame d'honneur qui *faisait la reine*, celle-ci désirant vivre tranquille comme une femme ordinaire et se donner doublement, par le voyage et l'incognito, cette joie rare et, par moments, indispensable, d'échapper à sa propre identité.

Mais, en ne voyant plus *sa* vie, on voit la vie. Ainsi le voyage est aussi utile qu'agréable. Il produit un admirable élargissement des idées. Voilà pourquoi cette moderne habitude des voyages bouleversera les mœurs. Grâce aux chemins de fer, il n'y a plus de distance. Les peuples communiquent. C'est un grand avantage au point de vue social et économique. À l'étranger, on compare, on étudie, on réfléchit. Bien des partis pris tombent ; des sympathies naissent, qui sont peut-être un commencement de la fraternité des peuples. Il est certain par exemple que les incessants voyages d'un grand nombre de Russes

en France n'ont pas peu contribué au rapprochement étroit des deux nations. Ceux qui connaissent bien l'Angleterre l'admirent, essayent de naturaliser chez eux les principes de liberté et d'énergie individuelles qui l'ont faite grande. Le voyage de plus en plus substituera aux idées nationales des idées humaines. C'est de s'ignorer qu'on se hait le plus souvent. Et, pour les peuples, la connaissance les uns des autres aidera à la solidarité. Surtout si la culture de leurs langues respectives se généralise. Ceci encore est une des conséquences de la multiplication incessante des voyages : la pratique des langues vivantes, allemand, anglais, russe, français, plutôt que les langues mortes, qu'on délaisse de plus en plus. Or, si les peuples apprennent la langue les uns des autres, ils vont communiquer mieux encore. Le voyage aura fait la moitié. La langue fera le reste. Étape internationale, décisive ! L'inachèvement de la tour de Babel ne provint-il pas de la confusion des langues ? Sinon, on l'aurait terminée, peut-être. Qui sait si, le jour où tous les peuples de l'Europe voyageront les uns chez les autres en parlant la langue de chaque pays, ils ne réaliseront pas enfin la Paix — cette autre tour de Babel ?

En tout cas, le voyage est tout profit pour l'individu, tout profit pour les nations. Aussi ne saurait-on assez le multiplier, le généraliser. Mal-

gré des facilités, billets d'excursions, billets circulaires, trains de plaisir, il reste malheureusement une chose coûteuse encore. Peut-être arrivera-t-on à le démocratiser tout à fait. Il est impossible de demander le voyage gratuit. Mais l'État, les municipalités pourraient intervenir pour faire voyager le peuple aussi. On dépense, en des 14 Juillet et des feux d'artifice vains, des sommes importantes. Que ne les emploie-t-on à créer des bons de voyage, à subsidier des voyages collectifs, des excursions par fournées de certains corps de métier ?

Déjà ceux qui dirigent les écoles municipales de Paris étaient entrés dans cette voie, il y a quelques années, en consacrant une partie de leurs ressources à envoyer au mois d'août un certain nombre d'enfants pauvres en villégiature à la campagne. Ce qu'on fit pour les petits, dans le peuple, ne pourrait-on pas le faire pour les grands ? Quel coup de lumière dans une cervelle populaire de la ville qu'un grand spectacle de nature qu'elle ne soupçonne pas ! Nous n'en voulons pour preuve que cette nourrice emmenée un jour en villégiature par nous et qui n'avait jamais vu la mer. C'était trop beau ! Elle se mit à pleurer. Devant l'eau immense, le ciel sans fin, le soleil rouge, elle pleura d'être petite, d'être si peu de chose, de se sentir des idées nouvelles. Or, dans la suite, avoua-t-elle, chaque

fois qu'elle éprouvait des velléités d'irritation, s'ennuyait de sa condition, avait des pensées mauvaises, elle se résignait vite, rien qu'à se rappeler cette minute-là, qui lui avait fait comprendre la vie en se comparant, et elle pensait à la mer — comme on pense à Dieu

C'est que le voyage fait plus qu'exalter. Il améliore.

34.

Interviews et Enquêtes Le Figaro, 19 novembre 1897

C'est le moment du coup de feu pour les reporters parisiens. L'extraordinaire histoire à laquelle nous assistons est bien faite pour surexciter leur flair. Hier on dénonçait « la meute des reporters », avec un dédain étrange et bien injustifiable. Oui ! nos reporters sont une meute, mais admirablement exercée, utile, subtile, adroite aux pistes et qui, si elle semble parfois indiscrète et ça et là imprudente, aide à la vérité, à la justice, à la lumière immédiate, à l'amusement aussi, et nous fait en somme de la vie parisienne un spectacle mobile et passionnant.

Il nous faut ces chiens de chasse puisqu'on peut dire de Paris qu'il est Paris-Bondy¹⁰³, comme l'insinuait déjà Villiers de l'Isle-Adam : « Les villes sont semblables aux forêts,

et il n'est pas difficile d'y retrouver des bêtes féroces. » Dans cette forêt de Paris, dans cette forêt des événements, les reporters vont... Et on les méconnaît trop souvent.

Il ne s'agit pas seulement d'une besogne journalière, informations hâties sur l'actualité, renseignements sur les faits du jour, racontars et hypothèses, tous les bruits faux ou vrais de la ville, quotidienne affiche que le lendemain remplace, tout de suite sans intérêt et balayée dans la hotte du Temps — ce chiffonnier ! Non ! les interviews seront une part de l'histoire du siècle, la plus véridique peut-être, la plus précieuse pour l'avenir, et qu'on consultera pour y retrouver le geste, l'accent, le son de voix, le son d'âme des contemporains et tout ce qui peut aider à les faire mieux comprendre : leur façon de s'habiller, de manger, leurs amitiés, leurs appartements, leurs mobiliers, car ceci encore est utile puisque toujours on s'extériorise et que les chambres où nous vivons sont faites à l'image et à la ressemblance de nous-mêmes. C'est si vrai que la photographie — une sorte aussi de reportage, — en publiant cette série des « Contemporains chez eux », contenta bien plus la curiosité qu'avec de simples portraits, parce que le décor habituel des célébrités, leurs tableaux, bibliothèque, écritoire, papier, agencement pour le travail renseignaient autant que leur visage¹⁰⁴.

103 Bondy : commune de la banlieue de Paris (Porte de Pantin).

104 Rodenbach a sacrifié à cette mode littéraire.

Voilà pourquoi il est à regretter que les interviews tendent à disparaître de nos gazettes et revues pour faire place maintenant à des enquêtes. Sur un écrivain, sur un point d'histoire ou de fait, on rédige un questionnaire et on l'envoie à un groupe de personnalités, comme un prospectus. Ainsi, en ce moment, le *Mercure de France* vient de consulter des écrivains sur l'épineuse question d'Alsace-Lorraine, comme il les avait consultés, naguère, sur Dumas fils. Cette mode-ci est déjà internationale. Hier on nous demandait de la Roumanie notre avis sur la Femme au vingtième siècle. Aujourd'hui, le *Marzocco* de Florence nous interroge sur la littérature italienne, en trois questions précises. Eh bien ! cette transformation des interviews en enquêtes est fâcheuse. L'enquête est le pâle succédané de l'interview. Elle en est l'empaillement. L'enquête est de la nature morte, au lieu que l'interview est de la réalité, de la vie humaine saisie, du visage fixé en pleine lumière, c'est-à-dire du portrait, de la peinture vivante et moderne, qui demain survivra encore dans le Musée de l'histoire.

*

C'est bien dommage que l'interview soit ainsi en train de se dénaturer, de se déformer malencontreusement.

Cette mode d'outre-Manche et d'outremer, en s'acclimatant ici, s'était aiguisée, clarifiée ; car c'est le secret permanent du génie français de tout mener à son mode suprême d'expression. Et nous avions assisté, il y a quelques années, à une floraison du reportage, délicieuse et abondante. Il ne s'agissait pas seulement d'agrément, mais de littérature. Un *nouveau genre littéraire* était créé. C'est si vrai qu'Edmond de Goncourt s'y intéressa beaucoup. Nous nous souvenons encore, en ces bons dimanches du « Grenier »¹⁰⁵ qui nous faisaient croire que c'était moins dimanche, c'est-à-dire moins mélancolique (ah ! mélancolie vide du dimanche), nous nous souvenons qu'il revenait souvent sur ce sujet favori, louant tel reportage sur l'actualité lu le matin, par exemple le récit de l'exécution de Vaillant par M. Conte, une vraie page d'écrivain, ou telle interview de roi publiée au *Figaro*, qui était en même temps une ferme et lucide évocation du personnage, un portrait de maître. Il rappelait Saint-Simon, il poussait de jeunes écrivains à entrer dans cette voie nouvelle — où désormais il fallait du style, de la psychologie, une connaissance de la vie et des livres, de la conversation. Peut-être songeait-il que ce nouveau genre littéraire, encore

105 Le fameux Grenier d'Auteuil où se constitua l'embryon de l'Académie Goncourt fondée en 1903.

au début, dérivait en somme de lui-même, puisque son *Journal* pouvait se considérer comme des instantanés de l'actualité, une série d'interviews des hommes et des choses. Reporter, oui, si on veut, dans le haut sens où il faudrait prendre le mot. Et c'est si vrai que Renan le qualifia ainsi dans sa grande querelle contre l'auteur du « *Journal* » qui avait rapporté ses propos : « C'est un monsieur indiscret, déclara-t-il, c'est un reporter. »

Renan faisait mine de ne pas les aimer, les reporters. Une autre fois, quand M. Barrès publia cette interview apocryphe, qui était un joli pastiche : *Huit jours chez M. Renan*¹⁰⁶, celui-ci se fâcha encore et au banquet Celtique qui avait ses confidences il voua les reporters (surtout ceux des interviews supposées) à l'exécration et aux châtiments ; pas ceux de l'enfer — c'était trop ; mais il demanda nettement pour eux le purgatoire. Car toujours le sacré et le profane se mêlaient en lui ; ainsi, sous son costume d'académicien, il continuait à porter des bas noirs comme au séminaire !

Mais tout en dénonçant les reporters, Renan les aimait. Il les choya, d'ailleurs. Et il leur dut, de son côté, ses plus délicieux accents. On le consultait à tout propos, et il répondait volontiers, tout en se faisant prier avec de grasses coquetteries.

Pour eux aussi, il fut la Célimène¹⁰⁷ du siècle, comme Caro l'appela. Il y dépensa une verve inépuisable, en se jouant. Et il donnait à tous, dosant les faveurs de son esprit. On ferait un livre exquis rien qu'en feuilletant les journaux d'il y a huit ou dix ans et en publiant les « Interviews de Renan ». Quelles notes marginales pour son œuvre ! Quels croquis donnés par lui-même pour sa statue que la Postérité allait commencer de sculpter !

*

Dans toute interview, en effet, il y a collaboration. Celui qui répond et parle dépend de celui qui visite et interroge. Or dans les curieuses interviews de ces dernières années, il y a eu des maîtres. L'un ennoblit l'interview jusqu'à devenir l'interlocuteur des rois. D'autres nous rapportèrent des conversations avec Bismarck, Ibsen, tant de personnages, d'hommes illustres, dont il était hardi de vouloir capturer la pensée intime et qui, ombrageux, se cabreraient à la moindre maladresse, à la moindre sottise.

Ainsi le reporter « supérieur », dont nous parlons, n'ayant rien de commun avec le type-cliché de celui qui recense les chiens écrasés et autres faits divers, suppose un artiste, un écrivain, un philosophe, un psy-

106 Le texte est en ligne.

107 Personnage féminin du *Misanthrope* de Molière.

chologue, un causeur qui juge les interviewés en même temps qu'il les écoute.

Il ne s'agit pas de recueillir un avis, d'annoter des paroles, mais de débusquer la pensée intime qui d'abord se refuse. C'est vraiment un gibier. Le reporter suit la piste. Chien de chasse ou juge d'instruction, si on veut. Il faut faire dire à l'interviewé ce qu'il ne veut pas dire. Il faut obtenir des aveux. Et quand il élude les questions, répond à mots couverts, il faut deviner, saisir un geste, un éclair des yeux, une expression de visage — tout ce qui le trahit malgré lui, — pour déduire et conclure et savoir — et divulguer, enfin

Hérault de Séchelles, un ancêtre au dix-huitième siècle de nos reporters parisiens, connut cet émoi de la vérité à forcer et ces habiles nuances. Il joua aussi ce rôle d'« écouteur », comme il disait. Il nous a avertis que Rousseau ponctuait toutes ses paroles ; et son *Voyage à Montbard* est une longue interview de Buffon qui pourrait servir de modèle, avec des notations dans ce goût-ci : « Il est très intéressant, surtout quand il parle de lui. »

Les reporters parisiens n'eurent pas de moindres finesse, par exemple M. Jules Huret dans ses mémorables enquêtes sur la Question sociale et surtout sur l'Évolution littéraire. Avec quelle adresse il fit se dévoiler la mesquine et grondante envie des jeunes

générations d'écrivains, avec quelle cruauté narquoise il nota les félineries des uns, les truculences, la jactance, la médiocrité d'âme de la plupart ! Et dans l'Enquête sur la Question sociale, quelle humanité aussi prise sur le vif : patrons, sociologues, financiers, révolutionnaires, tous, cauteleux ou violents, se révélant quand même, forts de leur croyance, de leur égoïsme, de leurs ambitions, mais ne voyant les choses que par un seul côté, qui est le leur, — et s'illusionnant quand même de par ce qu'on pourrait appeler les grâces d'état !

Ah ! quels documents pour l'avenir !

M. Brisson, aussi, fit des promenades et des visites qui sont de fines interviews, de précieuses pages.

Il y eut des interviews dans des mondes spéciaux, comme celle d'un reporter qui publia *Paris qui mendie*, après s'être fait mendiant lui-même pour bien connaître la question, le milieu, le personnel, et en savoir tous les rouages. Un de nos confrères, M. Leyret, fut marchand de vin volontaire, à Belleville, avant d'écrire son livre d'impressions : *En plein faubourg*. Les reporters eurent des héroïsmes, parfois. Est-ce que l'un d'eux ne se fit pas embaucher comme cocher durant la grève de la Compagnie des petites voitures, pour connaître exactement les griefs, le gain quotidien, le nombre des courses,

les pourboires ? C'est ainsi que les reporters, par leurs interviews, leurs conversations avec tous les hommes notoires, leurs fréquentations de tous les milieux, avaient commencé, il y a quelques années, à écrire une vraie histoire du temps, des mémoires au jour le jour, écrits non plus par un seul, qui forcément se spécialise, mais par plusieurs, par beaucoup, et qui allaient tout embrasser. Plus que les romans, même documentés, les interviews apparaissaient le vrai tableau de nos moeurs, le seul peut-être que consulteraient les prochains siècles !

*

Or, voilà que les interviews si brillamment inaugurées dans le journalisme parisien — « un nouveau genre littéraire », comme disait Goncourt — sont en train de se ralentir, de se dénaturer, de faire place à des enquêtes. C'est dommage. Celles-ci n'ont guère d'intérêt. Elles ont un air électoral, un air de plébiscite. Chaque personnalité consultée rédige son avis avec diplomatie ou esprit, répond au questionnaire comme à un devoir. Et cela fait des choses mortes sur le papier.

Naguère les reporters mettaient les interviewés eux-mêmes en notre présence : nous les entendions, nous les voyions, nous vivions un moment

parmi leurs meubles, et au bord de leur âme. C'était bien amusant. Aujourd'hui, dans ces enquêtes, nous n'entendons que leur voix — sans plus les voir, — leur voix qui nous parle comme dans le téléphone ou le phonographe, c'est-à-dire une voix absente, défigurée, si peu humaine et qui n'intéresse guère puisqu'elle n'a plus l'air de vivre, — de la conserve de voix !

35.

**Un curateur aux morts.
Le Figaro – supplément littéraire
22 décembre 1923 (posthume)**

C'est le titre que Georges Rodenbach avait inscrit lui-même en tête de sa dernière chronique.

Il l'écrivit quelques heures avant de mourir. Mme Rodenbach la trouva sur sa table dans une enveloppe qui portait l'adresse du Figaro. Grâce à l'obligeance de M. René Blum et de M. Maurice Monda, qui obtinrent pour nous l'autorisation de la publier, nous avons la bonne fortune d'offrir aujourd'hui cette précieuse relique à nos lecteurs.

La dernière chronique de Georges Rodenbach paraît ainsi, après vingt-cinq ans, à la place même où il aurait voulu la lire. (texte du Figaro)¹⁰⁸

108 Le Supplément littéraire du *Figaro* a publié, l'autre jour, la dernière chronique écrite par Georges Rodenbach sur le respect qui est dû aux morts. « Les Alguazils » précisent dans quelles curieuses circonstances fut retrouvé cet article :

*

Ne pourrait-on se décider à laisser, quant à leur vie privée, les morts tranquilles ?

« Les morts dorment en paix dans le sein de la terre », a dit Musset, qui ne prévoyait pas les violations de sépultures auxquelles nous assistons et dont il est une des victimes les plus accablées. Tous les morts illustres de la littérature vont y passer. C'est une série d'exhumations bruyantes, un luxe d'enquêtes, un appareil d'informations quasi judiciaires et d'autopsies morales. On procède contre les gloires. Il y a une nouvelle inquisition qui fonctionne. Tout sert pour ces instructions d'outre-tombe. Les dossiers regorgent. C'est un pillage de tiroirs, un épingle de petits papiers. On reconstitue le plan des anciennes alcôves. On pratique des judas sur les cercueils. C'était inévitable à une époque où l'interview et le goût du document triomphent. Il

au lendemain de la mort du poète, qui survint, on le sait, dans la nuit de Noël 1898, sa femme, Mme Anna Rodenbach, rangea sans vouloir les examiner de plus près les papiers personnels et la correspondance de son mari qui se trouvaient sur sa table de travail. En 1914, au début de la guerre, alors qu'elle se disposait à quitter Paris, Mme veuve Rodenbach eut l'occasion de déplacer le sous-main du poète entre deux buvards, elle trouva une enveloppe contenant la chronique en question, ainsi, d'ailleurs, que plusieurs poèmes de Francis Jammes (texte du *Gaulois*, 24 décembre 1923). Illustration de l'article : portrait de Rodenbach de la page d'hommage du *Figaro*.

fallait qu'on en vînt à ce reportage posthume. Pourtant, il semblerait, à première vue, que ces sortes d'indiscrétions et ces intimités dévoilées fussent sans grand intérêt, quand il ne s'agit plus des vivants. Et c'est sans intérêt, au fond.

Qu'importe la vie des grands artistes disparus ! Leur vie est le vase qui a contenu leur génie. Qu'est-ce que le vase ? — Qu'il fût d'or ou qu'il fût de grossière argile, conservant la couleur et l'odeur de la coupable terre originelle — pourvu que le breuvage ait été conservé et désaltère l'avenir ? À quoi sert de nous introduire dans le théâtre désormais fermé où leur vie s'est jouée pour nous montrer des décors pâlis, des pots de fard vides, des oripeaux vidés de gestes ?

Oui, mais ces enquêtes posthumes éveillent des curiosités malsaines et ont le pouvoir d'être indiscrettes, disent tout sans contrôle ni atténuations, sans rectification possible, surtout.

Il est à remarquer que l'attention se porte uniquement sur ce qui paraît scandaleux dans la vie, fouillée ainsi, des grands artistes. On se garde d'instruire au sujet de ceux qui eurent des vertus, du dévouement, de l'héroïsme, de la pauvreté, des deuils, toutes choses liées aussi à la production des œuvres et qui les influencent. Seules les aventures de passion intéressent, surtout quand elles fleurent

bon le péché, dénudant assez de chair, et sont rouges d'une suffisante volupté. Il n'y a, dans tout cela, qu'un goût maladif et pervers du scandale. On nous apprend à être des voyeurs littéraires.

Pour ce plaisir secret, il n'y a pas de meilleure matière que l'inépuisable anecdote de Musset et George Sand, qui trouve en ce moment un regain, défraie les entretiens, passionne, divertit, grâce à de nouveaux papiers mis au jour, grâce surtout à l'intervention du fameux docteur Pagello¹⁰⁹, qu'on a découvert, vivant toujours et nonagénaire, à Bellune, lequel a fait des confidences, livré des autographes, remis des fragments de ses Mémoires personnels, car il tint un journal de sa liaison, l'extraordinaire docteur. Ainsi, nous savons beaucoup plus. L'aventure apparaît enfin suffisamment banale. Musset était malade. Pagello avait « un œil de lion ». George Sand se donna vite, ou plutôt elle le séduisit, car c'est toujours elle qui joua le rôle d'attaque, le rôle masculin, dans toutes ses passions, n'ayant aimé d'ordinaire que des esprits faibles, des esprits féminins, comme Musset, Chopin qu'elle quitta tous avec la désinvolture d'un amant qui lâche des maîtresses. N'était-elle pas *un homme de lettres*? Elle n'aima pas

plus l'un que l'autre. Elle avait surtout l'amour de l'amour.

Mais, en fin de compte, qu'y a-t-il là qui doive nous passionner encore? Quel rapport entre ces aventures et les œuvres? Certes, la rencontre des deux écrivains influenza leur production. Mais il est indifférent de connaître la nature de cette rencontre et de la rupture pour comprendre le roman de *Jacques de l'une, ou les Nuits, la Confession d'un enfant du siècle* de l'autre. Cela ne fut édité et important que pour eux-mêmes.

Quant à la postérité, l'anecdote, le fait minime, qui est toujours le point de départ d'une grande œuvre, n'importe guère. Dieu se servit d'un peu d'argile pour créer l'homme, dit la Genèse. Faut-il savoir de quelle plaine ou de quelle montagne fut l'argile? Pourtant, Musset et George Sand rassasient sans fin les curiosités excitées.

Même, nous ne sommes pas au bout. Le plus décisif n'a pas été livré. C'est la correspondance entre les deux amants qu'ils durent se rendre réciproquement, plus tard, mais que George Sand, à la suite de rendez-vous manqués avec Paul de Musset, garda toute.

Sainte-Beuve l'avait lue, d'autres encore. On en a pris des copies partielles qui circulèrent, furent publiées par fragments. La totalité existe: elle fut remise par George Sand à

109 Pietro Pagello (1807-1898) : médecin italien qui fut l'amant de George Sand.

Alexandre Dumas fils concurremment aux deux autres : MM. Aucante et Noël Parfait, pour être publiée au moment opportun où les trois dépositaires seraient d'accord. Déjà, cette copie est altérée, morcelée. Il paraît, du reste, que les missives originales furent si osées et libertines que la publication en serait impossible. Voilà de quoi rendre inconsolable les amateurs de ces révélations posthumes. Les rideaux du lit des amants de Venise sont tirés au meilleur moment. On ne connaîtra pas tous les détails, à moins qu'on ne les rétablisse enfin ou qu'on ne les invente dans la correspondance qui, un jour, ne peut manquer de paraître, intégrale ou apocryphe. En attendant, on se dédommage avec d'autres investigations piquantes récemment, nous avons tout su des amours d'avant son mariage de Marceline Valmore avec cet Henri de La Touche, enfin connu et démasqué, séducteur piteux, qui l'abandonna avec l'enfant qu'il eut. Notre chère Valmore. C'est aussi par des lettres qu'elle fut humiliée devant la postérité, ainsi qu'on le serait devant un mari. Et elle apparut si pauvrette, si grelottante, elle qu'on rêva la grande muse tragique sous une couronne de larmes — comme mise nue au milieu des siècles.

Quelle joie de rabaisser ainsi ce qui fut grand ou qu'on croyait tel. Victor Hugo, à son tour, subira l'épreuve. Il

y a une histoire obscure dans sa vie, et qu'on tournera volontiers en scandale. Sujet merveilleux pour le reportage posthume. Déjà, dans le volume de correspondances qui vient de paraître, l'éveil est donné. Il s'agit de la passion de Sainte-Beuve pour Mme Victor Hugo. Ce sera, dans l'avenir, une histoire interminable, un pendant à celle de Musset et Sand. Il existe, en effet, des lettres réciproques, un volume de poésies d'amour par Sainte-Beuve, aussitôt retiré par lui et qui sera republié quand son œuvre tombera dans le domaine public et puis aussi des poèmes de sarcasme et de représailles de Victor Hugo contre Sainte-Beuve, tout un volume qui ne peut manquer à son tour de paraître. Dès maintenant, on nous divulgue une lettre (ayant trait à ce sujet) dont Hugo disait pourtant qu'ils étaient, eux deux, les seuls au monde à la connaître. On la livre aujourd'hui à tous et à tout l'avenir.

Ceci encore est une passion excitante, une aventure secrète dont l'intimité, un jour, sera violée. On retrouvera sans doute de curieux papiers de Sainte-Beuve, qui fut un sensuel, un casuiste de volupté. Quels morts encore ont des secrets? Qui possède, eux, quelques écrits, lettres d'amour, billets de rendez-vous, pages érotiques, confessions, papiers à l'encre trop vite pâlie à cause des larmes qui s'y mêlèrent? On accepte aussi les

autographes des vivants. C'est la besogne de demain. Il n'est jamais trop tôt pour se documenter.

Pauvres grands hommes. Les voilà mis hors la loi. Ils ne peuvent plus écrire, aimer, vivre, pécher, souffrir, sans que ce soit devant tous et au grand jour. Le jugement dernier du catholicisme s'accomplit pour eux tout de suite après leur mort. Le reportage est leur Vallée de Josaphat immédiate. Tous les secrets, toute l'intimité la plus sacrée de leur vie, les plaies mystérieuses de leur foyer, leurs misères, leurs verrues, leurs défaillances, leurs maladies, leurs ridicules, tout est su, analysé, énuméré, proclamé devant l'univers et les temps dans les trompettes de la presse et du livre, plus inexorables que celles peintes par les Primitifs aux bouches des anges annonciateurs. N'est-il pas temps qu'on remédie à tant d'indiscrétions qui sont douloureuses et scandaleuses, si vaines surtout ? Ne faudrait-il pas défendre un peu les pauvres morts, quand ils sont sans parents, ou que ceux-ci, par lucre, deviennent complices ? Il serait juste de fixer enfin par un texte la proprié-

té des correspondances et de reconnaître le délit de diffamation, même vis-à-vis des morts.

Et puis, nous avons souvent imaginé qu'on pourrait et devait créer, dans les lettres, une sorte de magistrature suprême, une fonction d'honneur grave et publique, comme le droit romain en connaît : ce serait le *Curateur aux morts*, nommé par la République ou élu par les artistes, ayant mission de s'opposer par un veto (qui aurait force de loi), de poursuivre en dommages-intérêts et réparation, pour toutes ces entreprises qui ne vont qu'à diminuer ceux qui furent grands par l'esprit et doivent apparaître tels à la foule.

Qu'on y prenne garde les génies sont les supra-humains, les saints laïcs qui décorent le portail d'une nation. On dirait, en ce moment, qu'on prend plaisir à les découronner, les décapiter... Cela fait songer à ces statues sans tête, au portail vieux des églises de Bretagne. Elles semblent devenues de la pierre, quelque chose de gris, de difforme ou d'anonyme, et les passants ne les prient plus.

JOURNAL DE GENÈVE 1895

Le *Journal de Genève* était un quotidien suisse qui a paru du 6 janvier 1826 au 28 février 1998. Journal d'opinion, il milite dès ses débuts en faveur d'un libéralisme à visage humain.

Il plaide pour le suffrage universel et la liberté de la presse. Il s'engage en faveur des causes indépendantistes. Après diverses fusions, il est devenu un quotidien suisse de langue française, *Le Temps*. Après la mort de l'écrivain qui avait de la famille en Suisse, son épouse, Anna Rodenbach, y sera chroniqueuse.

36. Les arbres *Journal de Genève, 16 mai 1895*

Rien n'a existé pour les Parisiens durant cette dernière quinzaine : ni la peinture, malgré les deux salons, ni la politique, malgré les périls de la paix sino-japonaise, ni le monde, malgré tant de bals et fêtes dont le printemps commence de plus en plus à devenir la vraie saison, comme à Londres. Une seule chose a préoccupé, passionné la

presse, les clubs, les salons, c'est cette fameuse histoire des arbres coupés au bois de Boulogne, dénoncée par M. Paschal Grousset¹¹⁰. Mais celui-ci était dans le cas de l'Évangile, ayant vu une paille dans l'œil de son voisin quand il avait une poutre dans le sien. L'aventure devint tout à fait piquante et scandaleuse quand on apprit que lui-même était coupable du

¹¹⁰ Paschal Grousset (1844-1909) : journaliste, homme politique et écrivain. Communard puis député de la Troisième République.

vandalisme dont il accusait le prince de Sagan. Celui-ci fut convaincu en effet d'avoir fait abattre des arbres du bois de Boulogne pour des pistes vélocipédiques, car ce gentilhomme, qui s'est rendu célèbre comme « arbitre des élégances » — c'est sa désignation dans le monde du Tout-Paris, — a pris récemment les cycles et les cyclistes sous son haut patronage. On comprend dès lors qu'il ait cédé à sacrifier quelques futaies pour le sport en vogue qu'il protège. Mais on découvrit que, de son côté, M. Paschal Grousset avait commis un attentat identique pour un autre sport qu'il patronne avec non moins de ferveur. Il s'agit des exercices physiques. M. Paschal Grousset, ayant vécu en exil à la suite de sa participation à la Commune, rapporta d'Angleterre, lors de l'amnistie, la mode des courses à pied, des jeux de balles, de tous les exercices du corps. Il fonda le lendit¹¹¹ pour les lycées parisiens. Innovation excellente, pour laquelle il fallait de grands espaces, des terrains libres. Il paraît que lui aussi fit donc abattre des arbres, comme le prince de Sagan lui-même, comme bien d'autres. Car c'est là où l'affaire a pris les proportions d'un scandale : plus l'enquête avançait, plus on s'apercevait qu'on avait coupé des arbres, que tout le monde avait coupé des arbres au bois de Boulogne.

111 Compétition sportive interscolaire.

On pourrait s'étonner, à distance, d'un si grand souci pour les arbres du bois de Boulogne et, partant, d'une si vive indignation. Pour le comprendre, il faut savoir que tous les Parisiens — les riches qui y vont chaque jour en Victoria¹¹² et les pauvres qui s'y assoient le dimanche sur les pelouses — professent un véritable culte pour le bois. C'est si vrai qu'une des grandes douleurs de l'invasion fut la destruction, en 1870, de tous ces vieux arbres centenaires du bois de Boulogne, dont la blessure saigna aussi cruellement que celle des soldats.

Il faut lire, dans le *Journal* des Goncourt, à cette date, la note émouvante sur ces arbres en proie aux cognées. C'est que tous les Parisiens aiment les arbres ; et il le savait bien, ce si intelligent et regretté Alphand, qui ne se contenta pas, comme ingénieur des travaux de la ville de Paris, de dessiner et de créer le Bois de Boulogne ; c'est lui qui pourvut d'arbres Paris tout entier, qui eut cette idée géniale de mettre des arbres partout : dans les rues, les avenues, les carrefours, les places, les quais, les cimetières, les jardins. De là, aujourd'hui, le grand enchantement de Paris, le grand étonnement aussi pour ceux qui le visitent la première fois, la grande santé enfin, s'il faut en croire le docteur Jeannel, qui soutint ici, au Congrès pour l'avancement des sciences en

112 Voiture hippomobile.

1891, que les endroits dépourvus d'arbres sont malsains et stériles, que la vie animale est étroitement liée à la vie végétale. Ce docteur Jeannel est le même qui fonda la société française des Amis des Arbres. Elle offre cette singularité piquante que chaque membre s'engage à planter ou à faire planter chaque année au moins un arbre. Quant à Alphand, il fit plus que tous les membres réunis de la société des Amis des Arbres. Savez-vous ce qu'il a réussi à planter dans Paris durant les années qu'il fut à la tête des travaux de la ville ? Nous ne parlons pas des arbustes, qui se montent à 5 ou 600,000. Mais des arbres, aujourd'hui grandis et vastes, on en compte exactement 88,500. C'est un chiffre que plus d'une forêt envierait. Les squares ; les jardins y sont pour des parts importantes, les cimetières aussi, comme le Père-Lachaise, qui possède 3,000 arbres vénérables ; et toutes les avenues, boulevards plantés de marronniers, de platanes, d'ormes, d'érables, sans compter des espèces rares, tous les essais, parfois heureux dans les jardins publics, jusqu'aux chênes de l'Amérique, aux résineux de la Chine et du Japon, tout cela vert, luxuriant, fleuri en ce moment, et qui fait du mois de mai à Paris un enchantement de verdure et de bouquets.

Ainsi planté et pourvu, Paris peut résister aux déprédations, à moins que

tous les sports ne s'en mêlent. On disait jadis de la forêt de Fontainebleau qu'il y avait un peintre pour chaque arbre. Mais le peintre se contentait de peindre. Il ne faut pas qu'il y ait maintenant dans Paris, pour chaque arbre, un cycliste ou un lendiste (disciples du prince de Sagan ou de M. Paschal Grousset) ; car ceux-ci ont des intentions plus dangereuses, et Paris n'entend pas, comme l'a prouvé cette émotion récente, se laisser déposséder de sa parure de beaux arbres.

37.

La mort de Pasteur Journal de Genève 3 octobre 1895

Paris a appris avec une émotion unanime la mort de Pasteur. Mais ce n'est pas seulement la France, c'est l'humanité qui l'a perdu. Ce fut un de ses plus illustres bienfaiteurs, à rebours des conquérants, il a fait, lui, des conquêtes sur la mort. Gloire pacifique et durable, parce qu'elle est fondée sur des faits rigoureusement observés, ce que Pasteur appelait « des preuves sans répliques ». Il disait lui-même : « Hors de leur laboratoire, le physicien et le chimiste sont comme des soldats sans armes sur le champ de bataille ». Aussi a-t-il passé sa vie dans son laboratoire depuis le temps lointain où il enseignait la chimie en province, à

Strasbourg et à Lille, jusqu'en ses dernières années où il possédait son institut de la rue Dutot, merveilleusement installé et où toute une pléiade de disciples continuera son œuvre. Pasteur y arrivait dès le matin et vite, en tenue de travail, la calotte de drap sur la tête : il commençait de nouvelles expériences parmi les cornues, les éprouvettes, les innombrables fiches où il annotait ses observations, et de grands livres où les résultats d'ensemble étaient consignés. Comme il est curieux à visiter, cet institut Pasteur, avec ses mille appareils et tubes de verre, avec ses flacons aux liquides multicolores où fourmillent par milliers des microbes, et de toutes les maladies, de quoi inoculer Paris entier. Mais on s'y contente d'inoculer les animaux, que Pasteur appelait ses témoins : chiens, cobayes, lapins, singes, s'alignant dans des cages aux barreaux de fer tout le long des salles, avec parfois une tache rouge à la tête, cicatrice de l'opération du trépan, car c'est d'ordinaire au cerveau qu'on les inocule.

Pasteur aimait, quand on visitait son établissement, à montrer ses sujets d'observation, tels animaux qu'il avait guéris plusieurs fois et par des vaccins successifs. D'ailleurs, on voit toujours à chaque cage une fiche suspendue qui renseigne sur la date des inoculations, la date où la rage ou

telle autre maladie devra se déclarer, sûrement calculée, les diverses particularités du cas.

En dehors de ces expériences pures, Pasteur s'occupa souvent de surveiller le traitement des malades arrivés de tous les coins du monde, et parfois en terrible état, comme ces paysans venus de Russie, il y a deux ans, et qui avaient été mordus par des loups enragés. Aujourd'hui l'incubation de l'affreuse maladie, l'inoculation, le traitement, tout cela est connu à fond, et les statistiques de l'Institut sont concluantes. Il n'y a plus que un pour cent de décès sur les cinq à six mille inoculations annuelles, rien que pour les personnes mordues à Paris. Comme on le voit, ce chiffre de malades est déjà important et donnerait raison aux sévérités de l'ancien préfet de police, M. Lozé, à qui ses ordonnances avaient valu le surnom de *canicide*. Il fit arrêter tous les chiens en état de vagabondage ; plus de cinquante mille furent asphyxiés à la fourrière. Mais ce n'est pas encore ce que rêvait Balzac, le père du grand romancier, lequel a écrit *l'Histoire de la rage* et demanda un projet de loi entraînant la destruction totale de la race canine.

Heureusement que les inventions de Pasteur, en guérissant presque à coup sûr de la rage, ont rendu inutile cette Terreur¹¹³ pour les chiens.

113 Allusion à Robespierre.

Ce qu'on connaît moins dans le public, ce sont les autres travaux de l'illustre savant : sur la maladie des vers à soie, sur le choléra des poules, sur la levure de la bière.

Chose curieuse ! c'est la levure de la bière qui le mit sur la piste de ses découvertes. Il avait remarqué que dans les liquides où avaient lieu des phénomènes de fermentation l'œil armé du microscope découvrait des éléments figurés. Il étudia donc à fond ces éléments, en particulier la levure de bière, cause effective de la fermentation, et il en arriva à pouvoir poser ce principe fondamental de sa méthode, qui devait constituer une révolution en médecine et en chirurgie : « Le ferment est un *être vivant* infiniment petit qui existe dans les corps en transformation, s'y nourrit, s'y développe, s'y reproduit ».

L'infiniment petit était découvert, et vite les noms dont la science nouvelle le désignait devinrent presque populaires : vibrions, microbes, bactéries. Depuis les savants jusqu'aux plus profanes, tous furent saisis par le sens de la découverte. C'est la condition de la gloire et c'est aussi le signe du génie. Déjà Victor Hugo disait que le caractère de celui-ci, quand il s'agit d'art, consiste à trouver le point de jonction où se rencontrent les artistes et la foule. Pasteur le trouva en matière de sciences. Ce fut le secret

de sa popularité énorme et instantanée. Il atteignit jusqu'aux revues de fin d'année où on chansonnait « le dompteur de microbes », et jusqu'à l'art dramatique sérieux, puisque M. Alexandre Dumas, dans *L'Étrangère*, se servit des théories nouvelles pour appeler les viveurs dissolvants des « vibrions » et faire une brillante fantaisie littéraire sur ces agents destructeurs. Ce fut, en ce temps, une bien périlleuse réclame, car la vérité ne s'imposait pas aisément, Pasteur rencontra de véhémentes résistances. À l'Académie de médecine, il soutint des querelles mémorables. Mais il arrivait avec des faits. Lui si doux, si bon, si sensé d'ordinaire, se montra combatif là, s'emporta, au point d'y contracter la maladie dont il est mort, et finalement il triompha.

Il avait d'ailleurs fait plus que préciser des faits inconnus, éclairer des éléments nouveaux. Il a établi une méthode : la nature microbienne des maladies. Et c'est ainsi qu'il fut un maître, qu'il laisse des disciples ; le docteur Chantemesse, le docteur Roux, inventeur du virus de la diphthérie ; d'autres encore. La voie est ouverte, le principe posé. Tous les miracles d'application sont maintenant possibles : Pasteur l'a réalisé pour la rage ; le docteur Roux pour le croup ; la phthisie à son tour est bien connue, bien cernée ; et son microbe menacé à son tour par la

méthode Pasteur. C'est pourquoi le grand savant comme Hugo, entra, lui aussi, vivant, dans l'immortalité. Une somme de 2,580,000 francs lui était arrivée spontanément, pour fonder son institut, à laquelle contribuèrent l'empereur de Russie, M. Alph. de Rothschild, Mme Boucicaut¹¹⁴, dont les bustes, en reconnaissance, figurent dans la grande salle de l'institut. Il y a trois ans on fêta le jubilé de ses soixante-dix ans par une fête en Sorbonne, où les savants du monde entier lui envoyèrent des couronnes. Et aujourd'hui qu'il vient de mourir, on allait le porter triomphalement au Panthéon si la famille, justement en harmonie avec cette vie de savant toute solitaire, laborieuse, silencieuse, n'avait désiré et obtenu qu'il fut inhumé à cet institut Pasteur qu'il a fondé et où son esprit lui survivra, créera encore, vivifiera des découvertes et de nouvelles conquêtes sur la mort.

*

Ceux qui sont mal lotis en ce moment, ce sont nos bons docteurs, paraît-il. On signale de toutes parts un krach de la médecine. Les affaires vont mal. La plupart gagnent à peine de quoi vivre. El voici qu'un docteur sérieux, le docteur Arnaud de Lan-

glard, vient de se suicider, faute de clients, et pour se sauver de la misère. Il était notoire, cependant, chevalier de la Légion d'honneur. Qu'en est-il des autres ? C'est cela qu'on trouvait au mont-de-piété tant de palmes académiques ! L'humble bijou était engagé par des médecins sans ressources. Faut-il avouer que nul ne les plaint. Il y a eu une telle exploitation des pauvres malades par des médecins le plus souvent ignares et cyniques ! Aussi la confiance s'en est allée. Ceux qui ne souffrent que d'indispositions ne consultent plus les médecins presque impuissants et qui ne faisaient qu'*'entretenir* le malade.

L'encombrement de la profession est pour une part dans ce krach des médecins, qui sont au nombre de 4,000 ; et aussi la mesure qui, de gratuit, porta à cinq francs le séjour dans les hôpitaux, ce qui fait que la petite bourgeoisie s'y fait maintenant admettre sans scrupule. Mais la grande cause, c'est la révolte contre l'ignorance de la plupart des médecins, leur cynisme à multiplier les visites, à réclamer des honoraires excessifs — toute cette révolte qui s'indigne dans les *Morticoles*, le livre de M. Léon Daudet, rude pamphlet contre les médecins parisiens, qui arriva à son heure et dut son succès à l'animadversion qu'ils inspirent.

Déjà Forain leur avait décoché un de ses plus cruels dessins, où l'on voit

quelques opérateurs réunis autour d'un lit, avec, en dessous, cette légende d'un trait admirable : « Morte ! continuons tout de même l'opération pour la famille ! »

¹¹⁴ Marguerite Guérin, dit Marguerite Boucicaut (1816-1887) : fondatrice du Bon Marché et philanthrope.

LE JOURNAL DE BRUXELLES

1888-1895

En 1851, le *Journal de Bruxelles* est considéré comme « exclusivement catholique » et atteint un tirage de 2.500 exemplaires. Il passe sous le contrôle d'un homme politique, Jules Malou.

Paul Nève (1822-1901) acquit ensuite la direction du *Journal de Bruxelles* des frères Malou en 1856. Il la conserva jusqu'en 1863 et organisa le 14 décembre 1858 la fusion entre le groupe de presse de *L'Émancipation*, dernier organe modéré de la presse catholique, dirigé par Jean-Baptiste Coomans (1813-1896), député de Turnhout, et celui du *Journal de Bruxelles* par voie d'absorption du premier par le second, un phénomène important de l'histoire de la presse et de la politique conservatrices belges¹¹⁵.

C'est le dirigeant catholique conservateur Prosper de Haulleville qui engagera le jeune Rodenbach comme correspondant du *Journal de Bruxelles* à Paris. Celui-ci résidera rue Boursault (dans le XVII^e arrondissement) dès le mois de janvier 1888 où il écrira entre autres *Bruges-la-Morte*. A partir du 6 février, il enverra 330 articles sobrement intitulés *Lettres parisiennes* sur les sujets les plus divers de la vie de la capitale, toujours à la recherche de la modernité ou des faits divers insolites.

115 Principale source : Wikipédia.

38.

**L'association du Volapük
Le Journal de Bruxelles
13 février 1888**

C'est sans doute à l'usage des voleurs et pour faciliter leurs opérations internationales qu'il vient de se fonder une association française pour la propagation du volapük¹¹⁶.

Ne rions pas ; c'est très sérieux.

Le volapük, qui en ces dernières années, apparaissait dans toutes les revues du bout de l'an, cocassement attifé, faisant des grimaces et baragouinant d'indistinctes paroles, n'est plus à présent le sauvage et le barbare, mais un monsieur pris au sérieux qui vient de fonder pour l'exploitation de son invention linguistique un conseil d'administration où l'on remarque un avocat, un membre de la chambre de commerce, un maire d'arrondissement, — tous volapükistes — qui se sont même réunis en un banquet dont le menu était rédigé dans la langue nouvelle et universelle.

Ce qui est piquant, c'est la présence dans ce comité de la société pour la propagation du volapük de M. Francisque Sarcey¹¹⁷, qui depuis

116 Le volapük est une langue construite créée en 1879-1880. Après un rapide développement (il y aurait eu un million de volapükistes en 1889), la langue perd rapidement un grand nombre de locuteurs au profit de l'espéranto.

117 Francisque Sarcey (1827-1899) : critique littéraire démodé à l'époque de Rodenbach.

longtemps déjà semblait dans ses articles abandonner un peu le français. On le sentait intérieurement converti au volapük.

Ainsi s'explique le vif mécontentement que nourrissaient contre lui nos meilleurs écrivains, Barbey d'Aurevilly entre autres, dont on raconte qu'à un dîner où Vallès¹¹⁸ son voisin de table s'exclamait pour l'ahurir : « Il me faut quatre vingt mille de tes bourgeois », lui répliqua : « Oh ! Moi, monsieur, celle de Sarcey me suffirait. »

39.

**Les rôdeurs de Paris
Le Journal de Bruxelles
13 février 1888**

Le jury de la Seine a eu à juger cette semaine un crime bien expressif de la férocité et du cynisme en de certains bas-fonds parisiens¹¹⁹ : dans la sévère salle de la cour d'assises, lambrissée de chêne, avec, tout au bout, le beau Christ de Bonnat, ont comparu deux hommes, deux rôdeurs de carrefours, qui, une nuit, devant l'étalage d'une marchande où sont bois et cafetières, avaient parié pour une tasse de « petit noir » de jeter à l'eau une jeune femme, La Bretonne, qui causait à

118 Jules Vallès (1832-1885) : journaliste, écrivain et homme politique d'extrême gauche.

119 Illustration : les Apaches, bandes de voyous rebelles qui sévissaient à Paris.

peu de distance avec un de leurs camarades.

Ainsi parié, ainsi fait, car en arrivant sur un pont, tandis que la malheureuse, riant, fumant la cigarette, s'accoudait au parapet, le parieur la bouscula et un moment après on entendit, sans un cri, le flic-flac d'un corps dans la Seine. Les deux misérables viennent d'être condamnés l'un à 20 ans, l'autre à perpétuité.

Au reste Paris, la nuit, est plein de rôdeurs et de brigands, et chaque jour amène le récit de nouvelles agressions. Ils sont deux généralement pour attaquer les passants ; un voleur, c'est comme un malheur, il n'arrive jamais seul. D'autres fois ils « travaillent » à domicile, et depuis ces derniers temps les habitants des hauts étages sont sans cesse en alerte, car il y a des bandes de voleurs « à la tabatière » qui pénètrent par les toits en coupant les vitres avec un diamant. Le métier n'est pas toujours sans émotion, à preuve cette sinistre aventure arrivée cette semaine, une histoire fantastique et macabre qui laisse derrière elle les imaginations d'Edgar Poë ou de Villiers de l'Isle-Adam : un voleur avait pénétré ainsi par la tabatière dans une chambre aérienne rue Montmartre ; mais le bruit des vitres dégringolant dans la cour profonde attira les voisins, qui virent aussitôt l'homme sortir, se cramponnant à la balustrade du toit, tremblant, livide.

Cette chambre pauvre était occupée par une très vieille femme, épave de la vie, une de ces petites vieilles chantées par Baudelaire, « débris d'humanité pour l'éternité mûrs ». Or, en pénétrant, le voleur avait vu la vieille sur son lit, verdie, la bouche tirée, les yeux blancs comme des yeux d'aveugle, et immobiles. Au pied du lit, un réchaud contenant des charbons éteints. Le voleur était entré chez une morte !

40.

**Exposition culinaire
Le Journal de Bruxelles
28 février 1888**

C'est aussi au mépris du carême ou bien à cause du carême, qui leur crée des loisirs, que les cuisiniers français viennent d'ouvrir au Pavillon de la ville de Paris une grande exposition culinaire. Cela mérite un peu d'attention, s'il faut en croire l'aphorisme célèbre de Brillat-Savarin : « La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile ». Seulement, les cuisiniers français, à en juger par leur exposition, ne nous paraissent guère avoir inventé un mets nouveau. En cuisine comme en littérature, peu d'idées et d'invention ; on raffine sur la forme.

A voir ici les tables et le buffet servi, on songe aux opulentes natures

mortes des Fyt et de Snyders et à cette autre, incomparable, de Breughel, par laquelle il symbolise le goût dans son allégorie des cinq sens.

Plus de viandes riches, naturelles, de volailles énormes, de légumes épau-nous en verts tuyautages.

Plus la grasse bombance flamande où s'attestent la solidité des estomacs et la force invétérée d'une race.

Non, ceci révèle les appétits mala-difs et mesquins. C'est de la cuisine décadente et de la pâtisserie déliquescente. Joli, pomponné, mièvre et sucré, oh ! Certes ! Mais qu'est ce que cette pâtisserie avec de petites fleurs, avec de petits drapeaux ? Un pavillon mauresque, une chaumière russe en sucre, un vase du XVII^e siècle en glace royale, une tour gothique en nougat. Comme architecture, cela vaut, pa-raît-il ; mais comme dessert ?

Et quant à la cuisine, là-bas, voyez cette « langouste à la parisienne », le n° 5, qui a remporté le grand prix. Où est le crustacé ?

On voit tout au plus quelque chose de vaguement blanc, comme à travers de l'ambre, dans de la gelée qui s'échafaude un monument, avec des balcons de truffes. Et là-bas encore, ce « saumon au beurre de Montpel-lier » : il est peint, doré, en habit de la cour. Et cette truite avec des carottes et des petits pois, menus, menus, tels que des perles et des crevettes agrafées sur elle comme des coraux ! A

voir cette cuisine excitante et complice des gastrites, n'expliquerait-on pas le grand spleen et la maladie de l'ennui dans la France moderne si elle est vraie cette amusante boutade de Labiche : « La gaieté est une question d'estomac. »

41.

Guerre aux affiches

Le Journal de Bruxelles

5 mars 1888

Ce qui est fait pour tout le monde et ce que bien peu lisent, parce qu'ils n'ont pas le temps ou parce qu'ils ignorent cet art suprême : bien flâner, ce sont, au loin des rues, les multi-colorés affiches, Croirait-on qu'une société qui ose s'appeler les Amis des Monuments parisiens a mis à son ordre du jour cette semaine les affiches agaçantes et va pousser le conseil municipal à l'observance des décrets et règlements ?

C'était pourtant la gaieté des murs, l'imprévu de la promenade, ces grands ou petits parterres de couleur où l'on cueille une nouvelle en passant ! Et puis, une affiche, c'est beau en soi-même, – surtout quand on les fait comme Chéret¹²⁰, un véritable artiste de cette imagerie du plein air.

120 Jules Chéret (1836-1932) : peintre et lithographe, maître populaire de l'art de l'affiche. Parrain du fils unique de Rodenbach.

Comme la disposition des lettres est intelligente, chaque chose à sa place, avec sa valeur, selon son importance ! Cela se lit facilement et entre de soi dans les prunelles. Quoi de plus beau qu'une affiche ! C'est ainsi, nous disait un jour Mallarmé, qu'on devrait imprimer les livres, avec des caractères différents, certains mots en grasses, en majuscules ; d'autres relégués en des coins de page, éteints et minuscules. Il y a là peut-être une révolution future dans la typographie et un secret de vie nouvelle pour la monotonie des pages.

Quoiqu'il en soit, il est impossible et sacrilège qu'on dépouille les murailles de cette claire écharpe de couleurs. Allons ! Les affiches, les belles affiches rouges, bleues, jaunes, vertes, Arlequin de papier du coin des rues, prenez la latte et défendez-vous !

A côté des affiches luxueuses et bariolées, il y a aussi les petites affiches pauvres, humbles, blanches comme du linge, qui cachent, pour ainsi dire et sollicitent timidement, révélant un dénuement, un abandon, une douleur : « Berceau à vendre... » et l'on devine l'enfant mort.

Un jour, une fillette de dix ans colla gravement sur les murailles du Louvre un écriteau grand comme sa main : « On a perdu une poupée répondant au nom de Jeanne ; la rap-porter... ; il y aura récompense. »

Et la petite afficheuse, à qui sans doute on avait dit la loi, apposa dans le bas de son affiche un timbre de trois sous... qui avait servi !

42.

Un nouveau Club

Le Journal de Bruxelles

27 mars 1888

Un vent de révolution aussi semble venir du côté des femmes, qui prétendent s'affranchir de leur isolement et prendre un peu des plaisirs et des libertés de l'homme. Ce serait l'occasion d'une nouvelle *Lysistrata*, si Aristophane a encore un ascen-dant parmi nous. Ce n'est pas qu'elles veuillent s'enfermer dans une forte-resse. Aujourd'hui elles se contentent de fonder un club dont le titre est déjà trouvé : *L'anneau*.

Il y aura des livres, des musiques. On jouera non pas au baccarat¹²¹, qui est dangereux et trop entraînant, ni non plus au bézigue¹²², qui est conciergerie évidente.

On a choisi le trente-et-un, paraît-il.

Les dames se rencontreront à l'heure de l'absinthe et puis le soir. Ce sera tout à fait gentil. Oh ! Les femmes modernes !

– Tu n'as plus d'argent ?
– J'ai perdu à *mon* cercle.

121 Jeu de cartes pratiqué au casino.

122 Jeu de cartes.

- Tu sors encore ?
- Je vais à *mon* cercle.
- A quelle heure dînons-nous ?
- Je dîne à *mon* cercle.

Et les enfants, pendant ce temps-là ? Bah ! On finira par faire comme dans certains villages primitifs de Bretagne : on plantera de forts clous dans la muraille et, après les avoir bien nourris, on les y suspendra par la ceinture, jusqu'au soir.

Il ne manque plus que de voir les femmes s'occuper de politique et dire comme Lysistrata devenue Archonte :

« Quand le fil est embrouillé, nous le prenons et nous le tirons de nos fuseaux de droite et de gauche ; il en sera autant des affaires ; nous les débrouillerons, pourvu qu'on nous laisse faire. »

43.

**L'Hospitalité de nuit
Les Bureaux de placement
Le Journal de Bruxelles,
9 avril 1888**

Le quartier de la foire, où se mêlent les gens du monde et les gens du peuple, – car la mode y entraîne à présent les mondaines, – est en temps ordinaire un quartier pauvre, écarté, dangereux. Aux environs, c'est Belleville, la ligne des boulevards extérieurs, fréquentés le soir par des rôdeurs et aussi par des malheureux échouant là sans argent et sans espoir.

C'est donc une excellente idée qu'on a eue d'y installer un nouvel asile de nuit, là, au 122 du boulevard de Charonne, dans ce bâtiment bas de brique et de pierre, rouge et blanc, avec une lanterne bleue qui en indique l'entrée. Auparavant, les malheureux sans domicile (épave que la marée parisienne rejette chaque soir aux barrières) s'en allaient passer la nuit dans des hôtels louche de Belleville, où l'on donne à coucher pour 25 centimes.

Mais en quelles lamentables chambres et sur quelles literies ! Deux planches sur tréteaux avec une paillasson, une couverture et des draps qu'on ne change pas, sauf quand ils sont devenus complètement noirs. Ailleurs c'est un seul dortoir, immense, où les matelas sont à terre. La particularité ici, ce sont des cordes de réveil qui sont tendues à 30 centimètres du sol et, servant de point d'appui au matelas, remplacent à la fois l'oreiller et le traversin. Il y a 4 réveils : 7 heures, 6 heures, 5 heures et 4 heures du matin. A chaque réveil correspond une corde qu'à l'heure dite on décroche : tous les matelas s'affaissent au même moment, toutes les têtes redressées tombent à plat et la file des dormeurs s'éveille.

Seulement, ceux qui n'avaient pas les quelques sous indispensables pour ces étranges hôtelleries en arrivaient souvent, au long de ces boulevards déserts, à attaquer, voire à assassiner

des passants attardés. C'est donc une excellente institution que cet asile de nuit du boulevard de Charonne. Il possède deux dortoirs : l'un de 72 lits, l'autre de 112. C'est déjà le 4^e établissement pareil qu'on ouvre depuis la fondation de l'œuvre, qui remonte à 1878. On vient même de publier le rapport sur les travaux accomplis pendant cette première période et le chiffre des individus recueillis se monte à 400,000, parmi lesquels 15,494 Belges. Ces gens ne sont pas toujours, paraît-il, des fainéants et des vagabonds ; il y a de réelles détresses s'échouant là, d'ouvriers honnêtes qui ne trouvent pas moyen de s'employer et d'avoir du travail.

Beaucoup se faisaient aux bureaux de placement, allaient y demander une place, y consignaient le peu d'argent qui leur restait sans aucun résultat. Car il paraît qu'en réalité beaucoup de ces placeurs intermédiaires entre les ouvriers et les patrons sont de simples escrocs. Cela explique le mouvement contre eux qui s'est accentué cette semaine en une suite de meetings, dont quelques-uns se sont terminés par une agitation et des violences dans la rue. Encore une fois, les anarchistes ont accapré et compromis ce qui était une protestation contre de réels abus. Un d'eux a raconté qu'un placeur, moyennant 5 francs par mois, a voulu le caser dans un « hôpital de chiens ».

Aussi a-t-il proposé de hisser tous les placeurs au haut des réverbères et de les y pendre avec un écriteau au pied : « De la part de la canaille ! »¹²³. Comme on voit bien que nous sommes dans le siècle du progrès et de la civilisation ! Car les peuples civilisés, comme a dit un humoriste, sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les peuples, comme les métaux, n'ont de brillant que les surfaces.

44.

**Persécution contre les chiens
Le Journal de Bruxelles,
13 juin 1888**

Une ingratITUDE non moins noire, c'est celle de l'autorité vis-à-vis des meilleurs amis de l'homme, c'est-à-dire les chiens, qui viennent d'être l'objet d'un arrêté du préfet de police dont tout Paris s'émeut en ce moment. Cet arrêté dispose que les chiens ne pourront plus sortir que tenus en laisse, faute de quoi ils seront arrêtés, incarcérés et abattus dans les trois jours, s'ils n'ont pas été réclamés.

Trois jours – comme les condamnés à mort, pour se pourvoir en cassation ! Tout cela sous prétexte que les chiens peuvent être atteints de la rage et mordre les passants. Comme

123 Allusion à l'étymologie du mot « canaille » : ensemble de chiens.

si les enragés, même tenus en laisse, se gêneraient pour mordre au long des trottoirs. Que va dire M. Pasteur, lui qui nous avait persuadés que nous pouvions désormais être tranquilles ? Cette mesure est évidemment prise contre lui et il serait en droit de réclamer des dommages-intérêts à l'autorité. Il est vrai que, malgré ses inventions, les choses ne changent guère, car un humoriste a dit très plaisamment que s'il y a plus de guéris, il y a par contre plus de mordus.

Quoi qu'il en soit, les maîtres et propriétaires de chiens sont furieux, car les promener en laisse n'est pas précisément commode ni amusant. Tout le monde aura l'air aveugle. Et ce que les gens pressés vont trébucher et s'emberlificoter les jambes dans toutes ces laisses de chiens en promenade ! Autant valait tout à fait interdire aux chiens l'accès de la voie publique. Oui ! mais ils auraient protesté ! Ils sont citoyens français ! Ils paient contribution, dix francs par ans, s'il vous plaît, ce qui constitue presque une force redoutable, puisqu'ils sont 47,432 censitaires payant ainsi l'impôt – sans compter tout ceux qui échappent à la loi, les chiens sans domicile, en état de vagabondage, ce qui porte à 200,000 le nombre des chiens dans Paris, qui en possède à peu près autant que Constantinople – ce n'est pas peu dire. Que de besogne pour la police

qui sera chargée de procéder à toutes ces arrestations ! Que de besogne surtout pour le bourreau des chiens et ses aides qui auront à exécuter tous ces prisonniers ! Vous verrez qu'on devra inventer une guillotine à vapeur !

En attendant, les chiens vont s'enrager plus que jamais à domicile ! Regrettant le temps des bonnes promenades, sous un gouvernement libre, des amusantes flâneries, à pattes lentes, où le soir on prenait le frais en potinant avec des voisins et en disant du mal des hommes !...

45.

La question des Grands-Magasins Le Journal de Bruxelles, 27 juin 1888

Il n'y a qu'un endroit de Paris où la dépopulation estivale ne se fait guère sentir, grâce à un encombrement qui ne cesse jamais ; ce sont les grands magasins du *Louvre* et du *Bon marché*, prospères en dépit des vigoureuses campagnes menées contre eux. La mort de Mme Boucicaut n'y a pas peu contribué, attestant une fortune colossale et vite acquise, qu'elle, du moins, eut le tact et la touchante générosité d'éparpiller sur des œuvres charitables et sur des humbles, ceux de sa maison surtout, qui tous, comme on le sait, héritaient une part proportionnelle, legs intelligents qui ont eu ce résultat imprévu d'amener

cet été plus de cent mariages entre employés et employées des magasins qui ont pu se mettre en ménage avec leurs petits legs combinés.

Un autre événement qui a été l'occasion d'une reprise d'hostilité contre les grands magasins, par quoi le petit commerce végète et s'étiole, c'est le drame intime survenu dans la maison du directeur du *Louvre*, drame dont chacun dit le mystère, mais qu'il importe de respecter, d'autant plus que la justice en poursuit l'instruction.

Quoi qu'il en soit, voici le Conseil général de la Seine lui-même qui a été saisi de la question des grands magasins : le nouveau conseiller de quartier du Mail, M. Duplan, a déposé un projet de vœu pour remédier à cette concurrence excessive et injuste, paraît-il. Voici les conclusions du projet :

Le conseil général, considérant :

Que le devoir de L'État est de répartir équitablement et proportionnellement les charges publiques ;

Que la législation qui régit l'impôt des patentés est en contradiction flagrante avec cette obligation, par suite des transformations commerciales, industrielles et financières qui se sont produites depuis les dernières réformes de la loi du 15 juillet 1880 ;

Que, contrairement à ce qu'ont voulu les législateurs, il résulte aujourd'hui que certaines classes élevées de contri-

bables, et notamment les grands magasins de nouveautés, se trouvent favorisées aux dépens des petits commerçants ;

Émet le vœu : que cette loi soit modifiée dans le plus bref délai possible et dans un sens plus équitable et plus en harmonie avec les principes démocratiques du gouvernement républicain.

On voudrait donc favoriser les petits commerçants en modifiant la base de l'impôt. Telle grande entreprise représente environ 2,000 petits magasins agglomérés qui ont uni leurs capitaux, économisé sur leurs frais généraux. Il faudrait les imposer de façon à ce que chacun de ces petits commerces confédérés payât une patente plus élevée que s'il était seul et indépendant. Mais alors quelle base choisir ? Le chiffre d'affaires ? Mais les bénéfices ne sont pas toujours en rapport. Cinquante mille francs d'affaires pour un pharmacien équivaut comme bénéfices à trois cent mille francs pour un épicer. Que si on imposait une patente pour chaque article ou chaque magasin séparé, ce serait la ruine des petits bazars qui abondent en province et même à Paris. Le projet imagine de prendre pour base le nombre des employés, dont la taxe varierait et serait de 75 francs par tête pour les magasins occupant de 200 à 400 employés ; de 100 francs par tête pour ceux occupant de 400 à 800 employés, et ainsi de suite

proportionnellement. De la sorte tel des grands magasins dont la patente se monte à 200,000 francs la verrait monter à plus de 400,000 francs.

Seulement, nous croyons fort que le Trésor seul bénéficierait de l'innovation, car les grands magasins de Paris sont en état de supporter sans peine ces surcroûts d'impôts, et le petit commerce vainement se désespérera et se plaindra d'être absorbé par ces grands bazars universels. Peut-être est-ce fatal et inévitable comme le sont des petits poissons dévorés par les grands.

46.

Un déjeuner aérien Le Journal de Bruxelles, 9 juillet 1888

[...] Après les cruautés de la barbarie, les merveilles du progrès. Il s'agit de la tour Eiffel, dont le hardi inventeur avait convié la presse à un déjeuner sur la première plate-forme achevée, c'est-à-dire à soixante mètres. Idée originale à coup sûr, dont nous étions curieux de voir la réalisation. L'invitation est pour midi. Va-t-on inaugurer pour les ascenseurs ? Les essayer pour la première fois avec un chargement aussi précieux ? C'est peu rassurant. Va-t-on nous hisser l'un après l'autre par un système de grues et de poulières, comme ces poutrelles que nous voyons là-bas se balancer, en partance pour les galeries supérieures ?

Heureusement on nous mène à un moyen d'ascension plus rassurant. Avec M. Eiffel en tête, suivi par M. Sarcey, dont le poids considérable ébranlerait la tour, si elle n'était pas en fer, la file des invités, une centaine environ, s'engage dans l'escalier, très large et commode, ma foi ! Un escalier d'hôtel aristocratique auquel il ne manque que des tapis. Nous montons. Le vent souffle fort ; chacun tient son chapeau énergiquement. Devant nous diminue le Trocadéro¹²⁴, avec ses deux tours en pattes de homard, comme dit Gabriel Marc. L'escalier se prolonge indéfiniment. On souffle un peu. Tout autour comme mille cordages compliqués et s'enlaçant, les poutrelles dressées en haubans sur ce navire de fer, où nous voguons déjà en plein ciel. Maintenant le vent sifflé et bouscule.

Si on était seul, on aurait un peu peur. Un faux pas, un étourdissement, et on culbuterait dans le vide profond sous soi comme la mer. Enfin la marche de la bande se ralentit. On arrive à la première plate-forme. Et nous songeons : du haut de ces soixante mètres, combien d'abonnés nous contemplent ! Cette plate-forme est énorme ; la grandeur d'une place publique.

A gauche, un hangar de bois, couvert de zinc, avec des drapeaux tricolores ; c'est là qu'on déjeunera tout à

124 Remplacé par le Trocadéro actuel.

l'heure, – mais il faut d'abord regarder le paysage. Combien extraordinaire et prolongé : toutes les collines, d'un côté : Sèvres et Saint-Cloud et le Mont-Valérien. Le Trocadéro a l'air d'une pâtisserie. De l'autre côté, l'immense Paris, avec l'armée déjà silencieuse de ses maisons où les dômes – casque de pierre comme le Panthéon – ont l'air de commandants qui seraient à cheval.

On songe : là-bas Napoléon 1^{er}, plus loin Victor Hugo. Chaque géant de pierre a son grand mort, et c'est eux encore qui occupent l'horizon. Quant à la Seine, elle coule à nos pieds vraiment bien petite et bien mince : un ruban à cinq sous ! C'est décidément ce que M^{me} de Staël appelait : son cher ruisseau de la rue du Bac¹²⁵.

Pour la voir plus petite encore et l'humilier davantage, voici qu'une partie des invités s'engagent dans le petit escalier en colimaçon qui tourne autour d'un pilier et même à la seconde plate-forme, c'est-à-dire à cent cinq mètres.

Est-ce courage ? Est-ce gourmandise ? Car on a annoncé qu'un excellent vermouth attendait à cette hauteur les hardis ascensionnistes. Quelques-uns sont montés. Il y a même un Américain qui a été plus haut et a gravi seul une échelle qui

ne sert qu'aux ouvriers et conduit aux dernières poutrelles ajustées. On a dû l'arrêter. Il voulait monter au ciel.

Pendant ce temps, nous avons considéré les travaux de la future exposition de 1889, qui, vue de là-haut, présentent déjà un ensemble très avancé. Une foule de galeries sont couvertes. De grands halles pour les machines, pour l'agriculture, dressent toute leur carcasse en fer terminée et énorme. Prochainement, le pavillon de la presse sera inauguré.

Mais voici qu'un signal nous appelle à table : un excellent déjeuner servi par Chevet avec des truites, des ortolans qui sont sur canapés, tandis que nous sommes sur des simples chaises, dans cette installation de pavillon aérien un peu sommaire, où l'on a l'air d'être en une cabine dont le navire continue à appareiller vers le ciel.

C'est presque de la poésie, en effet, que cette tour gigantesque – malgré ses quatre pieds à la base élargis et arc-boutés comme des pieds d'éléphant, – de la poésie à force d'énormité, de complication, « une œuvre d'imagination transcendante réalisée grâce au progrès de la science », comme a dit M. Eiffel dans son toast de remerciement à la presse.

A quoi, M. Hébrard, le directeur du *Siecle*, syndic de la presse parisienne a répondu avec beaucoup d'à-propos, par moments avec éloquence,

125 Il s'agit probablement de la Bièvre, affluent de la Seine voûté au XIX^e siècle.

constatant que la science faisait de la poésie, puisqu'elle créait et élevait l'imagination, juste à l'heure où la littérature, elle, s'inclinait vers la science et le naturalisme et s'y diminuait. Singulière transposition ! Puis il a rapproché l'enchevêtrement du fer comparable à l'enchevêtrement des idées, qui, par le respect réciproque, s'assemblent aussi dans un effort commun – comme la tour.

On voit que l'éloquence avait voulu se mettre à la hauteur, et l'esprit aussi, car un convive, qui avait la reconnaissance de l'estomac, ne tarissait pas en éloges, au départ, sur le savant ingénieur qui a mené son entreprise en dépit des oppositions et des incrédulités premières, grâce à sa devise, ajoutait-il : « En fer et contre tous ! »

47.

Exposition de Claude Monet 19 juin 1888

[...] De pareils caprices, quasi princiers, ne sont pas à la portée de beaucoup de peintres, car l'argent est rarement en raison du mérite. Sinon, le peintre Claude Monet¹²⁶ pourrait

prendre des allures de nabab, lui qui depuis si longtemps persévère dans sa voie de haute originalité et semble encore maintenant dans la plénitude de la mûre conquête de son talent.

Il suffit, pour s'en convaincre, d'aller voir à la galerie Goupil, boulevard Montmartre, la dizaine d'œuvres nouvelles qu'il rapporte d'un séjour aux Antibes. Ceux qui connaissent le peintre savent son art loyal et sa conscience absolue dans l'observation de la nature. Quand il travaille en plein air, il a toujours avec lui trois ou quatre toiles auxquelles il travaille et qu'il quitte successivement au long de la journée, à mesure que le soir approche. Ainsi, le tableau commencé et qui doit dire telle heure précise ne se continue pas durant une autre heure et sous une autre lumière. Rare scrupule, religieuse observation de la nature que le peintre transpose en y ajoutant tout ce que son tempérament comporte de tendre ou de viril. Car, comme tous les artistes abon-

rable parmi cette nature qui est devenue vôtre, dans ce jardin unique, harmonisé aussi bien qu'un tableau, et où on entre comme dans un Monet. Et puis j'ai vu de nouveaux chefs-d'œuvre de vous, ces splendides falaises, d'une finesse, d'une nuance de tons qui sont la lumière même. C'est une série merveilleuse et qui continuera dignement vos Meules et vos Cathédrales inoubliables ». [Il le prie de croire à] « la grande joie que j'ai eue de cette journée passée avec le grand artiste que depuis longtemps j'admire »... La réponse, à peine lisible, de Claude Monet se trouve aux AML (Archives et Musée de la Littérature).

damment doués, il possède à la fois la force et la grâce, les fleurs et les rochers : tantôt vaporisant sa douleur en fines nuances perlées comme en ses aubes au bord de la mer, tantôt s'exaltant en héroïques notations comme ces fins de jour où le soleil sabre l'herbe à larges rayons. Et la transcription de l'eau ici encore reste le triomphe de la virtuosité du peintre : marines argentées des golfes, marines aveuglantes de lapis lazuli roulé par les vagues méditerranéennes.

En vérité tout cela est d'un grand art et Claude Monet plus tard sera incontestablement une des gloires longtemps incomprises, mais radieuses de l'école française, comme les Daubigny, les Corot, les Millet.

48.

Le Jardin d'Acclimatation Le Journal de Bruxelles, 23 juillet 1888

[...] On se réconcilie avec le temps présent et le progrès à voir les spécimens de sauvages que le Jardin d'Acclimatation expose chaque année : on y a vu successivement des Esquimaux du pôle, ceux de la Terre de Feu, des Peaux-Rouges du Missouri, des Lapons. Voici en ce moment une exhibition curieuse de Hottentots (sept hommes, cinq femmes et deux enfants). Ils sont laids à souhait, mais d'une laideur étrange et pleine

de caractère ; peau jaune, nez aplati, chevelure laineuse, pommette en saillie. Après tout, le beau et le laid physique sont peut-être une convention, une habitude de l'œil, et il n'est pas impossible que les Hottentots nous trouvent nous-mêmes d'une laideur repoussante. Et nos costumes, doivent-ils s'en amuser entre eux ! Nos pantalons presque collants, nos redingotes qui nous sanglent ! Et nos gants : voilà, j'imagine le plus grand de leurs étonnements. Et aussi nos meubles, nos ustensiles, nos objets de toilette ! Il paraît qu'une chose surtout leur paraît extraordinaire et tente leurs instincts de vol : c'est une brosse ! cet objet si curieux pour eux et si déroutant : un morceau de bois sur lequel il pousse des cheveux !

Quoi qu'il en soit, les Hottentots du Jardin d'Acclimatation sont vêtus de façon plus que sommaire : un baudrier, un pagne de couleur vive ; les femmes ont un petit tablier et une peau qui leur descend tout le long du dos. Ils s'amusent beaucoup ici, eux qui dans leur pays doivent tout le temps chasser, chercher de la nourriture en leur coin d'Afrique voisin de la Cafrière, où ils vivent en petites bandes de plus en plus rares, décimées par d'incessantes privations.

Néanmoins, ils ne voulaient pas quitter leurs *kraals* ou villages, convaincus qu'on les emmenait pour les engrasper et les manger ensuite.

Encore aujourd’hui ils ne sont pas bien convaincus qu’ils ne finiront pas aux champignons. A part cela, ils sont insouciants, végétatifs, avec cette particularité qu’ils n’ont aucune notion du temps, ce qui fait que tous ignorent leur âge, et qu’ils n’ont aucune notion non plus de l’art. Rien ne leur paraît plus drôle qu’une statue ou un buste, dont ils ne savent pas voir ni comprendre la ressemblance.

C'est à peu près comme ce chef nègre à qui un roi envoya un jour son buste exécuté par un grand sculpteur qui avait fait pratiquer le plâtre en riche et solide marbre. Le chef nègre refusa l’envoi, fort en colère de ce qu’on lui présentât comme son image et son portrait. Le buste était en marbre *blanc*.

49.

Musiciens ambulants
Le Journal de Bruxelles,
30 juillet 1888

Il restera aux évincés [du concours du Conservatoire] la ressource de se transformer en ces appareils à mécanisme – marquant le poids ou donnant du chocolat – qui eux gagnent de l’argent tout seuls, aux coins des rues. Cette invention vient de recevoir une application ingénieuse : un joueur d’orgue entre dans une cour, installe dans un coin son instrument, qui, remonté comme une horloge,

peut jouer tout seul ; puis il s’esquive et va tranquillement s’installer chez le marchand de vin du coin. Au bout de peu de temps, tous les locataires de la maison, agacés par cette obstination de la musique, se mettent aux fenêtres, voyant l’instrument solitaire descendant dans la cour, s’amusent, s’approchent et perçoivent un écritau portant ces mots : « Si vous voulez que l’orgue s’arrête, mettez deux sous dans la fente. » On s’exécute, mais près un moment de répit le même air recommence, agaçant et monotone. Il faut encore des sous. C'est un vrai chantage : Payez ou je parle ! Et on donne, on donne encore pour avoir la paix dans sa cour !

50.

La vie parisienne à la mer
Le Journal de Bruxelles,
6 août 1888

Malgré le mauvais temps persistant et cet été en larmes, le Tout-Paris a déjà émigré pour la villégiature, les voyages, la campagne ou la mer. Il y a foule à Trouville, à Dieppe, au Tréport, mais les élégantes, au lieu d’y paresser comme en un lieu de repos et de se reposer du « surmenage mondain » de chaque hiver, y continuent à changer de toilettes, à danser, à recevoir, et cette année elles ont même imaginé d’avoir leur jour et leurs heures comme à la ville.

On leur rend visite dans leur cabine de la plage comme si c’était leur salon ou leur loge à l’Opéra. C'est la grande innovation de cette année, et pour ce on tend les quatre planches de cretonnes fleuries, on y pend une aquarelle, avec, dans un coin, des fleurs et sur une étagère les journaux, le dernier livre paru. On finira par y prendre le thé. Et l'on continue aussi à jeter l’argent par portes et fenêtres des cabines, car les villes de bains de mer n’ont pas précisément la réputation d’être économiques, et cette réputation semble méritée, s'il faut en croire ce sportsman bien connu qui revenait récemment le visage hâlé, bruni, mais la main restée blanche. Et comme ses amis du cercle s’en étonnaient : « Dame ! Fit-il, j'avais tout le temps la main à la poche ! »

51.

Tourniquets
Le Journal de Bruxelles,
2 octobre 1888

Même pour acheter le bonheur de l’art des jouissances artistiques, il faudrait désormais donner de l’argent en échange, à croire les réclamations d'une partie de la presse et même de l’administration des Beaux-Arts, qui songe à établir des tourniquets avec un droit d’entrée au Louvre, au Luxembourg et dans les autres musées ou collections. Les plus conciliants

vont jusqu’à réclamer en tous cas deux jours payants par semaine, tout cela sous prétexte qu’en d’autres pays, en Allemagne, en Hollande, en Italie, les musées ne sont point gratuits et qu’il faut, par représailles, en agir de même ici vis-à-vis des étrangers. Mais n'est-ce point la gloire de la France d'avoir un Louvre admirable et de l'ouvrir portes toutes grandes comme le palais d’art par excellence où tous les grands peintres vivent côté à côté dans l’unité de l’âme humaine et la fraternité de leurs diverses origines ? Est-ce qu'on va maintenant montrer les génies pour dix ou vingt sous comme des hercules ou des prix de beauté à la foire ? Et puis de quel droit imposer une taxe aux Français qui, en définitive, ont payé de leurs deniers et conservent à leurs frais tous ces trésors artistiques ? Les musées sont payés par tous ; ils appartiennent à tous, et pour l’hygiène générale d'une nation, l'équilibre du budget n'importe pas plus que de rendre accessible, à qui le veut sentir, le sourire énigmatique de la Joconde ou le soir fané de l’Embarquement pour Cythère.

52.

La culture anglaise des biceps
Le Journal de Bruxelles,
30 octobre 1888

[...] Une autre assimilation actuelle (pour ne pas dire contrefaçon), c'est

l'envahissement des habitudes anglaises d'exercices physiques. Conséquence dernière de la campagne contre le surmenage scolaire.

On veut de plus en plus maintenant réduire les heures d'études, en supprimer la moitié au moins et les remplacer par des jeux d'adresse et des travaux musculaires. Après la Ligue de l'enseignement, voici la Ligue des biceps qui a aussi ses statuts et son comité d'hommes très graves où figurent M. Henri Brisson, l'ancien président, l'amiral Peyron, M. Anatole de la Forge, que sa grande barbe incommodera, sans doute, pour les luttes à main plate. Quoi qu'il en soit, La ligue du biceps se propose de développer gratuitement dans les écoles la force et l'adresse, d'introduire les jeux dans les établissements scolaires, d'agir sur les pouvoirs publics pour obtenir un plus grand nombre d'heures consacrées aux jeux dans la vie scolaire. Quelle révolution dans nos mœurs ! Tous hercules, tous dressés non plus à tenir la plume, mais à manier des haltères ! Tous préparés à pouvoir au besoin, comme Samson, renverser les colonnes du temple !

C'est bien fade et bien démodé déjà de dire d'un homme qu'il a beaucoup d'esprit, qu'il est un écrivain charmant, un causeur à facettes, un orateur plein d'éclairs. On dira désormais : « C'est un jeune homme accompli. Il jongle avec des poids

de 100 kilos ». L'argent lui-même va perdre de son prestige et, pour les prétendants de sa fille, une mère supputera davantage le chiffre de leur force que celui de leur dot. Vraiment ce fut un précurseur, ce duc de La Rochefoucauld qui, depuis deux ans, au cirque Molier, apparaissait en costume de gymnasiarque et, devant le Tout-Paris boulevardier, développait ses biceps en d'incomparables exercices aux barres fixes.

L'exemple parti de haut deviendra bientôt un exercice unanime, surtout que les excitations ne manquent pas. Voici déjà M. Bischoffsheim qui vient d'écrire de Nice à M. Lockroy¹²⁷ pour l'informer qu'il mettait cinq mille francs à la disposition de la personne qui trouverait un nouveau mode d'exercice applicable dans les lycées, collèges et pensionnats, exercice qui pourrait aider efficacement au développement physique de la jeunesse. Tout cela est très sérieux et vous verrez des milliers d'oisifs qui vont passer leur temps, pour gagner les dits cinq mille francs, à chercher de nouveaux moyens d'étirer les muscles, de faire saillir les biceps, de disloquer l'ossature, afin que ce ne soit plus seulement le démon, mais chaque homme qui puisse à son gré se changer en serpent. On en a vu

127 Édouard Lockroy dit Lockroy fils (1838-1913) : journaliste et homme politique radical-socialiste.

un, cette semaine, à l'Éden, qui pouvait ainsi se contourner à volonté, et, comme toute la vogue est à la soupleesse physique, les médecins les plus graves sont allés voir et complimenter l'homme disloqué, qui leur a annoncé, entre autres choses, qu'à 26 ans il a déjà gagné dix mille francs de rente.

Vous voyez bien que l'avenir est aux exercices du corps, comme solennellement le prédit M. Philippe Daryl¹²⁸ dans son ouvrage sur l'*Hygiène physique* qui vient de paraître, salué par d'universels éloges : car la révolution est accomplie sans retour. Nous allons voir enfin une république musculaire. Au lieu de plumes, et de livres, le matériel des écoliers se composera plutôt de poids, de cordes, de trapèzes, de cerceaux, de gants de boxe et de fleurets. Les bibliothèques seront transformées en salles d'armes. La scène du Théâtre-Français devra être convertie en une arène pour les luttes à main plate. Vivent les hercules ! Vous dis-je, Léon Cladel, réjouis-toi, mon ami ! Les temps d'Ompdrailles-le-Tombeau-des-Lutteurs¹²⁹ sont venus ! Chaque année il y aura un champion de la force en place du poète lauréat de naguère !

128 L'un des pseudonymes de Paschal Grousset (1844-1909) : journaliste, homme politique et écrivain.

129 Ouvrage de Léon Cladel (1879). Une statue portant ce titre se trouve à Bruxelles, avenue Louise, près des Jardins du Roi.

Et brusquement les hommes athlétiques vont devenir les premiers dans la République, comme chez les peuples primitifs. Ce qui prouve que Rivarol avait raison : les peuples les plus civilisés sont tout voisins de la barbarie, comme le fer le plus poli l'est de la rouille !

53.

Transformation d'une critique Le Journal de Bruxelles, 12 février 1889

[...] on l'a bien vu jeudi dernier ; c'était le premier jeudi, depuis d'immémoriales années, que M. Sarcey ne venait plus causer avec le public « comme avec un vieil ami ». Par qui serait-il remplacé ? Question palpitante, énigme impénétrable, d'autant plus que l'affiche annonçait : *Les tendances de la poésie moderne*, par M. Julien Leclercq¹³⁰.

Pour préciser cette identité, les annonces de journaux : Le poète Julien Leclercq. Or, nous qui suivons les choses littéraires d'assez près pourtant, nous ignorions absolument ce nom-là, qui n'a figuré nulle part ni signé de vers dans les revues ou en volume. A l'heure dite, dans la salle des conférences presque vide et pleurant le départ de Sarcey, nous apercevons à la tribune non pas un conférencier,

130 Julien Leclercq (1865-1901) : poète, écrivain et critique d'art.

mais une chevelure, oh ! mais une chevelure que nous n'oublierons jamais, immense, drue, longue jusque dans le dos, arrivant sur le visage des deux côtés jusqu'aux coins de la bouche, non seulement longue mais épaisse, superposée, multipliée et millionnaire, se tassant tout autour de la tête comme un vaste oreiller noir avec un peu de figure pâle et presque exsangue. D'autant plus pâle qu'en dessous s'éploie une cravate blanche non pas en noeud de batiste discret, mais en ailes gigantesques de satin qui semblent d'une mouette prisonnière sur l'habit noir et désireuse de s'évader dans un endroit plus gai. Car la bouche qu'on entrevoit à peine entre ces cheveux mérovingiens comme une fente sur un tronc d'arbre entre d'immenses branchages ne raconte rien, n'émet aucune idée personnelle, ne discute ni ne loue, cette bouche lit seulement à voix monochrome, une voix de fantôme, une voix revenue, quelques poèmes de Baudelaire – avec un air de les avoir découverts – et d'autres de Verlaine ou de Mallarmé qui figurent dans toutes les anthologies. La bouche remue toujours, la chevelure est immobile, bien stylée ; quant aux yeux, ne cherchez plus les yeux : partis, évaporés, bus par les lustres à force d'avoir été blancs, tout blancs, comme de petites mares. Reste seule la bouche qui lit toujours... Les quelques rares auditeurs dorment en

paix, et le gaz siffle tout bas. Après une heure la chevelure se lève, s'agit comme un goupillon, puis quelque chose salut le public : on dirait une tête de loup au bout d'un bâton. La bouche maintenant se tait, mais par contre les yeux sont revenus ; il y a même à présent un troisième œil qui regarde beaucoup plus que les deux autres, un œil de verre, immense aussi, qui se balance sur le plastron de la chemise. Tout cela est bien inquiétant et bien anormal, « et les rares auditeurs mal éveillés sortent en gardant l'obsession d'avoir vu un dessin d'Odilon Redon¹³¹ qui aurait appris à réciter des vers... »

54.

La Tour Eiffel en construction
Le Journal de Bruxelles,
20 février 1888

Une œuvre d'art aussi, c'est la tour Eiffel, qui achève en ce moment la première étape de son ascension ; le spectacle est curieux vu des jardins du Trocadéro. Elle s'élève là-bas sur l'emplacement de l'ancienne exposition de 1878, dont elle a bousculé les gazons et les parcs survivants. Elle apparaît avec ses quatre pattes s'élargissant à la base, ses quatre énormes piliers inclinés, carcasse d'animal antédiluvien, à l'ossature de fer ajou-

131 Odilon Redon (1840-1916) : peintre et graveur symboliste.

rée et grimaçante. Ces piliers, d'une élévation de 50 mètres constituent déjà un ensemble qui atteint presque la hauteur des tours de Notre Dame. C'est le moment le plus intéressant : il s'agit de poser le tablier métallique qui doit réunir les piles inclinées de la base et constituer le premier étage. Alors la tour reprendra son vol vers le ciel. En attendant, là-haut, les ouvriers travaillent, battent du marteau, enjambent des passerelles, actifs et pressés comme s'ils étaient menacés du déluge et pressés de finir cette énorme Babel.

La tour achevée, ce sera du sommet un panorama allant de Compiègne à Fontainebleau ; et les statisticiens que la tour Eiffel met en verve font chaque jour à son sujet des constatations imprévues : d'abord un ascensionniste mettrait plus d'une heure à gravir les 1,500 marches de cet immeuble qui sera, haut de la hauteur de 75 étages ordinaires – heureusement qu'il y aura des ascenseurs ! – ensuite, on a calculé qu'une simple plume pesant un gramme, lancée du haut de la tour, mettrait à parcourir cette distance 8 secondes, et que son poids, accru par la vitesse, serait en arrivant à terre l'équivalent de 15 grammes, c'est-à-dire deviendrait un véritable projectile qui pourrait blesser ou tuer un homme¹³². Ceci est aussi merveilleux qu'effrayant et ménage

dans l'avenir bien des ressources pour les assassins et ceux qui auront à se venger.

Plus besoin de se mettre en dépense ; plus de revolvers et de couтеaux ; plus d'effusion de sang.

On peut tuer un homme à coup de plume !

55.

Concours de beauté
Le Journal de Bruxelles,
26 février 1889

Les peintres n'auront plus même l'excuse de manquer de modèles, car jamais on n'aura vu tant de beautés authentiques et diplômées, dont pas une, nous le craignons, ne fera un Raphaël. Tous les jours cependant nous connaissons de nouveaux prix de beauté, et comme si ce n'était pas assez des concours de Rome, Turin, Chicago, Spa et Nice, voici que Paris, qui ne se gêne pas non plus, paraît-il, pour pratiquer la contrefaçon, aura le sien au printemps prochain.

La nouvelle en a été lancée dans le monde entier et M. Corneiller, secrétaire du nouveau cirque de la rue Saint-Honoré, reçoit déjà les photographies. D'aucuns auront raison de stigmatiser comme bien caractéristique d'une époque de décadence cette païenne glorification de la beauté plastique, qui soumet les femmes à l'examen et au classement comme

132 Canular de Rodenbach.

les bœufs de Pâques dans les comices agricoles. Ici du moins le concours sera loyal, car il n'y aura point de jury ; tous les spectateurs du cirque auront droit à déposer leur vote dans une urne gigantesque, au dépouillement de laquelle, le soir du grand prix, la lauréate recevra net 25,000 francs ; la seconde 6,000 ; puis 3,000 ; puis six prix de 1,000. C'est donc le suffrage universel appliqué en matière esthétique. Ici aussi il est bien certain qu'il se trompera ou qu'il jugera autrement que les artistes, lesquels, observait un jour Alfred Stevens, n'aiment que les *belles laides*.

Quoi qu'il en soit, on abuse des prix de beauté ; c'est rendre le règne de chacune d'elles trop éphémère ; il y en aura bientôt autant que d'anciens ministres, dont aussi on ne compte plus le nombre et qui vivent l'espace de quelques matins, comme ce dernier ministre de la justice, en fonction quatre jours seulement, qui s'écria avec aigreur lors de son remplacement : « Les sceaux trouvent toujours un plus sot qui les garde ! »

56.

Un Traitement nouveau
Le Journal de Bruxelles,
26 mars 1889

Pour combattre contre la mort et les maladies, la Science ne cesse pas d'inventer ; c'est ainsi qu'il n'est bruit

en ce moment que des expériences nouvelles pratiquées à la Salpêtrière par l'illustre docteur Charcot.

Malheureusement, si les moyens de thérapeutique augmentent, les maladies font de même. On a beau découvrir par exemple les inoculations contre la rage, les chiens se rattrapent, prétendant un de nos amis en veine de spirituels paradoxes, et si des malades sont guéris, il y a beaucoup plus de gens mordus. Quoi qu'il en soit, cette médecine nouvelle n'est plus ce qu'un humoriste appelait l'art de mettre des drogues qu'on ne connaît pas dans un corps qu'on connaît encore moins.

Plus de potions semble être la formule des guérisseurs actuels, proclamée à son tour par Théodore de Banville qui sait tout en vrai poète lyrique et modernisant qu'il est :

Il lui dit, sachant l'aguerrir :
Névrose gracieuse et fine
Dédaigne, si tu veux guérir,
L'antipyrine et la morphine.

La névrose interpellée ainsi et pour laquelle un nouveau traitement se pratique en ce moment à la Salpêtrière, est ce qu'on appelle l'ataxie locomotrice, une maladie de la moelle épinière affectant tous les nerfs qui en dépendent, spécialement les nerfs inférieurs. De là cette marche saccadée des ataxiques, dont les jambes trébuchent, se projetant en coups de

faux, avec cette sensation pour eux que le sol se dérobe et manque sous leurs pas. Ceci aura sans doute servi de point de départ à la méthode nouvelle ; c'est une application homéopathique, car le traitement consiste à tout à fait les suspendre dans le vide.

Le but ? Obtenir l'elongation de la moelle qu'on essayait vainement autrefois par l'hydrothérapie, l'électricité, les pointes de feu. L'application ? Attacher les malades à une sorte de trapèze garnie de courroies et de bretelles qui les prennent sous les aisselles et aussi par la tête. Le patient ainsi attaché, on le hisse en l'air et il reste suspendu. Une ou deux minutes d'abord ; jusqu'à quatre minutes plus tard, en renouvelant l'expérience tous les quelques jours. Il paraît que les résultats sont surprenants de ce traitement inventé par un Russe, le docteur Motschutkowsky, et pratiqué par lui depuis plusieurs années à Odessa.

Quatre-vingt-onze malades ont déjà subi la suspension régulièrement à la Salpêtrière et s'ils ne sont point guéris de leur mal, qui est incurable, la plupart se trouvent soulagés considérablement et rendus presque à leur train de vie ordinaire. Est-ce le traitement lui-même ? Est-ce la confiance, qui est d'une importance décisive au point de vue des maladies nerveuses, et explique tout Paris rué, à la fin du dernier siècle, autour des baquets ma-

gnétiques de Mesmer¹³³, lequel passait en habit lilas au milieu de ses malades qui, rien qu'à le voir, se sentaient à moitié guéris ?

M. Charcot lui aussi, même pour la méthode nouvelle de la suspension, croit plus sans doute à ce qu'on pense d'un remède qu'à ce que vaut ce remède, lui que nous entendions dire un jour avec sa bonhomie spirituelle : « Il faut se hâter d'appliquer un traitement – *tant qu'il guérit !* »

57.

Physionomie de Paris
Le Journal de Bruxelles,
23 avril 1889

Paris présente en ce moment une physionomie mouvementée et originale. Imaginez un riche hôtel que ses occupants auraient un peu négligé, mais qu'ils veulent remettre à neuf pour quelque cérémonie importante, le mariage de leur fille par exemple. Une armée d'ouvriers a pris possession de l'immeuble ; toutes les chambres sont en proie aux peintres, aux décorateurs, aux tapissiers, et déjà les lourdes tentures sont posées, tandis qu'on achève le plafond en nuances.

C'est l'aspect du Paris actuel : on dirait d'un grand nettoyage et d'une

133 Franz Anton Mesmer (1734-1815) : médecin badois, fondateur de la théorie du magnétisme animal, aussi connue sous le nom de mesmérisme.

mise à neuf pour recevoir dignement les étrangers et paraître à son avantage durant l'exposition. Partout des aménagements et des travaux poussés avec vigueur : à la gare Saint-Lazare les bâtiments sont terminés et le dégagement est précieux à l'entrée de la rue d'Amsterdam, autrefois si étroite et si encombrée. Tout à côté l'hôtel Terminus va s'ouvrir, cet énorme hôtel qui est sorti comme par miracle de dessous terre, avec ses six étages, en un peu plus d'un an. C'est la société du Louvre qui le dirigera, à l'instar des grands hôtels anglais voisins des gares. Celui-ci est même en communication directe avec les quais d'arrivée au moyen d'une passerelle qui aboutit au premier étage. Les voyageurs arrivant d'Angleterre ou d'Amérique par le Havre pourront ainsi s'installer immédiatement, et, dans l'hôtel, il y aura à leur disposition environ 400 chambres.

Ailleurs encore des légions d'ouvriers travaillent et se hâtent ; sur l'ancien emplacement déblayé des Tuilleries, où ne subsiste que l'Arc de Triomphe, d'un cachet si sobre et si romain, on plante tout un parc qui sera comme un prolongement du jardin des Tuilleries, d'où la vue ainsi s'étendra sans interruption jusque dans la cour intérieure du Carrousel et le déploiement en éventail des bâtiments du Louvre. Sur les boulevards, partout des tranchées pour l'installa-

tion de la lumière électrique ; déjà aussi les primeurs des camelots, parmi lesquelles les reproductions variées de la tour Eiffel dominent.

C'est le premier résultat du jugement qui vient d'intervenir, déboustant de son action le propriétaire des grands magasins du *Printemps*, M. Jaluzot, qui avait acquis le droit exclusif de reproduction. Aujourd'hui la justice décide que la propriété de la tour étant acquise à l'État, il en est de même du droit de reproduction. C'est-à-dire que désormais la tour appartient à tous, comme le ciel et le printemps. Or, chacun, par ces clairs matins d'avril, porte un peu du printemps sur soi, sous la forme d'un mince bouquet à deux sous de violettes ou d'anémones.

Pour le prix on pourra porter à la boutonnière quelque tout Eiffel en miniature, à moins qu'on ne préfère une tour Eiffel épingle de cravate ou une tour Eiffel porte-cravon.

Tout cela vous est offert présentement par les camelots en délire, sans compter une tour Eiffel de trois cents vers (autant de mètres, autant de vers) dont les poutrelles inégales sont remplacées sur un dessin équivalent par des vers inégaux. Le sommet très effilé commence par ces vers monosyllabiques : « La tour – à jour – dans l'air – clair – monte – prompte. »

Je vous fais grâce de ce lyrisme qui tombe de si haut et va s'élargissant.

Le chef-d'œuvre dans ce genre c'est la tour Eiffel polka, qu'on offre avec non moins d'entrain à chaque carrefour, la tour *réduite* pour piano !

Une popularité qui va grandissante, comme on voit, et dépasse avec candeur toutes les limites de l'absurde. Cela ne l'empêchera pas, sans doute, d'emporter de haute lutte le prix de 100,000 fr. que vient d'instituer M. Osiris¹³⁴ « pour l'œuvre d'art, d'industrie ou d'utilité publique que le comité jugera le plus remarquable dans l'exposition ».

Aussi chacun y va de son enthousiasme et même de son argent : on l'a bien vu pour l'émission des bons de l'exposition ; ceux-ci sont des sortes de titres émis à 25 fr. et immédiatement remboursés, puisque 25 tickets d'entrée à l'exposition y sont adjoints, cinq par cinq, à droite. La partie gauche du bon, avec fond blanc et filigrane rose, est un titre qui donnera droit de participer à des séries de tirages, de mois en mois, dont les lots varieront entre 1,000, 10,000, 100,000 et jusqu'à 500,000 francs. Vous comprenez si les souscriptions ont afflué ; dès l'émission le Crédit foncier, qui s'en est chargé, a reçu chaque jour 20 à 30,000 lettres chargées émanées de souscripteurs à l'émission. Celle-ci se montait à douze cent mille bons ; or, près de

sept millions ont été souscrits par onze cent mille capitalistes en moins d'une semaine, ce qui fait que l'émission aura été au moins sept fois couverte. On se battait aux guichets.

Pendant les premiers jours la queue a commencé la nuit devant le Crédit foncier, rue des Capucins, à deux heures du matin. Car l'excédent des souscriptions obligera déjà à des réductions considérables pour les gros souscripteurs. Mais les demandeurs d'unités seront servis par priorité, et il paraît certains qu'ils le seront tous.

Comme on le voit, l'entrain est partout et l'on sent dans Paris quelque chose comme la fièvre de la dernière heure ; les affiches sont posées des cérémonies de l'inauguration, qui comporteront toutes sortes de musiques et d'illuminations avec une fête vénitienne sur la Seine.

Déjà est entré hier soir par la porte de Vincennes, arrivant d'Épernay et traîné par douze bœufs champenois, le plus grand tonneau du monde, rempli de vin de Champagne, qui sera bu au déjeuner offert à des invités par la presse parisienne, une barrique colossale pour laquelle on a dû desceller la grille de l'octroi et qui triomphe décidément du foudre légendaire d'Heidelberg¹³⁵.

Les étrangers aussi débarquent déjà, non seulement ceux qui figureront en quelque exhibition du

¹³⁴ Daniel Iffla (1825-1907), dit Osiris : financier et mécène.

¹³⁵ Tonneau d'une taille gigantesque.

Champ de Mars, comme ces Javanais entrevus au boulevard, parmi lesquels des chanteuses et des danseuses qui vont installer un kampang tout entier, c'est-à-dire un de leurs villages avec des maisons en bambous. Il y a aussi dès maintenant ceux qui viennent pour rien, pour le plaisir, des Anglais surtout et des Américains. C'est incroyable ce qu'on entend déjà d'idiomes étrangers dans les restaurants et les théâtres. Que sera-t-il au pied de la tour Eiffel, qui sera vraiment la sœur de la tour de Babel des temps primitifs, car elle aussi verra la confusion des langues.

58.**La tour Eiffel
Illuminations**

**Le Journal de Bruxelles,
15 mai 1889**

Seule la tour Eiffel n'a pas pris part officiellement à l'ouverture de l'exposition, se réservant une inauguration personnelle pour le 15 de ce mois. Même on remarqua le matin du jour de l'ouverture que le drapeau qui flottait la veille au sommet avait disparu. Est-ce que la tour boudait à présent au pavillon central, qui, ce jour-là, allait triompher à son tour ? En tous cas on voyait à peine un lambeau d'étoffe bleue à la hampe du sommet. Après enquête, on découvrit que le vent soufflant assez fort la nuit pré-

cédente avait effiloché toute l'énorme et pourtant solide étoffe du drapeau. Cela donne à penser la force des courants de l'air à cette heure. Il paraît du reste que la tour oscille, à faire croire qu'elle est ivre, si elle n'avait déjà trop bonne réputation pour écarter un tel soupçon.

Et quant à ses drapeaux, elle n'a vraiment pas de chance, car le premier qu'on y avait arboré, respecté du moins par le vent, avait été coupé en morceaux, en tout petits morceaux à l'aide de canifs, de ciseaux et autres instruments tranchants par des caravanes d'Anglais aussi impitoyables que Billoir et désireux d'emporter une telle relique dans leurs pénates. Que sera-t-il quand tout le monde va être admis dans la tour après l'inauguration des ascenseurs, soit 10,000 personnes à la fois, avec obligation pour le concessionnaire d'en pouvoir enfourner un millier par heure jusqu'à la dernière plate-forme ? Et il y aura partout des guichets comme dans une gare pour cet extraordinaire voyage vertical.

A défaut de drapeaux, le jour de l'ouverture, la tour a déployé d'extraordinaires projections lumineuses : un phare avec des lentilles aux couleurs françaises, puis deux projecteurs qui portent, paraît-il, jusqu'à 10 kilomètres. C'était féerique en cet extraordinaire soir de fête vénitienne et d'illuminations,

un soir de chimère et des Mille et une Nuits dans ce coin des Champs-Elysées où nous étions. Les vagues musiques des cafés-concerts ; devant soi, la place de la Concorde toute passeguillée¹³⁶ de globes allumés et de guirlandes de gaz ; au-dessus, un feu d'artifice exaspérant ses explosions de pierreries ; au milieu les cascades pétillantes aussi comme un feu d'artifice blanc.

Et toujours, dans la perspective l'immense tour, toute lunaire dans ses linges de lumière électrique, mais soudain rouge et fantastique dans un feu de Bengale intérieur qui lui donnait un air de grande tour de cathédrale incendiée dont il ne reste plus que le squelette avec ses côtes de fer alignées.

59.

**Merveilles
de la réclame américaine
Le Journal de Bruxelles,
20 mai 1889**

Décidément les temps prédis sont advenus où Paris apparaîtrait définitivement américainisé. Quoi de plus américain, en effet, que la réclame outrée et prodigieuse dont Paris s'est rendu complice en l'honneur d'un Américain qui va installer, pour le temps de l'exposition, un cirque de

combats de buffles et de jeux hippiques ?

Sur tous les murs, à toutes les aubettes, à toutes les vitrines sont affichés à des millions d'exemplaires les portraits de cet homme, qu'on représente avec une tête romantique : grand chapeau de feutre mou, yeux rêveurs et tendres, moustache militairement relevée, car il se donne comme colonel, le célèbre Cody, connu déjà mieux ici sous le nom de Buffalo Bill, qui veut dire en réalité chasseur de buffles, mais qu'on a pris pour son vrai nom parce que ces mots figurent sous tous les portraits de lui placardés.

En fait, il n'a rien de cette triomphante beauté que lui prêtent ses innombrables portraits et que lui prêtent aussi des reporters en délire, puisqu'un d'eux écrivait le lendemain de son débarquement : « C'est tout à la fois une physionomie et un caractère ; on pourrait le comparer à don Juan et au maréchal de Saxe !!! ».

Certes son allure ne manque pas d'élégance, mais combien agaçante d'infatuation et de cabotinisme, sans compter les traits déjà fripés, la chevelure longue qui va s'éclaircissant, tout cela qui nous a paru loin du don Juan annoncé quand nous l'avons vu face à face en un bureau de rédaction d'une des feuilles parisiennes auprès desquelles le malin Cody s'est empressé de se rendre dès son arrivée avec tout

¹³⁶ Ornement fait de rubans, de broderies, de perles, de pierreries, exécuté en particulier sur un vêtement.

un état-major de barnums. Ô merveilles de la réclame et de la mise en scène américaines ! Qui peut se flatter d'être célèbre aujourd'hui dans Paris comme Cody, Buffalo Bill ?

Inconnu de tous il y a un mois, il lui a suffi de ce peu de jours pour que les plus petits enfants sachent son nom et puissent le reconnaître au passage. Décidément Géraudel¹³⁷ lui-même n'y entendait rien et n'est qu'un simple serin ! Cody, Buffalo Bill, lui, a organisé des trains spéciaux, frété des navires spéciaux, s'est fait interviewer, encore en pleine mer, avant son arrivée, a loué des murs spéciaux pour ses affiches et aujourd'hui même donne une représentation spéciale et avant-courrière, à laquelle le président de la République assistera, parce que le colonel Cody a su intéresser à lui le ministre des États-Unis, lequel a invité M. Carnot et le recevra avec le personnel de toutes les ambassades américaines. Tout cela pour un directeur de cirque américain, c'est d'une adresse et d'un génie de réclame et de mise en scène devant lequel nous resterions confondus, si nous ne savions que la société qui l'exploite a beaucoup d'argent et en a assigné la plus grosse partie au bon lancement de l'affaire.

¹³⁷ Auguste-Arthur Géraudel (1841-1906) : pharmacien à l'origine des pastilles Géraudel (contre la bronchite).

Quant au spectacle, quel sera-t-il ? Du Fenimore Cooper, le célèbre romancier américain, en action, c'est-à-dire des courses de chevaux, de buffles, de cerfs, de chiens des prairies, des exercices au lasso, des fantaisies de Canadiens, de Sioux, d'Apaches et d'Indiens couronnés de plumes, la peau tatouée comme des cuirs de Cordoue. Il paraît qu'on assistera là à des équitations fougueuses et désordonnées, sans autre science qu'une certaine solidité à cheval et un emportement d'une belle sauvagerie qui reposera des correctes académies de la haute-école dans nos cirques ordinaires. Celui-ci, du reste, se distinguerà des autres par ses proportions colossales, une salle pouvant contenir 20,000 personnes, de forme carrée, avec des gradins de trois côtés, tandis que le quatrième côté sera occupé par des décors, forêts, roches, précipices où se dérouleront les chasses et les combats. C'est même à cause de ses dimensions anormales que le cirque de Buffalo Bill n'a pas s'installer qu'assez loin du centre, route de la Révolte, à Neuilly, près de la Porte Maillot, où il occupe présentement avec ses campements, ses tentes pointues et bariolées un espace de 60,000 mètres d'étendue. Reste à voir l'intérêt que pourront offrir aux Parisiens et aux étrangers ces spectacles de tribus et d'animaux sauvages qui, de l'autre côté de la Manche, ont une

immense réputation ; mais sommes-nous, autant que là-bas, un pays de jockeys et de sport ?

60.

Les cochers récalcitrants Le Journal de Bruxelles, 19 juin 1889

Le jour même où les mails superbes roulaient vers Auteuil, les modestes fiacres avaient cessé de s'ébranler au long de nos boulevards et de nos rues. Pour la première fois, depuis des temps immémoriaux, il n'y a pas eu de passants écrasés, grâce aux vacances d'un jour prises par MM. les cochers parisiens. Voilà longtemps qu'ils nous la promettaient, cette grève, et ils l'ont réalisée au bon moment, où on a le plus besoin d'eux, où des milliers d'étrangers, ignorant des itinéraires et du mécanisme des omnibus et tramways, s'exténuent après eux en de vaines supplications. Réalisation difficile quand on songe qu'ils sont plus de 20,000 et qu'il fallait, d'un commun accord, suspendre tout travail le même jour. Il y a bien eu quelques résistances que vite on réprima en coupant les rênes, en démontant les roues, en renversant la voiture de ceux qui s'étaient risqués à travailler. Grève universelle et obligatoire.

Ainsi s'est trouvé mentir le distique où Raoul Ponchon, parodiant le mot historique de la comtesse de Monte-

bello à la cour du Premier-Empire : « C'est nous qui sont les princesses, » fait dire aux rubiconds tyrans des fiacres : « Nous sont cochers. Nous sont faits pour marcher ! ». Hélas ! Les cochers ne marchent plus, sauf quelques rares qui appartiennent aux coopératives ou à des loueurs particuliers. Mais ceux de l'Urbaine et de la Compagnie générale refusent tout service avant d'avoir obtenu satisfaction. Ils ont eu des audiences ministrielles et des débats contradictoires avec leurs patrons sans se mettre d'accord. Les uns réclament un salaire uniforme de sept francs pour douze heures de travail, les autres un abaissement de la *moyenne* qu'ils doivent verser à la compagnie. Car tel est jusqu'ici le système pratique : le cocher loue chaque matin une voiture à cheval, à forfait, pour une somme que la Compagnie impose et qui varie suivant le jour, le temps, la saison, les circonstances. Actuellement cette moyenne est de 32 francs. Or, les cochers prétendent que, même en travaillant toute la journée au tarif de 2 fr. par heure, ils peuvent à peine rentrer dans les débours de cette moyenne.

Les directeurs de l'Urbaine et de la Générale répondent qu'en dehors des courses à l'heure (que les cochers s'arrangent toujours pour éluder), il y a les courses ordinaires à fr. 1,50, qui se comptent souvent à plusieurs par

heure, puis le supplément pour les colis, les courses en dehors des fortifications et au Bois, les pourboires, ce qui permet souvent aux cochers de se faire des journées de 40 et 50 fr., c'est-à-dire un bénéfice net d'au moins un louis par jour. Qui a raison ? Ce qui est certain, c'est que l'autre soir on a arrêté un cocher de fiacre à la suite d'une rixe ou d'une tentative de meurtre ; il était porteur de 53 francs qu'il a déclaré être la recette de sa journée. D'autre part, ceux qui sont voisins de postes de fiacre ou d'endroits de stationnement ont pu remarquer souvent, aux heures de repas, les cochers attablés sur les trottoirs des cafés ou restaurants limitrophes, déjeunant et dînant copieusement avec des huîtres, du lapin sauté, des fromages variés, du raisin, du vin à discréption et l'obligatoire mazagran¹³⁸ panaché de cognac. On est quelque peu incrédule alors devant leurs réclamations et hostile à leur grève, d'autant plus que les Parisiens sont édifiés depuis longtemps sur l'amabilité et la délicatesse des automédons¹³⁹, grands chercheurs de querelles, dont un de nos amis disait un jour avec esprit que si on les appelle « cochers » à l'infinitif, c'est par politesse¹⁴⁰.

¹³⁸ Tasse haute, en forme de verre à pied, utilisée pour boire le café. Source Wikipédia.

¹³⁹ Conducteur d'attelage.

¹⁴⁰ Allusion à « cochons ».

*

Il est vrai que les cochers deviendront bientôt inutiles si, comme la science nous le promet, elle ne doit pas tarder à avoir invité pour notre usage et commodité des voitures électriques qui nous conduiront toutes seules à nos plaisirs et à nos affaires. Déjà les tramways électriques fonctionnent au boulevard Malesherbes et ailleurs. À quand les fiacres électriques que nous pourrons conduire nous-mêmes en tournant simplement un ressort muni de frein ?¹⁴¹ Espérons-les pour des temps proches, car la science de plus en plus s'ingénie à ne plus rien nous refuser.

61. Pastiche international Le Journal de Bruxelles, 7 octobre 1889

Quant aux Annamites¹⁴², sagaces et malins entre tous, ils ont vite fait de s'assimiler nos manières : eux qui marchaient à l'origine sur de simples semelles de peau de buffle fixées à l'aide de petites lanières comme la chaussure antique, nous les vîmes l'autre dimanche, à la distribution des récompenses, portant tous des souliers, la plupart ayant des souliers de toile à voile dont la couleur claire

¹⁴¹ Les automobiles.

¹⁴² Synonyme de Vietnamien.

est faite sans doute pour leur plaisir mieux que le cuir noir. Car ils aiment les choses voyantes : plusieurs (détail comique !) portaient, très fiers, au cou, comme des foulards, ces petits châles de fillettes en laine et risible aux tons très vifs, rouge ou bleu. Mais là ne s'arrêtent point leurs assimilations : au théâtre annamite nous avons vu un acteur, la figure barbouillée et barbare comme un crépon, le corps disparaissant dans une ample robe à fleurs, d'où dépassait (ô surprise !) un faux col blanc et une cravate à plastron de la Belle-jardinière. Il y a plus : dans le temple annamite, la Maison de Tranquillité, où se célèbrent les rites bouddhiques, n'avons-nous pas vu, parmi leurs idoles authentiques et légendaires, sur les gradins d'autel, brûler deux lampes à foyer intense, de ce système que, même à Paris, on appelle des lampes belges !

Mais si les Annamites et autres exotiques nous auront beaucoup emprunté, nous ne serons pas sans rien leur devoir : est-ce que le joujou favori du moment, qui court sur tous les trottoirs, n'est pas la réduction de leurs pousse-pousse, qu'une ficelle, comme pour les toupies, fait mouvoir automatiquement ?

Réciprocité internationale qui aboutira à l'uniformité, laquelle, selon le proverbe, a fait naître l'ennui ; déjà la province a presque disparu, avec ses coutumes qui étaient le sym-

bole apparent de ses mœurs et de son âme originale. Bientôt les nations disparaîtront ou plutôt se confondront en empiétant l'une sur l'autre, ce qui sera dommage pour les amis du pittoresque et du personnel.

62.

L'épidémie de l'influenza Le Journal de Bruxelles, 18 décembre 1889

De quoi vous parler, sinon de l'épidémie nouvelle qui a été la grande actualité parisienne de la semaine. D'autant plus qu'en chroniqueur bien informé nous possédons sur la curieuse maladie des renseignements inédits et personnels, étant nous-mêmes un revenu de l'influenza, qui depuis lundi jusqu'à hier ne nous a point fait grâce et nous a fait pratiquer dans toute leur étendue les vers célèbres de Stéphane Mallarmé :

*Les tisanes, l'horloge et le lit infligé
La toux*

On en rit soi-même après coup de s'être laissé prendre par cette petite épidémie maligne et de rien du tout, mais au moment même ce n'est pas drôle : une douleur de tête intense, comme si le grain de sable dont parle Pascal était devenu montagne de sable qui, à chaque mouvement, s'éboule ; une courbature immense,

telle que si l'on était tombé des tours de Notre-Dame, des nausées, le cœur qui sans cesse tourne, et la fièvre vous baignant de sueur ; on a l'air dans son lit de fondre et de se délayer comme une étoile de mer dans un aquarium... Voilà ce qui vous attend, mes frères de là-bas, car Bruxelles ne peut pas tarder, en même temps que les autres capitales, à être loti de l'influenza¹⁴³, que du salycilate de quinine et quelques menus remèdes stomachiques réduisent au bout de peu de jours. Croyez en un *escapé*¹⁴⁴ véridique et ponctuel.

Ici le mal est général, ce qui console un peu. Un de nos amis disait un jour avec esprit : « Ce doit être meilleur d'être malade à l'hôpital, *parce qu'on entend les autres crier.* »

De même on se résigne mieux sans doute aux petites misères de l'épidémie présente en sachant qu'elle sévit partout à côté de soi. Les journaux vous ont seulement rapporté, à propos de Paris, les cas de contagion dans les établissements publics et d'instruction, comme à Saint-Cyr, dont la moitié du personnel s'est trouvé atteint, soit plus de 200 élèves, comme au lycée Saint-Louis, où presque tous les dortoirs ont dû être convertis en infirmeries, comme encore à l'école des hautes études commerciales, au ministère de la marine ou au bureau

de poste de la rue de Grenelle. Mais chez les particuliers la contagion aussi est générale, et rien que dans la maison où nous sommes à presque chaque étage la maladie fait au moins une victime. En ce moment la moitié de Paris est occupée à soigner l'autre moitié, comme au temps de Murger, disait Schaunard, la moitié de Paris était sans cesse occupée à demander cent sous en prêt à l'autre moitié, — qui refusait ! L'épidémie actuelle, pour être aussi générale, est moins joyeuse, bien que l'influenza se soit fait anodine et bénigne, elle qui, malgré son joli petit nom à désinence musicale de passionnette et de romanesque italien, se montra parfois, en d'autres temps, maligne, méchante et mortelle, puisqu'à Londres, plusieurs fois, même en 1847, elle se signala plus meurtrière que le choléra et en 1729 y emportait plus de mille personnes par semaine. Mais, pour être restée jusqu'ici inconnue de ceux de ma génération, ses hauts faits remontent loin puisque la première épidémie qu'on en décrit date de 1580. Au XVIII^e siècle on la nommait ici *folute*, *coquette*, et elle occasionna aussi bien des victimes : en 1780 l'Opéra fit relâche à cause d'elle et les plaidoiries cessèrent au Châtelet. Vous voyez que nous sommes bien renseignés et que nous n'avons pas eu l'influenza chez nous sans « l'interviewer » sérieusement et en détail.

143 Grippe.

144 Rescapé.

C'est du reste par zèle professionnel que nous devons peut-être de l'avoir connue : la semaine dernière, l'idée nous était venue, à votre intention, d'aller visiter les grands magasins où commençait l'exposition des cadeaux d'étrennes. Or, c'est au Louvre précisément que l'épidémie, depuis plusieurs jours, avait déjà frappé ses premiers coups. On l'ignorait à ce moment, et la plupart des personnes devenues malades le furent pour être allées aux magasins du Louvre. C'est notre cas, désireux que nous étions de voir, pour vous en parler et pour aussi nous en amuser, l'article de Paris et les étonnantes collections de jouets réunies aux fins des prochaines étrennes.

63.

Courriers mondains L'amour de la réclame Le Journal de Bruxelles, 27 janvier 1890

[...] les mondaines sont friandes de faire parler d'elles et de leurs fêtes et s'en chargent elles-mêmes, comme les écrivains. On sait que parmi ceux-ci l'usage se répand de faire insérer dans les « échos », en première page des grands journaux (à un louis la ligne), de petite notes sur leur livre nouveau, notes ordinairement rédigées par eux-mêmes, où ils ont soin de s'attribuer toutes les qualités de style et d'invention. De même cer-

taines mondaines ne peuvent plus inviter quelqu'un sans en remplir les « échos » de toutes les feuilles ; déjà les plus grandes dames subissent cette épidémie de réclame. N'a-t-on pas vu au mariage de la duchesse d'Uzès une avalanche de « communiqués », même la liste des cadeaux qui remplissait deux ou trois colonnes de journal quotidien, et dont l'insertion a dû être tarifée au prix des réparations judiciaires, sans doute ?

Tous cabotins ! disait un jour un reporter qui n'avait plus d'illusions. Et en effet tout le monde cherche maintenant à avoir « une bonne presse », qu'il s'agisse non seulement d'une première ou d'un livre, mais aussi d'une fête, d'un bal, d'un décès ou d'un mariage. Pour les mariages surtout éclate cette ardeur de bruit et de publicité, en dehors de quelques-uns qui s'imposent naturellement à l'attention comme le mariage, cette semaine, de M^{le} Eiffel, la fille du célèbre ingénieur de la tour, rehaussé encore par une allocution du non moins célèbre Père Didon¹⁴⁵, ami de la famille, qui a fait grande sensation.

Mais, dans d'autres coins moins

145 Henri Didon (1840-1900), surnommé le Père Didon : homme d'Église de l'Ordre des Dominicains. Grand promoteur du sport moderne, participe, aux côtés de Pierre de Coubertin, au renouveau des Jeux olympiques dont il invente la devise « Citius, Altius, Fortius » (« Plus vite, plus haut, plus fort »).

notoires, on n'en cherche pas moins à forcer l'attention et à faire d'une fête de famille un « événement parisien ». Un événement parisien ! Tout est là ! Voilà le rêve ardemment poursuivi, et pour cela on ouvre toutes ses portes, on laisse entrer la cohue, on sourit à tout le monde, ce qui ne va pas toujours sans inconvenient. Des voleurs ont endossé le frac et on fait « le coup de la noce ». Avec un habit bien coupé de chez Dusautoy, une cravate blanche, un plastron de chemise à plis, ce qui est la dernière mode, et un gardénia à la boutonnière, des pick-pockets ont pénétré avec les invités, qui, ce jour-là, dans certaines maisons, forment cohue. Ils en ont profité pour voler une partie de la corbeille, qui est d'ordinaire exposée à l'admiration des amis ; quelque point d'Alençon ou une riche dentelle ancienne, mieux encore les écrins aux précieux brillants. Un grand nombre de vols se sont ainsi accomplis dans des noces. Maintenant on demande des agents de la Sûreté ; au lieu de gardiens de la paix pour le service extérieur, on a des agents de la Sûreté pour le service intérieur, qui sont aussi déguisés en « hommes du monde », comme les voleurs, défendant contre ceux-ci la corbeille de la mariée.

Cette cohue des noces amène aussi dans les salons encombrés une autre classe d'intrus, moins redoutables que les voleurs, mais non moins para-

sites. Ce sont les bohèmes, ceux qui en veulent aux buffets ! Vivant au jour le jour, sans travail, ni ressources, ils trouvent ainsi leur pain quotidien, grâce aux mariages qui ne chôment jamais. Il suffit d'un carnet bien tenu, d'une blanchisseuse qui rapporte à temps le linge assez rare, et ceux-là ont presque chaque jour la nourriture assurée.

64. L'exposition culinaire La cuisine française Un nouveau livre de bibliographie gastronomique Le Journal de Bruxelles, 24 février 1890

La gaieté est une question d'estomac, disait un jour Labiche. Donc, pour être gai, il faudrait manger des aliments de qualité sûre et manger sobrement. Dans ce sens, les expositions culinaires ne sont point précisément hygiéniques, car elles réveillent en nous le goût latent des fines manœuvres.

« On redevient sauvage à l'odeur des forêts », a écrit Sully-Prudhomme. Par analogie, nous pourrions dire : « On redevient gourmand à l'odeur des pâtés ».

Or, il s'en trouve d'appétissants et d'alléchants à la présente exposition

des cuisiniers français ouverte au Pavillon de la ville de Paris. Comme le dit avec une certaine emphase l'exposé du catalogue, « le cuisinier français a pu prouver au monde qu'il est un artiste et que, comme tel, il a droit à la considération et à l'estime que méritent ceux qui consacrent leur vie à la recherche du beau et du bon ».

Artistes, les cuisiniers français le sont à coup sûr dans l'arrangement des pièces ; ils prennent même des leçons de modelage pour travailler, comme de vrais sculpteurs, la stéarine et la graisse avec quoi sont fait les socles et les supports, pleins de bas-reliefs, de rocailles, d'oiseaux symboliques, d'angelots bouffis qu'on dirait copiés sur des *Assomptions* de Murillo. Nous entendions un membre du jury dire d'un des exposants : « C'est un modeleur hors ligne, c'est le premier artiste de notre corporation ». Ne se serait-on pas cru plutôt à l'école des beaux-arts et qu'il s'agissait d'un concours de Rome pour la statuaire ?

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de trouver beaucoup d'art à la façon dont on a érigé telle pièce pour le buffet en pyramide qui contient à elle seule tout un lunch : tartelettes à l'oriental, soles vénitiennes, filet de bœuf et jambon d'York à la gelée, suprêmes de poulet, chaud-froid de cailles, côtelettes de foie gras, buisson de truffes, salade japonaise pour finir,

ô Francillon !¹⁴⁶ Survivance d'une pièce médiocre grâce à l'éternité probable d'une bonne recette culinaire que Dumas fils a trouvée sans doute dans les papiers de son père, grand gourmet devant l'Éternel qui était aussi heureux d'un plat difficile cuit à point par lui-même que d'une scène de drame ou de roman bien achevée.

Qu'aurait-il dit, à l'exposition qui nous occupe, de ces savoureux envois de la maison Chevet du Palais Royal : des asperges en faisceaux, des pommes en or qui ont l'air de venir du Paradis terrestre, des jambonneaux emmaillotés dans mille bonnes choses, des langoustes devant lesquelles on songe à cette oraison funèbre : « Elles avaient un intérieur si agréable ! », des langoustes arrangées comme des parures, de dos incrusté (telle la tortue de des Esseintes¹⁴⁷) de truffes, de conserves, de piments ?

Et, ci et là, partout des apothéoses de homards et d'écrevisses qui, presque dans tous les ensembles, figurent la pièce principale, énorme et monumentale, tandis que les entrées, la volaille ou le foie gras se cachent dans des timbales, des turbans, des

¹⁴⁶ La salade Francillon est inventée par Alexandre Dumas fils. Elle est décrite dans la pièce de théâtre du même nom (1887). Le célèbre restaurant Le Brabant, qui l'avait aussitôt mise à la carte, la rendra populaire.

¹⁴⁷ Personnage type du « décadent » dans le roman *À Rebours* de Joris-Karl Huysmans. Ami personnel de Rodenbach.

pâtés de dimension moindre et harmonisée. Et c'est naturel, car les rouges crustacés forment un motif éminemment décoratif, à preuve que Grévin imagina, il y a quelques années, un ballet dont il dessina les costumes et qui fit courir tout Paris : les ballerines étaient habillées en langoustes, homards ou écrevisses, selon leur taille, et l'apothéose se groupait en un rouge buisson de femmes.

Or, la composition d'un buffet, comme on le voit ici, doit être aussi réglée comme par un metteur en scène : les hors-d'œuvre, les entrées, les rôts, les pâtisseries prennent place avec harmonie et proportions pour former un ensemble correct, qu'il s'agisse comme ici d'un buffet pour une réception considérable, de noce ou de soirée, de quoi nourrir deux ou trois cents personnes, ou comme là de quatre services seulement pour une douzaine de personnes.

Comme vous le voyez, c'est vraiment très artistique, cette mise en scène de la table où les cuisiniers français excellent. Certes, chaque pays s'entend instinctivement à faire la cuisine qui lui convient, et c'est précisément parce que celle-ci dérive d'un instinct, des conditions du climat et du sol qu'elle demeure *nationale*, caractéristique de chaque peuple et réfractaire à l'unification que la vie moderne a introduite en tant d'autres matières. Ailleurs donc on aura des

cuisines plus substantielles, plus saines, des menus plus abondants, mais le cuisine française se caractérise par ses nuances, ses délicatesses, sa mise en scène de goût choisi où l'art intervient. On fait joli, on fait beau, tandis qu'ailleurs on se soucie uniquement de faire bon. Voilà aussi une physiologie du goût international qui pouvait faire suite à celle de Brillat-Savarin¹⁴⁸ et des autres qui ont écrit sur les sensibilités du palais et ses exigences, et ils sont nombreux, ces écrivains-là, non moins infatués que les autres, à preuve ce traiteur qui comparaissait un jour comme témoin devant la justice ; il avait dans ses loisirs et ses vacances de casseroles écrit un petit traité de cuisine pratique. Or, interpellé sur son nom, puis sur sa profession, il répondit d'une voix fière : Auteur !

Si littérature il y a, cette littérature est si considérable qu'un érudit français, M. Georges Vicaire¹⁴⁹, vient précisément de publier chez Rouquette la *Bibliographie gastronomique*, un très amusant volume qui dresse le répertoire de tous les manuels et livres concernant la table, c'est-à-dire près de trois mille ouvrages. Et encore n'y relève-t-il pas tous les naïfs manuels aux recettes primitives, au style plus

148 Jean Anthelme Brillat-Savarin (1755-1826) : avocat et magistrat de profession, gastronome et auteur culinaire

149 Georges Vicaire (1853-1921) : bibliophile et bibliographe.

candide encore, avec des trouvailles dans ce goût-ci : « Languille demande à être écorchée vive ».

En tous cas, les livres de cuisine remontent loin ; le premier, c'est le *Viandier* de Guillaume Tirel, dit Taillevent, premier queux du roi Charles V, qui l'écrivit en 1375. Un des plus anciens aussi, c'est le traité de Platine, bibliothécaire du Vatican en 1470, *De Honesta Voluptate*, qui parle de la vertu des viandes et « aultres gentilles par quoy l'homme se peut maintenir en prospérité ».

La *Bibliographie gastronomique* nous énumère aussi non seulement les ouvrages sur la cuisine, mais les écrits littéraires qui se rapportent à la table, et ici les indications sont amusantes, non moins anciennes, parfois.

Voici un poème du dix-septième siècle, par Le Cordier, à la gloire d'un fromage délicieux, le Pont-Levesque, « demy bleu et marqueté de rouge un peu » ; puis l'histoire en plusieurs chants du cuisinier se vengeant de l'oignon, qui l'avait fait pleurer, en lui écorchant la peau ! Tout cela peut nous mener jusqu'aux temps actuels, où Monselet¹⁵⁰ chanta le porc en un sonnet célèbre, où le père Dumas¹⁵¹ se vanta d'être un maître queux accom-

pli, tandis qu'ailleurs, jusque dans le nouveau monde, M^{me} Beecher Stowe, l'auteur de *La Case de l'oncle Tom*, à qui on demandait un jour comment elle avait fait son beau livre, répondit : « C'est en faisant ma soupe ! ».

65.

A la Plaza de Toros L'interdiction des picadors Le Journal de Bruxelles, 26 mai 1890

[...] En contraste avec leur amour raffiné des fleurs rares, les Parisiens sont aussi par moments friands de choses cruelles et de spectacles sanglants : l'empressement à chaque exécution, l'avidité à suivre les audiences d'assises, à se jeter sur les journaux quand il y a, comme cette semaine, une série de crimes – la série à la rouge ! – tout cela en serait la preuve et que les extrêmes civilisations sont tout près de la barbarie, selon le mot de Rivarol, autant que les métaux les plus brillants sont voisins de la rouille. Mais il y a une preuve surérogatoire, c'est la passion pour les combats de taureaux, qui s'était déjà tout acclimatée ici. On comprend le dépit qu'a dû causer le nouvel arrêté de la préfecture de police interdisant les picadores désormais. Quel tumulte jeudi dernier à la Plaza de Toros de la rue Pergolèse : nous en avons les oreilles bourdonnantes ! Nous arrivons à 3

½ heures sans défiance, comptant sur le spectacle ordinaire. Dans ces immenses arènes, qui contiennent 25,000 personnes quand elles sont tout à fait remplies – comme l'an dernier, pendant l'exposition –, voici les 10 ou 15,000 personnes qui composent le public habituel, cette année, de chaque représentation, le jeudi et le dimanche. La musique joue ; le cortège paraît, ce cortège éblouissant de cavaliers, de picadores avec leur longue pique, de toréadors aux costumes dorés, argentés, brodés sur soie verte ou lilas, se drapant dans leurs manteaux éclatants ; le premier cavalier de la Plaza dans un carrosse aux valets royaux, tout un groupe étrange, bariolé, strict, comme composé par les siècles, où l'on sent qu'aucun n'est inutile, que tous sont nécessaires à l'harmonie du groupe. C'est l'expérience accumulée dans les Espagnes qui a définitivement arrêté ainsi la composition du groupe des Plaza de Toros, un groupe formel et harmonieux comme un sonnet, dont les règles sont aussi le résultat des siècles. Après le défilé le combat commence ; mais à la suite des passes brillantes du premier cavalier de la Plaza, qui monte avec une grâce et une sûreté admirables, voltigeant en des prestesses d'abeille aux flancs du taureau, on ne voit point venir les picadores ; le public s'inquiète ; il crie et réclame : « Picadoros ! ». Ceux-ci

ne paraissent point. Le bruit grandit. Alors l'administration fait circuler devant les gradins une pancarte annonçant que le préfet de police a pris un arrêté défendant désormais l'intervention des picadores. La nouvelle met le public en fureur : cris ; tumulte ; imprécations ; sifflets stridents ; et, tandis que les toréadors continuent leur jeu de *capa* avec le taureau, on leur crie : « non ! non ! », on leur jette toutes sortes d'objets à la tête ; on les siffle : tout à coup on lance dans la piste les coussins qui remplacent ici les petits bancs pour les dames. C'est une avalanche !... Les protestations ont continué ainsi durant toute la représentation. Un grand nombre de spectateurs, privés des picadores sur lesquels ils compataient, ont redemandé leur argent avec violence ; mais il n'y avait là que des employés espagnols qui n'ont rien compris et rien restitué. Que va-t-il advenir ?

Ainsi émondées de leur principal intérêt, qui¹⁵² sont les évolutions équestres des picadores, les courses de taureaux risquent fort de péricliter. Pourtant il y a des intérêts financiers à sauvegarder : les promoteurs de l'entreprise y ont engagé neuf ou dix millions ; d'autre part, l'intérêt des pauvres, car l'Assistance publique, qui prélève un droit, comme on sait, sur la recette de tous les spectacles,

¹⁵² Coquelle possiblement : « que sont ».

touchait ici une moyenne de 40,000 francs par mois, ce qui n'étonnera pas quand on saura que la *Plaza* encaissait à chaque représentation une cinquantaine de mille francs. Mais, d'autre part, M. Vacquerie, dans le *Rappel*, ce qui est étonnant pour un romantique (*Olé ! Olé ! Gautier et Dumas, *Tras los Montes* !*¹⁵³) et la société protectrice des animaux ont fait ces derniers jours une campagne violente pour la fermeture des arènes, et cela avec la faveur d'une partie du public, à cause de l'accident qui a marqué la réouverture de la Plaza cette année. Les taureaux n'ont pas les cornes nues ; on les entoure tout entières de linges, de caoutchouc ; mais cela peut devenir plus dangereux encore, car le volume en est pour ainsi dire doublé et la blessure sera deux fois plus béante si le taureau, rendu furieux, enfonce corne et fourreau à la fois. C'est ce qui s'est produit à la première course ; le cheval ainsi atteint et perforé s'est tout répandu hors de lui et ses entrailles ont jonché le sol.

Voilà la raison de la campagne menée ces derniers jours et de la mesure prise. Celle-ci sera-t-elle maintenue ? Une fois adoptée, il semble qu'il ne peut pas y avoir de raison de la rapporter¹⁵⁴. Mais l'autorité fait-elle autre chose que suivre l'opinion publique ?

¹⁵³ Voyage en Espagne. *Tras los montes*, par Théophile Gautier

¹⁵⁴ Coquelle : « de la reporter ».

Or, celle-ci pourrait tout aussi bien se passionner en sens inverse et réclamer bientôt à grands cris, la rentrée des picadores, d'autant plus que l'esprit français conserve toujours un vieux fond de tendresse pour les choses d'Espagne depuis le Cid jusqu'à Figaro.

66. La Société contre l'abus du tabac Le Journal de Bruxelles, 27 octobre 1890

A chaque octobre nouveau, aussi régulièrement que la rentrée des tribunaux ou la visite des fumistes, la Société contre l'abus du tabac recommence ses petites vexations¹⁵⁵.

Comme les ramoneurs font pour les cheminées, elle aussi veut nous empêcher de fumer. Et, avec mille détails, horribles, elle nous décrit les suites épouvantables de la douce habitude. Impossible d'ailleurs de lui échapper. Des vieillards très bien mis et très polis distribuent devant les casernes, les usines, les cafés, à tous les carrefours de petits papiers roses que vous croyez anodins : quelque prospectus de restaurant peu coûteux ou de tailleur qui fait crédit, d'autant plus qu'on vous glisse ces petits papiers avec des paroles engageantes : « Prenez donc ceci... Vous vous instruirez... » Hor-

¹⁵⁵ Georges Rodenbach était lui-même un fumeur de cigarettes assidu.

reur ! toute une page de dictionnaire de médecine, une énumération de maux comme sur les bouteilles d'eau minérale, tout cela pour le cigare embaumé dont vous avez coutume d'accompagner la demi-tasse ou pour cette douce cigarette chantée par Banville et dont Coppée dit qu'elle est la récompense du repas. N'importe, la Société contre l'abus du tabac est impitoyable, c'est aussi une Armée du salut dont les zélateurs ne nous font pas quartier. Et même en ce moment la Société ne se contente pas de faire tenir ses petits papiers roses aux passants. Elle les a fait parvenir jusqu'à l'Académie de médecine, où, profitant de la discussion du rapport de M. le docteur Lagneau sur les causes de la dépopulation en France, elle a prétendu faire inscrire parmi celles-ci l'usage du tabac. Et M. le docteur Dujardin, en son nom, a avancé des preuves : des œufs ont été couvés dans un endroit où l'on avait fait brûler du tabac sur un réchaud ; les poussins ont été malingres et bien moins nombreux.

L'Académie de médecine, qui n'est pas ennemie de la gaîté, allait sans doute céder et inscrire le tabac parmi les causes de dépopulation de la France, quand M. Brouardel¹⁵⁶ prononça : « Et l'Allemagne ? »¹⁵⁷

¹⁵⁶ Paul Brouardel (1837-1906) : médecin hygiéniste et ami de Pasteur.

¹⁵⁷ Allusion probable à la meurtrière guerre franco-prussienne de 1870.

Aussitôt on eut la vision des brasseries où la délicieuse bière de Munich s'accompagne des forts cigares de Hambourg et des pipes de faïence où brûle un tabac riche et odorant. Et la proposition de la Société contre l'abus du tabac vite s'en alla aussi en fumée.

67.

Cartes de visite

Le Journal de Bruxelles,
5 janvier 1891

Une des traditions du jours de l'an qui, à Paris, décline et semble destinée à une prochaine cessation, c'est l'envoi des cartes de visite. Cette année on a compté aux différents bureaux de poste une importante diminution sur les années antérieures.

Le *Figaro* avait eu, un jour, cette idée d'ouvrir une liste de souscription pour les pauvres et les donateurs de 20 francs au moins voyaient leur nom imprimé, ce qui voulait dire qu'ils répondaient ainsi aux cartes reçues. Mais l'hypothèse n'eut guère de succès contre une habitude aussi enracinée. Celui-là était mieux avisé qui, à son seuil, avait placé deux corbeilles avec inscription sur chacune : « *Donnez. — Prenez.* » Il s'évitait ainsi la peine de répondre et satisfaisant en même temps les donneurs de cartes. Car beaucoup de ceux-ci – à part des cas de politesse ou de bon souvenir –

n'ont envie que de cartes influentes, notoires, pour les mettre en évidence, les piquer aux cadres de leurs glaces, se targuer de relations huppées. Et cela est parfois utile à porter même sur soi. Aurélien Scholl¹⁵⁸ racontait un jour qu'il avait connu des gens ayant toujours en poche des cartes de maîtres d'armes célèbres, qu'ils présentaient s'ils avaient une querelle dans un cabaret ou dans un bal public. C'était assez pour faire fuir l'adversaire dont ils n'entendaient plus jamais parler.

Mais aujourd'hui ces résultats pratiques deviennent plus improbables, puisque nos usages de plus en plus démocratiques ont supprimé sur la carte de visite – comme dans nos costumes – toute marque de distinction. Plus de qualités ni de profession. Rien que le nom sur un carton pâle et nu. C'est la fin des cartes de visite et c'est la fin aussi de ce beau rêve que Coquelin cadet avait formulé ainsi : pouvoir mettre sur sa carte de visite : « Coquelin cadet¹⁵⁹, bon garçon. »

68.
Un cas curieux de
secret professionnel
Le Journal de Bruxelles,
2 mars 1891

Une question délicate qui vient de se rouvrir, c'est celle du secret professionnel des médecins à propos d'un livre, *l'Éternelle blessée*, paru chez Lemerre et qui va faire l'objet d'un procès. Non pas au point de vue des mœurs, encore que le livre, racontant un cas physiologique, ne soit nullement à recommander. Mais il se trouve que l'auteur est un médecin, cumul assez fréquent aujourd'hui. Est-ce qu'un rédacteur bien connu du *Figaro*, M. Maurice de Fleury, n'est pas docteur aussi et n'utilise pas sa science et pratique de médecin pour ses articles et ses livres, à preuve *Amours de savants*, qu'il a publié récemment ? Or, M. Vignée d'Octon, l'auteur du roman en question, s'est servi, paraît-il, de son expérience de façon trop peu déguisée et transparente, car dans *l'Éternelle blessée* le mari d'une malade que l'auteur avait soignée a reconnu sa femme et son histoire.

D'où colère, scandale, procès dont l'assignation est déjà lancée. Y a-t-il violation du secret professionnel ? Le cas est curieux : médecins et écrivains discutent. L'auteur pourra répondre que le secret professionnel n'est pas violé par lui, mais tout au contraire par

¹⁵⁸ Aurélien Scholl (1833-1902) : journaliste, auteur dramatique, chroniqueur et romancier.

¹⁵⁹ Alexandre Coquelin (1848-1909), dit « Coquelin cadet » pour le distinguer de son frère Constant, dit « Coquelin aîné » : acteur et un écrivain.

le client, qui lui-même se désigne et se reconnaît. D'autre part, on pourra dire que d'autres, sans l'intervention de la victime, auraient reconnu ou pu reconnaître les originaux des personnages. Que deviendra la confiance des malades si leurs médecins sont des auteurs qui les font poser comme des modèles, s'ils prennent des notes en rédigeant des ordonnances ? Cette question du secret professionnel des médecins est grave et liée à un grand intérêt social, le calme et l'honneur des familles. Aussi les tribunaux se montrent-ils stricts et rigoureux dans la matière. Est-ce que le docteur Watelet ne fut pas condamné, il y a quelques années, pour avoir révélé aux journaux les détails de la maladie qui emporta le peintre Bastien Lepage ? Nous nous souvenons d'un cas où il n'y eut pas de poursuite : le cas du docteur Horteloup, quand on raconta que la duchesse de Chaulnes était morte phthisique, intervenant pour dire publiquement sa vraie maladie. On jugea que c'était pour l'avenir et la tranquillité des enfants laissés par la duchesse et qui auraient pu croire ou faire croire qu'ils avaient hérité d'un germe terrible. Vous voyez comme, dans certains cas, la question est complexe et épineuse. C'est pourquoi elle passionne chaque fois qu'elle est remise en actualité par un épisode comme celui de ce nouveau roman poursuivi.

69.
Les ouvreuses
Le Journal de Bruxelles,
23 avril 1891

[...] pour qu'on pût être vraiment gai au théâtre, il faudrait qu'on supprimât le supplice des ouvreuses. Vous le connaissez, n'est-ce pas, ce supplice qui se présente avec des mots gentils, obséquieux, des gestes prévenants, un petit tremblement de rubans roses sur des bonnets blancs.

A moins qu'on ne soit vite très généreux, sont-elles assez tenaces, encombrantes, impertinentes ! Les ouvreuses, c'est suffisant pour ne pas avoir l'envie d'aller au théâtre.

Elles sont pourtant excusables, les pauvres si tyranniques !

Savez-vous que loin d'être payées par les directeurs c'est elles qui les payent pour faire le service des vesticaires et des petits bancs ? C'est même un revenu sérieux pour certains directeurs. À la Gaieté, par exemple, il y a 52 ouvreuses : elles donnent chacune 50 francs et, en plus, au commencement de la saison 500 francs, auxquels il faut additionner les 2,600 francs formant le cautionnement des 52 ouvreuses. A la Porte Saint-Martin elles payent à l'avance par semestre fr. 1,50 par jour de représentation, soit pour une année un total de 720 francs. On comprend dès lors leurs insistances féroces, puisqu'elles ont

déjà une mise de fonds importante dans laquelle il faut rentrer avant tout bénéfice.

C'est pourquoi Antoine¹⁶⁰, dans le plan du théâtre libre qu'il voulait édifier, avait conçu et promis la suppression des ouvreuses comme un des points les plus importants d'une réforme dramatique et les plus capables de mettre le spectateur dans une disposition d'esprit favorable : pour cela on lui aurait ménagé, à côté de son fauteuil ou dans sa loge, le moyen de se débarrasser de son pardessus et de son chapeau. Mais le projet de construire un théâtre libre, qui avait été soumis et d'abord accepté par MM. de Rothschild, échoua, et pour longtemps encore nous resterons sans doute en proie aux ouvreuses.

70.
Le Grand Prix
La morphine aux chevaux
15 juin 1891

Si Henri Monnier vivait encore, au lieu de nous représenter son immortel Joseph Prudhomme brandissant un sabre, il nous le dessinerait cheminant vers quelque hippodrome et brandissant un numéro du *Jockey* ou d'*Auteuil-Longchamps* qui donne

160 André Antoine (1858-1943) : comédien, metteur en scène, directeur de théâtre, réalisateur et critique dramatique. A donné son nom au Théâtre Antoine à Paris.

des « tuyaux », avec cette légende digne de lui : « Les chevaux sont les lions du jour. »

Le grand-Prix, couru dimanche dernier, marque la période aiguë de cette fièvre hippique qui dure tout l'été et a fini par devenir quotidienne. Il n'y a pas un endroit suburbain qui n'ait maintenant son champ de courses. En vain a-t-on opposé des entraves à ce qui n'est au fond que la passion du jeu, avec l'herbe pour tapis vert, et les jockeys pour jeu de cartes. En vain le ciel lui-même s'était-il montré contrariant.

Malgré la pluie du matin, les terrains boueux, la piste quasi défoncée, la foule a été immense et des centaines de mille francs ont afflué au pari mutuel et dans la sacoche des bookmakers. Qui veut *Gouverneur* ? *Révérend* ? *Ermak* ? Celui-ci est le grand favori et son nom de héros russe sonne sur toutes les lèvres. Quel homme peut se vanter aujourd'hui dans Paris, quel homme soi-disant connu ou célèbre, d'une notoriété qui approche de celle des chevaux engagés au Grand-Prix ? On comprend dès lors que les propriétaires d'écuries attachent une grande importance au baptême de leurs chevaux et au choix de noms qu'il faut brefs, sonores, capables de retentir simples et clairs à travers une foule. On pille l'histoire, la légende, le dictionnaire à défaut du calendrier, tantôt avec des nuances

littéraires, comme M. Lupin ou le baron de Schickler, qui possèdent *Miroir de Portugal*, par exemple, et *Conquistador*, pour faire plaisir à M. de Hérédia, et *Sylvestre Bonnard*, du nom du roman de M. Anatole France¹⁶¹.

Quant au vainqueur du Grand-Prix de cette année, il s'appelle d'un nom sans prétention : *Clamart*, et personne n'avait songé à lui. Son propriétaire avait trois chevaux engagés dans la course. Encore prévoyait-on un peu *Révérend*, mais celui-ci a fait le jeu de *Clamart*, qui est arrivé bon premier. Donc la plupart des parieurs ont perdu encore une fois leurs enjeux. Mais ils sont résignés et prêts à dire comme le personnage de Molière : « S'il nous plaît d'être battus. » Quant aux gens sages, ils se méfient de plus en plus de ces courses, qui ne sont peut-être qu'un simulacre, un jeu réglé, où le vainqueur, sauf accident, est désigné d'avance. A chaque instant une réclamation éclate, une affaire de ce genre est portée devant les tribunaux : l'autre jour on a plaidé devant le tribunal de Pau à propos de la plainte d'un parieur prétendant que la jument *Hollandaise*, arrivée seulement seconde dans la course des pavillons, avait été retenue.

161 Anatole France (1844-1924) : écrivain et critique littéraire considéré comme l'un des plus grands de l'époque de la Troisième République.

On a du reste imaginé mieux : retenir les chevaux est imprudent, parce que des parieurs qui ont pointé dessus, et qui suivent leur train avec insistance, pourraient s'en apercevoir.

Voici maintenant ce qu'on fait : dans des courses récentes que nous ne préciserons pas (les propriétaires et hommes de chevaux aimant à se faire innocenter par les tribunaux en cette matière, où la preuve contre eux est impossible¹⁶²), on a imaginé, afin de paralyser le cheval le meilleur qui gagnerait infailliblement, mais auquel les combinaisons de pari et d'argent veulent attribuer seulement la seconde ou la troisième place, on a imaginé, au lieu de le retenir pendant la course, de lui donner au moment du départ une piqûre de morphine à la patte, qui soudain le calme, l'annihile et met à tous ses nerfs vibrants une sourdine, de manière à l'empêcher d'arriver bon premier au poteau. La morphine appliquée au jeu des courses et aux combinaisons du pari, n'est-ce pas merveilleux ? L'idée en est venue d'expériences analogues dans les maisons de santé, où, quand on doit mâter des fous trop furieux et qui entrent en lutte avec leurs gardiens, on leur fait une piqûre qui d'emblée les abat et les vainc mieux que la camisole de force, mais appliquée aux chevaux et aux courses, le procédé devient joyeux.

162 Rodenbach avait été inscrit au Barreau de Bruxelles.

La seringue Bravat tient ainsi en échec les meilleurs pronostics, et savoir à quel cheval on l'appliquera constituera désormais le vrai *tuyau*.

Ainsi de plus en plus la morphine devient la reine du monde, comme dirait M. Dubut de Laforest¹⁶³ dans le style du roman qu'il vient de publier sous ce nom, la morphine dont des procès récents comme le meurtre de M^{me} Dida, les exploits de la bande Lourdan ont prouvé la contagieuse et terrible influence en cette fin de siècle agitée. Qu'allons-nous devenir si l'on fait maintenant des chevaux eux-mêmes des morphinomanes ?

71.

Pourboires et moustaches Le Journal de Bruxelles, 15 juin 1891

Nous voilà menacés d'une série de grèves partielles, après le succès de celle des employés d'omnibus, qui était vraiment légitime. Toutes les corporations y passeront à leur tour, les boulanger demain, les garçons coiffeurs bientôt qui se plaignent de fermetures trop tardives, et même ceux qui n'ont à se plaindre de rien, comme les garçons de café. On inventera des griefs au besoin. Ainsi

163 Jean-Louis Dubut de Laforest (1853-1902) : écrivain qui publia un grand nombre de romans sur des sujets jugés audacieux pour l'époque et dont certains parurent sous forme de feuillets dans la presse.

les garçons de café ont une existence facile, un salaire important, car, s'ils doivent verser au préalable en arrivant le matin, une somme au patron pour la caisse et le droit de servir, ils la récupèrent et bien au-delà avec les incessants pourboires. Seulement, ils y mettent de la fierté, refusant cette façon de rémunération qui ressemble à un produit d'aumônes, demandent à être payés par le patron, qui augmentera le prix des consommations dans la proportion du pouvoir supprimé. C'est un simple changement de comptabilité qui aura pour chacun le même résultat. Seulement, la corporation aura imposé une de ses volontés qui est la suppression du pourboire ; l'autre réclamation, non moins impérieuse, c'est le droit à la moustache. Les garçons de café entendent user de leurs avantages, laisser aux vils cabots les joues éternellement rasées et le menton bleui. Ils veulent ne plus se faire remarquer en dehors de l'exercice de leurs fonctions par ses uniques favoris dont ils partageaient la mode avec les avocats et magistrats et avec M. Jules Ferry. Celui-ci s'obstina longtemps à porter ces favoris, que les garçons de café méprisent et n'acceptent que par force majeure. Lui les portait par goût, en dépit des quolibets, des caricatures incessantes où on le représentait à la tribune de la Chambre une serviette au bras, portant le verre d'eau traditionnel de

l'orateur sur un plateau. A la fin il se lassa dans sa résistance et se résigna à laisser pousser sa barbe. Par contre, Mounet-Sully eut toute la peine du monde à supprimer la sienne pour la reprise de son rôle de Gérald dans la *Fille de Roland*. Il fallut toute son amitié envers l'auteur, M. Henri de Bornier¹⁶⁴, pour l'y décider.

Si la question de la moustache et de la barbe a une si grande importance pour des hommes tels, on comprend que les garçons de café en fassent une question de grève.

Nous nous rappelons le bon Théodore de Banville, que les mauvais temps de l'hiver dernier avaient empêché, à cause de son catarrhe chronique, de sortir durant plusieurs jours et d'aller chez son barbier. Il nous dit avec résignation, une résignation où pétillait son esprit habituel : « Bah ! j'écoute ma barbe pousser... ça me distrait... » Les garçons de café entendent vouloir se donner ce plaisir-là.

72.

Les bureaux de placement Les Mystères de Paris Le Journal de Bruxelles, 30 juin 1891

[...] Le but poursuivi – et pour lequel le conseil municipal et le Parlement

¹⁶⁴ Henri de Bornier (1825-1901) : dramaturge, poète, écrivain et critique théâtral.

sont déjà saisis –, c'est la suppression des bureaux de placement tenus par des placeurs qui exploitent, et la création de bureaux de placements gratuits. Pour cela il faut l'intervention officielle et déjà, dans tel arrondissement, le 6e, par exemple, fonctionnent à la mairie des bureaux de placement gratuits. Les solliciteurs sont interrogés sur leur profession ; il y a des salles d'attente ; puis on cherche parmi les offres d'emploi qu'on a reçues. Depuis deux ans que ce bureau est installé, plus de sept mille personnes s'y sont présentées dont les deux tiers ont été placées. Actuellement plus de dix personnes par jour y sont fournies d'emplois, ce qui, à 15 francs par placement, économise aux travailleurs 150 francs par jour, soit 4,500 francs par mois qui sont gagnés sur les bureaux de placement. C'est la mort de ceux-ci que les travailleurs poursuivent, voulant que le système des bureaux de placement gratuits dans les mairies se généralise, avec des affiches, dans des cadres grillagés, contenant toutes les offres d'emploi, à consulter aux points les plus fréquentés de chaque arrondissement. Il est peu probable cependant qu'on arrive à la suppression complète des bureaux de placement, qui semblent indispensables par exemple pour le personnel de la domesticité. Il y en a des centaines à tous les coins de Paris. Quelle matière à observations

étonnantes pour qui entre un après-midi dans un de ces bureaux de placement où attendent des femmes de chambre, des cuisinières, des valets de chambre sans place ! M^{me} Alphonse Daudet qui prépare un nouveau livre : *La journée d'une Parisienne*, y notera ce petit frisson de peur et de pitié de la mondaine qui s'aventure là pour s'approvisionner en domestiques.

Quelle psychologie de la vie du peuple, de l'inouï encombrement de la grande ville et de son fallacieux prestige ! Combien de servantes débarquées de la province ou de l'étranger, sur l'appât de gages supérieurs, et là échouées pendant des jours sur les banquettes d'une antichambre noire, sans trouver un engagement ! Et, sitôt placé, l'agence réclame à chaque sujet, dès la première huitaine, 4 p.c. ou 5 p.c. des gages de l'année. En réalité, donc, la plupart ont constamment la moitié de leurs gages absorbée par les agences, à moins de rester longtemps dans le même service, ce qui est rare.

Voulez-vous un détail de mœurs bien parisien : les bureaux de placement de domestiques sont assidûment fréquentés par les directrices matrimoniales, qui engagent les plus jolies servantes en leur promettant 150 ou 200 francs par mois, et les ramènent chez elles, où il y a toute une garde-robe, des manteaux, des chapeaux variés dont on les affuble

pour les exhiber aux clients, qui sont presque toujours de province et arrivent sur la promesse d'énormes dots consignée dans les annonces des journaux. On leur fait verser au préalable des sommes graduées, puis on leur montre l'héritière, qui n'est d'ordinaire qu'une bonne sans emploi et refuse naturellement le naïf postulant. Seulement, la bonne est d'ordinaire bernée à son tour, car la directrice ne la paye pas au bout du mois et, pour dépister les plaintes et la police, a soin de déménager régulièrement, avec un mobilier qui ne lui appartient pas. Unanime friponnerie ! Ah ! ces étonnantes dessous de la vie quotidienne, et quels autres « Mystères de Paris » que ceux d'Eugène Sue il y aurait à écrire aujourd'hui pour un romancier fureteur et sensible aux documents !

73.

Un syndicat médical Le Journal de Bruxelles, 30 juillet 1891

[...] La mode est aux syndicats, à tel point que des corps de métiers manuels, elle gagne les professions libérales. Il vient de se fonder une association syndicale professionnelle des médecins de la Seine. A quand la grève des médecins, pour faire suite aux autres ? En attendant, la circulaire de convocation a paru et les

statuts sont arrêtés en seize articles. Il s'y agit d'abord de rapports plus confraternels et suivis à établir, puis du règlement des conflits qui peuvent surgir, ensuite de se concerter pour la poursuite de l'exercice illégal de la médecine. Ce dernier point paraît le plus important et a sans doute décidé surtout de la création d'un syndicat des médecins.

Cette profession, plus qu'aucune autre, est en proie aux parasites, à la concurrence déloyale. Nous ne parlons même pas des charlatans de toute espèce qui pullulent avec des remèdes cachés, des panacées occultes. Mais, même parmi ceux qu'on va consulter comme médecins, que de supercheries ! Que de soi-disant médecins, avec plaque sur leur maison et leur porte, qui en prennent publiquement le titre et n'ont jamais obtenu un diplôme. Voulez-vous un exemple caractéristique ? Il y a deux ans a comparu devant le tribunal un individu prévenu d'exercice illégal. Il avait commis l'imprudence de mettre sur sa carte de visite : membre de l'Académie de médecine. Quelqu'un eut la curiosité de vérifier, il n'en était pas. D'un point de repère à l'autre, on arriva à son point de départ : il avait commencé par être garçon au bal Bullier ; là il avait entendu causer des étudiants en médecine.

Il se frappa le front, tenant son idée. Il se lia avec quelques-uns, les

écouta, retint des bribes d'argot médical. De là, pour se *perfectionner*, il alla se faire engager comme domestique chez un médecin où il resta un an. Après quoi, satisfait de lui-même, il s'établit, loua un appartement cossu où on lui fit crédit, à cause de sa profession de docteur, mit une plaque annonçant ses heures de consultations, et attendit. Grâce à des annonces habiles, quelques clients vinrent, qui se trouvèrent mieux à la suite de leurs visites chez lui. Ceci amena d'autres malades, nombreux bientôt. Il devint, grâce à des rumeurs de voisinage, un médecin de quartier achalandé. Pourtant il ne savait rien ; on découvrit plus tard, lors du procès qu'il possédait seulement deux prescriptions dont il faisait usage exclusivement et à tour de rôle, anodines d'ailleurs.

Cependant ses ambitions étaient plus hautes. Il fit des visites à des confrères illustres, à des membres de l'Académie de médecine, dont l'un, qui figura comme témoin, médecin célèbre et sénateur, l'avait invité, reçu à sa table. Il fréquenta tout le haut monde médical, sans que personne eût jamais un doute à son égard, ce qui prouve que les médecins entre eux ne parlent jamais de médecine.

Notre homme, lui aussi, rêva de l'Académie et arbora le titre de membre, sans vergogne, comme il avait arboré, sans plus de droit, celui de docteur.

Cet excès le perdit, sans quoi il aurait continué à faire fortune, à passer pour un médecin d'élite et à traiter une très nombreuse clientèle, avec ses deux ordonnances invariables !

Le cas sans doute est fréquent, et c'est une des raisons du syndicat médical qui vient de se former. Mais si l'article des statuts qui prescrit de poursuivre les faux médecins sera facile à exécuter, le premier article, qui prescrit la fraternisation des vrais médecins, sera d'un accomplissement moins aisé. M. le docteur Després pourrait là-dessus donner des détails édifiants, lui qu'une campagne sans merci poursuit en ce moment et qui va faire l'objet d'une interpellation au conseil municipal.

En réalité, on lui en veut d'avoir été l'adversaire vêtement et non encore désarmé de la laïcisation des hôpitaux : alors on se rabat sur des prétextes : son refus d'endormir les malades au chloroforme pour les opérations ; son refus aussi d'appliquer la méthode antiseptique, si en vogue ailleurs, et que lui juge nuisible. La question est de savoir si un chirurgien, un médecin sont libres dans leur service, maîtres du traitement et de la méthode dans les hôpitaux. La question, comme on le voit, est délicate, et il est curieux de savoir, après l'interpellation au conseil municipal, quel sera l'avis du conseil de surveillance.

Du reste, un autre incident de cette semaine qui prouve le désaccord hostile des médecins – au moment même de la fondation du syndicat, – c'est la première séance de la nouvelle Société d'hypnologie qui s'est tenue en ce vieil hôtel Panckouke, le local des sociétés savantes. On y a vu aux prises, une nouvelle fois, les deux écoles rivales en matière d'hypnotisme : celle de la Salpêtrière et celle de Nancy, représentée ici par le docteur Bernheim, dont la dispute menace de devenir célèbre comme celle des glückistes et des piccinistes au siècle dernier¹⁶⁵.

74.

**Le dimanche parisien
Chemins de fer de banlieue
Le Métropolitain
Le Journal de Bruxelles,
3 août 1891**

La terrible catastrophe de Saint-Mandé a marqué d'une croix noire les dimanches d'été parisiens, d'une gaîté si folle et si bruyante. Comme les bourgeois de *Faust*, les Parisiens tiennent à faire leur promenade hors des murs, pas trop loin, juste au point où apparaissent les premières ver-

165 Querelle des Gluckistes et des Piccinnistes (1775 et 1779) : polémique esthétique qui divisa le monde musical parisien entre les défenseurs de l'opéra français (Gluckistes) et les partisans de la musique italienne (Piccinnistes).

dures, mais avec un souvenir encore de la ville ; guinguettes, foires, canotages et chevaux de bois. Ce serait une curieuse monographie à écrire, la psychologie des dimanches parisiens. Ce jour-là l'esprit du peuple parisien se montre à nu dans le coup de folie que lui ont donné le grand air, les horizons vastes, le petit vin et la liberté de tout un jour. On ne peut se figurer ce que cette liberté hebdomadaire apparaît exquise et précieuse à ceux qui, quotidiennement, sont prisonniers d'un bureau, d'un emploi, d'un négoce. Un de nos confrères, devenu un chroniqueur brillant et qui avait commencé sa vie comme ouvrier, nous a raconté un jour l'espèce d'enivrement contagieux que communique le dimanche à la foule des travailleurs et des petits bourgeois. C'est au milieu de cette joie que la mort est tombée, écrasant des enfants qu'on a retrouvés défunt en des robes blanches, et des jeunes femmes à la tête en bouillie dont les mains intactes continuaient à tenir un gros bouquet de fleurs des champs...

Mais l'insouciance de ce peuple parisien est si grande, si vif aussi son amour du plaisir et des banlieues que, dès demain et les prochains dimanches, les trains suburbains seront encore pris d'assaut. Chose caractéristique et qui a toujours fait notre émerveillement, c'est combien les Parisiens ont ce que nous pour-

rions appeler le *sentiment de foule*. Dans les plus épouvantables cohues ils se retrouvent, se placent, opérant le triage et aboutissant à l'ordre. Ce public fait pour ainsi dire lui-même sa police. Il faut les voir, ces trains du dimanche, dans toutes les gares de ceinture ou limitrophes, envahis, bondés, les impériales, les escaliers, les marchepieds, les fourgons ! Cela offre l'apparence d'un gâchis, et c'est d'une ordonnance très appropriée. Car les accidents sont infiniment rares et la collision de dimanche est due à une vraie fatalité si l'on songe à la multiplicité inouïe des trains, qui se succèdent pour ainsi dire toutes les cinq minutes sur toutes les lignes, et quel réseau, quels infinis moyens de communication dans tous les sens !

Et cependant il semble qu'il en faille encore davantage pour la quantité sans cesse croissante de voyageurs, puisque, précisément cette semaine, le conseil municipal vient de discuter et d'adopter le projet du Métropolitain. Il y a longtemps qu'on en parlait, si longtemps qu'on ne croyait plus à son exécution. Seule une « scie » de café-concert fort en vogue le réclamait encore. Le voilà voté à une belle majorité. Nous aurons toute une série de trains intérieurs, en tranchée ouverte ou couverte, qui se mettront en communication avec les différentes gares. Le réseau du chemin de fer du Nord va être prolongé jusqu'à l'Opéra. Une

ligne circulaire, partant de l'Arc de l'Etoile, sera raccordée à la gare Saint-Lazare, aux gares de Vincennes et de Lyon. Une autre ligne s'étendra au long des boulevards extérieurs : Bati-gnolles, Clichy, Rochechouart, La Chapelle.

Quant à la ligne des grands boulevards, un amendement a été voté stipulant que le Métropolitain ne pourrait jamais emprunter cette voie. Pour le reste, on espère des travaux promptement menés, car, si les omnibus et tramways sont innombrables, leur marche est bien lente et les arrêts trop nombreux. Il faut une heure et demie presque pour atteindre les gares extrêmes de Vincennes, de Lyon ou de Montparnasse.

Or, le mouvement vers ces gares est de plus en plus grand, d'abord parce que le goût du voyage croît sans cesse et aussi parce que le voyage lui-même se démocratise, parce que les grandes compagnies le mettent à la portée de toutes les bourses. En France le prix ordinaire des places est fort élevé. Mais les billets circulaires des voyages d'été organisés vers les différentes parties de la France sont d'un bon marché fabuleux. On peut voir en ce moment sur nos murs des affiches alléchantes, illustrées de plages mondaines ou de paysages bleuâtres, avec le prix de parcours réduit jusqu'à d'invisibles li-

mites. Il y a des trains de plaisir de Paris pour toutes les villes de France et de toutes les villes de France pour Paris moyennant une dépense comme celle-ci pour l'aller et le retour : Blois, 6 francs ; Tours, 9 francs. Pour la forêt de Fontainebleau, 15 francs, mais avec deux repas et une promenade en voiture, en même temps que le parcours.

On organise même ainsi des voyages à forfait pour des distances plus longues : ainsi une belle affiche inviteuse de la compagnie de l'Ouest, avec les côtes bleues de la Manche, offre un voyage de huit jours au mont Saint-Michel et à l'Île de Jersey, en visitant Granville, Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé, dans les conditions suivantes : transport en chemin de fer et en steamer (pour le voyage jusqu'à Jersey), aller et retour ; plus les repas et le séjour dans les principaux hôtels des villes parcourues, la visite des monuments, des places dans les voitures publiques pour des excursions, etc. Prix : 130 francs en première classe et 117 seulement en seconde classe !

On va en Touraine et sur les bords de la Loire pour 45 francs ; on va dans toute la Bretagne : La Broisée, Saint-Nazaire, Lorient, Quimper, Vannes, etc., avec un billet valable durant un mois, pour 40 francs !

Ce bon marché excessif donnerait à croire que cette mode unanime du voyage, et du voyage lointain est en

décadence. On dirait une liquidation de paysages démodés. Au lieu de courir du pays, on en arrivera bientôt peut-être à préférer un bois tranquille avec un peu d'arbres et d'eau pour le temps des vacances, à moins qu'on n'en arrive à rester chez soi tout simplement comme le souhaitait Pascal : « tous les malheurs proviennent de ce qu'un homme n'a pas su rester tranquillement assis dans sa chambre. »

75.

Les bibliothèques
Le Journal de Bruxelles,
24 août 1891

[...] On peut en juger par les curieux rapports que les bibliothécaires de Paris viennent d'adresser au préfet de la Seine. Nous en avons pris connaissance, et c'est d'un intérêt très vif, très explicite sur les mœurs et l'état d'esprit de la population. Au moment où tous les éditeurs se plaignent surtout, crient au krach du livre et se prétendent encombrés par une production sans débouchés. Pour y remédier, un éditeur va essayer en octobre des volumes à dix sous ; c'est une révolution nouvelle dans le livre, de plus en plus démocratisé. Dire que c'avait été déjà une révolution énorme que le volume à 3 fr. 50 créé par l'éditeur Charpentier, le père de l'éditeur actuel.

De plus en plus on ira au volume populaire. C'est qu'en effet le peuple

lit vraiment ; on le voit bien par les rapports des bibliothécaires. Pour une seule de ces bibliothèques, celle des Batignolles¹⁶⁶, durant le cours d'une année on voit qu'il y a eu 177 employés parmi les visiteurs, alors qu'on compte seulement 11 commerçants, 15 artistes, 8 hommes de lettres ; par contre 72 ouvriers. Tout ce monde des humbles aime vraiment à lire, puisqu'après une journée de travail ils viennent encore s'installer dans ces salles de lecture, de huit à dix heures du soir. Il est vrai qu'elles sont fort bien pourvues : les classiques, les maîtres modernes, histoire, théâtre, science. C'est le roman qui l'emporte, dans les curiosités, et comme auteur, partout, c'est Dumas père qui est le plus demandé. Il y a ainsi dans Paris 64 bibliothèques publiques constamment ouvertes et qui, certes, sont une des causes – en même temps que les journaux, les suppléments littéraires – du krach de la librairie. Les 50,000 exemplaires tirés et invendus de *Dette de laine*, le dernier roman de M. Georges Ohnet, peuvent s'expliquer par le fait de ses autres romans gratuitement disponibles dans toutes les bibliothèques, car il ne faut pas tabler sur une amélioration du goût public.

Il y a aussi des bibliothèques d'art industriel qui sont d'une utilité très

166 C'était le quartier de Rodenbach à cette époque.

pratique – au nombre de dix –, situées surtout du côté du faubourg Saint-Antoine, dans les quartiers industriels, où les ouvriers peuvent consulter estampes, volumes, photographies, tous les documents relatifs à leur métier de tourneur, ébéniste, constructeur, décorateur, etc.

pourrait signer. Discrétion garantie. – Une jeune femme « qui représente bien » disposerait de quelques heures, parlant le français, l'anglais et l'allemand. – On offre aussi des traductions hébraïques, coptes, tartares.

D'autres fumisteries plus joyeuses encore : On demande une étude sur la production du ricin dans le Gard. – Puis ceci, qui est écrit par un facétieux faussaire ; « M. Ch. Nauroy (or, M. Nauroy est ce fantaisiste candidat perpétuel à l'Académie qui se présente à chaque élection et n'a jamais rien promis) recevrait avec grand plaisir les communications sur le saint-simonisme et les saints-simoniens, sur lesquels il prépare un volume.

Vous pensez si l'on s'amuse ! Et le registre en question, qui est posé sur un lutrin près de la porte d'entrée intérieure, est assurément le livre le plus lu en ce moment à la Bibliothèque nationale.

76.

Exposition des insectes
Le Journal de Bruxelles,
31 août 1891

[...] Sans aller jusque-là, et quitte à cheminer tout simplement jusqu'aux Tuilleries, nous avons pu contempler un spectacle très intéressant en cette saison où toute la vie politique et intellectuelle de Paris semble chômer :

il s'agit de l'exposition des insectes qu'on vient d'ouvrir sur la terrasse de l'Orangerie, laquelle est décidément dévolue au règne animal, puisque, chaque printemps, l'exposition canine attire au même emplacement toute la société élégante. Cette fois ce sont les infiniment petits, présentés avec une louable équité, puisqu'il y a, en même temps, les insectes utiles et les insectes nuisibles, avec la preuve de leur concours sauveur ou destructeur, quelque chose comme l'actif et le passif des animalcules. C'est très curieux et très instructif, par moments très effrayant. Il y a tel flacon contenant, dans de l'alcool, des larves parasitées trois jours après la mort, qui n'est pas précisément pour mettre en gaieté. Non plus que pour mettre en appétit, toutes les projections, sous le microscope, de la goutte d'eau striée d'infusoires et d'anguillules : de la goutte de vinaigre avec ses millions de vibrions, de la miette de fromages où pullule une animalité infinitésimale.

Mais la philosophie y trouve son compte, à noter combien, même parmi ces infiniment petits, tout au bas de l'échelle vivante, presque aux confins de néant, là où les êtres ne sont plus qu'une poussière de vie, ils ont le même instinct de combativité, de haine, d'envie. — Ah ! Les formidables batailles dans la goutte d'eau, les assauts, les fureurs !

Et les insectes ne s'attaquent pas seulement les uns les autres. Il y a ici, tout au long des vitrines et des étalages, l'histoire, le tableau vivant pour ainsi dire de leurs opérations diverses, contre les végétaux surtout : des feuilles devenues de la dentelle par le travail des larves, celles du rosier par le diptère, celles du poirier par le tigre ; puis les branches, le tronc lui-même attaqués, le bois solide qui, envahi des larves, devient comme du liège, des éponges, tout cellulaire et ravagé de cavernes comme un poumon de phthisique ; là le puceron lanigère produit des tumeurs et on juge, par des spécimens, de cette épidémie ravageant tous les pommiers de Normandie. Le phylloxéra tient aussi une grande place et laisse constater ses multiples ravages sur les parties diverses de la vigne et comment le cep s'étoile.

L'exposition la plus scientifique, la plus parfaite est celle d'une maison de Vienne, Lenoir et Forster, qui montre dans des sortes de thermomètres de verre des formations successives d'insectes : œuf, embryon, larve, et de chaque période un état parfait, comme diraient les graveurs.

Ici des sauterelles d'Algérie, avec leur air égyptien et de momie, leur tête comme d'une tête de mort. Puis tous les insectes étiquetés, de merveilleux papillons passés au fil de l'épinglette dont s'éternisent, sous verre, les ailes de pastel ; des libellules, des nécro-

phores aussi, qui mangent les cadavres d'oiseaux et de petits mammifères et qui, quoique macabres, sont, de la sorte, bienfaisants dans le vertigineux travail du cosmos. A côté, d'autres qui sont utiles également, mais d'une façon moins horrible : les vers à soie, pour lesquels on expose de nouveaux systèmes de culture ; les abeilles, avec des centaines de ruches en bois ou en osier, de systèmes variés, qui nous ramènent à de douces visions et aux miellés enchantements de Virgile.

La note comique ne manque jamais : il y a toujours un Tartarin ou un Tribulat Bonhomet¹⁶⁷ qui tient à faire part de ses exploits. Voici deux boîtes, avec cette inscription sur l'une : « Commune de Prouville, Pas de Calais. Instituteur M. Verdure. 5,300 hannetons détruits pendant l'année scolaire 1890-1891 par les élèves de l'école de garçons. 44 élèves ». Sur l'autre boîte une inscription analogue, sauf qu'il s'agit de 5,600 papillons mis à mort par les mêmes 44 élèves, sous la conduite du même instituteur. Est-ce que le programme des études comprend, là-bas, de telles hécatombes ? Et le diplôme porte-il sur l'art de tuer les hannetons et les papillons ? Voilà une classe bien extraordinaire ! Et le professeur, donc,

qui a fait l'envoi de ces deux boîtes, où l'on voit en effet l'amas innommable d'ailes fripées, d'ailes mortes, et quelle odeur de catacombes ! Un passant a écrit sous le nom du susdit instituteur : « C'est le Diebler des pauvres papillons ! ». N'est-ce pas mélancolique ? Et oui, car tout est attristant ici : voilà-t-il pas des livres où nous constatons les dégâts commis par l'anolium, dont la larve grossie se hérisse, et qui mange vite le papier où l'on croyait avoir sauvé son rêve du néant. Mais il est prouvé aujourd'hui que tous nos livres modernes, faits pour le bon marché, bâclés vite par la machine et l'industrie, seront complètement piqués des vers et perdus au bout de 30 ou 40 ans, sauf peut-être les exemplaires sur papier de Hollande, et encore !

Le ver, partout le ver, l'infiniment petit qui triomphe, voilà ce qu'on voit et ce qu'on sent à cette exposition des insectes, qui précisément en tire un intérêt poignant, cette sorte d'emphase philosophique que Victor Hugo a mise dans un de ses poèmes : *L'Épopée du ver*, et dont cette exposition, pour un esprit analogique, pourrait être l'illustration et les planches en couleur.

¹⁶⁷ *Tartarin de Tarascon* d'Alphonse Daudet et *Tribulat Bonhomet* de Villiers de l'Isle-Adam.

77.

Paris-Bondy
L'Armée du vice
Une Loi urgente
Le Journal de Bruxelles,
20 octobre 1891

Le cas tragique de M. Henri Ti-tard, rédacteur à *La France*, trouvé mourant, les yeux crevés, contre les grilles de la Bourse, victime d'une attaque nocturne en plein centre de Paris, élucide une situation de plus en plus grave et alarmante.

La forêt de Bondy n'est plus à Bondy, suivant le proverbe d'antan. « La forêt a marché », comme il est dit dans *Macbeth*, et ainsi s'est réalisé l'aphorisme de Villiers de l'Isle-Adam dans *Claire Lenoir* : « Les villes sont semblables aux forêts et il n'est pas difficile d'y rencontrer des bêtes féroces ».

Seulement, les bêtes féroces jusqu'ici se contentaient de la banlieue et des quartiers excentriques. Maigre pitance, insignifiants reliefs, qu'un peu d'argenterie et de meubles à emporter des villas qu'on dévalise à Auteuil, à Courbevoie ou à Sèvres. Pourtant les rôdeurs s'en arrangèrent. Nul n'ignorait l'existence de ces cent mille rôdeurs, hommes et femmes, vivant de la débauche, du vol, de l'assassinat, résolus à ne point travailler. Mais cette armée du vice demeurait aux portes de la ville, dans la ban-

lieue, sur les boulevards extérieurs, et il suffisait de ne pas aller la tenter ou la débusquer dans ses quartiers favoris : le voisinage des fortifications, les berges de la Seine, certains coins de Charonne et de Belleville. Nous nous souvenons d'excursions faites ainsi, il y a une dizaine d'années, dans ces milieux tragiques, mais soigneusement travestis, les mains noircies. Le vicomte Othenin d'Haussonville, pour son travail sur la misère et l'enfance à Paris, endossa aussi la blouse et la casquette, avide de documents.

Sinistre enquête qu'on faisait là : bals de barrière, cabarets aux groupes inquiétants, mines patibulaires, rixes et agressions partout, le couteau vite tiré, en ces rues noires où les réverbères semblaient projeter à terre des traînées de sang.

Aujourd'hui la lie n'est plus au fond du verre. Elle arrive à la surface, visible pour tous les yeux. L'armée du vice, cette fois, est dans Paris. Elle ne l'entoure plus seulement d'une enceinte d'alarmes. Elle y est entrée, elle bivouaque à tous les coins de rue. Elle campe chez les marchands de vin, dans des hôtels suspects et, dès le soir venu, prend possession des trottoirs, menace, dévalise, tue.

Il n'y a là aucune exagération. Et tous les Parisiens le savent, sans trop s'en inquiéter, grâce à cette légèreté insouciante qui est dans l'esprit français. On en est quitte pour prendre

toujours un fiacre désormais en rentrant du cercle ou du spectacle et pour ne jamais sortir sans avoir un revolver chargé dans la poche de son pardessus. Vous voyez donc bien que nous sommes comme en pleine forêt et qu'il convient d'être armé sérieusement et de faire la police soi-même et pour soi. Car nos bons sergents de ville, qui sont, le jour, d'une brutalité révoltante et se précipitent à coups de poings sur ceux qui crient « vive Wagner » ou « à bas Wagner », avec une impartialité d'ailleurs remarquable, deviennent, le soir tombé et dans des quartiers moins fréquentés que l'Opéra, d'une prudence et d'une abstention notoires. Certes, leur nombre est insuffisant ; il faudrait doubler ou tripler la police parisienne. Mais ceux qu'on possède ont soin de ne pas s'exposer et s'éloignent vite au premier cri d'appel, sachant que les meilleurs coups de couteau seront pour eux. « Crève, bon passant, crève ! », fredonnent-ils en détalant, s'il faut en croire une des chansons les plus célèbres de Jules Jouy au *Chat noir*. C'est ainsi que chaque nuit il y a plusieurs attaques nocturnes sur tous les points de Paris où des passants, même pas tardifs, sont dévalisés et laissés pour morts sur le pavé.

Faudra-t-il recommencer à sonner le couvre-feu et à organiser des rondes de nuit ? N'a-t-on pas toute une garnison pour faire des patrouilles, s'il le

faut ? Et n'a-t-on pas aussi un Parlement qui vient de rentrer et pourrait bien, une fois, faire chose utile en votant un projet de loi qui permettrait de gigantesques rafles et une déportation en masse à Nouméa ?¹⁶⁸ Car ces cent mille rôdeurs qui organisent la débauche et en vivent, qui terrorisent, volent et assassinent, on ne peut pas les atteindre à moins de les surprendre en un fait précis : délit et crime. Tout au plus sont-ils en état de vagabondage. Eh bien, qu'on érige leur profession en délit, et qu'on les atteigne, qu'on les frappe, qu'on les emprisonne, qu'on les relègue, qu'on invente (s'il le faut) une guillotine à vapeur pour ces cent mille brigands de vingt ans dont étaient Berland et Doré¹⁶⁹ et, peu auparavant, Alonzo et le hideux Sellier, les assassins d'Auteuil¹⁷⁰. Précoce et patibulaire engeance ! Où donc le temps des criminels gracieux, des voleurs ingénieux et polis, comme celui qui se présenta naguère chez la duchesse d'Uzès, en son absence, comme l'accordeur de piano, et, laissé seul avec le Pleyel par le valet de chambre confiant, se déclida, entre des tapotements de cordes et de touches plus ou moins compétents, à « s'accorder » aussi quelques bibelots de prix ?

168 Bagne de Nouvelle-Calédonie.

169 Les assassins de Courbevoie (1891).

170 Cette affaire criminelle est surnommée « le crime de la rue Poussin » (1889). Les deux assassins furent exécutés.

78.

La police parisienne**Double danger****Veilleurs de nuit**

Le Journal de Bruxelles,
30 novembre 1891

Chacun connaît la boutade célèbre de Louis Veuillot : « J'aime mieux rencontrer un voleur qu'un sergent de ville : le voleur ne me prend que ma montre, le sergent de veille me prend ma liberté ». Mais tous les deux ne s'en tiennent plus là : le voleur d'aujourd'hui n'en veut pas qu'à la montre, ni surtout le sergent de ville qu'à la liberté. On en peut juger par le cas de cette pauvre M^{lle} Fernandez, une très honnête modiste du boulevard Haussmann, surprise, rouée de coups, menée au poste, au cours d'une rafle, et qui en demeure malade, névrosée pour toujours peut-être, compromise quand même aux yeux de ses ennemis. C'est abominable, après déjà l'exemple de Céline Montaland¹⁷¹, l'artiste de la Comédie Française, à qui pareille mésaventure arriva et qui mourait un an après, des suites sans doute de l'émotion ressentie. Ce système d'agent des moeurs faisant « le coup de filet » dans une rue, au hasard, est détestable et il est sans remède, car le préfet de police, qui est leur chef, peut aisément les couvrir et se jouer de toute responsabilité.

Ailleurs, en Belgique par exemple, le chef de police relève du conseil communal. Ici le préfet est un agent du gouvernement. Aussi le conseil municipal a beau multiplier les interpellations, voter des ordres du jour de blâme, réclamer la révocation de tous ceux qui ont coopéré à l'arrestation arbitraire, le préfet de police continue à n'en faire qu'à sa guise. On l'a bien vu à la dernière séance, où M. Lozé, préfet de police, qui est un ancien procureur général de province, s'est agréablement moqué de l'indignation du conseil et du public parisien d'une façon qui pourrait un jour lui en cuire. Comme on se plaignait à bon droit de ces scandaleux excès de la police en général et de police des moeurs en particulier, il a répondu d'un ton patelin : « Oui ! Il y a des abus, des erreurs, mais c'est parce que la police n'est pas assez nombreuse. Donnez-nous un surplus de personnel ».

La vérité est que la police parisienne est mal recrutée, et pour en juger les façons, l'inouïe brutalité que ce bon enfant de peuple parisien peut seul tolérer et qu'aucune autre capitale de l'Europe n'accepterait, il suffit, par exemple, de sortir un jour de manifestation de 1^{er} mai, de mouvement populaire ou d'élection. Pour un étranger, c'est un spectacle invraisemblable : les agents se ruant, sans raison, sur les passants, les faisant

avancer plus vite à coups de poing sur la tête et à coups de pied dans le dos. Que si vous vous arrêtez pour allumer une cigarette neuve à l'ancienne, vous serez infailliblement bousculé et battu sous prétexte qu'il faut circuler. Puis soudain un élan, et tout le cordon d'agents se précipite, maltraite et empoigne, dans une véritable chasse à l'homme.

Voilà pour l'attitude générale. Quant au reste, il y a chaque jour des méfaits privés commis par quelque sergent de ville, depuis ce Prévost, l'assassin du bijoutier Lenoble, qu'on exécuta, jusqu'au sergent de ville des Halles qui, l'autre jour, à force de pourchasser les marchands ambulants et d'en être la terreur, envoya rouler et mourir sous les roues d'un omnibus un petit garçonnet vendant des bottes d'oignons ou des légumes. Il y a aussi le malheureux Titard, relevé, l'œil crevé, à la Bourse et qui, interrogé avant de mourir par le commissaire, déclara : « Ce sont les vôtres qui m'ont mis dans cet état ». Et on prétend que c'est dans une rixe avec des agents, ayant levé le parapluie vers eux, qu'ils s'en saisirent et le lui enfoncèrent jusqu'au crâne, après quoi on le déposa plus tard derrière la grille de la Bourse, pour faire croire à une attaque nocturne. Ceci encore est un des points délicats de la police parisienne, car si (selon le mot de Veuillot) il y a le danger du sergent

de ville qui vous prend votre liberté arbitrairement, il y a toujours, et pas même atténué, le péril du voleur, qui vous prend votre montre et le reste.

Pour y remédier il y a bien la proposition prochaine de M. Georges Berry, un de nos conseillers les plus zélés et les plus intelligents des besoins de Paris, qui soumettra le projet d'une nouvelle organisation nocturne : on rénovera la vieille coutume du Moyen Âge, les veilleurs de nuit, non pas pour sonner le couvre-feu, mais pour intimider au moins les rôdeurs et assassins.

Il y aurait 6,000 veilleurs qui feraient le service d'une nuit à l'autre, c'est-à-dire que 3,000 auxiliaires apporteraient chaque nuit les agents ordinaires. Ce serait un renfort précieux, qui ne coûterait que 4,000,000. Or, on trouverait instantanément cette somme, à raison de dix francs par tête, souscrite par les marchands et négociants seuls, pour la protection de leurs magasins. Seulement, le projet veut que ces veilleurs soient asservis et puissent arrêter, dresser procès-verbal en cas de flagrant délit. Ceci, avec la composition probable de cette police nocturne qui ne vaudra pas mieux que la diurne, ne fait que déplacer les inconvenients et ramène au dilemme de Louis Veuillot : on échappe au danger des rôdeurs pour tomber dans celui des agents. C'est pire, puisque ceux-ci pourront estam-

171 Céline Montaland (1843-1891) : actrice.

piller et rendre officiels leurs méfaits. Ah ! Comme Rivarol avait raison de dire que les extrêmes civilisations sont toutes proches de la barbarie, car la plupart déjà ne sortent-ils pas armés ici, comme si l'on était entouré de bêtes fauves ?

79.
Conférence sur la photographie
Le Journal de Bruxelles,
24 décembre 1891

Qui peut prévoir jusqu'où nous mèneront les inventeurs ? Tous les dimanches, au Conservatoire des arts et métiers, se donnent des conférences sur la photographie, qui est, depuis ces dernières années, la science la plus progressive et la plus féconde en merveilles. Or, la dernière a été une conférence d'un vif intérêt, donnée par M. Lippmann, qui avait déjà piqué toutes les curiosités rien que par la seule annonce, à l'Académie, de ses découvertes sur la photographie des couleurs. Chose curieuse, c'est un poète, M. Charles Cros, l'auteur du délicieux *Coffret de santal*, en même temps un ingénieur de premier ordre et un inventeur génial, qui le premier donna des indications décisives sur la photographie des couleurs, comme il en avait incontestablement donné le premier (et avant Edison) sur le phonographe, en un mémoire déposé bien auparavant à l'Académie.

Quoi qu'il en soit, M. Lippmann présente aujourd'hui ses travaux complets sur la question, et a projeté sur un écran l'image colorée du spectre obtenu par lui. Cette image colorée, il l'a réalisée maintenant nette et fidèle, parce qu'avec le concours de la lumière il obtient à la surface du gélatino-bromure des plaques d'argent tellement minces, quasi immatérielles, qu'il en faut trois cents pour arriver à l'épaisseur d'une feuille de papier. Ainsi les objets s'y reflètent en couleurs par un phénomène analogue à celui des bulles de savon.

Les expériences sont désormais concluantes, le procédé est découvert, et, fragile, peu maniable encore, il ne tardera pas à se compléter par des perfectionnements qui le vulgariseront, le mettront à la portée de tous.

Nous aurons maintenant des instantanés en couleur, ce qui ne va pas manquer de développer cette rage de la photographie d'amateurs qui sévit déjà à tous les coins de rues et de promenades. Qu'importent ces petits ridicules ! La suite de conférences données au Conservatoire des arts et métiers a suffisamment prouvé la série d'inappréciables et merveilleux services rendus par la photographie, qui a ici toutes sortes de spécialistes. Les uns se vouent aux applications astronomiques : on dresse la carte du ciel, on a déjà photographié plus de cent milliers d'astres.

Un autre, le savant M. Marey, de l'Académie des sciences, a attaché son nom, lui, à des travaux bien curieux : les mouvements, ou plutôt des phases de mouvement jusqu'à l'échelle d'un centième de seconde, étudiées sur l'homme courant, le cheval au galop, l'oiseau qui vole. L'éclair lui-même a été photographié !

Il y a d'autres applications qui sont médicales, pour les études microscopiques, celles des tissus et des microbes. Puis pour les étapes des maladies, les variétés d'une affection, le développement d'un cas chez le même sujet. La photographie a servi beaucoup à la Salpêtrière, dont les malades ont fourni un recueil photographique, dirigé par MM. Charcot et Bourneville, qui est du plus haut intérêt scientifique.

Sans parler des applications militaires, du service d'aérostation, qui se complète d'appareils pour obtenir des instantanés de plans de terrains et d'armée ennemie en marche, il y a aussi notre préfecture de police qui utilise puissamment la photographie, et c'est une visite extraordinaire que celle du service d'anthropologie du Dépôt que dirige l'aimable M. Bertillon et de voir les milliers de portraits de voleurs, escrocs, assassins, qu'après mensuration des prévenus sans identité on retrouve aussitôt.

On pourrait bien signaler aussi le rôle de la photographie dans

presque tous les ateliers d'artistes de Montmartre et des Ternes, et les services rendus par les instantanés pour quelque portrait difficile. Que sera ce maintenant que M. Lippmann, depuis dimanche dernier, a livré le secret de la photographie en couleur !

La peinture n'a qu'à bien se tenir. Sa rivale gagne du terrain, et le Conservatoire des arts et métiers, où elle a maintenant une chaire en permanence, s'affirme déjà comme l'école des beaux-arts de la photographie.

80.
Un nouveau chimpanzé
Le Journal de Bruxelles,
15 février 1892

A côté d'un homme-machine, voici une machine-homme, l'autre phénomène nouveau de cette semaine, c'est-à-dire le chimpanzé arrivé de Guinée que nous avons pu admirer au Jardin des Plantes. Il n'est pas facilement abordable, comme de juste. Nous avons raconté, à propos des gorilles exposés au boulevard des Capucines l'an dernier, la farce cruelle, les gâteaux empoisonnés qui amènèrent la mort de l'un deux. Le chimpanzé, lui, est mieux protégé et il faut une carte spéciale de M. Milne-Edwards¹⁷², attentif à son pensionnaire.

172 Alphonse Milne-Edwards (1835-1900) : médecin et zoologiste.

Celui-ci ne demanderait pas mieux pourtant, semble-t-il, que de recevoir des visites pour se distraire un peu. Il a l'air bien triste, avec son crâne rond, ses bras courts, ses yeux gris qui regardent loin... Il est vrai qu'il est un peu un condamné à mort. Ses geôliers du Muséum avouent eux-mêmes qu'il vivra tout au plus six mois ou un an. On a fait des tentatives multiples sur ceux de son espèce.

Toujours, malgré des soins attentifs, une température factice de 25 degrés qui leur restitue celle du continent noir, ils s'anémient et meurent de congestion pulmonaire ou de phthisie... pauvres Millevoye¹⁷³ qui expirent à la chute des feuilles du Jardin des Plantes, les feuilles de ces arbres plantés par M. de Jussieu et qui, eux, sont centenaires. Hélas ! Le chimpanzé actuel n'a pourtant que quatre ou cinq ans ; il mesure environ un mètre et mange encore avec appétit : des soupes d'orge et de farine, des œufs, du bœuf et du mouton, car il n'est pas végétarien comme le poète Maurice Bouchor¹⁷⁴.

Il fait une promenade deux fois par jour dans le corridor longeant sa cage, surveillé par son gardien, qui a forte besogne, car notre chimpanzé a

un caractère détestable, toujours méchant et irrité ; on le serait à moins. L'autre jour, au cours d'une de ses promenades, il a saisi tout à coup le manche d'un balai dans un angle du couloir et s'est mis à en bâtonner un visiteur qui était venu l'examiner. Justes représailles, qui prouvent d'une façon miraculeuse l'intelligence des chimpanzés ; le visiteur n'était autre qu'un savant, fort connu, sur lequel l'animal avait vengé ses pareils et son propre supplice d'être interné ainsi au profit de la science, qui dans six mois, quand il mourra, ne saura rien de plus. En attendant, le chimpanzé s'est vengé et notre savant demeure couvert du petit ridicule d'avoir été accablé de coups de bâton par un adversaire auquel il ne peut pas demander réparation.

81.

Un Conseil de l'Ordre pour les médecins Le Journal de Bruxelles, 4 mars 1892

Ceci est un argument et un exemple pour le projet dont il est de plus en plus question qui consisterait à créer à un conseil de l'Ordre pour les médecins comme il en existe un pour les avocats. Certes, les difficultés pratiques sont nombreuses. Où finit l'art de guérir ! Où commence le charlatanisme ? Et les médecins

de Louis XIV, allant à la file tâter le pouls du malade, selon leur rang dans la faculté, pour prescrire en consultation un bouillon, ne paraissent pas d'une science édifiante. Aujourd'hui, dans l'esprit des auteurs du projet, il y a aussi des arrières-pensées : on voudrait secrètement atteindre l'hypnotisme, l'École de Nancy, qu'on juge peu sérieuse. En dehors de ces questions de personnes et de ces détails, il reste vrai que la création d'un conseil de l'Ordre pour les médecins serait très utile, si pas aux médecins eux-mêmes, du moins aux malades et au public.

La question du médecin est une des grosses questions de la vie à Paris. Les grands médecins, célèbres ou notoires, sont peu abordables sous tous les rapports. Le prix des honoraires est fort élevé : cent ou deux cents francs pour une visite à domicile.

Quant à leurs heures de consultation chez eux, c'est un ou deux louis ; mais encore faut-il des formalités préliminaires : au docteur Potin il faut écrire plusieurs jours à l'avance et, avec des précautions, on vous répond pour vous fixer une audience ; le docteur Charcot fait faire le diagnostic par ses secrétaires, puis on passe dans son cabinet, où il vous entretient un moment pour vous dire le traitement. Cela a donné lieu plusieurs fois à des récriminations, à des scènes de malades qui entendaient être examinés

par le docteur Charcot lui-même.

Quant aux médecins d'abord et de prix plus accessibles, comment et à qui se fier ? On peut compter qu'un quart au moins de ceux qui exercent n'ont nul diplôme ni études et ne sont pas médecins du tout. Rien que pour cela un conseil de l'Ordre des médecins serait nécessaire, aux fins d'établir, comme pour les avocats, un tableau qui renseignerait sûrement, un tableau dressé par ressort de faculté ou même par département. Ainsi deviendrait-il difficile pour d'autres que pour¹⁷⁵ d'authentiques médecins l'exercice public de la médecine, et le cas ne pourrait pas se renouveler (qui a beaucoup d'analogues tous les jours) dont les tribunaux connurent il n'y a pas longtemps et qui, sans cela, paraîtrait une invention de vauveilliste : ce garçon du bal Bullier¹⁷⁶ se liant avec des étudiants en médecine venus là, concevant l'idée de leur faire concurrence, entrant comme domestique chez un médecin, puis, muni de bribes médicales, d'un peu d'argot pharmaceutique, s'établissant à son tour, attirant la clientèle, à qui il donnait invariablement et dans tous les cas une des seules trois ordonnances qu'il connaît, réussissant, ga-

173 Charles-Hubert Millevoye (1782-1816) : poète romantique auteur de *La chute des feuilles*. Le poème est en ligne.

174 Maurice Bouchor (1855-1929) : poète et dramaturge.

gnant gros, ayant train de maison et voiture, reçu partout, même chez des médecins en vue, membres de l'Académie. Alors il voulut aussi en être et mit sur ses cartes de visite : « Membre de l'académie de médecine. » Un de ses clients eut l'idée de vérifier les bulletins de l'Académie. La supercherie mit sur la trace de tout le reste. Et le tribunal correctionnel a condamné le médecin achalandé, qui n'était autre qu'un ancien garçon du bal Mullier.

Oui ! mais s'il guérisait ? Observe-t-on. Vous voyez bien que l'établissement d'un conseil de l'Ordre, quoique urgent ici, rencontrera bien des objections.

82.

Les diamants de la couronne
La Caisse des invalides du travail
L'enfance abandonnée
Le Journal de Bruxelles,
21 juillet 1892

[...] Il est vrai que le peuple n'en demande pas davantage, tandis que, en haut lieu, on s'en tient à donner des lampions pour assurer en même temps le pain : *panem et circenses*¹⁷⁷. C'est ainsi qu'on vient de déposer un projet de loi pour la fondation d'une caisse des invalides du travail dont le capital est fourni par le produit de la vente de diamants de la couronne¹⁷⁸.

Ils ont toute une histoire déjà longue, ces fameux joyaux, sans emploi, captifs, longtemps gardés dans des caves, inutiles et comme détrônés eux-mêmes. Enfin, en 1887, on les vendit et leur aliénation produisit plus de sept millions. C'est ce capital, avec les intérêts composés, porté aujourd'hui à dix millions, qui formera la caisse de secours des invalides du travail. Et voyez comme toute initiative est lente à aboutir : déjà en 1848, après la prise des Tuilleries, on avait affiché sur les murs extérieurs : *Hôtel des invalides du travail*, c'est-à-dire l'affirmation d'une idée qu'on songe aujourd'hui seulement à réaliser, grâce aux diamants de la couronne. Encore ceux-ci ont failli avoir une autre destination. On se les est disputés énergiquement. L'art, qui est un roi aussi, les revendiquait comme son légitime héritage. Et il fut question de les attribuer à une caisse des musées. L'autre jour encore M. Lafenestre, le conservateur du Musée du Louvre, déplorait d'avoir vu échapper ce bel appoint en revenant de Londres, où il était allé, envoyé par l'État, mais n'avait rien pu acquérir à la déjà célèbre vente Sidney,

mants de la Couronne de France : ensemble de bijoux de la Monarchie française, des Premier Empire et Second Empire et de la République française dont l'origine remonte à François 1^{er}. Objet d'un vol en 1792 lors de la Révolution, revendue en partie à la fin du 19^e siècle, la collection est aujourd'hui dispersée. La pièce la plus célèbre est le diamant blanc ou le « Régent » conservé depuis 1887 au musée du Louvre.

177 La Fête du 14 juillet.

178 Les joyaux de la Couronne de France ou dia-

où, comme à la vente Secrétan, les enchères furent poussées follement. Or, le Louvre n'a pas de budget fixe et dispose tout au plus de 100,000 à 150,000 francs par an.

C'est qu'en ce moment l'agréable est sacrifié à l'utile et que, de plus en plus, les fonds disponibles et les préoccupations sont orientés vers des projets d'organisation et d'amélioration sociales. Tandis que l'Etat créera avec les diamants de la couronne une caisse des invalides du travail, l'initiative privée s'occupe dans chaque arrondissement de ce qu'on pourrait appeler les invalides momentanés, c'est-à-dire ceux qu'une maladie, qu'un chômage passager laissent sans ressources. Mais, comme il faut toujours ici se méfier, trier les mendians des vrais besogneux, ne pas laisser les secours s'égarer et tomber à faux, on a organisé la « curatelle des pauvres », c'est-à-dire que les arrondissements sont divisés comme un damier et qu'on a fait appel au dévouement de citoyens riches et inoccupés, lesquels se chargent de faire des enquêtes et un rapport sur la situation de ceux que la mairie désigne et qui habitent dans leur zone. C'est d'un fonctionnement facile et qui rend de grands services pour la distribution efficace des crédits municipaux.

La loi, de son côté, cherche aussi à distinguer et à trier parmi ceux dont elle a à s'occuper. Ainsi la condam-

nation conditionnelle, qui, cette fois est une contrefaçon française de la législation belge et étrangère, a donné, après une année d'expérience, d'excellents résultats dont il est permis de juger d'après la statistique qui vient de paraître. C'est-à-dire que durant l'année 1891, sur dix mille affaires déférées aux tribunaux correctionnels, la loi Béranger a été appliquée à 1,258 inculpés, sur lesquels 23 seulement ont commis durant l'année un nouveau délit et par conséquent purgé la peine. Ceci étaye l'opinion, répandue chez beaucoup, que la promiscuité des prisons ne fait qu'enrôler définitivement dans l'armée des délinquants ceux qui, autrement, n'y étaient pas destinés.

C'est pourquoi dans la question des jeunes détenus¹⁷⁹ et de leur moralisation, le comité qui s'est constitué pour leur défense plaide énergiquement contre le système de leur réclusion en commun. Ce comité discute en ce moment un rapport de M. Rivière, son secrétaire, un ancien magistrat, fort au courant de ces questions, qui préconise sans hésitation l'isolement et la cellule gaie, saine, ouverte au directeur, au médecin, à l'aumônier, aux membres des sociétés de patronage ; l'isolement, mais interrompu par des cours, à l'école, du jardinage, des exercices physiques. En tous cas, point de travail en commun,

179 Illustration : pénitencier pour enfants.

qui est funeste pour cette enfance abandonnée ou pernicieuse, tout au moins dans les débuts. Après un temps d'observation on pourra faire le tri, réunir les bons éléments. C'est une question de tact, d'expérience, conclut la société de défense des enfants traduits en justice, qui comprend des médecins, des députés, des magistrats, très attentifs, on le comprend, à cette question grave : « Donnez-moi l'éducation des enfants pendant cent ans, disait Leibnitz, et je changerai la face du monde. »

83.

Legs bizarres

Le Journal de Bruxelles,

21 juillet 1892

[...] C'est une remarque qu'on n'a point faite : il n'est point de ville où règne un pareil intérêt, une pareille sensibilité pour les bêtes. Je ne parle pas des gens de lettres. Là c'est au point qu'un reporter publie en ce moment des notes sur les écrivains et leurs bêtes favorites. On sait que Barbey d'Aurevilly pleura la veille de sa mort en embrassant Démonette, sa belle chatte. On ne sait pas que Léon Cladel, depuis des années, n'est plus entré dans le jardin de sa maison de Sèvres depuis qu'il y a inhumé Paf, son grand chien.

Il n'y a donc rien d'étonnant au legs bizarre dont le troisième arron-

dissement vient d'être gratifié et qui ne pourrait surprendre ou égayer que des étrangers : une dame Lelièvre vient de donner par testament à la caisse des écoles une somme de 9,500 francs à condition que la municipale se charge de l'entretien de sa tombe et de son chat. La tombe, soit ! Déjà l'an dernier un vieux célibataire fort riche constituait par dernières volontés un grand nombre de prix de vertu à condition que les rosières vinssent couronner son sépulcre. Mais le chat ! Oui, parfaitement, et même un entretien soigné et précisé : « Chaque jour cinq centimes de viande et vingt centimes de foie et de lait. » Ainsi s'exprime le testament olographe au sujet dudit chat, qui s'appelle By et dont un vétérinaire fut chargé par le maire d'établir l'identité pour ne pas qu'il pût y avoir substitution de chat, afin de continuer cette rente, qui ne doit qu'être viagère et au profit du seul By. Le vétérinaire a envoyé son rapport : « L'animal est un chien¹⁸⁰ dit de gouttière, âgé de sept ans environ. Son œil gauche reflète une teinte verdâtre jaune, tandis que du côté droit il est d'une teinte gris bleu. »

Comme M^{me} de Sévigné, alors, qui posséda deux yeux de différente couleur aussi. Voilà donc un signalement qui empêche toute supercherie. Moyennant cela, l'édilité a accepté le

180 Trait d'humour ou coquille : « chat de gouttière ».

legs et mettra en pension l'heureux By.

Car pour les bêtes aussi, paraît-il, la vie en commun est mauvaise, comme pour les jeunes détenus. Il y avait à Montrouge un refuge, en 1884, où l'on dépensa plus de 70,000 francs pour hospitaliser les chiens perdus. Or, réunis à l'hospice, ils devenaient tous malades et se communiquaient les uns aux autres des ulcères dont ils mouraient. Pour eux aussi on pratique maintenant le système de l'isolement. Demandez-le plutôt à M^{me} Marie Huot¹⁸¹, qui a voué son existence aux bêtes malheureuses et s'y est rendue célèbre. Elle les installe chez elle, puis les distribue dans des maisons sûres. Elle recueillit, à son départ pour Londres, les chats de Louise Michel, des chats calédoniens, rapportés de la « Nouvelle ». Car les chats étrangers sont aussi choyés que les indigènes. Nous avons vu, l'autre après-midi, le comte de Montesquiou-Fezensac¹⁸², le gentilhomme de lettres, tout oc-

cupé et préoccupé par une nichée de jeunes que lui donnait l'extraordinaire chatte exotique, au pelage court, inquiétant, presque un pelage de singe, qu'il possède.

Et, d'autre part, est-ce que le célèbre jurisconsulte Accolas, mort récemment, ne possédait pas de son côté six chats que, comme ceux de Louise Michel, on distribua dans des foyers amis, et ils sont nombreux ?

Car les chiens et les chats sont si universellement chers et choyés qu'il y a peu d'années, à la Société protectrice des animaux, il faillit y avoir une scission parce qu'on proposait d'étendre la protection des membres à tous les animaux.

84.

Le voyage circulaire

Le Journal de Bruxelles,

28 juillet 1892

[...] Horrible façon de voyager¹⁸³, à coup sûr, que ce rassemblement en troupeau humain, qui brûle les étapes, comme les Anglais nous en ont donné l'exemple. Nous avons parcouru un jour un guide anglais dans Paris qui s'intitulait *Paris in four days* ! Paris en quatre jours, et que des caravanes entières suivaient ponctuellement. Voulez-vous savoir le

181 Marie Huot (1846-1930) : poétesse, femme de lettres, journaliste, féministe et militante pour les droits des animaux.

182 Robert de Montesquiou (1855-1921) : écrivain, critique et dandy. Serait l'un des modèles du baron de Charlus de la *Recherche du temps perdu* de Proust. A consacré un long article à Rodenbach, *Le Pasteur de cygnes*, dans son étude intitulée *Diptype de Flandre — Triptyque de France. Au pays des ciels sonores (Alfred Stevens, Georges Rodenbach) — Au-delà des formes (Adolphe Monticelli, Rodolphe Bresdin, Stéphane Mallarmé)*. Paris, Éditions E. Sansot, 1921. Le portrait est de Giovanni Boldoni.

183 Cet extrait suit une longue description des promotions des Chemins de fer pour des destinations multiples à tarifs réduits.

programme de la première journée : Louvre, ruine des Tuilleries et jardin, place de la Concorde, Champs-Elysées (le jour et le soir), palais de l'Industrie, Élysée, Arc-de-Triomphe, Fortifications, Bois de Boulogne, Jardin d'acclimatation, parc Monceau, église russe, Saint-Augustin, Chapelle expiatoire, Madeleine, les boulevards, l'Opéra, colonne Vendôme, Saint Roch, Palais-Royal, jardin du Palais-Royal.

Rien que cela en une journée ! Et un itinéraire du même genre durant quatre journées consécutives. On comprend peu, après cela, comment les bons Anglais, fidèles à ce guide, peuvent au surplus jouir des amusements innocents et variés de Paris, comme il le leur conseille, ou se délasser au café, à propos de quoi le même guide délicieux recommande la politesse. « Il faut dire *s'il vous plaît* aux garçons de café, aux garçons d'hôtel. »

Décidément, voyager suivant la prescription de pareils guides est bien ennuyeux. Et il vaut mieux alors simplement rêver de voyager, devant les belles affiches de papier rouges et bleus, qui s'étalent en ce moment sur tous les murs de Paris : on s'imagine qu'on est déjà de retour, ce qui est le meilleur du voyage, prétendant le bon Banville, qui en profita pour ne pas se déplacer et conclure : « Je suis toujours celui qui est revenu ! »

85. La fermeture de la morgue Le Journal de Bruxelles, 21 septembre 1892

Le Français n'est pas seulement né malin, comme a dit ce bon Boileau, qui était un habile courtisan, il est aussi né badaud. Et à un point aussi ridicule que charmant. On connaît la boutade de Victor Hugo : les Parisiens s'intéressent même à ce qui se passe derrière un mur. On connaît moins celle de Michelet, commençant un jour une de ses leçons au Collège de France en disant : « Messieurs, je viens d'assister à un spectacle admirable : j'ai vu au jardin du Luxembourg toute une foule regarder un ballon d'enfant que le vent emportait. » Or, pour justifier son enthousiasme et que ce spectacle était vraiment solennel, Michelet toujours lyrique, ajouta : « Ce n'est rien, un ballon d'enfant qui s'envole, mais pour la foule qui le contemple, qu'il suit des yeux au fond de l'espace, il y a comme une aspiration inconsciente vers l'éther, l'immensité, l'infini. »

A côté de ces curiosités-là il en est d'autres, plus étranges, parfois malsaines, comme celle qui pousse quotidiennement à la morgue des défilés ininterrompus de visiteurs, pas toujours respectueux ni édifiants, au point que notre conseil municipal (lequel n'est pas cependant un mo-

dèle de prudeur et de délicatesse) s'en est ému et va proposer la suppression de l'exposition publique des cadavres. Seul Michelet trouverait encore à propos de cette curiosité-ci moyen de l'anoblir et d'y voir un besoin de la foule de méditer sur ses fins dernières, comme le voulait Pascal, et de communier avec la mort. Mais dans la réalité, il s'agit tout simplement d'une curiosité vainque, si elle n'est pas maladive, d'un caprice de désœuvrés ou d'un entraînement de malfaiteurs qui vont là s'aguerrir avec les pâleur hideuses et voir pour ainsi dire la tête de leurs prochaines victimes. Le plus grand nombre entrent à la morgue pour « rigoler ». Le Parisien est gai de nature, au point que la mort elle-même ne l'attriste pas. Revenez un dimanche par les trains de ceinture bondés de monde. Quand le convoi passe, dans le soir mélancolique, devant un des vastes cimetières de la banlieue, au lieu d'un assombrissemement soudain dans cette foule des compartiments et des impériales, c'est un surcroît de gaieté et tous font, en passant, la nique aux morts. C'est ainsi que jadis nous visitâmes un jour les catacombes de Paris, de lugubres souterrains qui¹⁸⁴ s'étendent durant plusieurs kilomètres et dont les parois sont toutes tapissées de têtes de mort et d'ossements en trophée. On marchait à la file en une

troupe nombreuse, chacun tenant un bout de bougie. Eh bien, c'étaient des plaisanteries, des quolibets interminables à l'adresse des crânes vides et grimaçants de chaque côté, au point qu'on allait parfois jusqu'à y introduire la cire allumée pour les éclairer du dedans.

A la morgue de pareilles facéties sont impossibles, grâce à la cloison de verre qui sépare ici les vivants et les morts ; mais, si la gaîté ne peut se traduire en actions, elle se rattrape sur les propos. L'argot des souteneurs se croise avec l'anglais des touristes, car la morgue est une des curiosités de Paris, renseignée par les guides, et les omnibus de l'agence Cook y débarquent leurs caravanes. Cela aboutit à environ un million de visiteurs par an, presque autant que le musée Grévin. Et combien y a-t-il de morts en représentation pour cette curiosité si friande ? Un millier environ, mais dans ce chiffre un quart est composé de nouveaux-nés, débris, etc. Ce qui est souvent reconnu par des renseignements commerciaux, de famille et d'autres. L'exposition publique n'a donné, d'après la statistique, que 40 résultats, c'est-à-dire 40 cas où des passants ont reconnu derrière la glace un cadavre et permis ainsi d'établir son identité. Mais les partisans de la fermeture déclarent que dans ces 40 cas même il s'agit d'amis, de connaissances ve-

¹⁸⁴ Coquille : « qui » manque dans l'article.

nus non au hasard, mais précisément pour faire des recherches sur des disparus. C'est à vérifier, car le fait de la reconnaissance des cadavres est si important au point de vue de l'état civil, des crimes, etc. qu'il faudrait, même si la reconnaissance était très rare, maintenir l'exposition publique, malgré toute répugnance ou tous scandales. Du reste, cette exposition elle-même est déjà aujourd'hui très restreinte ; On n'y a recours que quand tout indice manque : papiers, adresse de chapelier, tailleur ou autre sur les vêtements et boutons, initiales au linge. Elle est aussi très améliorée dans le sens des convenances et de la décence. Jadis le corps était nu sur la dalle, recouvert d'un tablier de cuir. L'eau y coulait d'un robinet. Maintenant le corps est dévêtu, mais il est recouvert des vêtements qu'il avait. De plus, il y a les appareils frigorifiques, qui permettent de conserver les cadavres plus longtemps et en meilleur état. Néanmoins c'est encore horrible, mais c'est précisément ce « goût de l'horrible » qui dort au fond des foules et les attire là comme aux exécutions capitales et comme aux drames de l'Ambigu où il y a des assassinats¹⁸⁵. Ce goût de l'horrible n'exclut pas la gaîté. La morgue de Paris

¹⁸⁵ Le théâtre de l'Ambigu-Comique est une ancienne salle de spectacle parisienne, fondée en 1769 sur le boulevard du Temple. Représentant le plus fidèle des traditions dramatiques de ce qu'on appelle « le boulevard du crime ».

en est la preuve, elle dont le conservateur-directeur, M. Clovis Pierre, est – vous ne le devineriez jamais – un chansonnier ! Oui, un joyeux chansonnier, survivant de tous les caveaux bachiques d'autrefois, qui rime des strophes et des refrains à l'amour et jus de la treille quand ses grands registres nécrologiques lui laissent un peu de répit. Déjà M. Maurice Rollinat, avant d'écrire les *Névroses*, avait passé un moment comme employé à la morgue et y avait pris son goût du macabre. Voyez-vous l'ironie des choses : le lugubre petit pavillon gris de la morgue, en surplomb près de la Seine, devenu un nid de poètes !

86.

L'escroquerie au mariage agences matrimoniales Le Journal de Bruxelles, 21 septembre 1892

Un sujet plus gai que la morgue et d'une actualité toute vive, quoique permanente, c'est ce qu'on a appelé l'escroquerie au mariage. On vient de découvrir le chef-d'œuvre du genre, et cette affaire Beauvais dont l'instruction à peine commence, promet pour le tribunal correctionnel des débats d'une drôlerie auprès de laquelle les tribunaux comiques de Jules Moineaux¹⁸⁶ paraîtront fades. Il s'agit de

¹⁸⁶ Jules Moineaux (1815-1895) : écrivain et humoriste, dramaturge, chroniqueur et librettiste.

braves bourgeois vivant dans un calme appartement du boulevard Saint-Germain : le père, la mère, le fils, la fille et deux plus jeunes enfants. Ils avaient imaginé, pour avoir de l'aisance dans le ménage, de pratiquer l'escroquerie au mariage, mais démocratiquement, dans les prix doux. Ils ne visaient point les fortes sommes ni d'allécher des gogos de marque. Ils se rattraperaient sur la quantité. Donc, en quelque journal de Paris, un journal populaire à un sou, et de gros tirage, ils faisaient insérer la classique annonce : « Orpheline honnête, 21 ans, 500,000 francs, épouserait un monsieur sérieux. Écrire aux initiales A. C. poste restante. » Puis le nom de quelque ville de province : Lyon, Lille, Rouen. Alors les Beauvais demandaient aussitôt au directeur du bureau de poste de ces localités de leur transmettre leur correspondance, en donnant un faux nom et l'adresse de l'appartement provisoire qu'ils louaient pour ces manèges. Or, les lettres aussitôt affluaient. Les Beauvais répondaient en demandant trente francs, moyennant quoi leurs correspondants recevraient la photographie de la jeune fille en question. La seconde étape c'était de demander encore trente francs moyennant quoi ils verraiient la jeune fille elle-même. Ne fallait-il pas la faire venir de province, par conséquent aller la chercher, l'accompagner, donc rentrer dans ses débours ? On la montrait, en effet, mais pas longtemps : c'était d'ordinaire à la gare même, au Nord ou à Saint-Lazare, mais quelques minutes à peine, le temps d'une présentation, entre deux trains, car la jeune fille devait continuer son voyage, était attendue chez des parents. On se reverrait. « Au revoir ! » Et la jeune fille, toujours la même, qui était la propre fille des époux Beauvais, âgée de 16 ans, disparaissait prestement, laissant dans l'âme éblouie du gogo la vision fugitive de sa grâce blonde et de ses 500,000 francs supposés. C'était tout : le gogo n'avait plus jamais de nouvelles. Il écrivait, il allait au domicile indiqué : inconnu. Alors il se doutait de l'escroquerie : trois louis, mais il avait vu une jolie fille. Beaucoup se plaignirent néanmoins, car le nombre des dupes fut énorme : on en connaît jusqu'à présent 1,200 qui ont porté plainte, ce qui permet de supposer que le double au moins s'est laissé prendre. Ce qui, à trois louis par tête, représente déjà la somme rondelette de près de 150,000 francs. Vous voyez que le métier est lucratif, malgré la concurrence. Car le nombre est infini des agences matrimoniales soit clandestines, soit avouées. Car quelques-unes opèrent au grand jour et sans escroquerie d'ailleurs. Il y a des frais d'inscription, soit ! Mais si le client les paie bénévolement ? On peut toujours prétendre à la fin que la jeune fille riche

Père de Georges Courteline.

ne trouve pas le client à son goût. Mariage d'argent n'exclut pas inclinations des coeurs. Et l'agence fonctionne, encaisse ! Ce qui est plus curieux, c'est la façon dont on recrute le personnel. Les bureaux de placement des domestiques sont surtout visités dans ce but. On embauche les servantes jeunes, avenantes, délurées ; puis on les dresse, on les habille, car dans ces agences, à dots et à inscriptions modestes, il y a toute une garde-robe dont on les affuble : toilettes sombres, ingénues ou voyantes, selon le rôle qu'elles ont à jouer. Quels dessous dans cette vie parisienne si fourmillante. Et comme on les devine à peine quand vient au grand jour une affaire comme celle des époux Beauvais qui en découvre un coin ! Du reste, l'escroquerie au mariage est la plus répandue aujourd'hui, ce qui s'explique en un temps où l'effort vers la richesse est unanime. Elle est aussi variée, car à côté de l'affaire Beauvais nous aurons bientôt aussi devant le tribunal correctionnel l'affaire Agapian, cette veuve qui, elle, pratiquait l'escroquerie au mariage sur un grand pied. Elle occupait un appartement somptueux rue de Turin, se donnait, elle, comme ayant une dot de un million deux cent mille francs, et à la suite d'une annonce en ce sens dans le *Petit Nord*, amorça un riche distillateur de la région qui, sur cette belle perspective, dépensa pour elle 50,000 francs en cadeaux, bijoux, etc.

Elle retarda toujours la célébration du mariage et la liquidation de la dot, en prétendant que sa grand'mère était mourante, que ses papiers tardaient à arriver de Constantinople, etc. Cela dura des mois ; on s'était fiancé pourtant. Et les cadeaux, les bijoux s'accumulèrent jusqu'à la fâcherie, les soupçons, la débâcle. Alors on découvrit que la fausse M^{me} Agapian avait déjà au moins dix fois recommencé la même aventure ; elle poussa même plusieurs fois jusqu'au mariage ; elle avait chez elle un véritable atelier de fabrication de faux actes civils et notariés. Et jusqu'ici elle avait toujours été impunie. Car ce qui fait l'excellence de l'escroquerie au mariage et la rend vraiment une industrie florissante, c'est sa presque immunité, étant donné que presque toujours les dupes hésitent à se plaindre et à confesser publiquement qu'ils n'ont été sensibles qu'à l'amour du lucre. Aussi verrons-nous prochainement un long défilé de victimes en correctionnelle, que leur grand nombre ne rendra que plus penauds.

87.

Une exposition de bébés
Le Journal de Bruxelles,
14 novembre 1892

[...] Une exposition plus neuve à Paris, c'est l'exposition des enfants : force, santé, poids, dit le prospectus

affiché sur tous les arbres de l'avenue Kléber ; car c'est à Passy, qu'elle s'est ouverte hier, avec des prix de 1,500 et de 1,000 fr.

Mode apportée ici par une Anglaise et qui pourrait bien tomber dans la spéculation ; pensez donc : on paie trois francs d'inscription. Il suffit donc d'avoir un nombre d'exposés plus grand que le tiers des prix alloués pour travailler avec bénéfices. Alors l'organisation des expositions d'enfants deviendrait une profession. Il y a un danger à cela : c'est que l'appât des primes ne pousse des parents rapaces à éléver leurs jeunes enfants dans la perspective de ces concours. On créera alors des gaveseuses pour bébés comme celles qui fonctionnent pour les volailles au Jardin d'acclimatation, quitte à voir lesdits bébés, gras à point pour le concours et primés pour leur force et leur poids, mourir après !

Voilà qui ne serait point pour remédier à la dépopulation dont on se plaint. Car le poids n'est pas une preuve unique de santé, en dépit de ce que pensent les paysannes de Caux¹⁸⁷ ; là, de voisine à voisine, pour se demander comment va l'enfant, elles disent : « Combien pèse-t-il ? ».

Il serait plutôt prudent d'écartier le pèse-bébé et les prix de force pour s'en tenir aux prix de beauté. Car il y en avait de charmants, parmi les

enfants exposés : teints de lait et de rose, yeux vastes d'azur neuf, bouches en fleur dépliée. Et déjà si différents.

Ah ! Cette verve de la nature à varier ses effigies ! Néanmoins, il vaudrait mieux ne pas les exposer du tout et transformer ainsi nos nouveaux-nés en bêtes à concours. Déjà si tôt la manie de paraître et d'être, de se distinguer, d'occuper la presse et les reporters ; on interviewera l'enfant à son premier balbutiement. Quelle précocité effrayante ! Nos fillettes de trois à quatre ans ont des cartes à leur nom ; elles font des visites et en reçoivent. J'en sais qui ont « un jour » et donne des *five o'clock*. Il y a des journaux spéciaux pour enfants où l'on publie les portraits de ceux qui ont deviné le rébus ou la charade. Or, Oscar Comettant publia le *Nouveau-né*¹⁸⁸. Il ne manquait plus que de l'exposer !

88.

Une maison hantée
Le Journal de Bruxelles,
12 décembre 1892

[...] Mais, au milieu de ce positivisme qui atteint même les enfants, on constate en même temps dans les

188 Oscar Comettant (1819-1898) : compositeur de musique classique, musicologue et voyageur français.

Le *Nouveau-né* : périodique fondé en 1881 qui avait pour objectif de conseiller la mère dans les soins à donner à son enfant.

foules une crédulité, une promptitude à s'effrayer, à voir partout spectres et revenants qui n'a rien de l'esprit fort. On peut en juger de nouveau en ce moment où il est question d'une nouvelle « maison hantée », rue de la Sourdière. Le locataire est un marchand drapier du nom d'Albat qui se prétend en butte aux esprits. Ils ne se sont pas attaqués à lui, mais à un lapin qui se préparait, dans une casserole de cuivre, à devenir une excellente gibelotte¹⁸⁹. Les esprits l'ont précipité sur le carreau. Et aussi toute la batterie de cuisine, qu'ils ont décrochée à plusieurs reprises. Tapage, charivari énorme, qui a laissé tous les locataires pantelants. Le voisinage s'en est mêlé. La foule aussi, qui a voulu voir, organiser le guet.

Tout Paris a menacé d'aller en pèlerinage se rendre compte que la maison était bien effectivement hantée et écouter le bruit des esprits. Car on y croit. Le pauvre Villiers de l'Isle-Adam nous disait un jour, à propos de ces vagues tapotements que l'ouïe trop tendue, dans trop de silence, le soir, croit percevoir à l'intérieur des cloisons et des murailles : « C'est le bruit de l'infini ! ». La foule y croit précisément de cette façon pour la nouvelle maison hantée, comme l'an dernier boulevard Voltaire où tous les reporters s'installèrent en permanence

pour interviewer les esprits qu'on entendait marcher dans les murs.

C'est que jamais la croyance au surnaturel, au merveilleux n'a été en telle recrudescence. Savez-vous qu'il y a dans Paris des centaines, des milliers de somnambules dont les cabinets sont très achalandés, même par un public distingué, instruit, élégant. On y trouve des femmes jalouses qui tiennent à savoir, des spéculateurs qui veulent se renseigner. Et aussi des malades, car les somnambules ont des recettes de guérison. On en a publié une d'une guérisseuse de Ménilmontant, très célèbre et dont la lucidité enthousiasme tout son faubourg : c'est pour les rhumatismes, la goutte et toutes les douleurs. « On prend trois petits chiens d'un mois. Tuez-les en leur faisant boire du cognac. Écrasez leur graisse avec des vers rouges semblables à ceux qu'on emploie pour la pêche à la ligne. Faites cuire le tout au bain-marie pendant 72 heures à l'époque de la pleine lune ». Beaucoup emploient la précieuse pommade. On la jure infaillible. Ne riez pas. A part « l'époque de pleine lune », qui trahit bien sa somnambule, en quoi, réplique-t-on, la graisse des petits chiens d'un mois ne pourrait-elle pas guérir autant que les graisses des petits cochons préconisées par M. Brown-Séquard, qui est un médecin, un savant, un académicien ?

La science donc s'allie avec l'oc-

cultisme et le plagie. Le fait est qu'ils sont près de s'accorder : les occultistes sont souvent des médecins et le surnaturel pour eux n'est que l'inconnu. « Or l'inconnu, qui est le mystère d'aujourd'hui, sera la science de demain ». Ainsi l'a dit ce docteur Encausse, en occultisme Papus¹⁹⁰, que vous avez précisément pu entendre à Bruxelles cette semaine. Il nous aura fait défaut pour diagnostiquer le cas de la nouvelle maison hantée de la rue de la Sourdière. Heureusement que les revues occultistes ne manquent pas : *L'Initiation*, *Psyché*, la *Renaissance symbolique*, le *Voile d'Isis*, où nous pouvons trouver l'explication de la taquinerie dont le lapin et les casseroles du marchand drapier ont été victimes de la part des esprits.

tude, peut aisément lui-même les rectifier. C'est pourquoi nous n'avons jamais protesté ici, quant à nous ; mais dans notre dernier feuilleton il est une faute qu'il importe de signaler pour la dignité de notre petite corporation. En effet, à propos des asiles de nuit, de leurs statistiques et de ceux qui y figurent les plus nombreux, on nous a fait dire que c'étaient les *journalistes*, quand nous avions cité les *journaliers*¹⁹².

Voilà ce que c'est que de soigner ses manuscrits. Louis blanc, qui remettait une copie très nette, qu'on imprimait avec une grande quantité de fautes, se plaignit un jour à son directeur : « C'est précisément à cause de cela, dit celui-ci ; vous écrivez trop bien, nos protes n'y font plus attention ! »

Ce qui prouve que les « coquilles » sévissent en France comme en Belgique et non moins compromettantes parfois, et bizarres, puisque récemment le nouveau procureur général, ayant dit lors de son installation qu'il pouvait se vanter d'avoir toujours entretenu d'excellentes relations avec le *barreau*, un journal, le lendemain, imprima le *baron*, et cela au moment des affaires financières, Rothschild, Panama et chèques.

Et hier un autre journal, les ministres nouveaux s'étant réunis, an-

Les « coquilles » des journaux¹⁹¹ sont parfois bien amusantes et inoffensives, puisque le lecteur, d'habi-

190 Gérard Encausse, dit Papus (1865-1916) : médecin et occultiste, cofondateur de l'Ordre Martiniste avec Augustin Chaboseau. Une des figures pittoresques et hautes en couleurs de la Belle Époque. S'est défendu d'être un thaumaturge ou un inspiré et s'est présenté comme un savant, un expérimentateur. Dans ses articles, Rodenbach évoque souvent Papus et les sciences occultes, avec une certaine considération.

191 Elles fourmillent dans *Le Journal de Bruxelles*.

189 Mets du Nord de la France s'apparentant à un ragoût de lapin au vin blanc.

192 Coquille dans l'article du 10 janvier 1893 sur la population fréquentant les « asiles de nuit ».

nonçait qu'il y avait eu un *conseil des sinistres* !

90.

**Les étudiants de Paris
Tapage autour des chaires
Le Journal de Bruxelles,
6 mars 1893**

A défaut des bérrets rouges et des bousingots¹⁹³ de Paul de Kock¹⁹⁴ ou de Gavarni, nous avons les bérets de velours des étudiants ; ceux même qui portent des chapeaux « à colonnes lumineuses », comme disait ce pauvre Louis Davyt, sont au fond des descendants toujours ressemblants des antiques sorbonnards et escholiens, chez qui recommence de temps en temps cette épidémie héréditaire de faire du tapage et de rosser le guet. Nous l'avons bien vu cette semaine. Le Quartier Latin est en ébullition. Or, le Quartier Latin est un pays puissant. Les étudiants constituent une corporation redoutable et redoutée. On en pouvait juger au bal donné, l'autre soir, par l'Association¹⁹⁵ : le ministre des affaires étrangères (excusez du peu !) avait prêté les somptueux salons de son hôtel du quai d'Orsay, et le président avec

M^{me} Carnot n'ont pas cru pouvoir se dispenser d'y assister, en même temps qu'un grand nombre d'autres notabilités. Cela suffit à juger de l'influence des étudiants. Qu'est-ce, s'ils se fâchent, protestent contre des professeurs, des règlements, quelque chose qui les gêne ou les offusque ? Ah ! M. Larroumet¹⁹⁶ vient d'en faire l'expérience dure. Il y avait beaucoup de dames à son cours. Les étudiants n'aiment pas cela. Ils sont un peu mondains en général. Cela a suffi pour déchaîner une tempête contre le professeur. D'autant plus que celui-ci est médiocre et antipathique à cause de sa trop rapide et injuste fortune. Ancien normalien, nommé chef de cabinet de M. Lockroy par la protection de M. Francisque Sarcey, il devient aussitôt directeur des Beaux-Arts. Mais déjà il dut quitter ce haut poste pour des raisons féminines. Le directeur des Beaux-Arts, qui a les théâtres dans ses attributions, passait pour galant, trop galant, dans ses bureaux de la rue de Valois. C'est le même reproche qui l'atteint à la Sorbonne, sans compter qu'on y trouve son enseignement vide et nul. En tous cas, devant le tapage organisé à son cours, il n'a pas eu une minute de

193 Ancien chapeau de marin en cuir verni, plat, et dont un bord légèrement relevé fait le tour.

194 Paul de Kock (1793-1871) : romancier, auteur dramatique et librettiste.

195 Il s'agit probablement de l'Association générale des étudiants de Paris fondée en 1884.

196 Gustave Larroumet (1852-1903) : historien d'art, écrivain et haut fonctionnaire. On peut supposer que Larroumet n'avait pas eu connaissance de cet article dénigrant de Rodenbach à destination de son public bruxellois. Son éloge funèbre de Rodenbach est reproduit en fin d'ouvrage.

génie ou une minute d'esprit comme jadis ce bon Lerminier¹⁹⁷, sifflé aussi à sa sortie et qui, à l'entrée du Pont des Arts où il y avait un péage, se retourna vers les manifestants qui s'acharnaient :

« Messieurs, dit-il, vous pouvez continuer à me suivre. Votre passage est payé ! ».

A défaut d'une boutade, M. Larroumet aurait pu inventer quelque chose d'analogique à l'idée de Sainte-Beuve qui, devant son auditoire mutiné, tira un revolver et menaça de se brûler la cervelle si on continuait à le huera... Hélas ! M. Larroumet n'a rien trouvé, et, pour tout le monde, il est considéré comme un homme amoindri... Le docteur Poirier, du moins, s'est montré plus crâne et a dominé le tumulte, lui qui, deux jours après, avait à subir même mésaventure à l'Ecole de pratique, pour des griefs non moins futiles. On lui reprochait d'avoir favorisé, en l'admettant dans son laboratoire dès la première année, un jeune étudiant, le fils de M. James de Rothschild... Toutes les haines antisémites en ont profité pour éclater là. Puis on reprochait encore au docteur Poirier de pousser à la vente d'un traité d'anatomie¹⁹⁸ dont il est

l'auteur. Là-dessus satires et chansons de quartier :

*J'ai découvert
Que le biceps s'insère
Par deux tendons divers
A l'omoplate ;
Dans mon traité,
Que je vous ordonne d'acheter,
Nous les avons teintés
En écarlate.*

Vous voyez que le Quartier Latin en est toujours aux chansons, charivaris, petites émeutes et coups de main contre le guet ; car, cela aussi, il l'a tenté cette semaine, après avoir cassé l'enseigne et les vitres du journal *La Nation*, qui avait tancé les étudiants pour leurs manifestations bruyantes et intempestives contre les professeurs et le public des cours en Sorbonne. « Vous cessez d'être drôles, avait-on imprimé ; mais vous risquez fort de devenir des drôles ». Il n'en fallait pas autant pour que les étudiants descendent du quartier, sur la rive droite, en monômes belliqueux.

Tout cela est affaire de trop de jeunesse et aussi de la mi-carême¹⁹⁹ qui est proche : or, les étudiants ont décidé cette année de participer à la cavalcade et mêleront aux chars des blanchisseuses des groupes d'estu-

197 Eugène Lerminier (1803-1857) : juriste et journaliste.

198 *Traité d'anatomie médico-chirurgicale* par Paul

Poirier.

199 Fête carnavalesque.

diantins et de basochiens²⁰⁰. Ils commencent un peu trop tôt la mascarade et à s'entraîner pour un groupe important dont ils entendent, longtemps à l'avance, justifier l'appellation et pénétrer les rôles : « l'Armée du chahut ».

91.

**La Ligue contre le Tabac
Le Journal de Bruxelles,
18 avril 1893**

Peut-être, à force de recommander le passé, va-t-on ramener aussi les fumeurs au tabac à priser et à la tabatière, si chère aux marquis et aux abbés galants, surtout que la Ligue contre le tabac qui sévit ici en permanence se montre moins sévère contre ce mode d'absorption nasale, pur prétexte à politesses réciproques et à délicate chiquenaude sur un jabot. Mais point de cigares, de pipes, de cigarettes, dit la Ligue avec conviction dans ses solennelles assises, comme celles qu'elle vient de tenir au Grand-Hôtel cette semaine. Elle récompense ses fidèles comme l'Académie récompense la vertu. Mais on prétend que les brevets qu'elle donne ne sont pas non plus très sûrs ni véridiques. Les malicieux affirment que ses zélateurs, voire son président, fument comme des Turcs ; mais ils pourraient ré-

pondre comme le président d'une société végétarienne surpris un jour en flagrant délit de trahison, attablé devant un authentique gigot, qui s'écria : « Je viens de changer d'opinion. »

Quoi qu'il en soit, la Ligue contre le tabac ne jouit guère d'une grande influence : à peine 2,500 adhérents sur trente-huit millions d'habitants. Nul peuple n'est plus fumeur que le peuple français. Échanger de la fumée est pour lui concomitant à échanger des idées. M. Maurice Barrès le savait bien, qui disait en revenant de Nancy où il avait fait réussir sa candidature à la députation : « J'ai fumé de maigres cigares avec le peuple. »

Pourtant la cigarette est toujours préférée. Il n'y a pas d'ouvriers qui n'ait le besoin impérieux, au milieu de sa besogne, de s'interrompre pour « en griller une. » Et ils ont un art spécial, une aptitude rare à se rouler une cigarette en un instant, avec de la poussière de tabac ramassée dans le coin des poches, à la maintenir, sans la coller, toute intacte et close entre les doigts. Ce goût est si violent qu'on a remarqué chez presque tous les assassins à la Roquette, tandis qu'on vient de les éveiller à l'aube pour les conduire à l'échafaud le désir d'allumer une dernière cigarette qu'ils savent bien ne pas *pouvoir finir*. C'est que la cigarette, à ces minutes suprêmes, correspond à un état psychologique,

s'accommode avec un état de nerfs qu'elle calme peut-être par la crispation des doigts qui la roulent, des lèvres qui la mordent. Banville a élucidé cela avec humour à propos de Napoléon III et de la cigarette, tant reprochée, qu'il alluma après avoir remis son épée sur le champ de bataille de Sedan. Et nul plus que Banville ne pouvait le faire, lui qui fut un exquis virtuose de la cigarette, qu'il créait instantanément sous ses doigts agiles et avec une forme incomparable.

En cela il fut un maître aussi, dont les disciples ont continué le culte avec la même ferveur, car si la Ligue contre les fumeurs, dans sa réunion de l'autre jour au Grand-Hôtel, a attribué, au tabac tous les torts : d'amaigrir, de paralyser l'intelligence, de vicier l'haleine, de carier les dents et même de dépeupler la France, il y a M. François Coppée, d'autre part, qui pense que la cigarette est la récompense du repas et M. Stéphane Mallarmé qui nous disait un jour que la fumée de tabac est indispensable par moments pour mettre de la distance entre la foule et soi.

200 Dans ce contexte, le sens probable est : « hommes de loi ».

92.

**La visite au service anthropométrique de M. Bertillon
Le Journal de Bruxelles,
3 juillet 1893**

Le congrès²⁰¹ ne s'en est pas tenu à des discussions et à des théories ; comme corollaire à l'un des points de son ordre du jour, la méthode relative à l'organisation d'une statistique scientifique et uniforme de la récidive, il est allé visiter en corps une des choses les plus curieuses et les plus utiles du Paris actuel : le service anthropométrique de M. Alphonse Bertillon²⁰², au palais de justice, que M. Le Jeune était déjà allé étudier en détail, personnellement. Il est souhaitable, en effet, que ce service s'établisse partout comme ici, où il a déjà rendu des services considérables, au point de vue de l'identité des personnes arrêtées et, par conséquent, de la répression dans les cas de récidive, qui est la grande préoccupation du droit pénal moderne. Il s'agit surtout d'atteindre ceux qu'en argot policier on nomme « les chevaux de

201 Le congrès de droit pénal.

202 Alphonse Bertillon (1853-1914) : crimologue. Fondateur en 1882 du premier laboratoire de police d'identification criminelle et créateur de l'anthropométrie judiciaire, appelée « système Bertillon » ou « bertillonnage ». Ce système d'identification fut rapidement adopté dans toute l'Europe, puis aux États-Unis, et utilisé en France jusqu'en 1970.

retour »²⁰³. C'est ce qu'a voulu et réalisé M. Bertillon avec une énergie qui a dû vaincre bien des inerties et des mauvais vouloirs. Il appartenait aux services de la préfecture de police, où il entra après avoir fait son service militaire et suivi un peu des cours de médecine à Lyon. Or, quand il fut dans l'administration, il remarqua la banalité, l'insuffisance des signalements, qui ne permettaient presque jamais de reconnaître les récidivistes, dissimulant leur nom véritable. C'est alors qu'il eut l'idée de créer un dossier de toutes les personnes arrêtées, comprenant d'abord leur photographie ; mais ce renseignement est fragile, car le physique se modifie au bout de quelques années, et, d'autre part, la ressemblance peut être parfaite entre deux portraits obtenus d'individus différents. M. Bertillon découvrit un renseignement décisif : la mensuration aux parties osseuses, la classification des signalements d'après les rapports des mesures. Or, il paraît qu'ici la nature ne se recommence pas : les différences sont caractéristiques quand on prend la mesure du squelette et le rapport entre certains membres du corps et certaines dimensions osseuses.

Sur cette base M. Bertillon organisa tout un service : chaque individu amené au Dépôt est immédiatement photographié ; puis ses employés,

qui sont d'ordinaire des agents de la sûreté, procèdent à la mensuration, qui est une opération très rapide, grâce à des instruments spéciaux, et dure au plus deux ou trois minutes. Dès lors, l'individu a sa fiche qui s'ajoute aux deux cent mille fiches à peu près que M. Bertillon a déjà réunies dans son installation, sous les combles, au palais de justice. Malgré ce nombre énorme, les fiches individuelles recherchées peuvent être découvertes rapidement, au moyen d'une méthode d'élimination très ingénieuse. Le résultat pratique, c'est que 5,000 récidivistes ont été ainsi reconnus malgré de faux noms et une identité mensongère, et cela dans une proportion croissante : en 1884, 49 seulement ; en 1891, 600 ; en 1892, 680.

Le résultat encore, c'est que depuis la création de ce service les voleurs internationaux, les pickpockets organisés en bandes, ont diminué dans la proportion de 90 à 15. Il leur est maintenant impossible de changer d'état civil à chaque arrestation ; on les reconnaît vite pour des récidivistes en retrouvant leur ancienne fiche d'après la mensuration nouvelle ; ils ont alors à craindre les majorations de peine ou la relégation. C'est pourquoi ils préfèrent désormais les capitales étrangères, où, en cas d'arrestation, ils courront moins de risques.

Bertillon a expliqué à M. Le Jeune et aux membres du congrès le fonc-

tionnement de son service, dont il est sûr d'ailleurs comme d'une opération arithmétique. Et l'expérience lui a souvent donné raison contre toute apparence. Ainsi il raconte volontiers ce fait d'une vieille femme, qui soutenait que son fils, arrêté comme dangereux récidiviste, n'avait pas de casier judiciaire et qu'il était pris par le service anthropométrique pour son frère, lequel avait subi plusieurs condamnations. M. Bertillon persista à déclarer que celui qui avait été mesuré était bien le même que celui qu'on tenait, et la cour d'assises, s'en rapportant à ses affirmations, condamna l'individu à la relégation perpétuelle. Or, lorsqu'il fut parti, la vieille déclara à M. Bertillon : « Il avait juré qu'il me crèverait la peau si je ne disais pas comme lui, mais vous aviez raison ; maintenant que le voilà parti, j'en suis bien contente ».

Après de telles expériences, on comprend que M. Bertillon croie son service anthropométrique infailible. Il a essayé de faire partager sa conviction aux membres du congrès de droit pénal qui en ont fait la visite. Et, sans pousser le zèle jusqu'à les soumettre eux-mêmes à la mensuration, il les a du moins fait photographier en groupe.

Ceci prouve que si Paris est le centre de toutes les fêtes et de tous les plaisirs, comme nous le peignons souvent, il travaille aussi à des choses

sérieuses, utiles ; il est toujours « ce vieillard laborieux » dont Baudelaire nous parle en un de ses poèmes.

93.

**Le congrès des guérisseurs
Empiriques et médecins
La liberté des professions
Le Journal de Bruxelles,
28 novembre 1893**

Nous venons enfin d'avoir, cette semaine, ce fameux congrès des guérisseurs annoncé comme une menace de guerre par la Ligue des magnétiseurs, médiums, somnambules, et aussi les rebouteurs, masseurs, électriseurs, qui, eux du moins, sont les plus sérieux dans cette bande innombrable qui prétend guérir sans diplômes. Leur but du reste est d'arriver à la liberté de l'exercice de la médecine, tout comme les braconniers seraient partisans au besoin de la chasse. Il est vrai que les braconniers sont souvent des tireurs aussi adroits ou plus adroits que les chasseurs dûment autorisés et munis d'un port d'armes.

Les braconniers de l'art de guérir prétendent de même que le diplôme n'est pas indispensable, et, dans son manifeste, cette Ligue des guérisseurs sans titre disait lors de sa fondation : « Les irréguliers de la médecine ne font aucun tort aux médecins, puisqu'ils ne traitent que les malades que ces derniers sont impuissants à guérir. »

203 Récidiviste.

Le trait est piquant, et il s'en est produit plus d'un du même genre au congrès actuel du Cercle des magnétiseurs, rue Saint-Merri. En fait, il y a des rebouteurs célèbres ici qu'on a parfois poursuivis et condamnés pour avoir guéris. Ainsi le zouave Jacob, dont la notoriété est considérable et qui, sans drogue, par magnétisme, par l'intimidation de la suggestion, a opéré des cures notoires. Mais en cette matière la supercherie est facile et la pratique souvent dangereuse. L'histoire des baquets de Mesmer et du chêne magnétisé de Payferat se renouvelle tous les jours. Un groupe plus intéressant, parmi ces guérisseurs non diplômés qui luttent contre les médecins, ce sont les masseurs, ventousiers, rebouteurs ; ceux-ci n'ont pas figuré en grand nombre au congrès ni pris une part active aux débats. Pourtant ils sont menacés aussi par la loi que vota la dernière Chambre et dont les dispositions draconiennes ont précisément amené ce mouvement de protestation. Et l'on se souvient, par exemple, de poursuites peu lointaines et sévères contre le plus célèbre de ces rebouteurs parisiens qui s'appelle Pomerol et est le bienfaiteur attitré des danseuses et ballerines, des « étoiles », et des « rats » du corps de ballet de l'Opéra. C'est un ancien cocher de l'Urbaine qui, dans la pratique des bêtes, apprit à connaître les gens. Ceci est pour donner raison à la boutade d'un de nos amis préten-

dant que, abandonné des médecins, il avait été guéri... par un vétérinaire !

Quoi qu'il en soit, personne ne sait comme ce Pomerol masser au point de faire disparaître aussitôt une foulure. Un coup de pouce savant, une friction, un bandage – et dansez, ô ballerines ! Bien vite il remet en place un tendon, guérit une entorse, masse un membre ankylosé qu'il ragaillardit. Un moment le pianiste Paderewski, qui était la grande vogue, la fureur des salons parisiens, il y a deux ou trois ans, se trouva fort affecté ; il avait des crampes dans les doigts. Jugez de son désespoir. C'était fini des cataractes de sons que ses prestigieuses mains faisaient jaillir du clavier en le frappant comme l'eau du rocher frappé par Moïse, finies aussi les délicieuses pâmoisons des femmes. Il ne parlait que de se brûler la cervelle. Le masseur Pomerol, en quelques jours, fit disparaître les crampes maudites. Pourtant ce bienfaiteur fut condamné un jour que le médecin dont il se fait assister d'ordinaire, pour éluder la loi, était absent, et qu'il fut surpris. Car les bons docteurs veillent à leur monopole, jalousement. Au point que M. Pasteur lui-même, l'illustre savant, ne peut à son Institut faire aucune inoculation rabique, appliquer lui-même aucun traitement de sa méthode sans être assisté d'un médecin, puisqu'il n'est pas diplômé. Des anomalies de

ce genre sont pour donner un peu raison à la campagne du présent congrès. Va-t-on empêcher de guérir, comme font Pasteur et Pomerol ? Va-t-on empêcher d'autre part, de tuer, comme ne manqueraient pas de le faire tous ces prétendus guérisseurs, ignares pour la plupart, si on proclamait la liberté de la profession ?

Cette tolérance des empiriques n'est pas qu'une idée contemporaine. Déjà au XVIII^e siècle le bonhomme Mercier plaideait pour eux : « Ils sont les médecins du peuple. Le médecin, qui raisonne, tantôt tue et tantôt guérit. L'empirique en fait autant ; mais du moins il ne raisonne pas ; il se conduit par l'expérience. »

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la Révolution française avait déclaré libre la pratique de la médecine. Les médicastres du congrès n'osent pas pousser leur ambition si loin, mais ils espèrent du moins faire reconnaître leur droit de se faire payer leurs services. C'est surtout une question d'argent qui est en jeu. Et c'est pourquoi les syndicats médicaux, par contre, se montreront impitoyables, useront de toutes leurs influences. La médecine officielle, c'est la verge d'Aaron changée en serpent vindicatif qui va dévorer tous les petits serpents trop remuants des imposteurs et des faux mages qu'un colossal congrès lui désigne imprudemment.

94.

Une épidémie de variole Le Journal de Bruxelles, 28 décembre 1893

Il n'y a pas que l'anarchie ou le napoléonisme dont la maladie contagieuse sévisse à l'heure actuelle, nous avons aussi une épidémie plus réelle qui marque cette fin d'année : il s'agit de la variole, à laquelle on ne songeait guère, mais qui, fidèle et ponctuelle, fait sa réapparition décennale. On a constaté, en effet, depuis la grande épidémie de 1870 à 1871, qui fit plus de 15,000 victimes, une échelle ascendante et descendante par étapes régulières, ce qui s'explique par le fait de la vaccination, dont l'efficacité ne dépasserait pas dix ans. Or, on ne songe souvent à se faire revacciner que sous la menace d'un commencement d'épidémie. On se prémuvit ainsi pour une dizaine d'années, après quoi, comme la plupart, tout en n'étant plus sauvegardés par le vaccin déjà aboli, négligent de se faire inoculer à nouveau, une recrudescence se produit. C'est ce qui a lieu en ce moment ; depuis ces derniers mois deux mille malades environ ont été admis à l'hôpital Saint-Antoine, presque tous des adultes, qui ont déclaré ne pas avoir été revaccinés depuis longtemps. Et presque aucun cas parmi les enfants au-dessous de cinq ans, c'est-à-dire vaccinés depuis peu

d'années, ce qui prouverait une fois de plus, s'il en était besoin, la validité de la vaccination.

Voilà une nouvelle expérience faite ainsi dans nos hôpitaux et constatée par une statistique officielle qui est pour contredire les ligues anglaises contre la vaccination. Il est vrai qu'on se trompe souvent sur le but de ces ligues ; elles ne nient point l'efficacité du vaccin, car l'Angleterre est le berceau même de la vaccination, et ce brave docteur Jenner²⁰⁴ reçut à titre de récompense nationale 25,000 livres sterling du parlement anglais. Aussi les ligues contre la vaccination entendent-elles seulement protester contre la vaccination obligatoire, et cela au nom « de la majesté humaine ». On a même plaidé des procès dans ce sens ; mais les juges ont ri et condamné les contrevenants. En France il y a une loi similaire qui traîne depuis des années relative à la protection de la santé publique et dont un des articles rend la vaccination obligatoire, ce qui sera beaucoup plus utile et inoffensif que l'instruction obligatoire.

En attendant, l'autorité prend des mesures multiples et excellentes pour aider à la revaccination. Hebdomadairement, dans les mairies et les bureaux de bienfaisance, on vaccine gratuitement. Trois fois par semaine

l'Académie de médecine opère environ 150 vaccinations à ses séances et distribue des tubes de vaccin. On fait aussi des revaccinations en masse. Des médecins du service d'hygiène sont allés récemment dans des quartiers populaires, à Belleville, à Montrouge, accompagnés d'une génisse sur laquelle on prenait à même le vaccin ; ils s'installaient en pleine rue, avec un tablier d'opération, et vaccinaient tous les habitants du quartier que l'exemple engageait, les adultes, les enfants, les parents. Dans les administrations on procède de même ; cette semaine on a amené ainsi une génisse au ministère de l'intérieur et tout le personnel, depuis les directeurs jusqu'aux expéditionnaires, huissiers et concierges, a subi la petite piqûre préservatrice. Il y a des établissements spéciaux, très curieux, où des génisses sont préparées ainsi, le flanc ras et piqué comme d'innombrables boutonnières, et vont en ville, ou bien dont le vaccin est vendu dans de petites fioles toutes prêtes et scellées.

Ces mesures multipliées auront raison sans doute de cette épidémie de variole, bénigne du reste et qui n'entame en rien l'indifférence, la solide gaieté des Parisiens, tout à leurs apprêts de réveillons et d'étrennes. D'ailleurs est-ce que le choléra lui-même, lors de sa première apparition, qui fut terrible, ne prêta pas aux ironies boulevardières, lui qu'on prome-

na, dans une mascarade, en personnage blême coiffé du bonnet blanc du *Malade imaginaire*? C'est une des caractéristiques du Parisien, ce rire, cette ironie à propos des choses même les plus graves, les plus effrayantes, les plus sérieuses. Et chacun, pour la variole qui règne un peu, répéterait plus ou moins le bon mot du comédien Odry rencontrant Villemot au sortir de deux atteintes successives de fièvre typhoïde, pendant une épidémie de cette maladie.

— Eh bien, Odry, comment va-t-il ?

— Mais très bien, répondit le comédien. Oh ! J'ai trouvé le joint : je fais chaque année une maladie mortelle ; c'est très sain !

95. Un discours de M. Berthelot Le Journal de Bruxelles, 20 avril 1894

Nous venons d'avoir une intervention solennelle du savant M. Berthelot²⁰⁵, qu'on considère comme le grand pontife parisien de la chimie. La chimie est une science plus ou moins ésotérique et occultiste, inconnue des profanes. Il est vrai qu'elle s'est singulièrement vulgarisée depuis qu'elle n'appartient plus seulement aux

mages pour la création de l'or mais est descendue jusqu'aux manuels où nos anarchistes actuels lui empruntent des formules simples. Sans doute que M. Berthelot souffrait intérieurement de ce discrédit de sa chère chimie, démocratisée sous forme de poudre verte dans des boîtes à sardines ou à conserves, et ne se vulgarisant que pour des usages nuisibles. Il a voulu la relever, en déduire des buts plus nobles, un proche avenir glorieux et inouï. De là son toast prestigieux à un banquet de chimistes devant lesquels il a évoqué l'aboutissement de cette science, la prodigieuse révolution qu'elle allait accomplir dans le monde, devenu, grâce à elle, aussi amusant et chimérique qu'un roman de Jules Verne.

Et M. Berthelot a parlé ainsi sérieusement, car M. Berthelot est un savant sérieux ou paraît l'être. Ses inventions en chimie sont considérables. Il a fondé la thermochimie. Il est sénateur, au surplus, ce qui ne prouve rien quant à la chimie, mais prouve quelque chose quant à son sérieux. Il faillit aussi être académicien en remplacement de Renan, dont il fut toute sa vie l'intime ami ; c'est à lui qu'il faut attribuer l'évolution des idées de Renan, lequel à sa sortie du séminaire se lia intimement avec lui et perdit en sa compagnie ce qui pouvait lui rester de foi. Il faut croire cependant que si l'influence chimique

²⁰⁴ Edward Jenner (1749 -1823) : scientifique et médecin anglais. Père de l'immunologie.

et positiviste de M. Berthelot s'exerça sur Renan, celui-ci propagea de son côté un peu de sa tranquille ironie, de sa verve de pince-sans-rire sérieux sur M. Berthelot.

Et c'est vraiment comme le résultat de cette latente collaboration, le discours sensationnel que vient de prononcer dans un banquet M. Berthelot. Ce discours aboutit à ceci : si la chimie fait du mal présentement, elle va bientôt nous donner des bienfaits incalculables. Elle tue ; mais c'est elle qui va nourrir. En elle est la solution de la question sociale et des problèmes économiques. Il faut cent ans encore pour réaliser ce qu'il entrevoit, ce qui est déjà, scientifiquement. C'est-à-dire que la chimie obtiendra par ses combinaisons les éléments essentiels de la nutrition. Quelques manufactures et laboratoires suffiront, en remplacement de la culture, des champs, du bétail, de la chasse, de la pêche. En effet, toute l'alimentation humaine : viandes, poissons, légumes, fruits, pain, aboutit à quelques éléments essentiels et irréductibles qui, seuls, sont nutritifs : les matières azotées, grasses et hydrocarbonées.

Donc il suffira de condenser ces matières au nombre de grammes qu'on connaît, après en avoir pris les éléments dans l'atmosphère et l'océan, comme on tire le sucre de la houille, c'est-à-dire la saccharine qui sucre

bien davantage que le sucre des betteraves. Voilà un exemple et des raisonnements qui laissent rêveur. Ainsi ces quelques éléments chimiques qu'on peut réunir sans le secours de nourritures animales et végétales seront aussi efficaces que toutes les nourritures. Et plus de repas. On incorporera cette essence d'alimentation sous forme de globules, de pastilles ou de confitures. Il paraît que c'est déjà ce que faisait le fameux jeûneur Succi, absorbant quelques gouttes d'une liqueur essentielle. N'est-ce pas ce que pratiquent tous les jours partiellement les anémisés à qui nos médecins parisiens font prendre ces extraits de viande venus de Chicago et dont cinq ou six gouttes contiennent, prétendent-ils, la puissance d'un vaste rumsteak ?

La réalisation de ce nouvel état social nous a été promise par M. Berthelot pour l'an 2000. Il s'est gardé de nous dire pourquoi cet atermoiement, puisque la chimie connaît dès maintenant les formules à employer. Heureux ceux qui vivront alors ! Plus de lutte pour le pain quotidien. Plus de maladies, ces gastrites surtout dont une alimentation excessive et falsifiée aura ravagé notre époque. Et plus de médecins par conséquent pourachever ceux que leur mal épargne. Mais aussi, hélas ! plus de plaisir, s'il est vrai, comme disait Proudhon, « qu'il faut donner toutes les inventions de

Lavoisier pour celle de Noé qui, le premier, enseigna à fouler le vin ! ». M. Berthelot nous annonce que la chimie, au contraire, désapprendra toutes les nourritures. Proudhon l'aurait maudit. Mais n'est-ce pas le complément logique des démocraties : tout le monde ayant cessé de manger, absorbant d'identiques boulettes de matières azotées, grasses, hydratées et pesées au même nombre strict de grammes !

96. Les hôpitaux de Paris Le Journal de Bruxelles, 16 juin 1894

Il vient de nouveau d'éclater cette semaine un incident d'hôpital qui prouve l'esprit scientifique étrange dont sont animés nos bons docteurs parisiens. Cette fois, à l'hôpital Bichat, qui est installé du côté de Saint-Ouen et de la plaine Saint-Denis, c'est-à-dire qu'il dessert un quartier d'usines, d'établissements industriels où les accidents sont fréquents. Or, voici ce qui vient de s'y passer. L'interne qui était de garde à cet hôpital y admit une vieille femme qu'on venait d'y apporter, la jambe fracturée. C'est ainsi que les choses se passent à l'ordinaire : l'interne reçoit les malades, les dirige dans tel service, dans telle salle, et le médecin en chef, à sa visite du lendemain, confirme ou modifie

la décision prise. Or, ici, le chef de service est le docteur Terrier, un praticien qui n'entend pas perdre son temps à de petites opérations insignifiantes, et la fracture est dans ce cas. Il entre donc dans une violente colère contre son interne, lui déclarant qu'il ne voulait pas de fracture dans son service, qu'il eût, pour une autre fois, à renvoyer ceux qui auraient l'audace de se présenter à l'hôpital en état de fracture. Malheureusement l'interne se cabra contre cette théorie de son chef de service et porta plainte à l'Assistance publique. Cela fait un gros scandale qui nous éclaire une fois de plus sur le sans-gêne et les procédés des médecins en chef de service dans les hôpitaux parisiens. Ceux-ci ont vraiment l'air non pas d'être des asiles pour les malades du peuple, mais des locaux d'expériences, d'observations à la merci des docteurs et chirurgiens. Ils consentent à y faire telle opération, pas une autre. Ils choisissent les malades, font un triage des cas. Et, avant tout, cherchent moins à guérir les malades qu'à expérimenter sur eux. Aussi à chaque instant un scandale se produit dans le genre de celui vient d'éclater à l'hôpital Bichat. Un jour, à St-Antoine, où il a un médecin un peu maniaque, on fit des expériences sur les cholériques qu'on y amenait, au lieu de chercher à les sauver, lors de la bénigne épidémie récente d'il y a deux ans : car ce

médecin maniaque avait imaginé que l'eau de mer est un destructeur du bacille ; il voulut l'expérimenter et fit ouvrir le ventre à tous les cholériques qu'on apportait pour introduire de l'eau de mer dans l'intestin grêle. Les malades moururent unanimement. Ce fut encore une fois un grand scandale qu'on étouffa vite. Une autre fois c'est à la Salpêtrière, où un docteur fait faire par un médecin de passage une opération qui l'intéressait : l'ablation de goitres à deux malades qui en meurent. C'est chaque année un épisode de ce genre-là, pour prouver combien la vie humaine importe peu à nos médecins insoucieux, curieux surtout d'expériences et de faire une *belle* opération, comme disait un jour un de nos chirurgiens célèbres, ce chirurgien assez distrait qui oublie toujours quelque chose : une éponge, un linge, quand ce n'est pas un de ses instruments, dans le corps de ses opérés qu'on recoud.

Singulier monde que celui-là, le monde des *morticoles*, comme les appelle, dans son nouveau roman qui vient de paraître sous ce titre, M. Léon Daudet. Il le décrit et le dévoile à fond, pour l'avoir traversé, car, avant d'épouser M^{me} Jeanne Hugo, on sait que le fils de M. Alphonse Daudet fut étudiant en médecine, fréquenta les hôpitaux et les cliniques, voyagea donc vraiment en ce pays des morticoles qu'il nous peint aujourd'hui

avec une ironie glaçante, un pays (qu'on reconnaît vite être Paris) où tout le monde est malade, sauf les médecins.

97.
Une proposition
de M. Mallarmé
Le Journal de Bruxelles,
1^{er} septembre 1894

Dans le chômage de la vie littéraire, M. Stéphane Mallarmé, qui est un ingénieur esprit, en même temps qu'un visionnaire poète, s'est amusé à lancer au *Figaro* une idée qui lui revenait fréquemment dans ses conversations et à laquelle le congrès de la propriété artistique et littéraire d'Anvers donnait une actualité. Dans le fait que cette propriété a été reconnue aux auteurs ou à leurs ayants droit seulement durant cinquante ans, M. Mallarmé voit une anomalie. Et, après lui, M. Clemenceau, dans la Justice, M. Arsène Alexandre, d'autres chroniqueurs ont abondé dans son sens. Soit, qu'après ce laps les œuvres tombent dans le domaine public, comme on dit, appartiennent à tous. Mais encore faudrait-il, dès lors que quelqu'un se les arroge spécialement ou qu'un éditeur met²⁰⁶ la main sur elles et médite de les publier à son profit, qu'il acquittât envers tous les autres un léger droit. Il est excessif

206 Coquille possible : « mette la main ».

que cinquante ans après la mort des auteurs les éditeurs puissent publier des livres sans nul droit à payer désormais. Il reste un droit, léger, si on le veut, à acquitter envers tous, puisque l'œuvre appartient à tous. Et M. Mallarmé nous a cité souvent l'exemple de la place publique qui aussi appartient à tous, et cependant l'histrión, l'hercule souleveur de poids qui vient y donner son spectacle, y poser son tapis doit payer une minime redevance. C'est ce dont il faudrait frapper les éditeurs : quelque chose comme *l'impôt sur le tapis*.

On devine les résistances que la pratique en entraînerait, car bien des éditeurs, M. Alph. Lemerre, par exemple, doivent toute leur fortune à ces rééditions d'auteurs anciens, exemptés de droits. M. Lemerre a plus gagné avec son Rabelais, son Montaigne, son Molière qu'avec tous les Parnassiens²⁰⁷ réunis. On imagine donc quelles jolies sommes, dans le système de M. Mallarmé, on réunirait rien qu'avec les droits des auteurs tombés dans le domaine public. Il y aurait de quoi faire une caisse pour éditer tous les auteurs nouveaux. Mais quel contrôle exercer sur ces tirages-là vis-à-vis des éditeurs quand

207 Parnasse : mouvement poétique apparu en France dans la seconde moitié du 19^e siècle. Tire son nom du recueil poétique *le Parnasse contemporain* publié entre 1866 et 1876 par l'éditeur Alphonse Lemerre. Se développe en réaction au lyrisme et aux sentiments du romantisme.

les vivants sont déjà si désarmés et dans la quasi-incapacité de surveiller la juste vente de leurs œuvres. Voilà ce dont les congrès des droits d'auteur devraient s'occuper un peu plus. Il ne suffit pas de proclamer ces droits d'auteur, de les organiser légalement ; il faudrait aussi trouver le moyen de les exercer par des obligations légales imposées aux éditeurs qui jusqu'ici n'en font que selon leur bon plaisir.

Peut-être pourrait-on assurer la perception des droits – qu'il s'agisse des vivants ou aussi des morts, tombés dans le domaine public, dont parle M. Mallarmé – en combinant la proposition de celui-ci avec une idée de M. de Goncourt, qui voudrait pour assurer l'honnêteté des éditions et calculer les exemplaires vendus, c'est-à-dire le chiffre des droits, que l'éditeur dût faire la déclaration de ses tirages ; l'État frapperait d'un centime de droit chaque exemplaire, avec peines, amendes graves, etc., en cas de fraude.

Autant de mesures excellentes au point de vue des auteurs et qui ne feraient qu'atténuer un peu les grosses fortunes des éditeurs parisiens, les Hachette, les Calmann-Levy, les Lemerre, les Flammarion, tous très millionnaires ! Il est vrai que quelques éditeurs ont périclité, fait faillite. Mais tous les éditeurs qui ont réussi ont des fortunes qui font paraître dérisoires les fortunes

des auteurs qui ont réussi. Question de droit d'auteur, question d'argent, dont, du reste, un pur poète comme M. Stéphane Mallarmé ne s'est préoccupé qu'en passant et par bâlage, semble-t-il, comme il convient à tous ceux que le beau et l'art essentiellement préoccupent. N'est-ce pas Baudelaire, candidat à l'Académie en remplacement de M. Scribe et interrogé sur la difficulté qu'il aurait à parler de son prédécesseur, à en prononcer l'éloge, qui répondait avec mépris : « Je serai très bref ; je dirai : M. Scribe fut homme de lettres et il gagna beaucoup d'argent. »

98.

Le salon du cycle

Le grand prix vélocipédique
Les femmes à bicyclette
Le Journal de Bruxelles,
11 décembre 1894

De plus en plus il n'y en a que pour les vélocipédistes. Ils viennent maintenant d'organiser une exposition, le Salon du cycle, qui s'est ouvert hier soir sous la présidence d'un ministre. Voilà les peintres détrônés. C'est que les vélocipédistes, comme l'observait un jour Mr Octave Mirbeau, étant donné que le goût de ce sport est quasi universel, deviennent d'une importance politique considérable. La République ne pourrait plus gouverner si elle avait les vélo-

cipédistes contre elle. Ceci explique suffisamment la présence du ministre du commerce à l'ouverture de ce Salon du cycle. On avait déjà fait une première exposition de ce genre, l'an dernier, à la salle Wagram²⁰⁸. Mais on s'y trouvait à l'étroit. Maintenant elle a lieu dans le vaste vaisseau du palais de l'Industrie, ce même local qui avait suffi à toute l'exposition universelle de 1855, où le vélocipède, dans sa période d'obscurité encore et de si lent avènement, ne possédait qu'un petit coin. Aujourd'hui cinq cents exposants l'occupent. Il y a des bicyclettes, tandems, tricycles, et aussi des voitures automobiles dont l'usage aussi se répand, entre autres ces voitures à pétrole qui furent primées au concours du *Petit Journal*. Il y a également des compartiments rétrospectifs où l'on peut voir par exemple le modèle de 1867 qui fut offert au prince impérial.

Puisqu'on en était à faire de l'archaïsme vélocipédiique, on aurait pu exposer la « draisienne », empruntant son nom au baron qui l'inventa, sans succès, car ce ne furent que rires et haussements d'épaules quand il l'essaia au jardin du Luxembourg. Il est vrai que la machine manquait encore de pédales²⁰⁹, dont la découverte n'eut lieu qu'en 1852. Aujourd'hui c'est devenu une industrie florissante aussi

208 Quartier de Rodenbach.

209 Coquille possible : « pédales ».

bien en France qu'en Angleterre. Il y a toutes sortes de marques françaises également bonnes dont on peut voir les produits au Salon du cycle. Maintenant on raffine, on subtilise sur des détails d'entretien, de commodité, de solidité. Les amateurs trouveront ici des machines d'un démontage spécial et plus rapide, des bandes de cuir plus souples qui mettent à l'abri des accidents de route, des crevaisons du pneumatique.

Mais il n'y a pas qu'un Salon du cycle, qui dans doute deviendra annuel et aura son vernissage, sa critique, ses jours *select* comme le Salon de peinture, voici qu'on nous annonce en même temps un grand-prix vélocipédique pour faire concurrence au grand-prix des chevaux. La proposition en est soumise au conseil municipal, qui la votera sans doute. Ce grand-prix sera de 20.000 francs et international. La Société pour l'amélioration de la race chevaline aura pour rivale la Société pour l'amélioration de la race humaine. Nous aurons le Jockey-Club du vélo. Car le vélo est devenu aristocratique depuis l'acquiescement du prince de Sagan. On sait que l'excellent prince est considéré comme l'arbitre des élégances. C'est lui qui établit l'usage du large cordon de soie pour le monocle, lui encore qui mit les élégances de Londres à la mode pour le costume masculin : cols, gants, façon d'habits,

cannes, cravates et blanchissage du linge à Londres aussi. On a dit de lui qu'il se faisait blanchir même les cheveux à Londres ! Or, le prince de Sagan s'est rallié au vélocipède. Et l'on peut voir rue Auber, chez un marchand de bicyclettes, le portrait en pied, caricatural, du prince de Sagan en costume de vélo, culotte et chapeau mou, avec une large fleur à la boutonnière.

Assuré de si hautes protections, le vélocipède peut prétendre à tout. On a déjà, pour ses fidèles, remis à neuf toutes les routes de France. A Paris, à cause de l'encombrement des voitures, omnibus, tramways, la circulation est difficile pour eux, périlleuse. L'autre jour encore un vélocipédiste a été écrasé, réduit en bouillie sous les roues d'un omnibus, rue des Saints-Pères. Là-dessus un chroniqueur ingénieux a réclamé « l'autre trottoir » pour sauvegarder les bicyclistes. C'est bien assez d'un seul trottoir pour ces vils piétons. Et ils l'auront, d'autant plus que les femmes s'en sont mêlées. Sans s'inquiéter de décence ou d'esthétique, toutes se mettent à pédaler avec rage. C'est peut-être aussi par goût du costume, ce costume hybride qui leur donne un air de vivandières d'opéra-comique. N'est-ce pas une manifestation latente du mouvement d'émancipation féminine et d'égalité des sexes ? Cette égalité se réalisera d'abord, et comme matériellement,

par l'égalité des costumes, et c'est le vélocipède qui nous le donnera.

Quand toutes les femmes, devenues vélocipédistes, seront habillées en hommes, elles deviendront vite électeurs. Où est le temps où cette bonne George Sand scandalisait avec sa redingote de velours noir illustrée par Calamatta ? Il y a quelques années encore nous n'avions que Rosa Bonheur habillée en homme, et cette gentille M^{me} Dieulafoy qui, après avoir pris le costume masculin pour voyager en Perse avec son mari, en avait gardé l'habitude ici, en allant dans le monde, au théâtre, aux soirées officielles, en frac et cravate blanche, le ruban de la légion d'honneur à la boutonnière et la claque sous le bras.

Aujourd'hui, sous prétexte de vélocipédie, des centaines de femmes circulent dans Paris en accoutrements plus ou moins masculins. Toute licence est permise, puisque le vélo règne. Aussi M. Casimir-Perier, dont les débuts à la présidence rencontrèrent quelque froideur, n'aura pas grand-chose à gagner de multiplier, comme en ce moment, des visites variées : aux étudiants, aux hôpitaux, aux théâtres où se donnent des représentations pour le vaccin du croup. Il ne sera vraiment populaire, et du coup, que le jour où on le verra faire en vélocipède le tour de sa bonne ville de Paris et contredire par son auguste exemple la définition qu'en donna

naguère ce trop ironiste Caliban : « C'est le cheval du pauvre ».

99.

Le bal de l'Élysée Le Journal de Bruxelles, 15 mars 1895

Nous avons eu jeudi un nouveau bal à L'Élysée. C'est le second que donne, cet hiver, le nouveau président de la République, M. Félix Faure, qui est en train de s'acquérir une popularité de bon aloi. La popularité est une question de fluide et de destinée, à moins que ce ne soit aussi parfois une question de volonté. M. Carnot par exemple, qui eût contre lui, à l'origine, sa raideur un peu mécanique, avait fini néanmoins par s'imposer, grâce à un zèle, à une cordialité, à une droiture qui avaient vaincu toutes les ironies de la blague parisienne. Par contre, M. Casimir-Perier eut beau se dépenser, s'efforcer à sourire, à donner, à parader, jamais il ne communiqua avec la foule. Son physique était déplaisant ; on le jugea sur ses photographies, dont des millions d'exemplaires furent répandus, exposés aux vitrines. On n'en vendit aucune. Il avait les yeux gros, une moustache grosse, une face de chien boule-dogue. Rien à espérer. Tous ses actes furent mal interprétés. La foule demeurait glaciale sur son passage. On comprit tout de suite à l'avène-

ment du nouveau président qu'il serait populaire. C'était la loi inévitable du flux et du reflux, du jour et de la nuit, de l'éternelle antithèse et contradiction humaine. D'autant plus que, en nos temps de démocratie, la légende du « petit tanneur »²¹⁰ était bien faite pour séduire les masses.

Et, d'autres part, M. Félix Faure possérait une réelle distinction acquise, des manières aisées, un visage sympathique surmontant sa haute taille. Ses démarches aussi furent heureuses. Il sut immédiatement se multiplier, avec une attention marquée pour les pauvres et les malheureux, un sens très subtil des nuances. C'est ainsi que le matin même des jours de grand bal à l'Elysée il se rendit dans quelques hôpitaux pour distribuer des aumônes, serrer la main des malheureux, de la même main qui allait serrer le soir la main des riches et des heureux. Ces détails ont l'air minimes, mais ils prennent une grande importance quand il s'agit d'un président de la république, chef d'Etat improvisé, que sans cesse des malignités et des ambitions guettent. M. Félix Faure jusqu'ici a évolué avec une rare sagacité, et le premier résultat en est la réussite brillante de ses grands bals à l'Elysée. On a même vu des

noms éclatants jetés à l'entrée par la voix énorme de l'huissier chargé d'annoncer, des noms du noble faubourg qu'on croyait obstinés et boudant la république. Est-ce la bonne grâce du nouveau président et de la charmante M^{me} Félix Faure qui soudain les rallie ?

Quoi qu'il en soit, la fête a été digne de ses invités et de Paris : il y a là, entre autres, des tapisseries admirables dont les unes sont en permanence au palais de l'Elysée, dont les autres sont ajoutées par le garde-meuble national, qui contient des trésors uniques. Ces tapisseries, avec des meubles de style, fastueux et rares, constituent un décor unique, bien français et d'ancienne France, pourrait-on dire. L'archet de Desgranges a animé des danses prolongées tard. Dans la vaste serre on pouvait causer un peu, à l'abri de la cohue, qui augmente aux environs du buffet, toujours assiégié. C'est qu'il est remarquablement approvisionné, ce buffet, en viandes, gibiers, pâtés, sandwichs, petits fours, vins et sirops. Aussi y a-t-il un buffet spécial, dans un salon à part, dit le buffet diplomatique, réservé aux ambassadeurs et aux personnages de la politique. Peut-être ce buffet y est-il encore plus soigné ; l'affluence y est modérée, mais on y cause moins et on s'y ennui presque. Dans les salles où l'on danse se presse la cohue animée des 4,000 invités, co-

²¹⁰ *Le petit tanneur* (1895) : ouvrage de propagande, qui après avoir rappelé la jeunesse de Félix Faure parle des premiers actes et voyages du nouveau président.

loriée par les uniformes d'officiers, de fonctionnaires, les décorations, les bijoux, l'arc-en-ciel des robes claires, la variété des chevelures. C'aurait été le bon jour pour M. Maxime Lisbonne, l'ancien colonel de la Commune, de revenir à l'Élysée, comme il fit à l'avènement de M. Carnot, quand il se présenta de lui-même, sans être invité, avec un frac et un extraordinaire pantalon à la houzarde²¹¹, disant : « Je viens voir comment le président de la République reçoit chez lui le peuple de Paris ».

100.

Les photographes-amateurs
Le Journal de Bruxelles,

15 mars 1895

[...] La seconde loi dont le besoin se ferait sentir, c'est une disposition pénale qui nous mettrait à l'abri des photographes-amateurs et de leurs instantanés indiscrets²¹². Savez-vous jusqu'où peut aller leur manie ? Un procureur de la République vient d'en faire l'expérience : il était en descente, à la gare de La Flèche, avec plusieurs gendarmes, emmenant un individu soupçonné d'un assassinat commis dans la contrée. Tout à coup un photographe-amateur braque son instrument, saisit le groupe. Voyez-vous

maintenant l'innocence de l'individu aussitôt reconnue ! N'importe ! On a tiré de lui une image d'homme emmené par des gendarmes, et on pourra ainsi humilier ses arrière-petits enfants jusqu'à d'indéfinies générations. Le procureur voulut y mettre bon ordre. Il fit arrêter le photographe-amateur et le mêla, lui aussi, à ce groupe qu'il venait de photographier avec tant de plaisir. Immédiat talion ! Mais la loi du talion n'est pas la loi juste. On s'est aperçu, arrivé au parquet, qu'il n'y avait pas de disposition légale en la matière. Nous ne sommes donc pas à l'abri des photographes-amateurs, toujours à l'affût. À nous de nous bien tenir.

Mais c'est bien cruel parfois d'être ainsi exposé à certains moments où l'on s'y attend le moins.

Tel M. Francisque Sarcey, qui, naufrage vit un portrait de lui qu'on colportait partout : il était en costume de bain, un maillot aux raies noir et blanc, ce qui, vu son obésité, n'était pas précisément à son avantage. Et voyez-vous le prestige du critique influent bien compromis, livré aux railleries des comédiens, grâce à cet accoutrement dont la photographie accentuait le ridicule !

M. Francisque Sarcey entra en fureur et fit, à ce moment, un article furibond pour demander d'être protégé et que le glaive de la justice émiettât les appareils à instantanés

des photographes-amateurs. Le photographe de l'assassin vient de s'apercevoir avec aisance que la législation était encore muette quant à son cas. Certes, il serait interdit de publier, de vendre le portrait d'une personne sans son consentement. C'est le procès que fit Gyp²¹³ autrefois à la *Vie Moderne*, où on avait publié son portrait avec son vrai nom de comtesse de Martel. Mais, s'il ne le publie pas ni ne le vend, un photographe, amateur ou pas, peut donc impunément prendre des instantanés de passants, les photographier en telle posture ou costume intimes et ridicules, sans que la loi intervienne, à moins d'une nouvelle campagne de M. Francisque Sarcey, toujours indigné de songer à son mémorable portrait en caleçon de bain, un portrait subtilisé, surpris instantanément, un matin d'être loin qu'il se baignait sur la plage de Royan, sans se douter, au sortir de l'eau, que dans cet état il allait être photographié, montré, répandu par le monde et les salons, et qu'ainsi peut-être il apparaîtrait aux siècles !

**Hommage de Gustave Larroumet
à Rodenbach**
Le Figaro,
27 décembre 1898

Hier matin, au premier coup d'œil jeté sur le journal, j'éprouvais cette secousse de surprise et de douleur, si fréquente dans, la vie de Paris, où l'on apprend la mort de ses amis avant de les savoir malades. Georges Rodenbach vient d'être enlevé, brusquement, en pleine force, à quarante-trois ans. Il y a quelques jours, il me parlait de son dernier livre²¹⁴ et, sachant en quelle estime je tenais son talent, il me quittait sur ces mots : « Parlerez-vous de moi ? » Je le lui promis, et je tiens ma promesse avec ces lignes qu'il ne lira pas.

Georges Rodenbach avait reçu l'adoption des lettres françaises, grâce au *Figaro*. Il n'était connu que dans les cénacles, lorsque la publication de *Bruges-la-Morte* dans ce journal vint apprendre son nom au grand public. La poésie de la mort lui ouvrait la vie littéraire. Il contractait ainsi envers l'impitoyable créancière une dette qu'il paye à bien courte échéance.

Il était Belge, né à Tournai et élevé à Bruges. Cette éducation avait pénétré son âme de manière si profonde et si durable que toute sa production, très abondante pour une car-

211 « hussarde ».

212 Modèle d'appareil photo « La Mignonne » commercialisé en 1898.

213 Sybille Riquetti de Mirabeau (1849-1932), par son mariage comtesse de Martel de Janville, plus connue sous le nom de plume de Gyp : romancière.

214 *Le Miroir du ciel natal* publié en novembre 1898.

rière si courte, a eu pour inspiration constante la nostalgie de la ville qui mire ses vieilles tours dans les canaux immobiles. « Cette Bruges qu'il nous a plu d'élire, écrivait-il, apparaît presque humaine. Un ascendant s'établit d'elle sur ceux qui y séjournent. Elle les façonne selon ses sites et ses cloches. » Dans presque tout ce qu'il a écrit, prose ou vers, la capitale des « Flandres âgées » est « comme un personnage essentiel ».

Ce n'est pas que son talent manquât de souplesse. Avant de tenter la fortune à Paris, il avait publié à Bruxelles une série de petits livres où il touchait à tous les aspects de la nature et de la vie flamande : *le Foyer et les Champs, la Belgique, la Mer élégante, l'Hiver mondain*. Mais le meilleur de son talent naissant, il l'enfermait, avec une lenteur caressante, dans un recueil de petits poèmes, *la Jeunesse blanche*. Comme une dentelière de Bruges, il y brodait les images qui reflétaient dans ses yeux les aspects de la vieille cité, variés comme l'art du moyen-âge et, comme cet art, ramenés à l'unité par la constante expression d'une foi, d'une histoire, d'une race et d'une nature toujours identiques à elles-mêmes.

*

Bruges a été vivante, et elle est morte. Les canaux, où ne voguent

plus que les lentes flottilles de cygnes, ont été couverts de grandes barques, venues des lointains pays. Sur les places désertes se déchaînait jadis l'énergie flamande. Vers les églises, où les puissants seigneurs dorment dans la paix somptueuse de leurs tombeaux, des cortèges de triomphe et de liesse ont marché parmi les foules et les vivats, au son des cloches dont les appels tombent aujourd'hui sur le silence des rues désertes. Bruges est un musée. Plus que la châsse étincelante sur laquelle Marie de Bourgogne offrait sa couronne à Dieu, dans la chapelle du Saint-Sang, les joyaux de ce musée sont à l'hôpital Saint-Jean, avec la naïve légende de sainte Ursule, où Memling a mis toute sa vision de la terre et du ciel. De même, l'âme pieuse de la ville, âme de renoncement et de paix, respire surtout dans l'enceinte du bénitier, sous les grands arbres entretenant la fraîcheur de l'herbe épaisse, dans la chapelle espagnole où résonnent des chants si doux, dans les petites maisons où, derrière les fenêtres strictement tendues de mousseline, les recluses rêvent et prient.

Un peintre emporte d'un pays longuement étudié assez d'impressions pour suffire longtemps au travail de l'atelier ; Georges Rodenbach quittait Bruges avec un trésor de souvenirs qu'il devait changer en prose délicate ou en vers nuancés. Les aspects et le

ciel de Bruges, la splendeur éteinte de ses souvenirs, la tristesse caressante qu'elle insinue dans les coeurs allaient lui fournir de quoi séduire Paris, la ville qui forme avec Bruges un si parfait contraste ; ce Paris vivant et sceptique, tout au jour présent, dont l'œil et l'esprit courrent de surface en surface, mais qui ouvre l'oreille à toute note nouvelle, ce Paris qui comprend tout, même ce qui est intime et profond.

*

Sa note flamande, Rodenbach l'a répétée et modulée sans lasser un public qui se déprend aussi vite qu'il s'est épris. Il l'avait conquis par la sincérité et le charme de son accent, et aussi par une souplesse habile, qui ne demandait aucun sacrifice à la probité de l'artiste. Il ne prétendait renouveler, forme et fond, ni la poésie ni le roman. Le respect qu'il avait de l'art le préservait de ce ridicule. Il n'éprouvait pas le délire d'orgueil qui tourne à cette heure tant de têtes. Instruit et avisé, il appliquait l'évolution du vers et de la prose contemporains au tour particulier de son imagination et de sa sensibilité. C'est le vrai moyen d'être original. Surtout, au lieu de rompre avec la tradition de la littérature française, il se rattachait adroitement à elle. De la sorte, amoureux de la beauté et du rêve, il prenait, non

pas des modèles, mais des points de départ chez nos poètes, plastiques ou penseurs. Rien ne ressemble moins à la peinture de la ville flamande, dans l'*Albertus* de Théophile Gautier, que ses « paysages de ville » dans le *Royaume du Silence*²¹⁵. Mais, beaucoup moins peintre que le grand descriptif, il avait plus d'âme aussi, pour qui se souvient du tableau romantique, c'est un charme d'en éveiller l'âme avec ces vers impressionnistes :

*En des quartiers déserts de couvents et d'hospices,
Des quartiers d'exemplaire et stricte piété,
Je sais des murs en deuil vieillis sous les auspices
D'un calvaire où s'étale un Christ ensanglanté.*

Nous avions, avant sa venue, un poète exquis et tendre, épris de haute pensée et de perfection précise, qui savait enfermer dans des vers accomplis les aspirations confuses de l'âme. Sully Prudhomme faisait palpiter dans la lumière ces beaux et tristes enfants du mystère et de l'ombre. Après lui, Rodenbach reprenait le thème des yeux, miroirs de l'âme, où passent tant d'images, et qui, une fois clos, les emportent dans la tombe. Il déroulait, à travers les *Vies encloses*, tout un « voyage dans les yeux » :

215 *Le Règne du Silence* (1891).

*Mon âme dans les yeux incessamment dérive,
Les yeux vastes et frais, comme emplis d'une eau vive.*

Victor Hugo avait exercé sa rhétorique de génie sur les cloches ; au matin de Pâques, du haut des tours de Notre-Dame, il avait écouté leur symphonie jouée par les cent clochers de la ville. Il avait écrit « sur la vitre d'une fenêtre flamande » sa preste variation où danse le carillon, « vêtu en danseuse espagnole », comme au seuil « d'une porte de l'air ». De ce thème, Rodenbach tirait tout un recueil de mélodies ; il faisait chanter délicieusement la plainte lointaine de Bruges sur le tumulte de Paris. Il reprenait le type de Quasimodo dans le *Carillonneur*, tout un roman, consacré à cet attrait singulier des cloches, à cette poésie puissante et douce, qui possède jusqu'à l'envoûtement.

En même temps, ce Flamand, si fidèle aux souvenirs d'enfance, devenait très vite un Parisien. Sans effort ni grimace, il se mettait à la mode du boulevard ; il devenait chroniqueur excellent. Quelque gravité et quelque poésie restaient toujours dans sa prose de journal, sans l'alourdir ni la gêner. À la première il devait une solidité assez rare en ce genre de littérature ; de la seconde il retenait la couleur et l'harmonie. Il vivait notre existence avec bonheur ; il était fier de se voir adopté par

nous. Le soir où la Comédie-Française joua son petit acte, *le Voile*, il laissait voir ingénument son grand bonheur de faire entendre les cloches de Bruges sur cette illustre scène dont l'accès est une consécration.

*

Depuis dix ans, le français de Belgique a obtenu droit de cité dans notre littérature. Il s'est imposé avec son originalité intransigeante ; il nous a obligés à reconnaître ses titres. Notre ironie avait commencé par railler le théâtre de M. Maurice Maeterlinck et les poèmes de M. Émile Verhaeren. Je suis de ceux qui continuent à leur préférer ces qualités indigènes et nécessaires, dont la clarté est la première. Mais il y avait là une force qu'il a fallu reconnaître et saluer. Sans être bien profonde, l'influence des lettres belges a été réelle chez nous, surtout en poésie, car le théâtre et même le roman se défendent mieux que les vers contre l'obscurité.

Parmi ces écrivains de la Belgique française, la plupart continuaient d'habiter leur pays. Quelques-uns, à la suite de Rodenbach, venaient résolument tenter chez nous la fortune littéraire ; ainsi, tout récemment, M. Francis de Croisset²¹⁶, qui déploie sa

216 Franz Wiener, dit Francis de Croisset (1877-1937) : né à Bruxelles, auteur dramatique, romancier et librettiste.

juvénile et gracieuse énergie en prose et en vers, par la plume et la parole, car il n'a pas craint de s'asseoir, aussitôt arrivé, à la Bodinière²¹⁷, derrière la table du conférencier. Ce petit groupe nous rendait autant qu'il recevait de nous. À Rodenbach, en particulier, nous devons les succès d'une tentative utile, qu'il a menée avec beaucoup d'habileté. À l'exemple et à la suite de deux Français, Verlaine et M. Henri de Régnier, il a imposé au grand public le maximum de ce qu'il peut accepter de poésie impressionniste et symboliste, de rêve et de mystère, de néo-catholicisme littéraire.

Tandis, en effet, que la plupart de ses amis continuaient à officier en des chapelles closes, parmi des initiés, sans que leur porte grande ouverte sur la rue, le bruit de leurs cérémonies et même la réclame²¹⁸ d'une critique qu'ils rédigeaient eux-mêmes pour l'avoir à leur goût, attirassent les passants, il se faisait comprendre en disant des choses neuves ; il mettait dans son raffinement assez de naturel, dans son mystère assez de sens et dans son symbolisme assez de pensée pour ne pas rebuter le lecteur qui ne consent pas à suivre les snobs, à feindre l'intelligence de ce qui lui échappe et à s'ennuyer pour son plaisir. À la prose absconse, au vers « polymorphe et invertébré », il n'empruntait que l'indispensable

pour exprimer un genre nouveau de sentiments et d'idées.

Car derrière les prétentions ridicules et les manifestes gonflés, il y avait chez les symbolistes une force qui méritait de trouver son expression. En notre pays de légèreté et d'ironie, la préoccupation du mystère et le sentiment de l'au-delà manquaient un peu trop. La France refusera toujours d'habiter dans le brouillard, et le goût des lettres y est trop commun pour que sa littérature s'enferme dans les cénacles ; mais elle ne pouvait se dérober aux inquiétudes qui tourmentent l'âme moderne. Elle doit en partie à l'école qui, avec Rodenbach et quelques autres, était arrivée jusqu'au vrai public, un assouplissement de la forme et un élargissement de la pensée.

Il était impossible de ne pas faire cas du talent de Rodenbach ; il l'était surtout d'approcher l'homme sans l'aimer. Notre ami Gaston Calmette a dit hier, avec émotion et tact, les qualités personnelles qui lui avaient valu l'estime affectueuse de ses confrères. Sauf le lot inévitable d'envieux qui court après tout homme arrivé, il n'avait pas d'ennemis, dans un monde où la concurrence est féroce. Surtout il s'était fait un petit nombre d'amitiés choisies et précieuses ; Alphonse Daudet l'avait admis parmi ses intimes ; et cela seul est un éloge pour un homme et un écrivain.

217 Surnom du Théâtre d'Application.

218 Publicité.

Il s'est endormi, loin de Bruges, le soir de Noël, à l'heure où les cloches tintent pour la dernière fois, avant le repos de la nuit. Qu'il soit couché dans la terre de France ou que la Bel-

gique réclame son enfant mort, il ne sera pas exilé. Il avait deux patries, celle de son berceau et celle de sa tombe.

Gustave Larroumet²¹⁹

Sources

KBR : Le Patriote et Le Journal de Bruxelles
 BNF Gallica : Le Figaro et Le Gaulois
 Le Temps : Le Journal de Genève

Repères biographiques

1855, 16 juillet. Naissance à Tournai d'une mère picarde et d'un père natif de Bruges, tous deux francophones. La même année, son père, fonctionnaire, est muté à Gand.

Brillantes études de Droit à Gand où il côtoie Émile Verhaeren.

1866 et 1873 : la mort de ses jeunes sœurs le marque à jamais.

1878 : premier séjour à Paris où il fréquente le Cercles des Hydropathes.

1883-1888 : animateur de la revue *La Jeune Belgique*.

1888 : monte à Paris comme correspondant du *Journal de Bruxelles*. Devient un collaborateur régulier du *Figaro*. Ecrit également pour le *Patriote*, le *Journal de Genève* et le *Gaulois*.

Fréquente les mardis de la rue de Rome, chez Mallarmé. Connaît rapidement le Tout-Paris qui apprécie son univers poétique, sa conversation brillante et son esprit dandy.

219 Gustave Larroumet (1852-1903) : historien d'art, écrivain et haut fonctionnaire. Franc-maçon.

Cet article a été reproduit intégralement dans le *Figaro* du 22 décembre 1923 à l'occasion du 25^{ème} anniversaire de la mort du poète.

1891 : *Le Règne du silence* (poèmes)

1892 : parution de *Bruges-la-Morte*, d'abord sous forme de feuilleton dans le *Figaro*.

1894 : premier Belge à la Comédie-Française (*Le Voile*). Chevalier de la Légion d'honneur.

1896 : *Les Vies encloses* (poèmes)

1897 : *Le Carillonneur*. Second roman « brugeois ».

1898, 25 décembre : Mort de Georges Rodenbach. Inhumé au Père-Lachaise. On le voit surgir du tombeau, une rose à la main.

Le Miroir du ciel natal (poèmes)

Quelques œuvres posthumes : *Le Rouet des Brumes* (contes), *Le Mirage* (adaptation théâtrale de *Bruges-la-Morte*), *L'Élite* (portrait de célébrités et d'amis artistes) et *Évocations* (recueil d'articles).

Postérité : inspire Rainer-Maria Rilke et Marcel Proust.

Erich Wolfgang Korngold tire de *Bruges-la-Morte* son opéra *Die Tote Stadt* créé en 1920. Puccini avait également l'intention d'en faire une œuvre lyrique.

Est adapté plusieurs fois au cinéma. *Bruges-la-Morte* est l'une des sources de *Vertigo* (*Sueurs froides*) d'Alfred Hitchcock classé meilleur film de tous les temps.

Biographie de référence : *Georges Rodenbach (1895-1898)*, Paul Gorceix, Ed. Honoré Champion, Paris, 2005.

Bibliographie

Le Foyer et les Champs, 1877, poésies,

Les Tristesses, 1879, poésies.

La Belgique 1830-1880, 1880, poème historique.

La Mer élégante, 1881, poésies,

L'Hiver mondain, 1884, poésies,

Vers d'amour, 1884.

La Jeunesse blanche, 1886, poésies.

Le livre de Jésus, 1887 poème, publié à Paris en 1923.

Du Silence, 1888, repris dans *Le règne du silence* (1892), Paris, 1891, poème.

L'Art en exil, 1889, essai.

Bruges-la-Morte, 1892, roman.

Le Voyage dans les yeux, 1893, poème.

Le Voile, drame, joué à la Comédie-Française le 21 mai 1894.

Musée de béguines, 1894, nouvelles.

Le Tombeau de Baudelaire, 1894.

La Vocation, 1895.

Les Tombeaux, 1896

Les Vierges, 1896

Les Vies encloses, 1896, poème.

Le Carillonneur, 1897, roman.

Agonies de villes, 1897, essai.

Le Miroir du ciel natal, 1898, poème.

Le Mirage, adaptation théâtrale de son roman *Bruges-la-Morte*, 1900.

Le Rouet des brumes, contes posthumes, 1901.

Évocations, notice de Pierre Maes, La Renaissance du Livre, in-18°, 320 p., 1924.

Les principales œuvres ont été rééditées. Notamment par les Éditions Le Cri en 2001.

Présentation de l'auteur de la recherche

Joël Goffin, né à Bruxelles en 1963 de mère française, est chroniqueur et poète (sous le pseudonyme de Sébastien Lise). Il a publié trois guides littéraires à succès sur Bruxelles, Bruges et le Brabant (Éditions de l'Octogone, 1997, 1999 et 2000).

Passionné par le mouvement symboliste et son imaginaire, il a collaboré à l'exposition Fernand Khnopff qui s'est tenue à l'Hôtel de Ville de Saint-Gilles à Bruxelles (1996). En 2005, il fut le Commissaire de l'exposition Georges Roden-

bach ou la légende de Bruges programmée par le Musée départemental Stéphane Mallarmé (France, Seine-et-Marne). On lui doit également le contenu du site consacré à la vie et à l'œuvre de Georges Rodenbach et la mise en valeur de lieux de mémoire artistiques à Bruxelles, Tournai et Bruges.

L'auteur est membre du Comité scientifique du Provinciaal Museum Émile Verhaeren-Musée provincial Émile Verhaeren (Flandre, Sint-Amands).

TABLE DES MATIERES

Avant-propos, par Joël Goffin	7	
Georges Rodenbach, journaliste, par Pierre Maes	11	
Le thème des articles numérotés de 1 à 100	13	
LE PATRIOTE	1895-1898	17
LE GAULOIS	1889-1891	77
LE FIGARO	1895-1898	85
JOURNAL DE GENÈVE	1895	121
LE JOURNAL DE BRUXELLES	1888-1895	129
Sources	227	
Repères biographiques	227	
Bibliographie	228	
Présentation de l'auteur de la recherche	229	